NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
8
29 G
18
ROMA

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

8.13.16.

Digitized by Google

Digitized by Google

8, 29. G. 18

SERMONS

SUR TOUS LES SUJETS DE LA MORALE CHRE'TIENNE.

SIXIE'ME PARTIE.

CONTENANT

LES PANEGYRIQUES DES SAINTS

TOME SECOND.

Par le Reverend Pere ** de la Compagnie de JESUS.

Omnia facio propter Evangelium ut particeps ejus efficiar. 1. Co. 9. 23.

A PARIS,

Chez { JEAN BOUDOT, Imprimeur du Roi & de l'Academie Roïale des Sciences, au Soleil d'or, rue S. Jacques

LOUIS COIGNARD, & GUILLAUME VENDIVE à l'Aigle d'or, & au Dauphin Couronné. }

M. DCCII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE
DES
PANEGYRIQUES
CONTENUS
dans ce second Tome.

Panegyrique de S. Thomas d'Aquin, Page 1
Panegyrique de S. Joseph, 35
Panegyrique de S. Benoît, 66
Panegyrique de S. François de Paule, 96
Panegyrique de sainte Catherine de Sienne, 125
Panegyrique de sainte Monique, 160
Panegyrique de sainte Madelaine de Pazzi, 189
Panegyrique de S. Philippe de Nery, 220
Panegyrique de S. Norbert, 255
Panegyrique de S. Jean-Baptiste, 284
Panegyrique de S. Pierre, 317
Panegyrique de S. Bonaventure, 349

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE S. THOMAS D'AQUIN.

Qui fecerit & docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. *Matth* 5.

Celui qui fera & enſeignera, ſera grand dans le Royaume du Ciel. En S. Matth. ch. 5.

CE ſont, Meſſieurs, les deux choſes, que le Fils de Dieu demande pour faire un grand Saint, & pour remplir une des premieres places de ſon Royaume, pratiquer la Loy, & l'enſeigner; obſerver exactement ſes preceptes, & porter les autres à les accomplir, ce qui eſt autant que de marcher dans la voye du ſalut, & de montrer aux autres le chemin qui y conduit. Ces perſonnes en effet n'entrent pas ſeules dans le Ciel, elles y vont en compagnie de ceux à qui elles en ont ouvert l'entrée, qui ſont

leur gloire, leur joye, & leur coûronne, comme parle saint Paul. C'est, Chrêtiens, l'avantage que je trouve dans l'éloge, que je me vois obligé de faire aujourd'hui; puisqu'il n'y a personne qui entende le nom du grand Saint Thomas d'Aquin, qui ne se represente d'abord, un prodige de science & de vertu, & un homme qui a parfaitement rempli ces deux conditions, que le Fils de Dieu demande en cette vie, pour faire un grand Saint dans le Ciel, sçavoir de faire & d'enseigner tout à la fois; il seroit en effet assez difficile de décider dans laquelle des deux il s'est davantage signalé, ou dans la science, ou dans la sainteté; & si les lumieres de son esprit ont surpassé l'ardeur de sa charité; mais ce que personne ne conteste, c'est que jamais on n'a vû un plus parfait accord de ces deux illustres qualitez, que dans cét incomparable Docteur.

C'est pourquoy je ne suis pas en peine de chercher le caractere propre, qui fasse reconnoître ce Saint entre tous les autres; puisque sa science & sa sainteté, ses écrits & ses actions, les sublimes connoissances de son esprit, & le zele ardent de son cœur ont déja prevenu tout le monde en sa faveur; mais ce qui m'embaraſſe, c'est de vous representer avec des couleurs assez vives, l'éclat qui naît de l'union de ces deux excellentes perfections; car quoy qu'à proprement parler, la sainteté seule doive entrer dans l'éloge d'un Saint; toutefois de cette heureuse alliance qu'elle fait avec la science, il resulte quelque chose de si admirable, que je n'ay pu

trouver rien de plus grand, de plus propre, ny de plus glorieux tout à la fois pour le Panegyrique de ce grand Saint, que de vous faire voir l'accord de toutes les deux, dans sa personne ; c'est ce que je tâcheray de vous montrer aprés avoir imploré les lumieres du Saint Esprit, par l'entremise de la glorieuse Vierge, à qui nous dirons,

Ave Maria.

JE sçay bien, Messieurs, que c'est un reproche que l'on fait assez ordinairement aux Sçavans, d'apporter plus de soin à cultiver leur esprit, par de belles connoissances, que leur volonté par de solides vertus, qui seules meritent d'être considerées devant Dieu. Je veux croire que ce reproche n'est pas sans fondement, puisque l'on pretend que l'experience l'authorise ; on en apporte même la raison, qui est que leur esprit est trop partagé, pour donner assez d'application à ces deux choses tout à la fois, dont chacune est capable de l'occuper tout entier ; & d'ailleurs, quoy que l'une ne demande pas moins de soin, & d'étude que l'autre ; cependant la peine qui accompagne la science est comme récompensée par le plaisir, que donnent les nouvelles découvertes qu'on fait tous les jours dans un pays que l'on n'avoit jamais vû ; au lieu que la vertu nous étant comme étrangere depuis le peché originel, c'est aussi une espece de pays ennemy, où l'on n'avance qu'à mesure qu'on s'en ouvre le chemin par la

I. PARTIE.

force, & par la violence que l'on ſe fait à ſoy-même pour aller contre le penchant de la nature corrompuë. Quelque plauſible que ſoit cette raiſon, Meſſieurs, je ſoûtiens que bien loin que la ſcience & la ſainteté ſoient incompatibles, ou qu'il y ait quelque oppoſition entre ces deux belles qualitez, qu'au contraire elles ſe prêtent la main, & ſe ſont mutuellement d'un puiſſant ſecours, pour parvenir à la perfection propre de chacune en particulier; il n'en faut point d'autre exemple que celui que nous avons aujourd'hui devant les yeux, dans l'incomparable Docteur l'admirable ſaint Thomas d'Aquin, puis qu'il n'a pas ſeulement été un Saint ſçavant, comme tant d'autres qui l'ont precedé, & qui l'ont ſuivi; mais ce qui lui eſt propre, & même tout ſingulier, c'eſt que la ſainteté l'a fait ſçavant, & reciproquement que la ſcience l'a rendu plus ſaint. C'eſt pourquoy nous examinerons dans la premiere partie ce que la ſainteté a contribué pour le rendre ſçavant: pour voir enſuite dans la ſeconde, ce que la ſcience a ſervi à la ſainteté, pour le rendre plus illuſtre & plus utile à toute l'Egliſe. Ce ſera tout le partage de ſon éloge & le ſujet de ce diſcours: apportez-y, je vous prie, un peu d'attention.

Pour commencer par la ſainteté, qui doit être le principal & le premier objet de nos ſoins; je ne vous parleray point icy, Meſſieurs, de ſa naiſſance illuſtre, ny de la Nobleſſe de ſa maiſon, qui étoit une des plus conſiderables & des plus opulentes de toute l'Italie; ny de tous les autres avantages qui merite-

roient pourtant d'être comptez, pour quelque chose de grand, à cause du genereux mépris qu'il en a fait; je ne marrêteray pas mêmes à ses premieres victoires dans la carriere de la vertu, par la genereuse resistance qu'il fit des années entieres tant aux caresses qu'aux violences qu'on employa pour le détourner du dessein qu'il avoit pris de se consacrer entierement au service de Dieu. On sçait de quelle maniere il triompha des lâches artifices, que ses freres employerent pour corrompre son innocence, & pour venir par la plus aysément à leurs fins. Je m'attache uniquement à ce que la saintеté a contribué à cette éminente science, qui l'a fait l'ornement de son siecle, l'Ange de l'Ecole, le soutien de l'Eglise, le fleau de Heretiques. On ne peut nier à la verité que l'heureuse disposition qu'il avoit receuë de la nature pour les Lettres n'ait eû beaucoup de part à ces heureux succez; On n'avoit point vû depuis plusieurs siecles un esprit plus fort, plus penetrant ni plus éclairé, un jugement plus solide, ni une memoire plus ferme; mais ce n'étoit point sur cela qu'il fondoit ses esperances de parvenir à une science peu commune; & quoy qu'il ne negligeât pas le travail, qui est toûjours un moyen necessaire pour y arriver, il étoit persuadé qu'il devoit la demander à Dieu, & s'efforcer de l'obtenir par une fidelité constante à son service.

De maniere que la saintеté fut le premier & le principal moyen dont il se servit pour acquerir cette science profonde; moyen efficace, secret admirable, qui n'est

connu que de peu de personnes, mais que nôtre Saint avoit appris du Prophete royal qui l'avoit le premier mis en usage, *accedite ad eum & illuminamini.* Vous qui pretendez être éclairé des plus sublimes connoissances dont l'esprit d'un homme est capable, adressez-vous à Dieu; car comme plus on approche du Soleil, plus on est éclairé de ses rayons; plus on approche de Dieu qui est la source de toutes les lumieres, plus on en est penetré. C'est donc Chrêtiens, dans cette source, que ce grand Saint a puisé cette science si profonde & si rare; il s'est fait saint pour devenir sçavant; non que la science soit la fin de la saintetè, mais c'est que la saintetè est le veritable moyen d'y arriver, comme luy-même le témoigna un jour à l'un de ses freres, auquel il avoüa qu'il avoit plus appris dans la communication avec Dieu dans l'Oraison, que par l'étude & par tout son travail Dés ses plus tendres années, il employoit deux heures chaque jour à la priere, & il y avoit pris une telle habitude, qu'il en fit ensuite la premiere & la plus importate occupation de sa vie: ce qui me fait luy appliquer ce que Salamon disoit de lui-même, *optavi & datus est mihi sensus, invocavi & venit in me spiritus sapientiæ*; il l'a desirée, & demandée cette science, & elle a été l'effet de sa priere; & ensuite il l'a preferée, comme fit ce grand Roy, à toutes les grandeurs de sa famille, à toutes les esperances de la fortune, à toutes les prétentions, & à tous les établissemens, que sa naissance luy pouvoit mettre devant les yeux, *& proposui illam regnis, &*

Psalm. 33.

Sapient. 7.

ſedibus, & divitias nihil eſſe duxi in comparatione illius.

J'ajoûte qu'il ne pouvoit mieux s'y prendre pour l'acquerir, que de la demander à Dieu; il eſt vray qu'il avoit un genie rare, & capable des plus ſublimes connoiſſances, que l'élevation & l'étenduë de ſon eſprit donnoit de l'étonnement à ceux mêmes qui l'avoient d'abord mépriſé, à cauſe de ſa retenuë & de ſon ſilence. J'avouë que ſa memoire étoit un tréſor où rien ne ſe perdoit, que ſa penetration enfin alloit juſqu'au prodige; mais comme l'eſprit de l'homme eſt borné, & que quand il eſt queſtion des choſes divines, il ne voit rien qu'à la faveur des lumieres de la foy; ce fut dans l'oraiſon, dont nôtre Saint ſortoit quelquefois tout entouré de lumieres, comme un autre Moyſe, qu'il puiſa ces hautes connoiſſances: c'eſt par là qu'il perça dans les plus hauts Myſteres, où les autres avant lui, n'avoient trouvé que des tenebres impenetrables: auſſi apprenons-nous par l'hiſtoire de de ſa vie que jamais il ne le mit à l'étude qu'aprés la priere; que jamais on ne le conſultoit ſur quelque queſtion difficile, qu'il ne conſultât luy-même Dieu avant que d'y répondre; que dans les paſſages les plus obſcurs de l'Ecriture, il ajoûtoit le jeûne à l'oraiſon, comme pour obliger Dieu à luy en donner l'intelligence; ce qui me fait dire que ſa ſcience étoit comme la lumiere du feu de la charité, dont il brûloit, & que ſa pieté étoit un fruit de ſa ſcience; ou bien que l'une étoit reciproquement la cauſe & l'effet de l'autre; la charité le portoit à l'étude pour ſe

rendre plus capable de servir Dieu, & les hautes connoissances qu'il y acqueroit, l'élevoient à une contemplation, qui le tenoit sans cesse attaché à Dieu jusqu'à en perdre souvent l'usage de tout ses sens. Vous le fites bien paroître, grand Saint! lors qu'un jour étant obligé par l'ordre des Medecins, de soufrir le fer & le feu, pour arrêter la gangrene qui s'étoit mise à une playe : vous ne vous fûtes pas plûtôt mis en oraison pour vous resigner à la divine volonté dans cet accident si facheux, que tout penetré d'un autre feu plus ardent, vous n'apperçeûtes pas seulement le Chirurgien qui devoit faire une si douloureuse opération. Regardez cela, Messieurs, comme l'effet d'une imagination fortement appliquée ailleurs, ou comme une diversion des puissances de l'ame uniquement attentive à quelque objet. C'étoit Dieu que nôtre Saint avoit alors pour objet, & cette application violente marque de quelle maniere il étoit touché des choses divines ; & les hautes connoissances dont l'esprit de ce Saint étoit rempli, me font entrer dans le sentiment de S. Augustin, que dans les choses humaines, la connoissance doit necessairement preceder l'amour, comme la cause precede son effet, au lieu que dans les choses de Dieu, l'amour & la volonté sont le premier moyen de le connoître ; parce qu'il se communique à ses amis à proportion de l'amour qu'ils ont pour lui, ainsi que le Sauveur le déclare à ses Apôtres lui-même, *vos dixi amicos, quia quæcunque audivi à Patre meo, nota feci vobis.* Ce qui fait que l'Apôtre saint Paul

Joan. 15.

préfere incomparablement la charité à toutes les sciences, *supereminentem scientiæ charitatem*, ou bien comme l'expliquent les autres, que la charité est elle-même une science éminente, & que quiconque la possede arrive bien-tôt aux plus hautes connoissances de Dieu, lequel se découvre à ceux qui l'aiment, & remplit leur esprit de lumiere, à proportion que leur cœur est rempli d'ardeur. *ad Ephes* 3.

Je ne prétens pas dire par là, Messieurs, que cette profonde érudition qui a fait admirer S. Thomas, & qui l'a rendu celebre dans tous les siecles, ait été une science infuse, comme celle des Apôtres, qui de grossiers & d'ignorans qu'ils étoient, n'eurent pas plutôt reçu le Saint Esprit, qu'ils confondirent toute la sagesse des Philosophes, & devinrent les maîtres de l'Univers; on ne peut pas dire aussi que la science de ce grand Saint fut seulement acquise, & le fruit de ses veilles & de l'assiduité de son travail, ou bien un heureux effort de son grand esprit; car cette vaste étenduë de connoissances, & cette capacité prodigieuse a quelque chose de plus qu'humain; disons donc que ç'a été un mêlange de l'un & de l'autre, l'effet d'une étude constant, aidée du secours du Ciel, & enfin telle que Dieu l'a donnée à ceux qu'il a destinés pour être les Docteurs de son Eglise. C'ont été des arbres, qui n'ont pas été d'abord chargez de fruit, comme ceux qu'il mit dans le Paradis terrestre, celui qui les plante & qui les arrose y contribuë sans doute beaucoup; mais ce sont les pluyes & les influences du Ciel, qui leur ont donné l'accroisse-

ment. C'eſt de ce caractere qu'a été la doctrine de nôtre Saint, dont l'étude étoit une oraiſon, & l'oraiſon réciproquement un étude ; parce qu'il y puiſoit des lumieres, que ſon travail ne luy auroit pu faire découvrir. De cette maniere ſa ſcience a été divine & humaine tout à la fois, infuſe & acquiſe, le fruit de ſon travail & de ſa pieté, & enfin une ſcience acquiſe par la ſainteté, dont elle a été la recompenſe & le fruit.

C'eſt ce qui nous apprend, Chrêtiens, que quoique la ſcience ne ſoit qu'une qualité naturelle, & un ornement de l'eſprit, qui de ſoy-même ne rend pas un homme plus ſaint ni plus vertueux ; comme neanmoins elle peut être d'un grand ſecours pour la vertu, & pour devenir plus ſaint, le moyen ſans doute le plus efficace de l'acquerir, eſt d'implorer le ſecours du Ciel, puiſque quelque pénétration d'eſprit que nous ayons, quelque étude, & quelque aſſiduité que nous appportions à l'étude, quelque ſecours que nous tirions des livres & de la converſation des Sçavans, une ſeule lumiere d'enhaut en découvre plus en un inſtant, que ne peuvent faire tous les efforts des plus grands eſprits ; & la benediction d'un Dieu nous fera plus avancer en un jour, que nous n'aurions fait par le travail de pluſieurs années. C'eſt ce qui a rendu les Ambroiſes, les Auguſtins, les Chryſoſtomes & les Gregoires, & tant d'autres ſi ſçavans & ſi ſaints tout à la fois. C'eſt ce qui a répandu cette onction, ces lumieres dans leurs écrits, & ces hauts ſentimens de Dieu qui ne ſe trouvent point dans ceux des autres, qui

n'ont pas raporté leur ſcience à la ſainteté ; & c'eſt avec juſtice que je mets au rang des premiers l'admirable S. Thomas ; comme celui qui n'a cedé à perſonne, ny pour l'élevation de ſes penſées, ny pour la multitude & la ſolidité de ſes écrits : Ce qui me fait dire de lui avec un grand Theologien, que c'eſt le doigt de Dieu qui a travaillé avec lui ; parce que ſa ſainteté ne le faiſoit travailler que pour Dieu ; mais avançons.

Si la ſainteté contribuë à la ſcience comme un moyen de l'acquerir, je dis de plus qu'elle ſert à la perfectionner, en corrigeant les vices & les défauts qui ſemblent y être attachez. En effet, dit l'Apôtre, c'eſt le propre de la ſcience d'enfler l'eſprit, & de faire qu'en s'élevant au-deſſus de ſoy-même, on s'éleve facilement au-deſſus des autres ; qu'on s'entête de ſa propre eſtime ; qu'on ſe nourrit des loüanges & des applaudiſſemens qu'on nous donne, ou du moins qu'on croit que l'uſage le plus ordinaire de la ſcience, eſt de ſe diſtinguer de la foule, & de ſe faire une belle reputation. Ce juſte reproche, Meſſieurs, & cette tache qui gâte & qui corrompt un ſi bel avantage, vient de la corruption de nôtre nature ; laquelle n'eſt déja que trop portée à l'orgueil d'elle-même, quoi qu'elle n'ait que l'ignorance & le vice de ſon propre fond : c'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi les plus moderez ſont touchez d'un bien auſſi conſiderable, que l'eſt la ſcience, & ſi les ambitieux s'en ſervent pour ſe pouſſer dans le monde. Ce malheur eſt aſſez ordinaire aux Sçavans, je l'avouë ; c'eſt même, ſi vous voulez, un

effet de la ſcience mal-digerée, qui étant un aliment de l'eſprit elle a cela de commun avec la nourriture du corps, qu'elle l'enfle quand elle eſt priſe par excés, ou bien lorſque la nature eſt empêchée dans ſes fonctions. Mais que fait la ſainteté, & quel eſt le ſervice qu'elle rend à la ſcience ? le voicy, Chrêtiens, elle rabat ces fumées de vanité, & d'orgueil, qui montent à la tête ; elle fait crever cette enflure d'eſprit, & elle lui ſert comme d'un contrepoids pour l'empêcher de s'élever, & pour nous tenir dans le centre de nôtre néant. Auſſi l'humilité eſt-elle appellée dans l'Ecriture Sainte, la ſcience des Saints, qui s'acquiert par la connoiſſance de ſoy-même, & de ſes propres defauts ; ſelon le ſens, que quelques-uns donnent à ces paroles du Sage, *dedit illi ſcientiam ſanctorum.* Mais quand la ſainteté ſe joint avec la ſcience, on voit alors un effet tout contraire à celuy que l'Apôtre lui reproche ; car ſes lumieres nous ſervent à découvrir nos miſeres, & à nous faire connoître que toute la gloire que l'on peut acquerir par ſon moyen, n'eſt qu'un peu de fumée, qui nous aveugle, & puis qui ſe diſſipe & s'évanoüit.

Sapient. 10.

Or le glorieux Docteur S. Thomas a eû cette ſcience des Saints ; puiſqu'il a joint la plus profonde humilité avec les plus ſublimes connoiſſances qu'un homme peut acquerir en cette vie. Que cette accord eſt rare, Chrêtiens ! qu'il eſt difficile ! mais qu'il eſt glorieux à nôtre Saint, de l'avoir fait voir en ſa perſonne comme dans un modele achevé ! juſque là que dans cette reputation ſi ſolides

ment établie, dans cet applaudiſſement univerſel, que ſes diſcours & ſes écrits lui avoient attiré, il remercia Dieu ſur la fin de ſes jours de n'avoir jamais été touché du moindre ſentiment de vaine gloire, dont il ſe crût être coupable. Voila, Chrêtiens, ce qu'on peut appeller non ſeulement la ſcience d'un Saint, mais l'effet & le miracle de la ſainteté ſur l'eſprit d'un homme ſçavant, de s'être pû deffendre contre les attaques continuelles d'un ennemi ſi ſubtil, d'avoir joint une ſcience ſi éclairée, ſi étenduë, ſi ſublime, avec la plus profonde humilité, de s'être abaiſſé autant au deſſous de tous les hommes, qu'il étoit élevé au deſſus d'eux par ſon éminente érudition; comme ſi la ſubtilité de ſes connoiſſances eût été la meſure de l'abaiſſement de ſon eſprit. C'eſt ce bas ſentiment qu'il avoit de ſoy-même, qui lui a fait conſtamment refuſer les plus hautes dignitez de l'Egliſe, comme l'Archevêché de Naples, & d'autres ſemblables, qu'il fuyoit avec autant de ſoin, que les autres les briguent avec empreſſement & les pourſuivent avec ardeur. Il ne put même jamais ſe réſoudre de prendre le degré de Docteur; & il fallut que ſes Superieurs uſaſſent de leur pouvoir, & du motif de l'obeiſſance pour l'y obliger, ne pouvant ſe rendre à toutes leurs raiſons, ni être perſuadé de ſon merite. C'eſt de là qu'on l'a vû s'abaiſſer juſqu'aux plus bas miniſteres de la maiſon, tantôt quitter ſes livres, & ſes plus importantes occupations, pour ſervir de compagnon à un de ſes freres, qui ne le connoiſſant pas, exerce la patience & l'humi-

lité de ce grand homme ; on l'a vû au milieu d'un Sermon, qu'il faiſoit dans une ceremonie publique, s'arrêter tout court, & deſcendre de Chaire à la voix d'un indiſcret, qui ſans aveu & ſans authorité luy impoſa ſilence ; laiſſant autant d'admiration à ſon Auditoire par cet exemple d'humilité, qu'il l'avoit auparavant ravi par ſon éloquence ; auſſi eſt ce la regle qu'il a donnée luy-même, de meſurer le degré de perfection de ceux qui pratiquent la vertu, par la profondeur de leur humilité.

Par cette regle, grand Saint, quelle opinion avantageuſe ne doit-on point avoir de la vôtre ! elle ſeroit grande, quand vous n'auriez que ce ſeul deſir de vous abaiſſer dans toutes les rencontres ; mais d'avoir joint cette humilité ſi profonde avec tant de ſcience & d'élevation d'eſprit, avec tant de gloire & d'applaudiſſement des hommes : c'eſt encore une fois le prodige qu'a fait voir en vous la ſainteté. Pour nous, Chrêtienne Compagnie, ne ſommes-nous point auſſi éloignez de l'humilité de ce grand Saint, que nous le ſommes de ſa ſcience, & de ſa grande capacité ; puiſque nous ne pouvons poſſeder le moindre avantage, qu'auſſi-tôt on ne s'en rempliſſe l'eſprit, & qu'on ne prenne pour une veritable grandeur ce qui n'eſt qu'enflûre & que vanité ? C'eſt le genie de ce temps ; on n'a pas plûtôt fait paroître quelque vivacité en deux ou trois rencontres, qu'on ſe veut maintenir ſur le pied de bel eſprit, & pour cela, on cherche les occaſions de ſe faire valoir, on veut que tout le monde le ſçache, & ſouvent,

par la plus ridicule de toutes les vanitez, l'on se fait l'écho des éloges & des applaudissemens qu'on nous donne, & l'on croit qu'on se peut loüer sans façon, quand on s'est entendu loüer par les autres. On voit encore aujourd'huy des Sçavans, on ne le peut nier, mais souvent, c'est parce qu'ils se font trop voir eux-mêmes : car s'il s'en trouve quelques-uns, qui brillent entre les autres, ils exercent aussi-tôt une espece de domination dans l'empire des Lettres, jusqu'à tenir pour ennemis déclarez ceux qui ne suivent pas aveuglément leurs sentimens. C'est ce qui a toûjours fait passer cette alliance de la science avec l'humilité chrêtienne, pour un prodige, qui ne se trouve que dans les Saints, ou plûtôt que la sainteté seule peut produire ; car comme il y a parmi les hommes un art de paroître, & de se faire distinguer des autres, & que cet art est un des premiers élemens du monde, pour parler avec l'Apôtre, *secundum elementa mundi* ; il y a aussi un art de se cacher, & c'est ce que nous avons appellé la science des Saints, que S. Thomas a possedée d'une maniere particuliere : parce que si les autres ont trouvé le moyen de cacher leurs talens aux yeux des hommes, ce Saint qui ne pouvoit cacher les siens, parce qu'ils éclatoient malgré luy, a trouvé le secret de les dérober à ses yeux propres, par une humilité aussi profonde que sa science étoit sublime. *ad Coloss. 2.*

Ce qui me fait ajoûter que si la sainteté sert de contrepoids à la science pour l'abaisser, elle est en troisiéme lieu, un ressort qui l'éleve au-dessus de sa nature, & qui le fait ser-

vir à la gloire de celui, que le Texte sacré appelle le Dieu des sciences, *Deus scientiarum* 1. *Reg. c. 2. dominus est.* Car comme la Religion consacre les temples materiels, & même ceux où l'on a adoré les Idoles, pour en faire la maison du Dieu vivant; comme l'or & l'argent, qui sont déja precieux par eux-mêmes, deviennent sacrez dés-là qu'ils sont employez à des usages saints dans nos Ciboires & dans nos Calices; & comme enfin tous les talens naturels deviennent autant de moyens, & d'instrumens de nôtre salut quand on en use dans les fins, pour lesquelles Dieu les a donnez; c'est, Messieurs, ce qui se peut dire de l'esprit & de la science, qui sont sans comparaison les plus considerables: Et c'est ce que la sainteté a operé dans nôtre admirable Docteur; car comme personne n'a jamais reçû de Dieu un plus grand esprit, ny ne s'est plus étudié à le cultiver, & à l'enrichir de toutes les sciences, la sainteté les lui a fait consacrer uniquement à Dieu. Je ne parle point encore icy de l'usage qu'il en a fait pour le service de l'Eglise, ni du fruit inestimable qu'elle en reçoit tous les jours; mais seulement du genre de science à quoy la sainteté l'a comme engagé; car laissant celles, qui n'ont que la curiosité pour motif, & pour fin la satisfaction de l'esprit, il s'est appliqué uniquement à l'étude de la Theologie, qui n'est pas seulement la plus noble de toutes les sciences, mais encore la plus capable de nous élever en Dieu, comme celle qui a Dieu même pour principal objet, & qui joint les lumieres de la raison à celles de la foy, pour

Digitized by Google

tablir les veritez de la Religion, ce qui eſt ſans doute le plus noble & le plus ſaint employ que l'on puiſſe faire de ſa raiſon & de ſon eſprit, puiſque c'eſt les employer à connoître la nature & les perfections de ſon Createur.

C'eſt donc à ce noble uſage que la ſainteté a fait ſervir l'eſprit incomparable de S. Thomas ; elle l'a comme conſacré à cette divine ſcience, & tout grand & tout vaſte qu'il étoit, elle l'a encore élevé, non ſeulement en l'appliquant à un objet capable de l'occuper ſaintement, mais encore pour l'y avoir occupé avec un tel ſuccez, qu'on peut dire que c'eſt lui qui l'a tirée de cette confuſion, où elle étoit dans ſes premiers commencemens ; le premier qui l'a traittée ſelon le ſentiment des ſaints Peres, le premier qui l'a miſe dans l'ordre & dans la perfection où elle eſt maintenant ; le premier enfin qui en a developé tous les Myſteres, avec tant de netteté & de ſolidité tout enſemble, avec tant de force & de ſubtilité, que c'eſt avec juſtice que le ſouverain Pontiphe Pie V. luy a donné le glorieux titre de V. Docteur de l'Egliſe ; & que tous les autres Docteurs qui l'ont ſuivi en ont fait l'éloge à l'envy les uns des autres. L'un l'appelle un abyme de ſcience ; l'autre l'oracle de la Loy chrêtienne ; celuy-cy, le rempart de la foy ; celui-là, le dépoſitaire de la verité ; hé ! qui pourroit raporter tous les éloges qu'on luy donne ? Je me contente d'un ſeul, mais qui vaut tous les autrs enſemble, c'eſt celuy de la verité même, qui eſt le Fils de Dieu. Ce fut, Meſſieurs, par la bouche d'un crucifix, lequel par deux fois, & en deux rencontres

Digitized by Google

differentes, daigna bien donner son approbation à ses ouvrages, & lui dire ces paroles capables d'inspirer le respect qu'on doit à la doctrine, & aux sentimens de cet incomparable Docteur, *benè scripsisti de me Thoma.* Vous avez parlé dignement de moy, parole qui passe tous les éloges! Eloge qui étant sorti de la bouche de celuy qui est la verité même, ne peut être soupçonné d'erreur ni de flaterie! Ce témoignage, Messieurs, ne peut être plus illustre ny plus véritable, puisque celuy même, qui a parlé par la bouche des Prophetes, celuy qui a instruit tout le monde par la plume des Evangelistes, celui qui a animé l'esprit & conduit la langue des Apôtres, celuy-là même, dis-je, a parlé en faveur de S. Thomas, a été comme le Docteur qui l'a approuvée, & par-là, il s'est fait en quelque maniere caution de la verité de ses écrits; ce que nous ne lisons d'aucun Docteur de l'Eglise, ny même d'aucun des Saints Peres; pour marquer qu'aprés l'Ecriture Sainte, & les decisions des Conciles, il n'y a rien de plus solide, rien de mieux prouvé, rien de plus authentique, que ce qu'il a écrit du Fils de Dieu.

In ejus vitâ.

Or si ce témoignage est si glorieux à la science de ce grand Homme, il n'est pas moins avantageux à sa sainteté; puisque ce n'est qu'en consideration de celle-cy, qu'il l'a voulu rendre à celle là, ainsi que l'on peut juger des paroles que le Fils de Dieu ajoûta en même temps. *Bene scripsisti de me, quam ergo mercedem habebis?* quelle recompense en attendez-vous de moy? Que demande ce grand

Saint, Chrêtienne Compagnie, & à vôtre avis que penſez-vous qu'il doive ſouhaiter pour prix de ſes travaux ? Dans la connoiſſance qu'il a du ſouverain bien, il ne balance pas ſur ce qu'il doit répondre, *non aliam præter te ipſum*, s'écria-t-il, je ne veux point d'autre recompenſe que vous-même ; puiſque rien hors de vous ne me peut rendre content. Ah grand Saint ! vous la poſſedez maintenant, cette récompenſe ſi ample & ſi glorieuſe. Mais comme Salomon qui avoit demandé la ſageſſe preferablement à tous les autres biens, qui ſont l'objet le plus ordinaire de la paſſion des hommes, merita que Dieu y ajoûtât tout le reſte, ainſi grand Saint, vous avez obtenu de Dieu ce que vous lui avez demandé, puiſque c'eſt la recompenſe de vôtre ſainteté, dont la ſcience n'a été que l'inſtrument ; mais Dieu y a ajoûté ce que vous n'avez pas ſeulement penſé à luy demander, ſçavoir, la gloire & l'honneur, l'eſtime des Roys & des Souverains, l'applaudiſſement de tous les Sçavans, & l'admiration univerſelle de tous les hommes. *Sed & illa quæ non poſtulaſti adjecit tibi.*

Ce que nous devons donc particulierement apprendre de l'exemple de ce grand Saint, c'eſt Chrêtiens Auditeurs, de nous ſervir de la ſcience pour chercher & pour connoître Dieu, & pour l'aimer plus ardemment, en quoi conſiſte toute la ſainteté ; puiſque ſans cela, les homme s'occupent inutilement dans la recherche des ſciences, comme dit le Sage, *vani ſunt omnes homines, in quibus non ſubeſt ſcientia Dei.* Il eſt vray qu'il y a des Sçavans dans le monde, grand nombre de curieux, *Sapient.* 13.

de grands esprits, des sages du siecle, & des genies élevez ; il y en a même qui ont un desir insatiable d'apprendre & de sçavoir, à qui les cieux, les élemens, les plantes & les animaux, le grand & le petit monde font l'objet de leur science, la cause de leurs veilles, & le sujet de leurs speculations : mais combien peu en trouverez-vous qui s'appliquent à la connoissance d'un Dieu ? *Ah ! vani sunt homines in quibus non subest scientia Dei* ; tout le reste, dit S. Thomas lui-même, tout le reste n'est qu'un petit ruisseau, où les hommes tâchent d'étancher la soif & le desir naturel qu'ils ont d'apprendre ; il n'y a que dans Dieu, où nous trouverons uniquement dequoi éteindre cette ardeur, toutes les autres sciences sont vaines & inutiles, si elles ne butent-là ; *vani sunt homines*, au lieu que la connoissance d'un Dieu est le principe de nôtre bonheur ; Mais revenons à nôtre sujet, & aprés avoir vû ce que la sainteté a contribué pour rendre nôtre Saint veritablement sçavant ; voyons reciproquement ce que la science a fait pour le rendre saint d'un caractere tout singulier. C'est la seconde Partie de son Eloge & de ce discours.

II. PARTIE.

La science, Messieurs, est une qualité si considerable, & qui éleve si haut ceux qui la possedent, qu'il semble que le même avantage que la raison donne à tous les hommes sur le reste des animaux, la science qui orne & qui perfectionne la raison, le donne aux Sçavans sur le reste des hommes. Je ne pretend pas néanmoins la faire entrer icy en concurrence avec la sainteté. Je sçay bien que

ces deux choſes ſont d'un ordre, & d'un merite bien different ; on ne peut même ſoûtenir que la ſcience ſoit abſolument neceſſaire pour être ſaint ; puiſqu'elle eſt indifferente d'elle-même, & que l'on en peut faire un bon ou un mauvais uſage, ſelon les differens deſſeins de ceux qui la poſſedent ; mais auſſi c'eſt une verité qu'on ne peut conteſter, que quand une éminente ſcience a fait alliance avec la ſainteté, elle luy eſt d'un merveilleux ſecours, premierement pour empêcher qu'elle ne tombe dans l'erreur & dans l'illuſion, enſuite pour la rendre feconde en quelque maniere, de ſterile qu'elle étoit ; c'eſt à dire, plus fructueuſe, & plus utile au ſalut du prochain ; & enfin pour luy attirer le credit & l'autorité neceſſaire afin de combattre le vice, & de défendre l'Egliſe & la Religion ; c'eſt, Chrêtienne Compagnie, ce qu'a produit la ſcience du glorieux S. Thomas, par l'heureux accord qu'elle a fait en ſa perſonne, avec la ſainteté.

Premierement elle l'a conduit par des voyes ſûres & luy a ſervi pour conduire les autres ; car quoyque Dieu puiſſe ſuppléer à ce défaut par d'autres moyens ; c'eſt neanmoins l'ordre que la ſageſſe a établi, de conduire les uns par les autres ; & c'eſt pour cela qu'il n'a jamais manqué de donner à ſon Egliſe des Maîtres & des Docteurs, dont la ſcience fût comme un flambeau pour ſervir de guide aux autres, dans la voye de leur ſalut ; & quoique d'ailleurs il ait donné à tous les hommes pour regle de leur conduite, la foy & la raiſon, qui ſont deux lumieres, dont l'une à

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

quelque obſcurité avec ſa certitude, & l'autre eſt ſujette à ſe tromper avec toute l'évidence & la clarté dont elle ſe flatte; cependant comme toutes les veritez ne ſont pas ſi expreſſement revelées, & d'ailleurs que les Principes d'où on les infere, n'en ſont pas toujours ſi évidens qu'ils ne ſoient ſujets à quelque conteſtation; je puis dire que ce grand Docteur a fait un ſi admirable mêlange des deux, je veux dire de la raiſon, & de la foy, qu'il a donné une eſpece d'évidence à la foy, & preſque une entiere certitude à la raiſon. Car il dévoile en quelque maniere nos myſteres, en rendant raiſon des choſes les plus cachées; & il apuye ſi ſolidement les raiſons, qu'elles ſemblent des articles de foy; & comme il a gardé la même force, & la même netteté dans toutes les matieres qu'il a traittées, ſoit morales, ſoit ſpeculatives; on peut dire hardiment qu'il n'y a point de guide plus ſûr, ny de Maître plus clair, plus methodique & plus deciſif; de maniere que ſi ſa vie peut ſervir de modele aux plus parfaits, ſa doctrine peut ſervir de regle aux plus ſçavans, pour ne ſe point écarter de la foy ny des ſentimens de l'Egliſe. C'eſt le glorieux témoignage qu'en a porté l'Univerſité de Paris; laquelle ayant fait une exacte diſcuſſion de ſa doctrine aprés ſa mort, a hautement declaré que c'eſt le flambeau qui doit conduire tous ceux qui entrent dans cette longue & épineuſe carriére des ſciences; parce, dit-elle, que ce S. Docteur n'enſeigne rien de contraire à la foy, ny aux bonnes mœurs; mais qui ne le ſuivroit en aſſurance, aprés que les Papes & les Conciles l'ont ſi

authentiquement approuvé ? qu'Innocent VI. dans l'éloge qu'il a fait de ce Saint a prononcé que ceux qui le suivent ne peuvent s'égarer, au lieu qu'on a sujet de craindre que plus on s'en écarte, plus on ne s'éloigne de la verité, & plus on ne s'expose à tomber dans l'erreur ; aprés enfin, qu'Urbain V a ordonné par une Bulle expresse qu'on tint sa doctrine pour veritable, & pour orthodoxe : d'où je conclus que c'est raisonner juste que de raisonner sur les principes que ce Saint a établi ; que c'est marcher seurement que de le suivre, & que de s'en tenir à ses decisions, c'est avoir la verité de son parti.

Ainsi, Chrêtiens, si vous me demandez ce que la science a reciproquement contribué à la sainteté de ce grand Docteur, je vous répondray, qu'elle l'a surement conduit ; en sorte que jamais il ne s'est emporté à ses égaremens, ausquels ceux qui n'ont que de l'ardeur sans lumiere, sont si sujets, & que l'on ne peut souvent justifier, que sur leur bonne intention ; & pour le regard du Prochain, comme il avoit une charité incroyable, qui le portoit à tout entreprendre pour le salut des ames ; la science l'a reglé si heureusement, qu'elle n'est jamais venuë jusqu'à ce zele indiscret, que l'Apôtre appelle un zele sans science, *zelus non secundum scientiam.* D'où vous voyez, Messieurs, à quel danger ceux-là s'exposent eux-mêmes, & exposent les autres en même temps, qui sans une science suffisante & reconnuë, s'érigent en Maîtres de la devotion, & s'ingerent de leur servir de guide dans une route qu'ils ne connoissent *Ad Rom.* 10.

point ; car dites-moy, qu'arrive-t-il de cette presomption, sinon ce que dît un jour le Fils de Dieu, en parlant des Pharisiens, que quand un aveugle se veut mêler d'en conduire un autre, ils tombent tous deux dans le premier precipice qui se rencontre en leur chemin ? Helas ! Chrêtiens, que ce malheur est ordinaire en ce siecle ! où tant de gens suivent l'impetuosité d'un zele mal reglé ; qui n'ont pas plutôt goûté quelque douceur dans l'oraison & dans le service de Dieu, qu'ils se font les Directeurs des autres, decident de tout en souverains arbitres, rebutent tout ce qui n'entre pas dans leur sens, & souvent pendant qu'ils se déchaînent contre les petits desordres, ils ne prennent pas garde qu'ils en introduisent de plus grands, par les erreurs, & les extravagances, où ils jettent ceux qui se mettent sous leur conduite.

Oüi, Messieurs, j'ose dire, qu'il n'y a rien de plus dangereux dans la morale Chrêtienne, qu'un ignorant zelé ; parce que le bien apparent qu'on voit en sa personne, authorisant sa conduite, dont le monde ne voit pas les defauts ; si une erreur entre dans sa tête, sous couleur d'une plus grande réforme ; il sera capable, tout ignorant qu'il est, de tromper plus de personnes, que les plus habiles Theologiens n'en pourront desabuser, si-tôt que son zele, qui n'est souvent qu'une vanité secrette, & une fine ostentation, lui aura acquis la reputation d'un grand Directeur, & d'un grand homme de bien : d'où il s'ensuit que ce n'est pas le zele, ny la vertu simplement qui rend capable de conduire les autres ; mais

mais la ſcience jointe avec la pieté, *labia ſacerdotis cuſtodiunt ſcientiam*, dit un Prophete, & Dieu même rebute ceux qui s'ingerent dans le miniſtere ſans la ſcience neceſſaire, *quia ſcientiam repuliſti abjeci te, ne ſacerdotio fungaris mihi.* C'eſt le ſervice incomparable que la ſcience éminente de ſaint Thomas a rendu à la ſainteté, de l'avoir renduë ſûre, & incapable de s'égarer, en la rendant ſçavante; & de lui avoir ſervi de guide dans un chemin ſi peu connu, ſi peu frequenté, ſi rempli de tant de pieges, & bordé de ſi affreux precipices de tous côtez. *Malach. 2.* *Oſee 4.*

Ce ſervice ſi grand & ſi conſiderable, n'eſt pas cependant le ſeul; car en deuxiéme lieu, la ſcience rend la ſainteté féconde, de ſterile qu'elle eſt ordinairement; c'eſt à dire, Meſſieurs, qu'un Saint qui n'eſt pas ſçavant, n'eſt que pour luy même, & un ſçavant qui n'eſt pas ſaint, raporte tout le fruit de ſa ſcience à ſa propre ſatisfaction, ou tout au plus à rendre les autres ſçavans, ſans les rendre plus vertueux: mais quand la ſainteté eſt accompagnée de la ſcience, c'eſt alors qu'elle ſe répand ſur le prochain: car inſtruire les Peuples, porter la parole de Dieu à ceux qui ſont dans les tenebres du vice, ou de l'erreur, éclairer tout le monde par les doctes Ouvrages que l'on donne au Public, & tous les autres moyens, par leſquels un homme qui a du zele & de la charité peut ayder les autres, que deviendront-ils ſans la ſcience? je veux que l'un ſans l'autre ſoit un foible inſtrument, certes l'un avec l'autre peut faire des merveilles, pour le ſalut des

Villes, & des Peuples entiers. C'eſt pourquoi quand le Fils de Dieu établit ſes Apôtres les premiers Docteurs du monde, il les compara à la lumiere, parce que leur parole ſoûtenuë de l'exemple de leur vie devoit éclairer tout les eſprits & échaufer tous les cœurs ; & comme la lumiere des aſtres produit tous les biens de la nature, celle de leur doctrine devoit être de même, le principe de tous les biens de la grace, c'eſt à dire, de toutes les vertus, & de toutes les bonnes actions ; tant il eſt vray que c'eſt par le moyen de la ſcience que la ſainteté devient feconde, & qu'elle opere tous ces grands effets de la converſion des hommes.

Or ſi jamais perſonne l'a fait voir, ç'a été ſans doute, le ſaint & ſçavant Thomas, qu'on a coûtume de repreſenter avec un ſoleil ſur le cœur, pour montrer par ce ſymbole qu'il a réüni la lumiere & le feu dans un même ſujet, comme cet aſtre ; & que ſa charité éclairée par la ſcience a répandu ſes lumiéres & ſa chaleur par tout. C'eſt par ce moyen, qu'il a annoncé au Peuple la parole de Dieu, & qu'il a fait un fruit ineſtimable par ſes admirables predications ; enſuite qu'il a éclairé toute l'Egliſe par ſa doctrine celeſte, & qu'il continuë encore aujourd'huy de l'éclairer par ſes écrits : car c'eſt-là où elle puiſe les raiſons pour appuyer & pour confirmer nôtre foy, là, où les Predicateurs les vont chercher pour éclaircir dans les Chaires, les veritez de l'Evangile ; là, où les Theologiens les trouvent pour les enſeigner dans les Ecoles, & par une ſuite neceſſaire il a part à tout le bien qu'ils font, & à tout le fruit qu'ils produiſent par

ſon moyen ; & c'eſt en cette rencontre que je puis bien dire ces paroles de Prophete, *divitiæ ſalutis ſapientia & ſcientia* ; que la ſageſſe & la ſcience, dont ce grand Saint étoit rempli, ont été des richeſſes de ſalut pour toute l'Egliſe, le treſor où elle trouve dequoi enrichir ſes enfans, le fond où elle puiſe dequoi pourvoir à toutes les neceſſitez qui ſe preſentent, *divitiæ ſalutis ſapientia & ſcientia.* Isaïe 33.

Autrefois Dieu défendit à nos premiers Peres, de toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal ; cela étoit bon à la naiſſance du monde, où l'innocence n'avoit beſoin que d'obeiſſance & de ſoumiſſion pour ſe conſerver : mais maintenant que le monde a vieilli, & qu'il n'a que trop appris le mal par ſa propre experience, il ne ſçauroit avoir trop de connoiſſance du bien, & de ce qui le peut conduire à ſon ſouverain bonheur ; mais où trouver ce fruit de la ſcience, & dans quel arbre le cueillir ? Je ſoûtiens que c'eſt dans S. Thomas ; puiſqu'il n'y a point d'Auteur qui nous puiſſe apprendre plus de choſes, ny de plus utiles. On luy demanda un jour à lui-même le moyen de devenir ſçavant ; & il répondit, que c'étoit de s'attacher à la lecture d'un ſeul livre. Je ſçay bien que peu de perſonnes s'accommoderont de cet expedient, & qu'il y a peu de livres qui puiſſent nous inſtruire de tout ; mais j'oſerois dire que ſa réponſe eſt trés-veritable, ſi on l'entend de luy-même, puiſque ſes ſeuls livres ſont capables de rendre ceux-là les plus ſçavans, qui les poſſedent le mieux : ce qui a fait dire à un grand homme, que l'Ecriture Sainte, & S. Tho-

mas ſuffiſent pour inſtruire les hommes de tous leurs devoirs, & leur apprendre tout ce qui peut les faire & plus ſçavans & plus ſaints tout à la fois.

Ajoûtez enfin, en troiſiéme lieu, que la ſcience ſert à donner le credit, & l'autorité neceſſaire à la ſainteté, afin de réüſſir dans toutes les entrepriſes, pour la gloire de Dieu, & pour le ſervice de l'Egliſe; car, Meſſieurs, comme il y a des Saints de differens caracteres, les uns que Dieu a voulu tenir cachez & enſevelis dans l'oubly des hommes, pour les élever enſuite auſſi haut dans le ciel; qu'ils ont été abaiſſez ſur la terre; & d'autres qu'il a mis dans ſon Egliſe, pour la ſoûtenir par le poids de leur autorité, & pour la defendre contre l'hereſie, & le libertinage; Dieu a voulu que les belles qualitez de leurs perſonnes leur attiraſſent l'eſtime univerſelle des hommes, afin d'autoriſer la vertu, & de repouſſer ce que les impies font tous les jours pour détruire la Religion & la ſainteté des mœurs. Or s'il y a quelque choſe au monde capable de donner ce credit & cette autorité à un homme, c'eſt ſans doute la haute opinion qu'on a conçuë de ſa capacité & de ſa vertu; car ce ſont comme les deux arboutans, qui ſoûtiennent tout ce grand édifice de l'Egliſe, ſans leſquels il faudroit de neceſſité qu'il tombât par terre. C'eſt pourquoi le plus damnable artifice dont ſe ſervit autrefois ce malheureux Empereur Apoſtat, pour renverſer nôtre Religion, & ſaper juſqu'au fondement du Chriſtianiſme, fut de fermer aux Chrêtiens l'entrée de toutes les Ecoles, & de leur

Digitized by Google

défendre l'étude de toutes sortes de sciences, afin qu'ayant renversé l'appuy qui le soûtenoit, il tombât de luy-même. Mais c'est pour détourner ce malheur, que le Fils de Dieu, par une providence speciale sur son Eglise, a voulu que les Docteurs, qui l'instruisent, y tinssent leur rang, & y fissent un de ces ordres qui la composent, & dont parle l'Apôtre, *dedit quosdam Apostolos, quosdam Prophetas, alios autem Doctores in opus ministerii.* Afin que pendant que les Martyrs versent leur sang pour soûtenir leur Foy, que les Apôtres en vont porter les lumiéres jusque aux Nations les plus barbares, que les Pasteurs gouvernent l'Eglise, & veillent sur leur troupeau; les Docteurs réfutent les erreurs, maintiennent la pureté de cette foy, & défendent cette Eglise, contre tous ses ennemis; de sorte que leur employ est de maintenir, de conserver & de défendre ce que les autres ont établi; c'est-à-dire, de s'opposer au scandale des libertins, aux nouveautés des heretiques, & aux insultes des Infideles. *Ad Ephes. 4.*

Voila, grand Saint, voila l'employ qui vous est destiné, dans les desseins de Dieu. C'est à vous, en qualité de Docteur, d'être l'appuy & le soûtien de son Eglise contre ses ennemis, qui n'employent plus les tortures & les suplices, comme faisoient autrefois les tyrans; mais qui se servent de la science, pour en combattre la verité: Aussi, Messieurs, tantôt ce Saint prend la plume contre les Manichéens, qui avoient autrefois été défaits & désarmez par le grand S. Augustin, & dont les restes, qui étoient demeurez jusqu'alors,

trouverent un autre saint Augustin, en la personne de S. Thomas, il les attaqua avec tant de zele & d'application d'esprit, qu'un jour étant à la table du grand S. Loüis, Roy de France, & ne pensant qu'à ce qu'il avoit dans l'esprit, il s'écria sans faire reflexion au lieu où il étoit, *conclusum est adversus Manichæos.* Les Manichéens ne sçauroient se tirer de cet argument, & je les défie d'y répondre; tantôt il entre en lice avec les Philosophes Gentils, dont le nombre étoit grand parmy les Sarazins, & qui rejettoient la Religion chrêtienne, comme contraire à la raison: non seulement S. Thomas leur a répondu, mais il les a atterrez par la force de ses raisons, dans les livres qu'il a écrit contre eux. Il ne combat pas avec moins de succez les Athées & les Impies, qui ne peuvent seulement soûtenir l'éclat de la verité, que ce Saint leur met devant les yeux, de maniere que l'on peut dire de ses Ecrits, ce que l'Ecriture dit de cette Tour de David, qu'ils servent de forteresse à toute l'Eglise pour la défendre, & d'où l'on peut tirer toutes sortes d'armes offensives & défensives contre tous ses ennemis; *mille clypei pendent ex eâ*, comme si dans lui seul étoient renfermées toutes les forces de l'Eglise, qui ne triomphe que par son moyen, & qui n'est jamais plus en assurance que quand elle combat avec les armes de ce grand Saint.

Cant. 4.

C'est pourquoi dans le Concile de Trente, les Peres qui representoient l'Eglise assemblée dans un corps, avant que de rien décider, apportoient cette precaution, qui

montre assez de quel poids étoit l'autorité de S. Thomas, & quel sentiment toute cette auguste Assemblée avoit de lui, de ne rien décider sans avoir lû & aporté ce que ce Saint avoit écrit sur cette matiere, *consulamus divum Thomam*, s'écrioient-ils à chaque article, ne decidons rien sans avoir consulté cét Oracle, comme si le Saint Esprit ne devoit parler que par sa bouche ou que la verité ne se trouvât que dans ses écrits ; mais faut-il d'autres preuves de l'autorité que ce Docteur incomparable s'étoit acquis par sa science éminente, que cet aveu, que la force de la verité même a arraché de la bouche des plus grands ennemis de l'Eglise : *Tolle Thomam & ego destruam Ecclesiam Dei*, s'écrioit un fameux Heresiarque du siecle passé ; c'est le malheureux Bucer, un des plus furieux disciples de Luther ; mais qui avoit ajoûté aux erreurs de son Maître les siennes particulieres, qui n'avoient pas moins d'impieté. *Tolle Thomam & ego destruam Ecclesiam.* Otez à l'Eglise Romaine Thomas, & je me fais fort de la détruire, & de la renverser ; Cet impie étoit persuadé que les écrits de ce grand Saint la mettoient à couvert de toutes ses attaques, que son credit le désarmoit, que ce seul bouclier resistoit à tous ses traits, & que ce seul rempart la défendoit contre ses plus violens assauts. Aprés ce témoignage d'un des plus grands ennemis qu'ait eû la Religion, il n'en faudroit pas d'autres pour justifier tous ces beaux titres que les Universitez, & les Souverains Pontifes lui ont donné, d'être le soûtien de l'Eglise, le fleau de tous les Here-

retiques, & le rempart de la Foy ; puiſque quand on n'auroit que ſes livres, l'Egliſe eſt aſſez forte pour combattre toutes les hereſies qui peuvent naître dans les ſiecles à venir ; ce qui fit dire au Pape qui aſſiſtoit au Procez de ſa canonization, lorſqu'on faiſoit la perquiſition & l'examen des miracles qu'il avoit fait, que ſa Somme contenoit autant de miracles, qu'elle avoit d'articles ; parce qu'elle a fait pour la confirmation de la Foy & pour l'établiſſement de la Religion, ce que les miracles avoient fait à la naiſſance de l'Egliſe, c'eſt à dire qu'elle en a fourni des preuves inconteſtables, & capables de convaincre les plus opiniâtres & les plus pointilleux.

Concluſion. D'où je conclus, Meſſieurs, par où j'ay commencé, que de cette alliance, & de cet heureux accord de la ſcience avec la ſainteté, reſultent tant d'avantages & de ſi grand fruits, qu'ils peuvent être comparez aux plus grands miracles ; & qu'ainſi quand Dieu a donné S. Thomas à l'Egliſe, il a voulu faire voir ce que ces deux qualitez réünies enſemble peuvent faire dans un Saint ; mais quand il l'a donné à l'ordre de S. Dominique, il a voulu donner un modele des Religieux de ce grand Ordre, dont le caractere propre eſt d'avoir une ſainteté ſçavante : puiſqu'il a été inſtitué pour prêcher la parole de Dieu, pour inſtruire les Peuples, pour confondre les Heretiques, & convertir les Infideles & les pecheurs : Car comme Dieu ne deſtine jamais une choſe à une fin, ſans lui fournir les moïens d'y parvenir, il ne faut pas s'étonner s'il a donné tant de Sçavans & tant de Saints à cet

Ordre, dont le zele éclairé, & la ſcience animée de la ſainteté, aéteint l'hereſie des Albigeois, défendu la Religion dans la France, dans l'Eſpagne, dans l'Italie, dans la Pologne, & qui ne ſe contentant pas de la maintenir dans l'ancien monde, l'a encore portée dans le nouveau; de ſorte que l'Europe, l'Aſie & l'Amerique ont vû les lumieres de ſa ſcience, & reſſenti l'ardeur de ſon zele par la converſion d'une infinité d'ames à Dieu, & pendant qu'il ſubſiſtera, l'Egliſe ne manquera jamais, ny de Sçavans qui l'éclairent, ny de Saints qui l'édifient par l'exemple de leur vie; comme a fait l'incomparable ſaint Thomas, à l'éloge duquel, Chrêtiens Auditeurs, il ne manque plus rien, ſinon que nous pratiquions ſa doctrine, & que nous imitions ſa ſainteté; ce ſont les deux choſes que l'Egliſe demande à Dieu, dans l'oraiſon qu'elle luy adreſſe; aprenons, pour fruit de tout ce diſcours que ce n'eſt pas aſſez d'avoir les lumieres de la ſcience, ſi l'on n'a l'ardeur de la charité; & que comme l'un avec l'autre eſt un merveilleux avantage, auſſi la ſcience ſeule ne ſervira que de ſujet de nôtre condamnation, d'avoir mieux connu que les autres nos devoirs & nos obligations, & de les avoir negligez: mais auſſi ſi ceux qui ont inſtruit les autres à la juſtice, c'eſt à dire, à la perfection & à la pratique de toutes les autres vertus par leur ſcience, doivent briller dans le Ciel comme des aſtres, ſelon la promeſſe du Sauveur, quelle gloire n'auront point ceux, qui à l'exemple de ſaint Thomas, conſacreront leurs travaux & leur ſcience à ce glorieux

emploi ; que ſi tous ne peuvent pas avoir les ſublimes connoiſſances de cet illuſtre Docteur ; du moins tous peuvent & doivent tâcher d'imiter ſes vertus & ſa ſainteté, pour être un jour participans de ſa gloire, dans l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

PANEGYRIQUE DE S. JOSEPH.

Quis putas, fidelis servus & prudens, quem constituit Dominus super familiam suam? *Matth.* 24.

Qui est à vôtre avis le Serviteur prudent & fidele, que son Maître a établi sur toute sa famille? En S. Matth. c. 24.

CE Serviteur fidele & prudent, que l'Evangile nous represente, en même temps comme le chef & le maître de la plus illustre & de la plus sainte Famille qui fut jamais; cét homme choisi pour être le Ministre du Dieu du Ciel, & pour commander à un Dieu fait Homme sur la terre; cét Artisan si pauvre des biens de fortune, & si peu considerable pour le rang qu'il a tenu parmi les hommes; mais si élevé par son merite, & par son employ auprés du Roy de l'Univers; cét homme enfin, composé d'abaissemens & de grandeurs; C'est, Messieurs, l'incomparable S. Joseph, établi pour gouverner une

famille, qui étoit proprement la Famille de Dieu, & qui a merité par sa fidelité, & par sa prudence, d'être associé en quelque maniere à ce grand dessein de l'Incarnation du Verbe, comme parle S. Bernard, *solum in terris magni consilii coadjutorem fidelissimum.*

Certes comme ce Dieu-Homme qui a bien daigné passer pour le fils de Joseph, a esté, au raport de S. Epiphane, un assemblage de choses surprenantes qui semblent inaliables à l'esprit humain; pour avoir joint la qualité de Souverain avec l'aneantissement d'un esclave, la foiblesse d'un homme avec le Tout-puissant, & toutes les oppositions les plus contraires qui se sont accordées par le mystere de son Incarnation; de même il semble que depuis que S. Joseph a esté choisi pour cacher ce mystere, & pour y cooperer en le cachant, il a aussi réüni les extremitez les plus éloignées; puis qu'en fuitte c'a été un homme qui a obéi à Dieu, & qui lui a commandé; qui a rempli les devoirs d'un serviteur fidele, & soûtenu avec prudence le nom & l'autorité de Pere d'un Dieu; qui a été l'époux d'une Mere vierge, le sauveur de son Sauveur même, qui a nourri celuy qui fournit d'aliment à toutes les creatures, & conduit celui dont la providence gouverne tout le monde; Voila quel a été le grand S. Joseph, dont je suis chargé de faire le Panegyrique. J'espere, grand Saint, que vous suppléirez à ma foiblesse, & que connoissant le zele sincere que j'ay pour vôtre gloire, vous m'obtiendrez les graces necessaires du

Saint Esprit afin de luy servir d'interprete dans l'éloge qu'il a fait de vous ; particulierement si nous y joignons l'intercession de celle qui a été l'Epouse de l'un & de l'autre, en luy disant les paroles de l'Ange,

Ave Maria.

C'Est, Messieurs, un ordre que Dieu garde dans la distribution des graces & des biens qu'il fait à ses creatures, de les regler sur la grandeur du ministere auquel il les destine ; de sorte que s'il y a des hommes qui ayent en ce point de l'avantage sur les autres, c'est que Dieu en a destiné quelques-uns à des emplois plus relevez. Cette distinction se fait premierement dans les idées de Dieu, où toutes les creatures sont renfermées comme dans un abyme infini ; & où étant considerées dans la seule possibilité, elles sont toutes égales, les Anges n'y ayant point de préeminence sur les hommes, ni les hommes les uns sur les autres ; jusqu'à ce que l'intention de Dieu se déclare, & en fasse la difference ; car alors comme il y en a, sur qui Dieu a des desseins plus relevez que sur les autres, & qu'il destine à de plus éclatans employs, il leur destine aussi des graces speciales, & de particulieres faveurs. Or, Chrétienne Compagnie, le plus haut & le plus sublime dessein qui ait entretenu l'esprit de Dieu pendant toute l'éternité, ç'a été sans doute le mystere de l'Incarnation, qui s'appelle par excellence la grande

affaire de tous les Siecles ; mais ce qui releve nôtre Saint au-deſſus de tous les hommes, c'eſt que Dieu ne penſa jamais à ce myſtere, qu'il n'eût en même temps la penſée de S. Joſeph. La raiſon eſt, qu'afin qu'un Dieu ſe fit Homme, comme nous, il lui falloit une Mere, & pour couvrir l'honneur de cette Mere, il falloit un Epoux à cette Vierge, & un homme qui paſſât pour Pere du Sauveur ſur la terre, & dont ce Sauveur fût tenu pour être le Fils.

Cet Homme donc deſtiné à ce haut employ a été ſaint Joſeph ; puiſque l'objet de ſon miniſtere a été Jeſus & Marie ; & ſes devoirs ont été de les ſervir dans ce grand deſſein ; où d'un côté, comme il falloit diſpoſer les choſes, attendre les momens, préparer les eſprits & conduire cette grande affaire qui a été l'effet de la Sageſſe d'un Dieu auſſi bien que de ſa bonté, il a jetté les yeux ſur ce grand Saint, comme ſur un Serviteur fidele, qui pût executer les ordres neceſſaires, pour la faire réuſſir. D'ailleurs comme ce Dieu-Homme a voulu naître à l'ombre du mariage, afin de tenir ce myſtere plus ſecret, Dieu a choiſi le même ſaint Joſeph, à la prudence duquel il a confié & l'honneur de la Mere & la vie du Fils, en le faiſant le chef de cette Famille, où la Reine des Anges & le Souverain du Ciel luy ont été ſoumis, *Fidelis ſervus & prudens quem conſtituit Dominus ſupra familiam ſuam.* Ce ſont, Meſſieurs, ces deux traits qui feront le portrait du grand Saint Joſeph, & qui nous repreſenteront ſes vertus & ſes grandeurs ; ſous ces

deux regards differens ; le premier, d'un serviteur soûmis, & dans la dépendance entiére des ordres de son Dieu ; & le deuxiéme, de chef & de Maître, qui a joint les lumiéres d'une prudence toute celeste à l'autorité la plus juste & la plus legitime, pour conduire un Homme-Dieu, qui a bien voulu passer pour son fils, & une Vierge Mere dont il a été l'Epoux Ce sera donc tout le sujet de son Eloge & le partage de ce Discours.

Quoi que le titre de Serviteur fidele soit l'éloge que le Saint Esprit donne à tous les Saints, & qu'il semble que, selon les regles de l'art, pour loüer une personne qui est glorieuse par tant d'endroits, on doive taire ce qu'il y a de moins considerable, pour ne s'arrêter qu'à ce qu'elle a de singulier, qui la distingue du reste des hommes ; je me suis cru dispensé, Messieurs, de cette loy des Orateurs profanes, à l'égard d'un Saint si élevé au-dessus même de nos admirations ; de crainte que si nous n'enviſagions en lui que ce qui l'approche plus prés de Dieu, nous ne l'éloignassions trop des hommes, & que ses propres grandeurs ne le rendissent inimitable. Il faut donc humaniser en quelque maniere ses vertus, pour en faire une sainteté de commerce ; & vous dire que sa fidelité a fait son plus grand merite. Car si servir Dieu fidelement, c'est regner, comme l'assûre la verité même ; les services que lui a rendus celuy-cy, sont si grands, dans une affaire si importante, & dans un emploi si glorieux, que non-seulement ils le distinguent

des autres Saints ; mais encore qu'il peut par là, leur ſerv r de modele. Enſorte que cette qualité de Serviteur, que Dieu a donnée aux Patriarches, aux Apôtres & à tous les Saints de l'ancienne & de la nouvelle Loy, devient comme ſinguliere à S. Joſeph, 1re pour avoir marqué ſa fidelité, en ſe conformant aux deſſeins de Dieu ſur lui, dans un état abaiſſé, & ſi fort au-deſſous de ſa naiſſance. Secondement, pour avoir executé ſes ordres, en ſacrifiant pour cela le repos de ſa vie. Et en s'expoſant au hazard de la perdre, & enfin pour avoir caché ſi long-temps la gloire de ce Verbe incarné aux dépens de la ſienne propre. Ce qui a rendu cette fidelité à l'épreuve de tout, & Dieu même n'en a point trouvé de plus grande pour ſe repoſer ſur ſes ſoins d'une partie de l'affaire du monde, qui luy étoit la plus importante ; ſçavoir, la conduite de l'Incarnation, où il ne s'agiſſoit de rien moins que du ſalut de tous les hommes.

Car premierement, comme la vie, que ce Verbe incarné devoit mener ſur la terre, devoit être une vie pauvre, cachée, & inconnuë, juſqu'à naître dans une étable, & à en paſſer la plus grande partie dans un métier penible, afin de combattre l'orgueil des hommes ; l'execution de ce deſſein impenetrable à la raiſon humaine, regardoit ſaint Joſeph, par le moyen duquel il devoit ſe cacher aux yeux des hommes & demeurer parmy eux ſans en être connu ; & Joſeph s'eſt ſoumis aux ordres de cette Sageſſe éternelle, ſi rigoureux pour luy, & ſi oppoſez à cette inclination naturelle, que nous avons pour la

grandeur. Ce Messie, comme vous sçavez, devoit naître de la race de David, dont Joseph étoit descendu, & où il comptoit jusqu'à quatorze Souverains parmy ses Ancêtres : la qualité de Pere qu'il devoit porter, & l'opinion que tout le monde avoit qu'il l'étoit effectivement, devoit ce semble luy donner esperance de relever cette Famille décheuë, que son seul abaissement avoit mis à couvert de la persecution d'Herode. Deplus la noblesse étant innocente d'elle-même, & le seul de tous les biens de la terre, dont le Fils de Dieu ne s'est point deffait, elle a besoin des biens de fortune pour se soûtenir, sans quoy, elle tombe dans le mépris, & se confond avec les personnes du dernier rang. D'ailleurs une extraction noble & genereuse ne se peut démentir, elle inspire de hauts sentimens, & nous voyons que les plus humbles & les plus modestes dans tout le reste, ne veulent rien relâcher sur ce point, & en conservent les marques jusque dans la captivité même, & dans le dépoüillement de tout les autres biens : Mais ni le droit que Joseph avoit aux avantages de la fortune, ni les sentimens naturels que la noblesse du sang inspire aux personnes d'une illustre naissance, ni cette inclination commune que les hommes ont de conserver leur rang, ni tout l'éclat de la grandeur qui ébloüit les autres, ne furent pas capables d'ébranler la constance de ce Serviteur fidele.

Dieu ayant choisi une vie obscure, une condition basse, & un état pauvre & inconnu pour son Fils ; c'étoit ensuite une obligation

indiſpenſable à celuy qui étoit chargé de ſon entretien, de mener une vie pauvre, dans l'obſcurité, & dans la neceſſité d'exercer un métier penible; de quelle fidelité donc n'eut-il pas beſoin, pour ſe ſoumettre à une conduite de Dieu ſi étrange à ſon égard, qui le charge de la nourriture de ce Fils ſans luy donner de quoy l'entretenir; qui le fait naître d'un extraction illuſtre, afin qu'elle rejailliſſe ſur ce Fils même; mais qui veut qu'il l'enſeveliſſe dans l'obſcurité d'une vie cachée, & qui ne luy laiſſe que la miſere & l'indigence pour partage; avec le ſoin de pourvoir aux beſoins de cet Enfant, qui naît à l'ombre de ſon mariage, pour cacher cette grandeur qu'il ſembloit plutôt luy devoir procurer luy-même. Cette conformité aux ordres de Dieu n'eſt pas ſans doute l'effet d'une vertu commune, & il falloit une fidelité heroïque pour accepter ſans plainte, ſans murmure, ſans ennui & ſans dégoût, toutes les peines que la pauvreté attire dans une Famille auſſi illuſtre, & auſſi peu accommodée que l'étoit celle de Joſeph. C'étoit la voye que la Providence lui avoit marquée, dont il ne s'eſt jamais écarté, content de l'état où elle l'avoit mis, & s'eſtimant heureux d'être ſemblable à celuy, qui de riche & de Souverain qu'il étoit, avoit voulu naître & vivre pauvre pour ſon amour.

Que cette fidelité eſt admirable! Meſſieurs, qu'elle eſt rare! & que c'étoit un ſpectacle digne des yeux des Anges & de Dieu même! mais quel plus beau modele pouvons-nous avoir devant les yeux, pour arrêter ces de-

Digitized by Google

firs ambitieux dont on se fait même un merite dans le monde, de ne point déchoir du rang de ses Ancestres, de soûtenir l'éclat de sa Famille ; & si l'on n'a pas du bien pour cela, de tenter toutes les voïes imaginables, pour en avoir, afin de se roidir contre toutes les disgraces de la fortune ? comme si on vouloit faire voir qu'on est toûjours élevé au-dessus des autres, par cette prétenduë grandeur d'ame, que rien ne peut ni abatre ni obscurcir. Saint Joseph n'entre point dans ces sentimens humains, il trouve son bonheur dans la misere de sa condition, & met toute sa grandeur à en souffrir patiemment la bassesse & les incommoditez. Il n'a garde de faire comme la plûpart des hommes, qui tâchent par toutes sortes de moyens de se mettre sur un autre pied qu'ils ne sont, & qui font mille efforts pour remonter au rang dont ils se voyent déchus ; mais qui quelquefois en voulant s'élever, trouvent des precipices pour la conscience & pour le salut ; tantôt par les concussions qu'ils font, dans les employs qu'ils obtiennent par le credit de leurs amis, tantôt en confondant le sacré avec le profane, par des Benfices qu'ils trouvent moyen de faire entrer dans leur famille ruïnée, pour la rétablir aux dépens du bien du Crucifix ; tantôt en obligeant, par violence, des Enfans d'entrer en Religion, afin de décharger la maison, & faisant ainsi un sacrifice des uns à la fortune des autres. Hé ! par combien de moyens, les uns lâches, les autres violens, & les autres injustes, s'efforce-t-on de sortir d'un état où Dieu nous a mis, lors

Digitized by Google

lors qu'on se sent ou du cœur, ou de la naissance, ou quelque autre merite qui n'est pas secondé de la fortune?

Nôtre Saint adore les desseins de Dieu sur lui, il met toute sa gloire à s'y soumettre; comme il est choisi pour la conduite d'un Dieu pauvre, il fait sa joye de sa pauvreté, & son bonheur de son état; s'estimant trop riche de posseder le tresor du Ciel, qui luy est donné en dépost, & trop heureux que sa pauvre maison soit le premier temple, où ce Dieu fait Homme offre à son Pere éternel les premiers sacrifices de ses larmes, & de ses abaissemens. Certes c'est bien de luy que je puis dire en cette occasion, qu'il étoit riche de Dieu, selon le langage de l'Evangile; puisque Dieu étoit toute sa possession, *in Deum dives*; mais il en étoit d'autant plus riche qu'il ne possedoit que luy; car il y a cette difference entre être riche des biens de la terre, & l'être des biens du Ciel; que pour s'enrichir des premiers, il en faut posseder beaucoup, les accumuler les uns sur les autres, en avoir de toutes les sortes, des terres, des maisons, des revenus, des meubles, de l'or, de l'argent; mais pour être riche de Dieu, il ne faut posseder que lui seul; puis que posseder quelque autre chose avec luy, c'est être moins riche que de ne posseder uniquement que lui Voila l'heureux sort, & la fortune avantageuse de saint Joseph, *erat in Deum dives*, il ne possede que Dieu, il ne pense qu'à luy, ne travaille que pour luy; il n'a rien que pour luy, comme étant uniquement destiné à le secourir dans cét état

Luc. 12.

d'indigence & de délaissement où il est.

Non-seulement il marque sa fidelité en se soûmettant aux ordres de Dieu, mais en second lieu, en les executant par une obéissance prompte, aveugle, entiere, & constante. Il falloit en effet un homme de ce caractere, sur la fidelité duquel Dieu se pût reposer pour faire réussir ce grand dessein, où il s'agissoit d'abord de sauver la vie à ce Verbe Incarné, & de le soustraire à la haine & à la rage d'un Tyran, animé à sa perte par un interest d'Etat le plus capable de lui faire tout sacrifier à son ambition; & qui, de crainte qu'il ne lui échapast, avoit déja résolu de l'enveloper dans le massacre de tous les enfans du Pays. D'où vous concevez assez que jamais il n'eut besoin d'une soûmission plus prompte & d'une vigilance plus parfaite & plus fidele, que dans ce danger si pressant, & dans une occasion si impreveuë. Dieu qui est le Maître de tous les évenemens, aussi bien que de toutes les volontez des hommes, pouvoit à la verité arrêter le dessein de ce furieux, par mille autres moyens; il pouvoit le deffendre luy-même, ou commettre à la garde de son Fils, quelqu'une de ses Intelligences qui eût rendu inutiles tous les efforts de cet ennemi cruel; mais comme sa sagesse avoit pris d'autres mesures que le secours des miracles, & qu'elle ne voulut y employer que des moyens humains & ordinaires; ce Serviteur fidele fut comme l'Ange tutelaire de son Dieu, son unique protecteur contre son plus implacable ennemi, & comme le sauveur du Sauveur même. Que cela est glorieux à Jo-

ſeph ! Chrêtiens, mais que cette gloire lui coûte cher ! puis quil faut executer les ordres du Ciel, aux dépens de ſon repos, avec mille difficultez & mille hazards de ſa propre vie; mais ce Serviteur fidele paſſe pardeſſus toutes ces conſiderations ; & c'eſt aſſez qu'il ſçache que Dieu le veut, pour rompre tous les obſtacles les plus invincibles.

Examinez-en bien je vous prie toutes les circonſtances, & jugez de ſa fidelité, non-ſeulement par le prix & l'importance de ce ſervice ; mais par l'affection de ſon cœur, par la generoſité de ſa reſolution, & par les difficultez que ſon eſprit lui repreſenta d'abord, & qui s'accrurent enſuite dans l'execution. L'Ange lui intime les ordres du Pere Eternel, de s'enfuir promptement en Egypte, de prendre cet Enfant & d'y conduire la Mere : il faut partir dés ce moment, car il n'y a point de temps à perdre ; il faut partir de nuit & entreprendre un long voyage, ſans commodité, ſans ſecours, dans l'indigence, & dans la neceſſité de tout ; cela demandoit ſans doute un courage intrepide, & une fidelité à l'épreuve, pour obéir ſans replique & ſans inſtance : il ne s'informe ni du terme de ce voyage en particulier, ni de la route qu'il doit tenir ; il ne délibere point ſur un ordre ſi precis, de crainte de ſurpriſe ou d'illuſion dans l'apparition d'un Ange, qui lui avoit parlé dans ſon ſommeil ; il ne s'arrête pas, par une precaution trop pointillante, à raiſonner ſur la contradiction apparente des deux differents meſſages que cet Ange luy avoit fait ; dans l'un deſquels il l'avoit aſſuré qu'il ſauveroit

Digitized by Google

son Peuple, & dans l'autre, qui lui ordonnoit de le sauver lui même. Ensuite, sur le point de quiter son logis, combien de difficultez capables d'arrêter un Serviteur moins fidele, s'il eut consulté sur l'ordre & sur les moyens de ce voyage ? où loger ? où trouver de quoi vivre ? comment pourvoir aux besoins de la Mere & de l'Enfant, sans avoir le temps d'y penser ? tout cela cependant ne peut faire differer d'un moment ce cœur soûmis parfaitement à Dieu.

Durant le voyage quoy qu'il se reposât sur la protection & sous la conduite du Ciel, cependant comme il sembloit que Dieu se confiât de tout à sa fidelité, quelles allarmes, & quelle crainte, que la vigilance de ses ennemis ne prevint la sienne ; quelle inquietude ne pouvoit pas naître sur l'incertitude du temps qu'il devoit demeurer dans l'Egypte, & qu'on ne lui avoit point marqué ? *& esto ibi usque dum dicam tibi.* Quelle conduite devoit-il tenir dans un Pays étranger, idolâtre, & si zelé pour le culte de ses fausses divinitez ? Quel accueil pouvoit t'il esperer de ce Peuple, dont il ne suivoit point la Religion ? quel moyen même de sauver cet Enfant dans un lieu, où pour un persecuteur qu'il fuyoit, il devoit craindre d'en trouver autant que de personnes avec lesquelles il avoit à traiter ? A tout cela, joignez les fatigues de ce voyage sans nulle commodité pour les adoucir ; la peine de porter cét Enfant, & de trouver dequoi subsister. Je veux que son amour lui fasse compter pour rien tout ce qui regarde son propre soulagement, mais de voir souf- *Matth. 2.*

frir ceux qui lui ſont plus chers que ſa propre vie, & qu'il engage à le ſuivre ſur l'aſſûrance qu'il leur donne que c'eſt l'ordre de Dieu, vous m'avouërez que jamais fidelité ne fut miſe à une plus rude épreuve; que jamais il n'y eut obéiſſance plus ſoûmiſe, ny exercée par de plus fâcheux commandemens; & enfin que jamais perſonne n'a donné aux hommes un plus rare ny un plus parfait exemple de la ſoûmiſſion que l'on doit à Dieu.

Ce n'eſt pas ſeulement en cette rencontre qu'elle s'eſt ſignalée, mais dans toutes les autres; comme quand il fallut s'aller faire inſcrire dans Bethléem, pour obéïr à l'Edit de l'Empereur de Rome, durant la ſaiſon la plus incommode; & quand il fallut s'établir à Nazareth; il n'agit, il ne ſe remuë, il ne fait pas un pas, que par les ordres du Ciel, qu'un Ange lui intime à chaque fois, pour faire voir un modele d'une fidelité ſoûmiſe à toutes les volontés de ſon Dieu. Helas! Chrêtiens, qu'il s'en trouve peu de ce caractere! combien de perſonnes ſe diſpenſent d'obéïr à ſes Lois, ou qui ne les obſervent que quand elles ſont conformes à leur humeur! combien qui mettent en compte des actions qu'ils croyent avoir faites pour Dieu, mais ou ils n'ont cherché qu'eux-mêmes & que leurs propres intereſts? combien que la moindre difficulté arrête, & empêche de s'acquiter des devoirs les plus preſſans de leur état, ou des obligations les plus indiſpenſables de leur Religion? combien de pretextes trouve t on pour s'exempter des preceptes même les plus

eſſentiels

essentiels du Christianisme, comme du pardon des injures, & de la charité envers le prochain ; on veut servir Dieu pourveu qu'il ne nous en coûte rien, ou qu'il ne nous commande que ce qui nous plaît, sans faire reflexion que l'obeissance & la fidelité qu'on lui doit, est comme la foy, qu'elle se soumet à tout, qu'elle n'excepte rien, qu'elle est toûjours prête de quitter & de risquer tout pour un Dieu, qui ne promet son Royaume que comme le prix de nôtre fidelité *Euge serve bone & fidelis intra in gaudium Domini tui.* *Matth.* 25.

Mais pour revenir à ce grand Saint ; aprés que sa fidelité a paru à se soumettre à tous les desseins de Dieu, aux dépens de sa fortune, aprés les avoir executez au hazard de sa vie, elle a, en troisiéme lieu, plus particuliérement éclaté à les cacher, & à les tenir secrets aux dépens de sa propre gloire ; parce que c'étoit principalement pour cela que Dieu l'avoit cherché & qu'il l'avoit choisi, & en quoi consistoit la premiere fonction de son Employ ; car comme ce grand Mystere d'un Homme-Dieu ne devoit pas d'abord être connu des hommes, qui avoient conceu une autre idée toute contraire de sa venuë ; il falloit qu'il les détrompât peu à peu, & qu'il ne se fit connoître qu'à mesure qu'il leur persuaderoit les maximes de l'Evangile, & les veritez de la nouvelle Loy qu'il leur venoit annoncer. Ainsi dans le fond, c'étoit une gloire incomparable à saint Joseph, d'appartenir à ce Sauveur, & de servir de Pere & de Tuteur à celui que tant de Prophetes avoient annoncé, que tant de Patriarches avoient

attendu, que tous les siecles avoient souhaité, & pour lequel le Ciel & la Terre s'étoient mis en frais Tous les Saints de l'ancienne Loy se faisoient un tel merite qu'il nâquît de leur race, & dans leur Pays, que les alliances ne se faisoient qu'en cette veuë, que les Tribus n'osoient se confondre, & que l'honneur que toute cette nation devoit recevoir de lui avoir donné la naissance, l'élevoit au-dessus de toutes les Nations. Sans doute la gloire de ce Messie devroit réjaillir sur S. Joseph, qui l'approchoit de plus prés, & qui le comptoit dans sa famille, jusqu'à passer pour son Pere dans l'opinion des hommes. Il devoit donc entrer en partage de l'honneur, des hommages, & des respects, qui étoient dûs à cet Homme-Dieu; & puisque le Saint Esprit nous assûre que les enfans sages font la gloire de leurs peres, celui qui étoit la Sagesse même ne devoit-il pas faire remonter sa propre gloire sur celuy qui luy tenoit lieu de Pere, & à qui il apartenoit par d'autres titres, & par d'autres droits, que personne ne luy pouvoit conteſter: Mais ce qui rend aujourd'huy si recommandable la fidelité de ce Serviteur, est d'avoir sacrifié cette gloire même pour le service de son Dieu, d'avoir eu pour principal employ de cacher tout le temps de sa vie l'éclat de ce Messie, & de n'y avoir eu nulle part.

Quand le Sauveur commença à instruire les Peuples, & à leur enseigner sa doctrine toute celeste, on demandoit si ce n'étoit pas le fils de Joseph, & où le fils d'un Artisan pouvoit avoir puisé tant de sciences & de lu-

Digitized by Google

mieres ? quand ses miracles commencerent à le faire connoître, & qu'on le soupçonna d'être le Messie qu'on attendoit, on crut en être suffisamment désabusé, en disant qu'on sçavoit d'où il étoit, & que l'on connoissoit sa famille & son Pere ; pendant trente ans qu'il demeura dans la maison de Joseph, il y étoit plus caché & plus inconnu par la bassesse de l'employ, & par l'obscurité de celui dont il passoit pour être le fils, que s'il eût été dans le fond d'un desert ; bien loin donc que Joseph se fasse honneur de ce Messie, il ne sert qu'à tenir les esprits en suspend sur la qualité de celui qu'on sçavoit lui appartenir ; & nous ne voyons pas dans l'Evangile qu'il ait eu part à ses miracles, ni que les applaudissemens que l'on a souvent donnez au Fils ayent rendu plus considerable celui de qui on croioit qu'il eût receu la vie. C'est même le sentiment commun des Docteurs qu'il est mort si-tôt que le Sauveur a commencé à faire bruit dans le monde ; comme si Joseph n'y eût été que pour le cacher par sa propre bassesse ; que son ministere fut achevé si-tôt que ce Dieu-Homme commença à paroître, & qu'il n'eût dû avoir nulle part à la gloire de ses actions, mais seulement à l'obscurité de sa vie cachée, & à ses profonds aneantissemens.

Voila, Messieurs, le haut point, & comme le triomphe de sa fidelité ; car il se trouve peu de ces personnes genereuses, qui servent Dieu pour Dieu même ; quand la gloire accompagne la vertu & lui sert comme de theatre où elle paroit avec éclat, & qu'elle

attire l'eſtime & l'applaudiſſement de tout le monde, alors elle a des charmes qui la font ſuivre ; mais quand elle eſt dépoüillée de cet ornement, & qu'il faut pour la pratiquer riſquer juſqu'à ſa propre gloire, c'eſt alors qu'on eſt véritablement ſaint & fidele ; & bien loin de croire que cet honneur que nous lui ſacrifions, ſoit perdu ; c'eſt alors que Dieu trouve le moyen de tirer nôtre gloire de nôtre humiliation même ; parce que c'eſt luy qui a tiré la lumiere des tenebres, dit le Texte ſacré, *qui juſſit lumen de tenebris ſplendeſcere* ; & qui fera ſortir nôtre gloire de l'abyme même de l'aneantiſſement où nous nous ſommes mis pour ſon amour ; il aura ſoin de nôtre honneur à meſure que nous chercherons le ſien, & lors que nous le mépriſerons pour lui, il engage le ſien à maintenir, à relever, & à faire éclater le nôtre par tout ; & c'eſt, je m'aſſure, pour ce ſujet qu'il a voulu en ces derniers temps établir le culte que l'on rend au glorieux ſaint Joſeph, & la devotion qu'on luy porte ; comme pour recompenſer l'oubli & l'obſcurité où il a été preſque enſevely dans les premiers ſiecles, peut-être par un ſecret de la Providence, à cauſe de tant d'heretiques qui ſe ſont élevés de temps en temps ; dont les uns ont attaqué la divinité du Fils de Dieu, leſquels ſe fuſſent prévalus du culte qu'on eût rendu à ce Saint pour l'en croire véritablement le Pere, comme il en portoit le nom ; & les autres s'étant déchaînez contre la Mere, pour lui ravir la gloire de ſa maternité divine, n'euſſent pas manqué de prendre de-là occaſion d'affermir

2. *ad Cor.* 4.

leurs erreurs dans les esprits. Mais maintenant il semble que pour reparer un si long silence, l'Eglise qui est conduite par le Saint Esprit, s'efforce d'étendre sa gloire par tout, & que toutes les bouches sont ouvertes pour publier ses loüanges & ses grandeurs. Il faut, Chrêtiens, mêler nos voix dans ce concert, convaincus qu'entre tous les Saints celuy que nous devons plus particulierement honorer, c'est celui que Dieu à le plus honoré luy-même, comme nous allons voir en cette seconde Partie, où aprés avoir consideré ce grand Saint comme un Serviteur soûmis si parfaitement aux ordres de Dieu, il nous faut voir maintenant avec quelle prudence il a soutenu le caractere d'un Maître, qui a gouverné, & conduit cette sainte Famille, dont il a été le chef, avec une autorité legitime sur ce qu'il y a eu de plus grand & de plus saint dans le monde, *Fidelis servus & prudens quem constituit Dominus super familiam suam.*

II. PARTIE.

Quelque surprenante que soit la dignité de cét homme élevé jusqu'à commander à Dieu même, vous ne devez pas, Messieurs, en être surpris, en voyant un Dieu abaissé, non-seulement jusqu'à se faire homme comme nous, mais encore jusqu'à paroître sur la terre comme les autres hommes; naître d'une Mere, être sujet aux miseres, & aux necessitez communes, & ce qui comprend tout cela, se faire enfant; qui a eu par consequent besoin du secours & de la conduite de ceux qui en ont eu le soin. Or comme ce Verbe incarné à voulu naître à l'ombre du mariage, pour être à couvert du reproche des hommes qui

n'étoient pas capables de concevoir un si grand Mystere, & qu'il a choisi S. Joseph pour être l'Epoux de la Mere dont il a voulu prendre naissance ; il n'est pas étrange qu'il s'y soit aussi soûmis, comme un fils à son pere ; puis que c'est une suite de l'état qu'il a pris, & de la maniere dont il a voulu venir sur la terre. Tellement que Joseph étant le chef de la famille, où ce Sauveur a voulu naître, c'est à dire, l'Epoux de la Mere ; & à l'égard du Fils, lui tenant lieu de Pere, dont il portoit même le nom ; il a eu une legitime autorité sur l'un & sur l'autre ; autorité qu'il a exercée avec une prudence digne du rang qu'il a tenu, & de la fonction à laquelle il a été élevé.

Premierement en qualité d'Epoux de cette Vierge sainte qui étoit véritablement Mere de cet Homme-Dieu : & quand je dis ce mot d'Epoux, & de mariage, je crois, Chrêtienne Compagnie, que la sainteté du Mystere qu'il devoit cacher, éloigne assez vos pensées de tout ce que la chair & le sang ont de part dans les autres ; & qu'il n'est pas besoin de vous avertir que c'est l'union des cœurs qui en fait l'essence ; & que la ressemblance des mœurs, & l'égalité des Partys qui l'ont rendu le mieux assorti, l'ont aussi rendu le plus heureux qui ait jamais été ; mais ce qui s'ensuit delà, est que dans ce mariage si saint, & consacré à un Mystere si relevé, cét Epoux a été le Maître & le Superieur, comme dans tous les autres, & quoi qu'il ait eu toutes les deferences imaginables pour une Epouse, qui étoit la mere d'un Dieu, & qu'il l'ait considerée en cette qualité, infiniment au-dessus

de lui ; cependant par un ordre établi de Dieu, & fondé sur le droit de la nature même, Joseph en étoit le chef ; c'étoit lui qui avoit la conduite de la Famille, & le gouvernement de la maison, où rien ne se faisoit sans son aveu, & que sous son autorité. Aussi voyons-nous dans l'Evangile que c'est à luy que s'adressent les messages celestes, & les oracles divins, lorsqu'il s'agit de la Mere ou du Fils ; c'est lui qui veille sur tout, & qui pourvoit à tous les differens besoins de l'un & de l'autre ; mais avec quelle prudence & avec quelle circonspection use-t'il d'un pouvoir si grand & si juste ?

Lors qu'il s'aperçut que cette Vierge son Epouse étoit enceinte, dans un temps auquel il ne sçavoit pas encore de quelle maniere se devoit accomplir ce Mystere ineffable, il ne sçait que penser sur un fait qui le surprend, & à quoi il ne s'étoit point attendu ; mais sans en prendre d'ombrage, ni la soupçonner d'un crime, dont sa vertu, qui lui étoit connuë, la mettoit à couvert ; sans s'arrêter à tous les sentimens tumultueux qui pouvoient naître sur un sujet si délicat, sans concevoir ces furieuses vengeances, que des soupçons souvent injustes, inspirent à tant d'autres, qui dans cette occasion l'eussent abandonnée à la rigueur de la Loy, laquelle commandoit qu'on lapidât celles qui étoient convaincuës d'une infidelité criminelle ; mais d'ailleurs ne sçachant quel party prendre, dans l'irresolution de son esprit ; il demeura dans un silence respectueux, sans se plaindre & sans lui faire connoître le trouble où il

étoit ; tout ce qu'il crut devoir faire, fut de se resoudre à se separer d'elle, sans bruit & sans éclat, en attendant quelque lumiere sur une affaire où il avoit tant d'interest.

Que s'il se comporta avec tant de prudence, & de circonspection, durant la grossesse de son Epouse, il n'en témoigna pas moins tout le teste du temps, en partageant avec elle les peines qu'il falloit prendre pour l'éducation de cét Enfant qui étoit l'objet commun de leurs soins ; il fut sa consolation dans ses voyages, & dans les travaux qu'ils furent obligez d'entreprendre ; son conseil dans les difficultez qui survenoient, toute sa confiance dans les adversitez, & le témoin de toutes ses vertus, s'animant à la veuë d'un objet si saint, à croître luy-même en saintété ; de maniere que si d'un côté, la qualité d'époux la lui faisoit considerer comme sa compagne, dont il étoit le superieur ; de l'autre, la qualité de Mere de son Dieu la luy faisoit honorer, comme un modele de perfection, où il trouvoit toujours dequoi admirer ; sa prudence luy faisant ainsi changer sa qualité de Maître en celle de disciple, par l'imitation de ses plus héroïques vertus.

Voila, Chrêtiens, le modele que Dieu a voulu donner aux personnes engagées dans le mariage ; le Mary étant le chef, est aussi l'ame & l'esprit qui doit gouverner sa famille ; mais il faut qu'il ait pour son épouse une parfaite confiance, c'est sur ses soins qu'il se doit reposer d'une partie de ses affaires ; c'est à sa conduite qu'il se doit rapporter de mille choses qui regardent le ménage, c'est

celle qu'il doit faire part de ses biens & de ses maux, parce que c'est cette confiance qui entretient l'union & la paix. C'est la maniere dont on vivoit dans la famille de saint Joseph, qui en qualité d'époux de Marie, n'eut qu'un cœur & qu'un même esprit avec elle ; ils étoient semblables en vertus, conformes d'humeur & d'inclinations, pleins d'estime, de confiance, & de respect l'un pour l'autre, conspirant au même but & à la même fin, de servir Dieu, & ce Verbe incarné qui étoit leur Fils ; & par ce moyen ont fait voir le mariage le plus saint aussi bien que le plus heureux qui ait jamais été, & le modele de la plus parfaite union.

On peut dire, en effet, qu'il y a eu cette difference entre Joseph, & tous les autres qui sont engagez dans cét état, que quoi que l'affection qu'un Epoux porte à son Epouse ne corrompe pas son cœur, puisqu'elle est commandée de Dieu même, elle le partage neanmoins, & le divise ; & si elle n'éteint pas la charité qu'on doit avoir pour Dieu, elle a du moins coutume de la refroidir, en la partageant, comme dit l'Apôtre, *qui cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, & divisus est* ; mais S Joseph en aymant la sainte Vierge, se sanctifioit & se dégageoit de la terre ; parce qu'il aimoit dans son Epouse la Mere de son Dieu, & son Dieu même ; du moins l'un le disposoit à l'autre, c'étoit un feu tout celeste, qui n'ayant point d'autre objet que la vertu & la sainteté, alloit droit à Dieu comme à son centre ; en sorte que plus cette affection étoit forte, plus

1. ad Cor. 7.

elle étoit sainte ; plus elle se purifioit, plus elle l'approchoit de Dieu, qui est la sainteté même.

Si nous considerons maintenant l'affection reciproque que la glorieuse Vierge lui portoit ; qui peut douter qu'elle ne fût la plus ardente, comme elle étoit la plus pure & la plus juste qui fut jamais ? Certes quand elle ne l'auroit point euë par devoir & par inclination, elle l'auroit euë par reconnoissance ; puisqu'elle lui étoit redevable, pour un seul article, de l'honneur & de la vie comme nous avons vû ; outre tous les services qu'il rendoit à son Fils, lesquels étoient autant d'obligations qu'elle mettoit sur son compte, & dont elle tâchoit de s'acquitter envers lui. Or quel bonheur à ce grand Saint, d'être aprés Dieu le premier objet des affections de Marie ! car si être seulement regardé de bon œil de cette Reine des Anges, est un avantage si considerable, que sera-ce de nôtre Saint, pour qui Marie a eu l'amitié la plus juste, & la plus sainte, comme pour son Epoux ? Jugez donc sur ce pied, des avantages que S. Joseph en a receu ; car quels biens une Epouse, qui seroit toute-puissante ne procureroit-elle point à son Epoux, qu'elle aimeroit uniquement ? n'y seroit-elle pas obligée par son propre interest, aussi bien que par son affection ; puis que l'élevation de l'un, fait la grandeur de l'autre, & que les avantages de l'Epoux font la gloire de son Epouse ? Et ainsi quand S. Joseph ne seroit pas grand devant Dieu, de son chef, & par ses propres merites, il le seroit en consideration de celle qui donne un

caractere de grandeur à tout ce qui lui appartient.

Mais si ce grand Saint a été si glorieux pour avoir été le chef de la plus sainte & de la plus élevée de toutes les creatures, en qualité de son Epoux, que direz-vous de voir qu'en qualité de Pere de Jesus, qui a bien voulu être reconnu pour son Fils, il a eu une juste & legitime autorité sur cet homme Dieu ? aussi lui a-t il rendu ses devoirs, & s'est-il soumis à sa prudence & à sa conduite, comme à son Maître, & à son Gouverneur. Je ne m'arrêteray pas, Messieurs, à vous justifier ce titre de Pere, que les Docteurs n'osent pas seulement luy disputer, aprés que le Saint Esprit même l'a autorisé dans l'Evangile, je ne m'étendray pas non plus à vous expliquer en quel sens on le doit entendre; je suppose que vous en êtes pleinement instruits. Je dis seulement que l'incomparable saint Joseph, en cette qualité, semble entrer dans les droits du Pere Eternel, & être comme son substitut pour tenir sa place, & faire à l'égard de ce Verbe incarné, ce qu'il eût fait luy-même s'il se fût rendu visible sur la terre: aussi fit-il sur lui une réflexion du pouvoir qu'il a sur ce Dieu fait Homme, lui communiqua un rayon de son autorité, & en un mot le fit entrer en possession de ses mêmes droits. Quelle dignité, je vous prie ! quel comble d'honneur ! de passer pour Pere du Sauveur sur la terre, à qui ce Dieu-Homme veut se soumettre & obéir ?

Certes l'on peut dire qu'il y a cette difference entre saint Joseph, & les autres Saints, que

les autres ſont grands parce qu'ils obeïſſent à Dieu, mais que celui cy l'eſt, parce qu'un Dieu lui obéït, & luy eſt ſoûmis lui-même. Car à vôtre avis quel eſt l'employ de cet homme incomparable l'eſpace de 30. ans, comme l'ont croit communement ? Il accomplit dans le temps ce que Dieu a projetté dans l'Eternité, & fait de cet employ l'unique affaire de ſa vie ; mais encore que fait-il ? il montre, il cache, il met au jour, il tient dans les tenebres la vie, & les actions de cet Homme-Dieu ; il leur preſcrit leur temps, il leur aſſigne leur place, il leur marque leur durée, il les aſſortit de toutes les autres circonſtances ; il eſt comme l'organe du Pere Eternel, pour intimer ſes volontez à ce Verbe incarné, l'Interprete fidele de ſes deſſeins, & le premier dépoſitaire de ſon pouvoir. Joſeph expoſe à ce Sauveur les ordres du Ciel, & ce Fils de Dieu n'agit & ne ſe remuë qu'à la voix & au commandement de Joſeph. Ah ! qu'on n'admire plus qu'un Dieu ait obéï à la voix d'un homme, dans l'ancienne Loy ; lors que Joſuë fit arrêter le Soleil ſur le penchant de ſa courſe ; puiſque voilà ce Dieu même, lequel trente ans entiers obéït à un homme, & à un pauvre artiſan, qui en apparence n'a rien au deſſus des autres ; Dieu obéït à la voix de ce Capitaine du Peuple d'Iſraël ; mais ce ne fût qu'une fois, afin d'éclairer les victoires de celui qui combattoit pour ſes interêts, *obediente Deo voci hominis* ; mais icy, il le fait non pas une fois ou deux, mais tous les jours, à toute heure, & à tous momens, non pour peu de temps, comme à Joſué, en.

Joſue. 10.

commandant à l'intelligence qui remuë cet Astre de suspendre son cours précipité ; mais durant trente années ; non seulement dans les choses éclatantes, comme il fit à l'occasion de ce grand Conquerant ; mais jusques aux moindres choses, jusques aux plus menus offices d'une maison, dans lesquels ce Dieu homme, qui étoit le Soleil du monde, suit le mouvement & l'impression de cette intelligence visible, qui porte le nom de Pere, afin de luy commander avec droit & avec autorité, selon cette parole de l'Evangile, *& erat subditus illis.* Luc. 2.

Voila, Messieurs, en trois paroles, toute la vie & les actions de ce souverain de l'Univers, d'avoir été soûmis durant tant d'années à un pauvre Artisan, & comme dit saint Paul, il a appris l'obéïssance par sa propre experience, *didicit ex iis quæ passus est obedientiam.* Ad Heb. 5. Comme si toute la science & la speculation ne luy eussent pas assez fait connoître le merite de cette soûmission, sans l'experience qu'il en a faite. Admirable leçon ! Chrêtienne Compagnie, que le Sauveur ne nous a faite, qu'aprés l'avoir apprise luy-même. On s'étonnoit lorsqu'à l'âge de trente ans il commandoit à la mer & aux tempêtes, & l'on demandoit avec admiration : *quis est hic ? quia venti & mare obediunt ei.* Matth. 8. Quel est cet homme si puissant, qui parle avec cet air d'autorité, & qui se fait obéïr avec un empire si souverain ? mais ce qu'on doit bien admirer davantage, c'est de le voir obéïr luy-même, & demander, *quis est hic* ? Quel est celuy qui se montre si humble, en obéïssant de la sorte ?

& qui confond nôtre orgueil, lorſque nous avons tant de peine à nous ſoûmettre à ceux que Dieu a mis ſur nos têtes, par un rayon de ſon autorité, qu'il leur a communiqué; juſques là que pour faciliter cette ſoûmiſſion, le Sauveur s'eſt mis en la perſonne de ceux qui nous commandent, & veut que nous faſſions reflexion que c'eſt à Dieu même que nous rendons cette obéïſſance.

Je ne ſçay ſi ce Sauveur s'eſt ſervi de ce motif pour obéïr luy-même; mais il y a de l'apparence qu'il a obéï à Joſeph avec la même ſoûmiſſion qu'il obéïſſoit à ſon Pere éternel, & qu'il l'a conſideré en cette qualité; de ſorte que cette parole de ſaint Auguſtin n'a jamais eu plus de lieu que dans cette rencontre, *tanquam Deo homo ſit Deus*: qu'un homme eſt en quelque maniere devenu le Dieu de Dieu même. Ainſi il faut demander en parlant de ſaint Joſeph, *quis eſt hic?* quel eſt cet homme, non pas à qui la mer, les tempêtes, les Cieux & les Aſtres obéïſſent; mais à qui le Souverain des Cieux, celui qui calme les tempêtes, celui qui a preſcrit des bornes à la mer, qui a creé le Soleil & les Aſtres; à qui, dis-je, celui-là obéït ſi ponctuellement, non ſeulement par une ſoûmiſſion de volonté; mais même d'eſprit, en quoi les Saints mettent le plus haut degré de l'obéïſſance. Car, Meſſieurs, quoique cet enfant eût l'uſage parfait de la raiſon; quoique cette raiſon fût éclairée d'une lumiere infinie; comme neanmoins il ne la voulut faire paroître qu'à proportion que l'âge la développe dans les autres enfans, il a voulu apprendre les premieres no-

tions des choſes ſous la diſcipline de ce Maître, & être éclairé de cet Aſtre, luy qui étoit venu pour éclairer tous les hommes. Quelle lumiere & quelle prudence ne falloit-il donc point que ce grand Saint eût reçuë du Ciel, pour eſtre l'inſtructeur de ce Maiſtre de l'Univers? C'étoit une intelligence qui conduiſoit ce Soleil; mais qui recevoit de luy-même les lumieres qu'elle luy donnoit, & qui étoient auſſi vaſtes & auſſi étenduës que le demandoit la grandeur de ſon miniſtere, dont il a rempli tous les devoirs par les ſoins, l'affection, les tendreſſes d'un pere, qui reconnoiſſoit ſon Dieu dans ce Fils, & qui ne ſe ſervoit de ſon autorité que pour luy rendre tous les bons offices que luy inſpiroit un amour tendre, dont il reſſentoit tous les mouvemens dans ſon cœur. Voila donc, Chrêtiens, comme ce grand Saint a été tout à la fois un ſerviteur fidele ſoûmis à Dieu, & un ſage Maître, choiſi pour conduire & pour gouverner un Homme-Dieu. *Fidelis ſervus & prudens quem conſtituit Dominus ſuper familiam ſuam.*

J'ajoûte ſeulement pour concluſion de tout ce Diſcours, que ſi la dignité & la grandeur de ſaint Joſeph ſont inacceſſibles, à cauſe de l'Employ auquel la Providence l'avoit deſtiné; en recompenſe; ſa ſainteté, qui les a ſoûtenuës, & qui y a eu du rapport, eſt peut être celle de tous les Saints la plus facile à imiter; puiſque Dieu ſemble l'avoir donné aux hommes comme un parfait modele qui a fait voir que dans une vie commune, l'on peut acquerir & pratiquer les plus hautes & les plus excellentes vertus. Car ce n'eſt point une vie de *Concluſion.*

Digitized by Google

miracles, ny des actions fort éclatantes qu'il nous met devant les yeux ; sa sainteté ne consiste pas en de grandes austeritez, en une vie Apostolique, ny en de grandes souffrances, c'est une sainteté de commerce, qui peut se trouver dans tous les états & dans toutes les conditons, qui s'accommode à la foiblesse des hommes, & dont toute la perfection se renferme dans le soin d'une famille, & dans les occupations d'un ménage : c'est un homme qui vit du travail de ses mains, qui exerce un métier pénible ; qui vend, qui achete, qui debite son ouvrage, qui est à gages à ceux qui l'employent ; & qui entretient sa maison de ce qu'il peut gagner à la sueur de son front. Voila le dehors de sa sainteté ; une vie commune, telle que mille & mille personnes menent tous les jours. Ce ne sont donc point ny les Charges, ny les Emplois, ny les actions d'éclat, ny les grandes occupations qui font les plus grands Saints ; puisqu'on le peut devenir par les actions les plus communes & les plus ordinaires. Mais si vous passez de ce dehors si peu considerable, & si vous entrez dans le fonds & dans l'interieur de la sainteté de Joseph, vous y verrez un homme juste, attaché à tous ses devoirs, content dans la condition où la Providence l'a placé, soûmis à tous ses ordres, comme un serviteur fidele, détaché des choses de la terre, toûjours uni de cœur à Dieu, qui ménage toutes les occasions, & tout ce que le monde appelle des accidens & des disgraces, pour se sanctifier.

Or comme c'est par cet endroit que ce Saint est le plus grand devant Dieu, c'est aussi par-

là où il eſt le plus imitable, & qu'il nous apprend par ſon exemple, qu'il n'y a ny état, ny employ, ny condition où l'on ne puiſſe mener une vie reguliere, demeurer fidele à Dieu, & en un mot, devenir un grand Saint, à qui Dieu ne peut demander autre choſe, ſinon qu'il rempliſſe comme luy tous les devoirs de la condition où il l'a mis. Le bonheur même que ce Saint a eu de nourrir la propre perſonne du Sauveur, & les occaſions qui ſe ſont préſentées de luy rendre mille bons offices, ne luy donnent pas un tel avantage ſur les autres, qu'il ne puiſſe être ſuppléé; puiſque ce même Fils de Dieu nous tient compte de tout ce que nous ferons à nos Freres pour ſon amour, comme ſi nous l'avions fait à luy-même; & ainſi il ne tiendra qu'à nous d'imiter ce grand Saint en ce point, ayant dans toutes nos actions les mêmes vûës & les mêmes motifs qui l'ont élevé ſi haut; afin qu'aprés avoir imité ſes vertus & ſa ſainteté ſur la terre, nous ayons part à ſa gloire dans le Ciel, où nous conduiſe, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE S. BENOIST.

Faciam te in gentem magnam, benedicam tibi, & magnificabo nomen tuum, erisque benedictus. *Genes.* 12.

Je te ferai le Pere d'une grande Nation : je rendrai ton nom glorieux par toute la terre : je répandrai sur toy mes benedictions, & tu seras benit. Genes. 12.

SE peut-il voir, Messieurs, de plus magnifiques promesses que celles qui sont compriſes dans ces paroles que Dieu dit autrefois à Abraham ? Et d'ailleurs, qui vit jamais un attachement plus inviolable au service de Dieu, que celuy de ce grand Patriarche, qui a surpassé, comme dit saint Ambroise, par ses actions, toutes les idées que les Philosophes se sont formées des plus grands hommes ? Mais voicy que cet amy de Dieu si saint & si parfait, que la verité mê-

me a prononcé par la bouche du Sage, qu'il n'avoit point encore trouvé ſon ſemblable, le trouve aujourd'huy dans le glorieux ſaint Benoît, dont j'ay entrepris de faire l'éloge. En effet le rapport m'en a ſemblé ſi juſte, & la comparaiſon ſi noble, que je n'ay rien trouvé ny de plus propre ny de plus avantageux pour ſon Panegyrique, que de vous dire, que ſi Abraham a été benit par excellence dans l'Ancien Teſtament, ſaint Benoît a été l'Abraham du Nouveau; c'eſt à dire, le Pere, le Patriarche, & l'Inſtituteur des Religieux, qui ſont comme les premiers fideles entre les Chrêtiens.

Si le premier a eu une poſterité ſi nombreuſe qu'elle a égalé les étoiles du Ciel & les ſables de la mer; y eut-il jamais une ſainteté plus féconde que celle de nôtre Saint, qui a été comme un grand arbre, qui a étendu ſes branches d'une mer à l'autre, & qui a produit des fruits ineſtimables dans toute l'Egliſe? Mais ne croyez pas, Chrêtiens, que l'un & l'autre ait été comblé de tant de faveurs du Ciel, avant que d'avoir paſſé par de rudes épreuves, & comme parle l'Ecriture, par de fâcheuſes tentations, qui ont fait reconnoître & admirer leur fidelité C'eſt pourquoy nous verrons dans la premiere Partie de ce Diſcours, comme Dieu a conduit le grand ſaint Benoiſt par les mêmes voyes, & l'a fait paſſer par les mêmes épreuves qu'il fit autrefois le premier des Fideles; & dans la ſeconde, qu'il luy a donné les mêmes recompenſes & les mêmes benedictions. Ce ſera tout le partage de ſon éloge, aprés que nous aurons

imploré les lumieres du Saint Esprit par l'intercession de Marie, en luy disant,

Ave Maria.

COMME la vertu la plus solide, & la fidelité la plus constante est celle qui a été le plus souvent & le plus fortement éprouvée, vous ne devez pas trouver étrange, Messieurs, si pour mettre en son jour celle du grand saint Benoît, je commence d'abord par les rudes épreuves que Dieu a voulu faire de luy, comme d'un autre Abraham; puisque c'est ce qui l'a fait connoître, & que c'est sur ce pied que nous devons juger de son merite. Or vous sçavez, je m'assûre, que Dieu voulut éprouver la fidelité de ce premier Patriarche, particulierement par trois choses qui l'ont fait admirer de tous les siecles, & qui ont obligé Dieu même de luy rendre ce glorieux témoignage: *nunc cognovi quòd timeas Deum.* C'est maintenant que je reconnois que tu m'aime veritablement. La premiere fut en l'obligeant de quitter sa demeure & son pays, pour s'aller établir dans le lieu où il l'appelloit: *egredere de terrâ tuâ & de cognitione tuâ.* La seconde, en luy donnant la Loy rigoureuse de la Circoncision, pour marque de l'alliance qu'il vouloit contracter avec luy, & pour être le caractere qui le devoit distinguer luy & sa posterité, de toutes les autres Nations; & enfin la plus rigoureuse de toutes, en luy commandant de luy sacrifier ce qu'il avoit au monde de plus cher: *tolle unigenitum tuum, quem diligis Isaac;*

Genes. 22.

Genes. 12.

Genes. 22.

C'est, Messieurs, la même conduite qu'il garde à l'égard de nôtre Saint, & qui fait la premiere partie de son éloge.

Premierement, il l'obligea de quitter le lieu de sa naissance, d'abandonner biens, parens, amis, & tout ce qui pouvoit l'attacher à un pays delicieux : *Egredere de terrâ tuâ, & de cognitione tuâ.* Ces paroles à la verité furent assez puissantes sur l'esprit d'Abraham, pour luy faire quitter sa patrie, pour laquelle tous les hommes ont une inclination si forte & si tendre tout à la fois ; mais aprés tout, s'il changea de demeure, ce ne fut que pour s'établir avec plus d'autorité dans une autre ; s'il quitta ses terres, ce ne fut que pour en posseder de plus riches & de plus fertiles ; & ce n'étoit pas tant abandonner ses biens que les transporter avec luy ; mais nôtre Saint n'a pas plûtôt entendu la même voix qui luy parle interieurement, qu'il renonce à ses biens, & à l'esperance même d'en posseder jamais d'autres : il abandonne ses proches pour vivre dans une solitude, & n'avoir plus d'autre compagnie que celle des bêtes sauvages : il sort de sa maison pour se retirer dans le creux d'un rocher ; & là il ensevelit tout à la fois la noblesse de son sang, les lumieres de son esprit, tous les avantages de la nature, & tous ceux que la fortune luy promettoit ; & cela à l'âge de quatorze ans, lorsque l'éclat du monde commence à donner dans les yeux, & que le plus bel âge de la vie fait esperer une plus longue joüissance des biens & des honneurs qu'on y prétend.

C'est donc dans ce lieu affreux que ce nou-

veau Soldat du Fils de Dieu fait ſes premieres épreuves d'une ſainte milice ſous la conduite du Saint-Eſprit qui l'y attire ou qui l'y pouſſe, comme il fit autrefois le Sauveur du monde : Il y demeure non pas quarante jours ſeulement, mais trois ans entiers, & il y mene une vie, qui non-ſeulement paſſe les forces de cét âge; mais qui ſemble au deſſus de la nature même; & par conſequent qui ne peut être que l'effet d'une grace extraordinaire, qui luy apprend à vaincre le monde, avant que de l'avoir connû. Si vous luy demandez ce qui l'oblige de renoncer de la ſorte à ce qu'il pouvoit poſſeder ſans crime; & pourquoy il a fui la compagnie de ceux avec qui la Providence l'a fait naître : je m'imagine qu'il vous répondra qu'il a vû le monde tout rempli de pieges, d'écueils & de précipices, qui font voir tous les jours tant de chûtes lamentables, & tant de funeſtes naufrages; & qu'ainſi comme tout le monde eſt capable de corrompre un Saint, il faut qu'un Saint ſe ſépare de tout le monde; il a dit dans l'eſprit d'une ſainte prudence, ce qu'un pecheur diſoit à la naiſſance des ſiecles dans les mouvemens de ſon deſeſpoir : *Omnis qui invenerit me, occidet me*, quiconque me rencontrera m'ôtera la vie; de quelque côté que je jette les yeux, ils verront les charmes & les attraits du monde, & mon cœur ſe corrompra; mes oreilles s'ouvriront-elles ? Elles entendront ſes diſcours trompeurs, & en apprendront les maximes; & mon innocence ſe perdra; toutes les creatures enfin ſe préſenteront à mes ſens, mais c'eſt pour donner la mort à mon ame par le peché : *Omnis qui me invenerit, occi-*

Geneſ 4.

det me ; il faut donc sortir de ce monde, si je veux vivre en assûrance.

Ce n'est pas seulement à l'égard de ce Saint que Dieu garde cette conduite ; c'est à l'égard de tous ceux qui veulent veritablement être à luy, lesquels doivent le chercher dans la solitude : car comment pourroit-on entendre sa voix, pendant que le monde nous étourdit de tous côtez ? comment prendroit-il plaisir de nous parler au milieu de ses ennemis ? Fuyez les Chaldéens, & sortez de Babylone, dit le Saint-Esprit par un Prophete ; tirez-vous de la foule & du bruit, & venez chercher le Seigneur dans la solitude. C'est là qu'il appelle ceux à qui il veut parler, c'est là qu'il parle à ceux qu'il appelle ; c'est comme un rendez-vous qu'il leur donne, trouvons-nous-y, & il se fera un plaisir de nous y entretenir.

Certes, quand je considere nôtre Saint qui demeure des années entieres dans cette caverne, ne puis-je pas dire que c'est un homme tout divin, puisqu'il ne connoît que Dieu, que son esprit n'est occupé que de Dieu ? Qui pourroit sçavoir les sentimens de son cœur durant un si long sejour ? c'est ce que son humilité a dérobé à la connoissance des hommes; mais du moins que ce rocher qui en a été le fidele dépositaire, ne peut-il faire retentir ses échos jusqu'à nous ! Quels entretiens ! quels soûpirs, & quels amoureux colloques ne repeteroit-il point ! mais jugeons nous-mêmes quelle devoit être l'union de son cœur avec ce divin objet, pour passer les jours & les nuits dans cette grotte sans ennuy, sans lassitude,

Digitized by Google

ſans dégoût ; quelles furent les delices céleſtes dont il joüiſſoit, pendant qu'il ſe fermoit à toutes les conſolations de la terre, & regardons ce rocher, non-ſeulement comme le berceau de ſon Ordre, dont Dieu luy découvrit dés-lors le projet ; mais comme un Temple conſacré par ſes prieres & par ſes larmes ; & ſur tout par les rigueurs de la plus auſtere pénitence & de la plus rigoureuſe mortification qui fût jamais.

C'eſt la ſeconde épreuve que Dieu demande de ce grand Saint, non plus dans les biens exterieurs, par le dépoüillement entier qu'il en a fait ; mais dans ſon propre corps, qui le touche de plus prés. Car comme nous avons dit qu'autrefois il donna la Loy de la Circonciſion à Abraham, pour être le caractere qui le devoit diſtinguer, & la marque de l'alliance qu'il vouloit contracter avec luy ; ainſi il a jetté les yeux ſur ſaint Benoiſt, pour le faire le Pere & le Patriarche des Religieux, c'eſt à dire, des perſonnes qui renoncent à tous les plaiſirs de la terre, ce que ſaint Paul appelle la Circonciſion myſtique de la nouvelle Loy, qui embraſſent la Croix, & qui portent ſans ceſſe la mortification du Sauveur ſur leurs corps, comme parle cet Apôtre, 2. *ad Cor.* 4. *mortificationem Jeſu in corpore noſtro circumferentes.* Donc, grand Saint ! comme vous ſerez leur Pere, vous leur donnerez l'exemple ; vous en porterez le caractere & la marque par le retranchement entier de tous les plaiſirs des ſens, & vous vous diſtinguerez des perſonnes du monde, par un exercice continuel

de

la plus grande austerité, dont on ait entendu parler.

Ce rocher en effet où il est comme ensevely luy sert en même temps de logis & de lit, où il n'y a que la necessité qui le puisse faire rendre au sommeil, qui est même sans cesse interrompu par ses prieres & par ses soûpirs; son repas n'est pas plus délicieux que son repos, quelques morceaux de pain & un peu d'eau, qu'un seul confident de sa retraite, luy descend de la pointe de ce rocher, en fait tout l'appareil; encore le peu qu'il en prend, ne doit pas tant passer pour un jeûne que pour un prodige; son habit n'a pas plus de délicatesse que l'un & que l'autre; puisqu'il n'est vêtu que d'un rude cilice de crin, dont le poil heriſſé & picquant, & les mailles arrêtées par de gros nœuds, servent plûtôt à le tourmenter qu'à le couvrir; outre que sa grotte est plûtôt une affreuse prison qu'une retraite, étant creusée au pied d'un rocher, haut de plus de cent coudées, pour se priver, dans la solitude même, des plaisirs innocens qu'elle présente aux autres, par l'aspect des campagnes, des bois & des ruisseaux qui entretiennent doucement nos pensées, & qui ont des charmes qui la font quelquefois rechercher. Mais ce Saint dans son austerité trouve des rafinemens de mortification, si j'ose ainsi parler; & autant que l'amour propre a d'industrie dans la plûpart des hommes pour inventer de nouvelles délicatesses, afin de flater leur corps, autant la sainte haine que saint Benoist porte au sien est-elle ingenieuse pour trouver de nouveaux genres de mortification.

C'eſt juſqu'où l'eſprit de pénitence & le deſir de ſon ſalut a porté ce grand Saint ; mais il faut avoüer que les Chrêtiens d'aujourd'huy ont une idée bien baſſe du Chriſtianiſme, qui doit être un eſprit de croix & d'auſteritez, lorſqu'ils s'imaginent que pourvû qu'ils s'abſtiennent de ce qui eſt abſolument criminel, c'eſt mener une vie innocente, & qu'on peut avec cela paſſer ſa vie dans tous les divertiſſemens, & ſe permettre tous les plaiſirs des ſens. Mais qu'eſt-ce qu'en dit l'Evangile ? quelle a été la pratique des premiers Chrêtiens ſur ce chapitre ? que nous enſeigne là-deſſus l'exemple de tous les Saints ? il n'en faut point d'autre que de voir la rigueur ſurprenante qu'exerce ſaint Benoiſt ſur ſon corps innocent, particulierement quand Dieu permet qu'il ſoit attaqué de quelque tentation fâcheuſe, pour éprouver ſa fidelité, & pour augmenter ſa couronne ; c'eſt alors que le danger préſent donnant, pour ainſi dire, main-levée à cette haine de ſoy même, elle a paſſé juſques à ces rigueurs & à ces excez, qui nous cauſent aujourd'huy tant d'étonnement.

Il s'apperçût une fois qu'un reſte de ce braſier que nous portons au dedans de nous-mêmes, vivoit encore dans une chair attenuée de jeûnes, & dans un corps tout deſſeiché d'auſteritez ; & que lorſqu'il le croyoit tout à fait éteint ſous les haires & ſous les cilices, il s'étoit rallumé tout à coup par le ſouffle du démon, & au ſouvenir d'un objet qui luy avoit autrefois paſſé par les yeux : il fait mille efforts pour repouſſer cette penſée importune ; il a recours à la priere ; il s'adreſſe à Dieu qui eſt le ſpectateur de ce combat ; mais inutilement,

Digitized by Google

cette fâcheuse idée remplit son imagination, sa constance est ébranlée par une si rude épreuve ; & cette étincelle de feu devient un embrasement qu'il ne peut éteindre. Qu'attendez-vous, Messieurs, de sa fidelité? & vous, grand Saint, que prétendez-vous faire en cette occasion ? Il sort de sa grotte, indigné contre luy-même, & cherche des armes pour dompter la rebellion de ce corps qui est ainsi d'intelligence avec l'ennemy de son salut ; mais la haine qu'il luy porte en fait de ce qui se présente d'abord ; ce fut un buisson d'épines, que la nature sembloit avoir fait exprés pour seconder les mouvemens de la Grace ; il s'y jette tout nud, & comme à corps perdu ; il s'y étend, & s'y tourne de tous côtez ; jusques à ce que percé de mille pointes, déchiré de mille playes, ensanglanté de mille & mille picqueures, la douleur l'eût rendu victorieux de la volupté. Ah ! Messieurs, si la Pénitence d'un pecheur est un spectacle si agreable aux yeux de Dieu, qu'il est capable de faire un surcroît de joye dans le lieu même des délices, quelle doit être la joye que luy cause la mortification d'un Saint armé contre luy-même, & qui souffre un si cruel martyre pour conserver son innocence ? Mais, grand Dieu ! quel sujet de tristesse & de douleur, si elles pouvoient avoir accés dans cet heureux sejour, de voir ce feu, dont un Chrêtien devroit étouffer les moindres étincelles par la mortification, se nourrir sous la soye & dans le luxe, être excité par la délicatesse des viandes, & s'embraser par toutes sortes d'objets, de compagnies & de libertez, pour servir un

jour de matiere & d'aliment aux flâmes éternelles ? puiſque c'eſt particulierement contre ce vice abominable qu'elles exerceront toute leur pointe & toute leur activité : auſſi eſt-ce en cette vûë que nôtre Saint l'étouffe dans ſon propre ſang, & que la crainte qu'il ne ſe rallume dans ſes veines luy fait continuer ſes jeûnes, ſes auſteritez & toutes les rigueurs les plus étranges le reſte de ſa vie, par un martyre continuel, que ſa mortification ingenieuſe trouve le moyen de rendre auſſi long que douloureux.

Ce n'eſt pas cependant aſſez ; car comme Dieu, pour derniere épreuve de la fidelité d'Abraham luy commanda de luy faire un ſacrifice de ce qu'il avoit de plus cher au monde, qui étoit ſon fils unique, la joye de ſon cœur, & l'eſperance de ſa poſterité : *Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis Iſaac* ; c'eſt auſſi par cette derniere épreuve qu'il veut reconnoître la fidelité de nôtre Saint ; il attend de luy une victime qui le touche encore de plus prés qu'Iſaac ne faiſoit Abraham, & qui luy ſoit plus chere que ce fils unique ne l'étoit à ſon pere ; quelle eſt-elle à vôtre avis ? c'eſt ce premier né de nôtre cœur, l'amour de nôtre liberté, & nôtre volonté propre ; & c'eſt ce que ce grand Saint immole, en fondant & en embraſſant tout à la fois l'état Religieux, que je puis appeller le plus grand & le plus parfait ſacrifice que l'on puiſſe faire à Dieu ; parceque dans tous les autres, tout ce qu'on luy peut offrir eſt hors de nous, honneurs, richeſſes, biens de fortune, tout cela ne nous touche, pour ainſi dire, qu'à fleur de peau : les enfans

Geneſ. 22.

ne sont tout au plus qu'une partie de ceux qui leur ont donné l'être ; mais comme dit saint Augustin, rien n'est plus à nous ; & par conséquent rien ne nous est plus cher que nous-mêmes ; *quid tam tuum quàm tu ? & quid non tam tuum quod tu, si alicujus es id quod es* ? Les autres sacrifices sont des actions libres, dont on retient la puissance qui les produit, ce sont des reconnoissances de nôtre volonté qui offre quelque chose à Dieu ; mais qui ne se donne pas elle-même : ce sont des dons qui marquent les sentimens de nôtre cœur ; mais ce cœur demeure toûjours en nôtre disposition ; au lieu que celuy-cy donne la liberté même, le cœur même, la volonté même ; disons mieux, ce n'est pas offrir seulement un sacrifice à Dieu, c'est être soy-même le sacrifice, la victime, le Prêtre & l'Autel tout à la fois, selon le sentiment du même saint Augustin : *Ipse homo Dei nomine consecratus in quantum mundo moritur, ut Deo vivat, sacrificium est.*

J'avouë, Messieurs, que des millions de Religieux ont eu part à cette gloire, & que tous les jours nous voyons encore mille & mille hosties vivantes consumées de la sorte dans le feu de la charité ; mais ce qui est commun à tant de personnes fait aujourd'huy l'éloge particulier de nôtre Saint ; parce que les autres ne font que suivre son exemple, & marcher sur ses pas. Il est à la tête de ce Troupeau si nombreux de victimes ; il est le Pere & l'Instituteur des Religieux à qui il sert de modele ; il est le premier dans cette partie du monde où nous sommes, qui ait offert ce sacrifice de soy-même, du moins dans la forme, & avec cet-

te obligation irrevocable qu'il ſe fait maintenant ; & ceux qui l'ont imité depuis, bien loin d'obſcurcir ſa couronne, ſont autant de rayons qui en redoublent l'éclat. Car comme nous voyons dans l'Ecriture que quoyque Jephté ait imité le ſacrifice d'Abraham, en immolant ſa fille unique, & que la mere des Machabées ait offert juſques à ſept de ſes enfans, en les exhortant tous à mourir pour la défenſe de leur Loy ; Dieu cependant ne parle que du ſeul Abraham dans l'Ancien Teſtament, comme étant le modele d'une fidelité à l'épreuve, & de la conſtance la plus heroïque qui ait jamais été. D'où vient cela, je vous prie ? c'eſt qu'il a été le premier ; c'étoit une action ſans exemple, qui a tiré ſon prix de ſa rareté, auſſi-bien que de ſa grandeur ; pourquoy ne dirons-nous pas de même de ſaint Benoiſt dans ce ſacrifice qu'il a fait de ſa Liberté & de ſoy-même ? pour avoir eu des imitateurs, en eſt-il moins glorieux ? & n'eſt-ce pas plûtôt une couronne particuliere qu'il a meritée, comme ſaint Eſtienne, d'avoir été le premier des Martyrs ?

Si vous conſiderez maintenant, Meſſieurs, la grandeur de cette action en elle-même, cette épreuve vous ſemble-t-elle moindre que celle que Dieu fit de ce premier Pere des Fideles ? N'eſt ce pas donner ſon premier né que de donner ſa volonté ? n'eſt-ce pas luy donner ce qu'on cherit le plus, que d'engager ſa liberté pour jamais ? n'eſt-ce pas luy faire un grand ſacrifice que de s'immoler ſoy-même, corps & ame à ſon ſervice, & ſe faire une hoſtie vivante par cette obéïſſance volontaire, dont par-

Digitized by Google

le le Prince des Apôtres : *hostiam viventem, Deo placentem, rationabile obsequium* ? Mais ne croyez pas qu'il n'y ait que les Religieux & les personnes consacrées à Dieu par leur état, qui doivent imiter ce grand Saint, & donner à Dieu les mêmes preuves de leur fidelité ; tous les Chrêtiens y sont obligez, autant que leur état le peut permettre. Dieu ne demande pas de tous à la verité, qu'ils se séparent du monde de corps & d'effet comme luy ; mais tous le doivent faire de cœur & d'affection, & même s'éloigner de temps en temps de la foule & de l'embaras du monde, pour penser plus serieusement à l'affaire de leur salut, dans la solitude & dans la retraite : car comme les personnes du siecle sont toutes remplies de fausses maximes, celles de l'Evangile ne peuvent entrer dans leurs pensées qu'à force de meditation, d'étude & d'application. Il faut donc pour cela se retirer, du moins pour quelque temps, du bruit du monde, où nos momens, nos heures & nos jours sont comme exposez en proye aux bagatelles, aux vanitez, aux divertissemens ; & l'on peut dire que tous les veritables Chrêtiens doivent faire comme les Israëlites autrefois, qui contestoient avec Pharaon, pour aller offrir un sacrifice à Dieu dans le desert. Ce sacrifice, disoit le Roy, sera-t-il moins agreable à vôtre Dieu pour luy être presenté dans l'Egypte ? *Sacrificate Deo vestro in terrâ hac.* Nous ne pouvons, répondoient-ils, *non potest ita fieri* : car immolerons-nous aux yeux de l'Egypte ce que l'Egypte adore ? le moyen d'égorger en sa présence des animaux dont ce peuple fait des Divinitez ? il faut

Ad Rom. 12.

Exod. 8.

donc abſolument ſe ſeparer d'eux. Hé! Meſſieurs, n'arrive-t-il pas tous les jours quelque choſe de ſemblable? Ne peut-on pas, demandez-vous, eſtre ſaint par tout, & ſervir Dieu dans tout le monde? y pratiquer la mortification chrêtienne, & y faire un ſacrifice à Dieu de ſes paſſions & de ſes mauvaiſes habitudes? *Sacrificate in terra hac.* Si vous interrogez vôtre cœur là deſſus, & ſi vous l'obligez de répondre avec ſincerité, il vous dira que cela ne ſe peut ſans un miracle de grace, qu'il faudroit faire une immolation trop viſible des Divinitez du monde en ſa preſence, & devant ſes yeux; & ainſi que pour ſervir Dieu, il faut renoncer à ces compagnies trop mondaines, à cette multitude d'affaires qui embarraſſent nôtre eſprit, & qui l'occupent tout entier, & enfin à ces divertiſſemens trop ſenſuels; car comment pratiquer la mortification des ſens parmy tant d'objets qui les flatent, & qui ſeduiſent le cœur? Comment les yeux ſe tiendront-ils fermez à tant de vanitez & de ſpectacles, qui s'y préſentent malgré nous? comment reſiſter au torrent de l'exemple qui nous entraîne? vous m'avouërez que cela ne ſe peut, *non poteſt ita fieri*; car il faut luy ſacrifier tout ce que le monde eſtime, tout ce qu'il aime, tout ce qu'il adore; il faut renoncer à ſes plaiſirs, à ſes manieres & à ſes modes, ſe déclarer en tout pour la vertu & contre la vanité. Or prétendre obſerver cette conduite à la vûë du monde même, ſe diſtinguer de luy en toutes choſes, ſans toutefois s'en ſeparer, ce ſeroit s'attirer une perſecution trop forte pour une vertu encore foible. Ainſi quoy-

Digitized by Google

qu'il ne soit pas absolument impossible de vivre innocent dans le monde ; cependant pour en venir à bout, il faudroit prendre tant de mesures, il seroit necessaire d'user d'une vigilance si continuelle & si pénible, y soûtenir tant & de si rudes combats, qu'il y auroit beaucoup moins de fatigues de vivre dans la plus austere Religion. Non, il n'y a point de travaux, soit du corps, soit de l'esprit, que je n'embrasse plûtôt avec joye, que d'être obligé de passer mes jours dans le monde, de la maniere que je sçay, & que je vois qu'il y faudroit vivre, pour ne s'y pas perdre : & c'est l'avantage incomparable de la vie religieuse, d'en être toûjours éloignez de corps & de cœur, de pouvoir se déclarer tête levée contre les maximes du monde, de les combattre en fûreté, & de faire ce parfait sacrifice de soy-même, à l'exemple de nôtre Saint ; lequel aprés avoir donné les mêmes preuves de sa fidelité que le Patriarche Abraham, a eu ensuite les mêmes recompenses, & les mêmes benedictions. C'est la seconde partie de ce Discours.

II. PARTIE.

Vous me prévenez sans doute, Messieurs, & pour voir les benedictions, dont Dieu a recompensé une fidelité si constante, je n'ay qu'à vous rapporter celles qu'il promit autrefois à celuy qu'il avoit choisi pour être le Pere de son peuple, & dont la premiere fut sur sa personne même, en le comblant de biens & de gloire, *magnificabo nomen tuum.* La seconde sur ses enfans & sur sa posterité, qu'il rendit aussi nombreuse que les étoiles du ciel, & que les sables de la mer : *multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli, & sicut arenam quæ est in littore* Genes. xxii.

maris: & la troiſiéme enfin ſur toutes les Nations de la terre, en ſa conſideration; puiſqu'elles participeront dans la ſuite des temps aux fruits de cette benediction, *& in te benedicentur omnes cognationes terræ.* Ne vous ſemble-t-il pas, Chrêtiens, que ces paroles contiennent en même temps une promeſſe qu'il fait à ce premier Pere des Fideles, & une Prophetie des faveurs qu'il deſtinoit à ce premier Patriarche des Religieux.

Premierement, Dieu répand ſur ſa perſonne tant de benedictions ſpirituelles & temporelles, qu'il ſemble qu'il ait ramaſſé en luy ſeul tout ce qui eſt capable de rendre un homme grand devant Dieu, & glorieux devant les hommes. Car qui pourroit dire les graces interieures qu'il verſa dans cette grande ame, durant une converſation ſi longue, & une union ſi étroite avec celuy qui eſt la ſource de tous les biens? de quelles lumieres n'éclaira-t-il pas ſon eſprit? & de quelle prudence ne le remplit-il point, pour le rendre capable du grand deſſein, pour lequel il l'avoit choiſi? Il ne faut que lire la regle qu'il a compoſée, pour y reconnoître une ſageſſe toute divine. Auſſi dans toutes ſes actions étoit-il conduit par un principe plus élevé que la raiſon; dont il ne faut point d'autres preuves que ce don continuel de Prophetie, par lequel il ſembloit que le preſent & l'avenir fuſſent une même choſe pour luy, & cette faveur ſi ſinguliere de lire dans le fonds des conſciences, & de penetrer les plus ſecretes penſées des cœurs. C'eſt un droit qui n'appartient qu'à Dieu ſeul; mais qu'il communique à ce grand Saint, pour nous faire

juger de-là qu'il n'y a point de faveurs qu'il ne luy ait accordées, afin de le combler de gloire & d'honneur, commme un autre Abraham, *magnificabo nomen tuum.*

Déja la grotte où il s'étoit caché pour ſe dérober aux yeux de tous les hommes, ne peut renfermer plus long-temps l'éclat d'une telle ſainteté; Dieu le découvre luy-même par une voix venuë du Ciel, laquelle avertit un ſaint Prêtre de le venir chercher. C'en fut aſſez pour en répandre le bruit par tout: chacun accourt aux premieres lumieres de cette vertu cachée, qui perce les tenebres, & qui ébloüit d'abord tous les yeux; & comme ſi tous les échos de ſon deſert n'euſſent repeté que ſon nom, les peuples ſortent en foule des Villes; les Princes, les Prélats, & tout ce qu'il y a de grand dans l'Italie, viennent fondre dans ſon deſert; les uns pour conſulter cet oracle, les autres pour recevoir des préceptes de bien vivre; & tous enfin pour honorer ſa vertu.

Dieu ne s'en tient pas-là cependant; car comme pour l'accabler de gloire, il luy communique ſon autorité, en luy donnant la puiſſance des miracles, laquelle il n'exerce pas ſeulement par intervale, comme ont fait quelques autres Saints; mais comme rapporte ſaint Gregoire, par un pouvoir habituel, pour s'en ſervir quand il vouloit; le dénombrement en ſeroit ennuyeux; & aprés vous avoir dit qu'il a reſſuſcité les morts, multiplié des pains, comme le Fils de Dieu, fait marcher un de ſes Diſciples ſur les eaux comme luy; qu'il a commandé à tous les élemens, changé l'ordre des ſaiſons, & renverſé toutes les Loix de

la nature, vous pouvez enſuite vous imaginer tout le reſte qui luy étoit ſi ordinaire, que pour ſe délivrer d'une infinité de malades qu'on luy amenoit de par tout, afin de recouvrer la ſanté par ſes prieres, il les faiſoit guerir par ſes Diſciples; & c'eſt une choſe qui peut paſſer pour un prodige entre les prodiges mêmes, de voir que l'un de ceux auſquels il avoit donné cette commiſſion, n'y pouvant ſuffire, s'aviſa d'aſſigner un jour & un lieu, pour y faire aſſembler tous les malades, qui ſe trouveroient dans toutes les Villes du Royaume de Sicile, où il étoit, & aprés avoir prié Dieu par les merites de ſon Pere ſaint Benoiſt; on vit une infinité d'hydropiques, de lepreux, d'eſtropiez & de Paralytiques, ſe lever tout à coup & tout à la fois, & recouvrer une parfaite ſanté. C'eſt, Meſſieurs, ce que j'appelle avoir la puiſſance des Miracles, que de les faire ſans ombre, & de communiquer aux autres la puiſſance de les faire; c'eſt un miracle qui en comprend des milliers, & qui ne ſe fait pas à l'égard d'un particulier, qui en eſt ſouvent le ſeul témoin; mais à l'égard de tout un peuple, en faveur de tout un Royaume, & dont il y a autant de témoins que d'habitans.

Quelle merveille aprés cela, ſi le reſpect qu'on luy porte en vient juſqu'au culte & à la veneration? ſi l'on ne parle d'autre choſe que de ſon pouvoir auprés de Dieu? & ſi les Roys mêmes attirez par le bruit de ſon nom ſe font honneur de le venir viſiter? témoin Totila ce fameux Roy des Goths, qui ſe rendit Maître de Rome & de l'Italie;

ce fut sans doute un agreable spectacle de voir ce Barbare fier de son naturel, & enflé de ses victoires, cét homme qui ne marchoit qu'à la tête de deux cent mille hommes ; ce conquerant qui portoit la terreur & l'effroy partout ; cet homme, dis je, prosterné aux pieds d'un pauvre Religieux, aprés avoir en vain tâché de le surprendre, en donnant ses habits & les marques de la royauté à un de sa suite, pour luy parler sans en être connu. Il faut bien dire, Messieurs, que Dieu imprime quelque caractere d'autorité sur le visage des Saints, lequel efface celuy même de la majesté des Roys, & qui les fait respecter de ceux qui font trembler le reste des hommes ; Car ce Prince n'eut pas plûtôt jetté les yeux sur S. Benoist, qu'ébloüi des éclairs de son visage, il se jetta à ses pieds, le corps courbé jusqu'à terre, & tout tremblant, jusques à ce que ce Saint lui eût tendu la main, & l'eût lui-même rassuré ; ensuite il lui parla en Saint, c'est à dire, qu'il ne le flatte pas sur sa puissance ni sur ses conquêtes ; mais aprés lui avoir reproché avec autant d'autorité que de douceur, les ravages & les cruautez qu'il exerçoit dans l'Italie, allez, luy dit il, Dieu justement irrité contre les pechez de son Peuple, se servira de vous pour le châtier, vous prendrez Rome, & vous regnerez encore neuf ans ; mais le dixiéme mettra fin à vôtre vie & à toutes vos grandeurs. Je ne sçay pas si ce Barbare profita d'un avis si salutaire, mais je sçay bien qu'avec toute sa fierté, il écouta cét arrest en posture de criminel, & apprit de la bouche de ce Saint le sucrez de

ſes entrepriſes, & la fin de ſes deſtinées. Un homme, Meſſieurs, peut-il être élevé à un plus haut degré d'honneur, que de ſe voir reſpecter des Roys, & d'être le maître & comme l'arbitre de leur ſort? Mais ce que je compte pour le plus grand de ſes miracles, c'eſt de voir que ce Saint s'abbaiſſe d'autant plus que Dieu l'éleve, & qu'il conſerve l'humilité de cœur parmy l'éclat de la gloire qui l'environne de tous côtez; car pendant que les Roys le viennent viſiter, que les Souverains Pontifes le viennent conſulter comme un oracle, que tous les Peuples le ſuivent & le reverent comme un Saint, c'eſt un miroir qui réflechit vers Dieu tout l'éclat qu'il en reçoit, & qui ne ſe ſert des lumieres du Ciel, que pour découvrir la vanité de celles de la terre; mais avançons.

Si cette premiere benediction de Dieu ſur la propre perſonne de S. Benoiſt a été ſi ample; je m'aſſure que celle qu'il a répanduë ſur ſon Ordre, & ſur ſa poſterité, en conſideration de ſes merites, ne vous paroîtra pas moins admirable; & ſi vous y faites un moment de réflexion, vous avoüerez que la grace n'a pas été moins féconde en ce Patriarche des Religieux, que la nature le fut en ce premier Pere des Fideles, auquel Dieu promit d'égaler ſes Enfans aux étoiles du Ciel, & aux ſables de la mer. En effet, Meſſieurs, la lumiere des vertus & de la ſainteté de ce Solitaire qui jetta d'abord tant d'éclat, n'alluma pas moins d'ardeur dans les cœurs, pour lui attirer des imitateurs & des diſciples; leſquels s'étant enſuite multipliez, & perpe-

tuez durant pluſieurs ſiecles, lui ont juſtement acquis le nom du premier Pere des Religieux. Je dis de premier Pere ; car quoi que quelques Solitaires y euſſent déja paru, & que quelques-uns même s'étant aſſemblez euſſent formé quelque eſpece de ſocieté religieuſe ; ce n'étoit neanmoins qu'un projet informe, ſans regles, ſans union & ſans conformité ; châque Monaſtere ayant ſa maniere particuliere de vie, & toute differente des autres, comme une lumiere errante ſans être attachée à aucun ſujet ; je veux dire ſans forme de vie reglée, ſans vœux & ſans engagement : mais S. Benoiſt n'eut pas plûtôt paru, que cette lumiere ſe reünit dans cét aſtre, qui l'a communiqua enſuite à tous les Ordres, & fit dans l'Occident, ce que S. Baſile avoit déja fait dans l'Orient, & S. Auguſtin, dans l'Affrique. De maniere que c'eſt avec raiſon que je lui applique ces paroles que Dieu dît autrefois à Abraham, *faciam te in gentem magnam*, il ſera Pere d'une nombreuſe Nation. *Geneſ.* 12.

Déja parmi ceux qui ſont accourus de tous côtez pour le voir, un grand nombre touché de Dieu ne le voulut point quitter, & il s'en trouva aſſez pour peupler douze grands Monaſteres, qu'il fonda d'abord, & qui furent comme la premiere ſemence de ce grand Arbre, qui enſuite a étendu ſes branches dans toutes les parties du monde, & couvert preſque toute la terre. Ce qui ne vous ſemblera pas une exaggeration, ſi vous conſiderez qu'on a compté dans cet Ordre juſqu'à trente-ſept mille Abbaïes remplies de Reli-

gieux, quatorze mille Prieurez, & plus de quinze mille Monasteres de filles ; ce sont autant de rameaux de cette tige feconde, & autant d'instrumens vivans de cette grande Ame, qui a agi en autant d'endroits. Et comme châque Maison s'est maintenuë durant plusieurs années, n'est-ce pas égaler sa posterité aux étoiles du Ciel, & aux sables de la mer ? *multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli, & sicut arenam quæ est in littore maris.* Outre que ce Saint n'est pas seulement le Pere de ce grand Ordre, qui porte son nom, & qui est, sans contredit, le plus nombreux & le plus étendu ; mais encore en quelque façon de tous les Ordres Religieux qui ont été depuis, selon le sentiment d'un grand Pape, qui l'apelle une fontaine & une vive source qui a arrosé toutes les autres Religions, *fons hortorum irriguus ; cæteras rigans religiones & Ordines* ; ou si vous voulez, c'est une source qui s'est partagée en une infinité de ruisseaux ; puisque les unes ont emprunté ce qu'elles ont de plus saint de ses regles ; les autres se sont formées à son imitation, & douze des plus grands & des plus étendus Ordres de l'Eglise, se sont rendu propres ses Constitutions, & vivent sous la Regle de S. Benoist quoique sous un autre nom, & sous un autre habit. De maniere que ce saint Patriarche a une influence generale sur tous les Ordres Religieux, comme le Soleil sur tous les Astres qui n'ont de lumiere, d'action & de vertu que par la reflexion de ses rayons.

Ajoûtez que la benediction de Dieu sur cét Ordre, ne paroît pas moins dans la qualité

des personnes qui l'on embrassé, que dans son étenduë, & dans sa prodigieuse multiplication ; puisqu'on y compte tant de Roys, d'Empereurs & de Princes Souverains, qu'il semble que la promesse qui fut faite à Abraham ait encore été accomplie en ce point, à l'égard de ce grand Saint, *multiplicabo te vehementer, regesque ex te egredientur* N'étoit-ce pas, Messieurs, une gloire pour tous les autres d'embrasser ainsi l'humilité de Sauveur aprés l'exemple de tant de Princes qui ont vêcu dans cét Ordre, & qui sont l'illustre posterité de son Fondateur ? Mais je ne sçay s'il a été moins glorieux pour les personnes qui en ont été tirées pour gouverner l'Eglise, que pour ceux qui y sont entrés pour obéïr; puisqu'il a donné à l'Eglise tant de Papes, de Cardinaux, de Patriarches, d'Archevêques & de Prélats, qu'à peine en peut-on supputer le nombre. Hé ! qui n'avoüera donc que cette multitude si grande, cette posterité si nombreuse & si illustre, que cet Ordre si étendu & si glorieux, est un effet tout visible de la benediction de Dieu, sur son Instituteur ? Car si le Sauveur nous assûre que ce que son Pere n'aura point planté sera arraché en peu de temps, *omnis plantatio quam non plantaverit Pater meus eradicabitur* ; ne devons nous pas dire au contraire qu'il faut que la main du Pere celeste ait semé cette plante, puis qu'elle est cruë de la sorte, & qu'elle a si long-temps subsisté ? si elle n'avoit été arrosée de ses benedictions, & nourrie des pluyes de ses graces, auroit-elle jamais pu faire un telle progrez ? se seroit elle tellement

Genes. 12.

Matth. 15.

multibliée ; ſe ſeroit-elle élevée ſi haut & étenduë ſi loin !

Enfin, Chrêtiens, aprés la benediction que Dieu a verſée ſur la perſonne de ce Saint, & enſuite ſur ſon Ordre & ſur ſa poſterité en ſa conſideration ; je dis en troiſiéme lieu, qu'il l'a encore répanduë par les travaux de ſaint Benoiſt, ſur toute l'Egliſe qui en a receu des fruits ineſtimables ; car cet Homme admirable que je puis appeller dans un ſens particulier, le déſiré de toutes les Nations d'Occident, a rempli cette partie du monde de l'eſprit de ſainteté, & lui a fait changer de face preſque au même temps qu'il a commencé à paroître Ce fut dans un ſiecle, que l'on peut appeller la lie de tous les Siecles, auquel un débordement furieux de Nations barbares vint fondre dans l'Italie, & dont les unes étant Idolatres, & les autres Heretiques, avoient infecté preſque tous les eſprits & entierement corrompu les mœurs. C'eſt aſſez de dire que les diſſolutions, les meurtres, & les blaſphêmes y étoient publics, & que Rome, la ſource de la Religion, aprés avoir éprouvé tout ce que la guerre a de plus terrible & de plus inhumain, devint le theatre des plus abominables profanations, ſi-tôt qu'elle fut devenuë la conqueſte de ces Barbares.

Ce fut durant ces troubles & ces tenebres, que S. Benoiſt parut pour éclairer le monde, lequel devint non-ſeulement une ſeconde fois Chrêtien, par ſon moyen ; mais encore preſque tout ſaint ; car on vit d'abord une image de la primitive Egliſe dans toute l'Italie, & enſuite ce Saint continuant ſes

Digitized by Google

conquêtes par ſes Diſciples, dans la France, dans l'Eſpagne & dans les autres Etats de l'Europe, non ſeulement il empêcha qu'ils ne devinſſent ou Heretiques ou Payens ; mais fit en peu de temps une reformation generale des mœurs, ou plûtôt un changement univerſel dans tout l'Occident, tant l'exemple & la ſainteté d'un ſeul homme a de pouvoir ſur les eſprits ! Cette benediction de Dieu ſur les travaux de S. Benoiſt, ayant commencé avec un ſi heureux ſuccez, elle a continué depuis, Meſſieurs, à l'égard de ſes Enfans, mais avec quel fruit ? & qui le pourroit exprimer ? puiſque durant pluſieurs ſiecles, preſque tout le bien qui s'eſt fait dans l'Egliſe, s'eſt fait par leur zele, & par leurs travaux ? les uns l'ont gouvernée, & en ont été les Paſteurs, les autres l'ont étenduë par leurs predications, & en ont été les Apôtres ; les autres l'ont inſtruite & éclairée par leur ſcience, & en ont été les Docteurs, & les autres enfin en ont été les deffenſeurs, en éloignant les ſchiſmes & les hereſies ; de maniere que je ne craindray point de dire que durant des ſiecles entiers l'Egliſe a été redevable aprés Dieu de ce qu'elle a eu d'éclat, de foy, de doctrine, & de ſainteté, à S. Benoiſt, puiſque ce ſont ſes Enfans, qui ont preſque ſeuls exercé tous ces Employs.

C'eſt ce qui a donné ſujet à S. Antonin Archevêque de Florence, d'appeller cét Ordre, *magnam Eccleſiæ columnam*, la plus forte Colomne de l'Egliſe, parce qu'il l'a ſoutenuë ſi long-temps ; certes il auroit merité ce nom, quand il ne luy auroit donné que ce grand

nombre de Docteurs qui l'ont éclairée & deffenduë ; puis qu'outre les Bedes, les Pierre Damiens, les Anſelmes, les Ildephonſes, & & les Ruperts qui en ont été les lumieres, un ſçavant Autheur témoigne avoir veu plus de cinq mille Volumes compoſez par les Religieux de S. Benoiſt, ſans les autres qui ſont venus depuis, & qui ont été en même temps le fruit des veilles des Enfans, & des benedictions de Dieu ſur le Pere, *magnam Eccleſiæ columnam*, il pouroit porter ce titre, pour la ſeule multitude des perſonnes Apoſtoliques qui l'ont étenduë par toutes les parties du monde ; puiſqu'il y a peu de peuples qui ne ſoient redevables à cet Ordre, de leur avoir annoncé la foy. l'Angleterre reconnoît un S. Auguſtin, qui l'y a portée le premier ; l'Allemagne un S. Boniface, la Boëme, la Hongrie & la Pologne, un S. Adalbert ; & preſque tout les pays du Septentrion, un S. Auſcaire, qui en a été appellé le grand Apôtre : comme ſi les enfans de S. Benoiſt avoient partagé entr'eux toutes les Nations, pour les faire joüir du fruit des benedictions de leur Pere, *magnam Eccleſiæ columnam*, le Ciel même ne lui peut dénier ce nom, puiſqu'apres luy avoir donné plus de cinquante mille Saints, déclarez tels par l'Oracle du Saint Siege, il fallut faire un Decret pour deffendre de pourſuivre la canonization des autres ; de crainte que la multitude n'en diminuât l'eſtime & le reſpect ; ce qui fait que tous les Religieux de ſaint Benoiſt, peuvent dire maintenant avec verité, *Filii ſanctorum ſumus* : nous ſommes les Enfans des Saints ; mais je publiray de

Digitized by Google

plus ce que leur modeſtie aura peine de ſouffrir, que la ſainteté du Pere a paſſé dans les Enfans, & que leur auſterité, leur ſolitude, & leur charité, qui a recommencé avec tant de ferveur, ne doit pas moins attendre que la continuation des benedictions du Ciel, ſur tout cet Ordre, & ſur cette maiſon en particulier, dont la regularité pouroit ſervir de modele aux autres, & faire connoître quelle eſt la vertu & la ſainteté des véritables enfans de S. Benoiſt. Finiſſons.

Concluſion.

Comme ce Saint n'a pas ſeulement été donné au monde pour ſervir d'exemple à ſon Ordre en particulier, ni même à tous les Religieux en general; mais encore à toute l'Egliſe; il ne tiendra qu'à nous, Chrêtiens, de joüir du fruit des benedictions, que Dieu y verſe encore maintenant en ſa faveur; mais pour cela, il faut imiter ſes vertus qui les ont meritées, & pratiquer comme lui, la mortification des ſens, l'humilité chrêtienne, la fuite du monde, le mépris de l'honneur & de toutes les grandeurs de la terre. Saint Gregoire rapporte qu'au moment que ce Saint expira en Italie, un de ſes Diſciples qui étoit en France, vit une nuée éclatante & épaiſſe, laquelle s'étendant depuis la Celule où étoit ſon ſaint Corps juſqu'au Ciel, fit voir comme un chemin de lumieres, orné de riches étofes avec tout l'appareil d'un magnifique triomphe; & qu'au même temps que ſes yeux étoient attachez à ce ſpectacle, une voix du Ciel fit retentir ces paroles à ſes oreilles, *hæc eſt via qua dilectus Domini cœlum Benedictus aſcendit.* Voila le chemin par

où le bien-aymé de Dieu, le grand S. Benoist est monté au Ciel. Ce chemin du Ciel, Chrêtiens, parut beau, lumineux, & plein de gloire aprés sa mort; mais qu'il fut rude durant toute sa vie! qu'il fut semé de croix & heriſſé d'épines! C'est pour avoir marché par la voye la plus étroite, qu'on lui a fait ce chemin large & spacieux; c'est par l'humiliation qu'il y a été élevé, & qui est figurée par cette nuée, laquelle est tirée de la terre, & qui demeure long tems sombre & obscure avant que d'être penetrée des rayons du Soleil; il a bien combatu, & soûtenu de rudes assauts, avant que d'y être conduit pour arriver à la gloire, que celle qu'a tenuë ce grand Saint, une voye en triomphe, il a foulé aux pieds les grandeurs & les pompes de la terre, avant que d'y monter comme un victorieux, *hæc est via qua dilectus Domini cœlum Benedictus ascendit.*

Ah! Messieurs, croyons-nous qu'il y ait en cette vie une autre voye de croix, d'austeritez & de mortification pour lui, & une autre de plaisirs & de délices pour nous? Non, Chrêtiens, il faut suivre le même chemin, si nous voulons arriver au même terme; & en verité quand vous entendez prêcher si souvent que la voye du Ciel est étroite, avez-vous jamais fait cette reflexion sur vous-mêmes? cette vie si voluptueuse que je mene, cette aversion que j'ay de la croix & de l'austerité, cette recherche de mes ayses & de toutes mes commoditez, est-ce la voye qui conduit au Ciel? les Saints ont-ils marché par là? est-ce celle que nous a tracée le Fils de

Dieu ? & que S. Benoiſt a ſuivie durant toute ſa vie ? Si tout le monde n'a pas aſſez de courage pour vivre dans les grotes, & dans les ſolitudes comme lui, & pour imiter cette grande auſterité ; du moins eſt-ce trop demander de vous, que de vous retirer de ces compagnies dangereuſes, & de penſer un peu plus ſouvent à Dieu ? ſi l'on ne vous oblige pas de vous contenter comme lui d'un peu de pain & d'eau ; quoique peut-être vos pechez duſſent être expiez par une plus rude penitence, quelle délicateſſe de vous entendre ſi ſouvent plaindre du Carême, & de vous diſpenſer pour le moindre ſujet, de cette mortification à laquelle l'Egliſe vous oblige, aprés l'avoir tant adoucie & avoir tant relaché de ſon ancienne ſeverité ? ſera-t-il dit en un mot, que ce Saint ſera couché ſur les épines, & que vous repoſerez ſur les roſes ? que vous ne ferez pas le moindre effort pour éviter le peché, & pour conſerver l'innocence parmi tant de dangers & d'occaſions de vous perdre? C'eſt en cela qu'il faut imiter ce grand Saint, ſi nous voulons que Dieu verſe ſur nous les benedictions de ſes graces, & nous faſſe participans de ſa gloire dans l'éternité bien-heureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE PAULE.

Ordinavit in me charitatem... *seu* vexillum ejus super me Charitas. *Cant.* 2.

Dieu a ordonné en moy la Charité... ou comme porte une autre version ; *Il m'a donné la Charité pour étendart.* Aux Cant. c. 2.

SI c'eſt la charité qui fait tous les Saints, & ſi elle eſt la meſure de leur perfection ſur la terre, & de leur gloire dans le Ciel ; pour juger, Meſſieurs, de la ſainteté & de la gloire de l'incomparable François de Paule, dont j'entreprens de faire aujourd'huy l'éloge, je n'ay qu'à vous dire en un mot, que ce qui eſt commun à tous les Saints, luy eſt en quelque maniere devenu propre & tout particulier. La charité eſt ſa deviſe, le Panegyrique abregé de toutes ſes vertus, l'écuſſon d'armes

mes, qui montre ſa nobleſſe ; & enfin le caractere, pour ainſi dire, qui le diſtingue des autres Saints ; & c'eſt pour cela que ce nom écrit en lettres d'or, & entouré de rayons de lumieres, luy fut envoyé du Ciel, comme l'étendart ſous lequel il a aſſemblé & rangé un ſaint Ordre Religieux, pour combattre le monde, & pour conduire les hommes à Dieu.

Ne vous imaginez donc pas, Chrêtiens, que ce ſoit dire peu de choſes à la gloire de ce grand Saint, en qui toutes les vertus ſemblent diſputer la préference, de les reduire toutes à ſa charité ; car outre qu'étant la Reine des vertus, il eſt difficile qu'elle n'attire pas aprés elle une partie de ſa ſuite; j'eſpere la faire voir dans un tel jour, que ſi d'un côté les autres ſont comme effacées par ſon éclat, de l'autre elles en recevront un avantage tout ſingulier, étant comme transformées en la charité même, qui les éleve à un degré de perfection incomparable. De maniere que ſi ſaint Bernard nous aſſûre que la charité eſt comme la quantité de l'ame, qui fait la regle & la meſure de ſa grandeur & de ſon merite devant Dieu ; tout doit être grand dans ce Saint ; quoyque ſon humilité ne luy ait fait porter & retenir que le nom de tres-petit. Mais pour parler d'une ſi admirable charité, nous avons beſoin du ſecours de celuy qui eſt la charité même ; adreſſons-nous pour cela, à celle qui en reçut la plenitude lorſque l'Ange luy dit,

Ave Maria.

COMME la Charité a des fonctions differentes dans la vie Chrêtienne, vous ne devez pas, Meſſieurs, être ſurpris ſi elle eſt repréſentée dans l'Ecriture ſous de differens ſymboles, dont les uns nous marquent ſa nature, & les autres ſes effets. C'eſt, au ſentiment du Prince des Apôtres, un voile qui couvre les pechez d'autruy, pour énormes qu'ils ſoient, & pour grande qu'en puiſſe être la
1. *Petri* 4. multitude: *Charitas operit multitudinem peccatorum.* Saint Paul l'appelle une armure à l'épreuve de tous les traits de nos ennemis, & qui nous défend contre toutes leurs attaques,
1. *Theſſ.* 2. *induti loricam fidei & charitatis.* Le Fils de Dieu l'exprime ſous la figure du feu, qui em-
Luc 12. braſe & qui conſume tout. *Ignem veni mittere in terram, & quid volo, niſi ut accendatur?* Mais l'Epouſe des Cantiques, qui en étoit toute penetrée, & dont toutes les paroles ſont autant de myſteres, nous en fait un portrait, qui ſemble n'être fait que pour repreſenter celle du grand ſaint François de Paule, lorſqu'elle appelle cette charité un étendart, que l'Epoux des ames avoit mis ſur ſon cœur, pour marquer qu'il étoit ſa conqueſte, & qu'elle en a pris une entiere poſſeſſion: *Vexillum ejus ſuper me charitas.*

Perſonne n'ignore à la verité que l'étendart eſt particulierement d'uſage dans les Armées, pour diſtinguer les rangs, pour marquer de quel parti on eſt; & ſous quelles enſeignes l'on combat. Mais je ne crois point auſſi qu'il ſoit neceſſaire de vous avertir que l'Egliſe, qui s'appelle militante, donne aux Ordres

Religieux le nom d'Armées, de Troupes choisies, & de Soldats aguerris, qui font une guerre déclarée au monde & à ſes maximes, & qui n'ont point d'autre but que de faire la conqueſte du Ciel. A quoy il faut ajoûter que ces Ordres differens, qui ſont autant d'Eſcadrons rangez en bataille, que l'Egliſe oppoſe aux vices, & à toutes les forces de l'Enfer, que ces Ordres, dis-je, ont auſſi chacun leur étendart & leur ſymbole, qui les diſtingue les uns des autres; c'eſt à dire, quelque exercice de vertu, quelque employ, quelque maniere de vie qui leur eſt propre, ou quelque maxime de l'Evangile, dont ils font une particuliere profeſſion. Ainſi l'on peut dire que la marque ou l'étendart des uns eſt la priere & la contemplation; des autres la retraite & la ſolitude; de ceux-cy le zele du ſalut des ames; & de ceux-là enfin, les exercices de la pénitence & de la mortification: non qu'ils ſe bornent à une ſeule vertu, ou à un ſeul exercice de Religion; mais parce que c'eſt ce qu'ils ont principalement en vûë, que c'eſt leur eſprit, la fin de leur inſtitution, & le caractere qui les diſtingue, comme l'habit en fait remarquer la difference au dehors.

C'eſt, Meſſieurs, en ce ſens que le grand ſaint François de Paule a eu pour ſymbole & pour étendart la charité la plus noble de toutes les vertus, le plus ſaint de tous les exercices de la Religion, & le plus glorieux employ du Chriſtianiſme: *Vexillum ejus ſuper me charitas.* Cet illuſtre étendart luy fut apporté du Ciel, & donné pour ſymbole, & pour deviſe. C'eſt ce qui eſt ſpecialement marqué dans ſa vie;

mais c'eſt ce que je prends aujourd'huy pour fondement de ſon éloge ; & voicy comme j'ay medité d'en faire le ſujet de ce Diſcours. Je conſidere ce glorieux étendart de la Charité, premierement ſur ſon cœur, comme faiſoit l'Epouſe des Cantiques ; & cela pour marquer que le Dieu des Armées en a pris une entiere poſſeſſion C'eſt ainſi qu'on arbore l'étendart d'un victorieux dans tous les lieux où il s'eſt rendu le maître, & qui luy ſont entierement ſoûmis : *Vexillum ſuper me charitas.* En ſecond lieu, je conſidere ce même étendart entre ſes mains, comme on le tient ordinairement ; & c'eſt ce qui l'a rendu victorieux, tout-puiſſant & glorieux devant Dieu & devant les hommes. Cet étendart ſur ſon cœur marque les effets de la Charité dans ce grand Saint, le motif de tous ſes deſſeins, la regle de tous ſes deſirs, & l'ame de toutes ſes actions : & ce même étendart entre ſes mains nous marquera les victoires & les triomphes de ſa charité. C'eſt ce qui fera tout le partage de ſon éloge.

I. PARTIE. Premierement donc, je conſidere cet étendart de la Charité ſur le cœur de ce grand Saint, pour dire ſans metaphore & ſans énigme, que ſon cœur a été tout en Dieu, qu'il luy a été parfaitement ſoûmis, & qu'il n'a agi que par les impreſſions de la Charité divine, qui a été en même temps la fin & la regle de ſa conduite & de ſes entrepriſes. Je pourrois même commencer par dire qu'elle a été le principe de ſa naiſſance ; puiſqu'on ſçait que ſes parens l'obtinrent de Dieu comme le fruit de leurs prieres & de leurs bonnes œuvres, par les merites du Seraphique ſaint

Digitized by Google

François d'Aſſyſe ; comme s'il eût fallu qu'un Seraphin en l'amour de Dieu en eût donné un autre, dans un temps auquel la charité ſembloit le plus refroidie ſur la terre. Le jour même qu'il vint au monde fut marqué par le ſymbole de la charité, puiſqu'un feu celeſte fut vû ſur la maiſon où il nâquit : élevé enſuite dés ſes plus tendres années dans la crainte & dans l'amour de Dieu, il fit voir dans l'âge le plus foible, que la grandeur de la charité ne ſe meſure point par la force du corps, ni par le nombre des années. Il n'étoit encore qu'un enfant, quand il en reſſentit les premieres ardeurs, ou pour mieux dire, quand elle prit une entiere poſſeſſion de ſon cœur : Il n'aima que Dieu, il ne chercha que lui ſeul, il ne voulut converſer qu'avec luy ; & afin de l'aimer de tout lui-même, & de lui conſacrer les premieres affections de ſon cœur, il ſe retira de tout commerce du monde dans un deſert ; c'eſt ce que l'Egliſe publie dans ſon Office, *divino ardore ſuccenſus in eremum ſeceſſit.*

C'eſt-là que dés l'âge de treize ans ce nouveau Soldat fait le premier apprentiſſage d'une ſainte milice, ſous la conduite du ſaint Eſprit qui eſt la charité même, qui le pouſſe dans ce deſert comme il fit autrefois le Sauveur, ou plûtôt qui l'y attire, & qui l'y retient durant cinq & ſix années entieres ; où ſon occupation unique & preſque continuelle eſt l'oraiſon, qui allume ſans ceſſe, & qui entretient cette ardente charité, pour faire un parfait holocauſte de ſon cœur dans les pures flâmes de l'amour de Dieu. On regar-

de comme un prodige, qu'il ait pû vivre dans ce deſert, dépourvû de tous les ſecours neceſſaires à la vie, & tout ce qu'on en peut dire, c'eſt que la Providence, qui pourvoit aux beſoins des plus vils animaux, a des reſſources qui nous ſont inconnuës à l'égard de ceux qui renoncent à tout pour ſon amour. Il eſt encore plus ſurprenant de voir qu'il s'eſt défendu contre les attaques du Demon, & garanti de ſes pieges & de ſes ſurpriſes; à moins que nous ne diſions que le même Eſprit de charité, qui l'a conduit dans cette ſolitude, le prît ſous ſa protection particuliere; Effet ſurprenant de la charité! Meſſieurs, qui regle & qui conduit ceux qu'elle anime, & qui inſtruit ceux qu'elle appelle! de voir qu'un enfant ſans étude, ſans experience, ſans Maître, ſans directeur, ſans ſecours, & ſans conſeil, paſſe des années entieres dans la contemplation, à l'épreuve de toutes les illuſions de l'eſprit de tenebres, qui ſe transforme ſi ſouvent en Ange de lumiere, pour ſéduire même les plus éclairez. Il eſt vray qu'il n'a pas la premiere teinture des Lettres, mais il eſt conſommé dans cette éminente ſcience de la charité, comme l'appelle ſaint Paul, parce que quiconque ſçait aimer Dieu n'a plus beſoin de rien apprendre; car de quoi ſervent toutes les ſciences & les connoiſſances les plus ſublimes, ſi elles ne contribuent à nous embrazer de ſon amour?

C'eſt, Meſſieurs, par cette haute & ſuréminente ſcience, que nôtre François cultive ſon eſprit & embraze ſon cœur tout à la fois; elle éleve l'un par la vûë des creatu-

res qui lui rappellent & lui retracent les bienfaits du Createur, pendant que l'autre se répand en actions de graces, en desirs ardens de le servir, & en soupirs qu'il pousse sans cesse vers le Ciel ; son étude est la contemplation des ouvrages de Dieu, & le fruit qu'il en retire est de s'enflâmer en l'amour de l'Auteur qui les a tirez du neant. Les arbres des forêts, les campagnes de son desert, les bêtes sauvages qui lui font compagnie, & sur tout, la mer, sur le bord de laquelle est situé le rocher qu'il a choisi pour sa demeure, sont autant de livres ouverts, où comme un autre S. Antoine, il lit & apprend les perfections du souverain Maître de l'Univers; & ensuite il mesure le progrez qu'il fait dans cette science, par l'ardeur qu'elle excite dans son cœur. Il auroit passé toute sa vie dans cette occupation plus propre d'un Ange que d'un homme, si Dieu qui l'avoit instruit dans cette sublime science de la charité ne l'avoit jugé assez sçavant pour l'enseigner aux autres, & allumer par tout ce feu divin.

Apprenons cependant de cet exemple, Chrêtiens, si ce même Dieu a pris possession de nôtre cœur, & s'il y a mis, pour ainsi parler, l'étendart de la charité pour marque d'une entiere victoire qu'il ait remportée sur le monde, & sur ses autres ennemis : Car comment le pouvons-nous mieux faire connoître, que par la fuite & l'éloignement de ce monde même dont l'amour & l'attachement est si opposé à la charité, comme l'assure le Disciple bien-aimé, *qui diligit hunc mundum, non est charitas Patris in eo.* Ainsi, 1. *Joan.* 2.

comme nous commençons d'appartenir à Dieu dans le Baptême, par le renoncement que nous faisons aux grandeurs, aux pompes, & aux plaisirs du monde, la premiere chose que la charité nous inspire, pour marquer que nous voulons être à lui, & combatre sous ses étendarts, c'est la retraite, & la separation de tout ce qui peut dans le monde seduire nôtre cœur. Car enfin ce n'est que dans la retraite & dans la solitude que l'on cherche & que l'on trouve Dieu, quand on l'aime véritablement; c'est-là où il parle au cœur, là où il instruit l'ame sur la vanité des choses de la terre, sur l'importance du salut, & sur les maximes éternelles, c'est-là que s'entretient le feu de cette divine charité, qui s'évapore, pour ainsi dire, dans le grand monde, où tout concourt à l'éteindre & à l'étoufer, plaisirs, divertissemens, affaires, compagnies. C'est pourquoy quand le Saint Esprit, qui est la charité essentielle, veut prendre une entiere possession d'un cœur, il le conduit dans la solitude, ou du moins lui inspire un amour de la retraite, & un parfait renoncement à toutes les choses du monde, il le vuide des choses de la terre pour le remplir de celles du Ciel; c'est la conduite qu'il tint à l'égard de nôtre S. François, qui par ce moyen se rendit si éclairé dans cette science des Saints, que sans étude il discouroit admirablement de tout, il disputoit avec les plus grands Docteurs, & les confondoit; il penetroit les plus difficiles questions de la Theologie, prêchoit & convertissoit les pecheurs; parce qu'il parloit de l'abondance d'un cœur tout

rempli de charité ; il liſoit même dans fond des conſciences ; le paſſé & l'avenir, les choſes preſentes & les plus éloignés étoient pour lui une même choſe par un don de prophetie continuel, en ſorte que les lumieres de ſon eſprit étoient étenduës à proportion de la charité qui embraſoit ſon cœur.

Ce ne fut pas ſeulement par l'éloignement de tout commerce du monde, & par un parfait renoncement à toutes les choſes de la terre, que François fit connoître que Dieu avoit pris une entiere poſſeſſion de ſon cœur par la charité. Il n'en donna pas de moindres preuves, par la ſainte haine qu'il avoit pour ſon propre corps, qu'il regardoit comme ſon plus grand ennemy, qu'il dompta parfaitement, & qu'il reduiſit dans la ſervitude, de peur qu'il ne devint le maître ; parce que la tendreſſe que nous avons naturellement pour cette partie de nous-mêmes, eſt le plus grand obſtacle que nous trouvons à l'amour de Dieu. Ce fut donc par là particulierement, que ce grand Saint fit connoître qu'il étoit animé d'une veritable charité ; il exerce ſur ſon corps innocent toutes les rigueurs de la plus auſtere penitence ; non pour tirer vengeance de ſes crimes, comme les ont pratiquées tant d'autres Saints ; car l'on tient pour conſtant qu'il n'a jamais commis de peché grief qui lui ait fait perdre la charité, mais par le ſeul deſir de témoigner à Dieu ſon amour, en ſe rendant ſemblable au Sauveur crucifié. Dans cette vuë, la ferveur de ſa charité le porte juſqu'aux plus grands excés de mortification, que nous admirons

dans ces anciens Penitens. Le jeûne qu'un S. Pere appelle le ſignal de la Penitence, fut celui par lequel ce Saint commença à déclarer la guerre à ſon corps ; il ſçavoit que la chair ſe fortifie contre l'eſprit par l'abondance & par la délicateſſe des viandes, qui lui donnent des forces contre nous-mêmes ; c'eſt pourquoi aprés avoir paſſé pluſieurs années dans un déſert, ſans autre nourriture que des racines & des fruits ſauvages ; le genre de vie qu'il ſe preſcrivit, & qu'il obſerva inviolablement depuis, fut un peu de pain & d'eau, qu'il prenoit une ſeule fois le jour ; à quoy il ajoûtoit un peu d'herbes dans ſes infirmitez. Son abſtinence alla même juſqu'au prodige, en paſſant ſouvent les huit, & quelquefois les quarante jours entiers ſans manger. Il n'eut jamais d'autre lit que la terre dure, ou quelques ais durant la plus rude ſaiſon ; & il n'y avoit que la neceſſité & l'accablement des veilles ou du travail, qui l'obligeaſſent à prendre un peu de ſommeil interrompu par mille aſpirations vers le Ciel.

Sa mortification paſſa des choſes neceſſaires à la vie, à celles qui en ſont les adouciſſemens, il marchoit toûjours nuds pieds, & le reſte du corps couvert d'une rude étofe, & d'un cilice, qu'il ne quitoit jamais que pour donner place à quelque plus rigoureuſe auſterité ; comme de ſe déchirer le corps par des diſciplines ſanglantes, & par d'autres inſtrumens d'une ſainte cruauté, que ſa charité ingenieuſe lui faiſoit inventer, pour ſe faire une hoſtie vivante, comme parle ſaint Paul. Lors qu'il voulut établir ſon Ordre,

& luy preſcrire une forme de vie plus accommodée à la foibleſſe humaine ; voyez quel adouciſſement il y apporte : L'abſtinence y fut comptée pour rien, parce qu'il y ajoûta un carême perpetuel, par un vœu exprés, qui depuis fut la plus grande difficulté qu'il trouva lui-même pour faire approuver ſa Regle, laquelle parut impraticable aux plus fervens imitateurs de ſon zele, & des ſes auſteritez ; il fallut qu'il fit un miracle en leur preſence, pour les aſſûrer du ſecours du Ciel ; en prenant du feu, & le tenant long-temps entre ſes mains. Ce qui a fait dire de luy, ce que l'Ecriture dit de la Loy que le Legiſlateur Moyſe intima au Peuple de Dieu, *in dextrâ ejus ignea lex* ; que c'eſt une loy de feu, non pour être publiée parmi les éclairs & les tonnerres, mais pour être l'effet d'une charité embraſée, & d'un courage plus qu'humain, qui l'animoit à tout entreprendre, pour faire regner Dieu dans ſon cœur, & pour établir le royaume de la charité ſur les ruïnes de la cupidité : comme parle S. Auguſtin. *Deut.* 33.

François de Paule ne s'en tient pas là ; car comme il veut que la charité la plus haute & la plus parfaite ſoit l'étendart, & le caractere de l'Ordre, dont Dieu l'a établi le Fondateur, il ſçait que pour élever bien haut cette charité, il faut l'appuyer ſur les fondemens de l'humilité, ſelon la maxime du même S. Auguſtin, *fode in te fundamentum humilitatis, & pervenies ad faſtigium charitatis.* Reconnoiſſez icy l'eſprit de ce grand Saint, qui connoît trop l'alliance qui doit être entre l'humilité & la charité, pour ſeparer ja-

mais l'une de l'autre. Pour les unir donc étroitement dans son Ordre aussi bien que dans sa personne, il prend le nom de l'une, pendant qu'il porte la devise & les armes de l'autre. Il donne à cet Ordre naissant le nom de Minime, parce qu'il veut que pendant que la charité est capable de l'elever au dessus de tous les autres, l'humilité le rende à ses yeux le plus petit de tous; & ne croyez pas que ce soit changer le sujet de son éloge, que de passer d'une vertu à une autre; puisqu'il faut juger de la grandeur & de l'élevation de sa charité par la profondeur de son humilité, & que c'est l'a même regle qui mesure toutes les deux: l'une l'a porté a instituer son Ordre; mais il veut que l'autre lui donne le nom, & que cette union des deux plus nobles vertus du Christianisme en fasse le caractere achevé. Pour cela, quel exemple donne-t il lui-même de l'alliance de ces deux vertus?

Il n'y a rien qu'il n'ait tenté pour éviter l'honneur d'être declaré General de l'Ordre, dont il étoit le Pere & le Fondateur; il croit qu'il ne l'a établi que pour avoir à qui obéir, & non pas pour avoir des Sujets à qui commander. Obligé enfin d'accepter cette charge, par les instances & par tous les suffrages de ses freres, c'est à leurs pieds qu'il prend sa place, & le plus haut degré d'honneur où il aspire, c'est de les servir à table. Diray-je, Messieurs, que quand son humilité s'est trouvée en concurrence avec la charité, il n'a point douté de faire ceder celle-cy à la premiere, & que jamais il n'a témoigné plus d'amour pour Dieu, que quand par un bas

ſentiment de ſoy-même, il s'eſt jugé indigne de s'approcher plus prés de luy. C'eſt ce qui parut lors que le Souverain Pontife, frappé de l'éclat des vertus de ce Saint, & des merveilles, dont le bruit s'étoit répandu par toute l'Italie, voulut lui donner les Ordres ſacrez, afin de donner par-là plus d'autorité à ſon zele & à ſa charité; mais le Miniſtere du Sacerdoce, pour lequel les plus hauts Seraphins n'auroient pas une charité aſſez ardente, lui paroît ſi redoutable, qu'il ſe jette aux pieds du S. Pere, pour le conjurer de ne pas paſſer outre; aimant mieux imiter les abaiſſemens d'un Dieu qui vient au monde humilié & anéanti, que d'aſpirer à un caractere, qui l'éleve, & qui l'approche de Dieu même. Sa charité ne pouvoit rien trouver de plus propre pour s'unir à ſon Dieu; mais lors qu'il penſe à la hauteur de cette dignité, ſon humilité lui fait imiter le Prince des Apôtres, qui conjuroit le Sauveur de ſe retirer de lui, parce qu'il étoit un pecheur, *exi à me quia homo peccator ſum*; il redoute de ſe voir honoré d'un pouvoir, auquel un Dieu s'eſt voulu ſoumettre, & croit plus faire pour ſa gloire, de s'immoler lui-même par un profond ſentiment de ſon néant, que de voir ſon Dieu ſacrifié tous les jours entre ſes mains, pour contenter ſon amour. On juge, qu'il a toutes les qualitez qu'on peut deſirer dans un homme, pour un miniſtere ſi relevé; mais c'eſt aſſez que ce miniſtere ſoit le plus relevé, pour s'en juger lui-même le plus indigne: pouvoit-il porter à vôtre avis l'humilité plus loin à

Luc. 5.

Oüi, Chrêtiens, car S. Bernard m'apprend que la plus merveilleuse & la plus rare, est d'en conserver les sentimens dans l'honneur & dans l'éclat ; c'est pourquoi je ne m'étonne pas que ce grand Saint ait été humble dans un desert, & renfermé dans une grote, où il n'avoit que Dieu pour témoin de ses actions ; mais qu'il s'humilie à mesure que la Providence l'éleve ; que tiré de l'obscurité d'une vie cachée, il ne soit point ébloüi de la gloire qui l'environne ; c'est le plus haut degré de l'humilité, du moins c'est une marque qu'elle est profondement enracinée dans le cœur ; puisqu'elle subsiste au milieu de son contraire, *rara virtus est humilitas honorata.* Il se voit honoré des Princes & des Roys ; consulté des Souverains Pontifes, comme un oracle, respecté des Peuples qui en viennent jusqu'à la veneration, & pendant que tout le monde n'a que de l'admiration pour sa vertu, & pour les miracles que Dieu opere par son moïen, il ne pense qu'à les cacher par une humilité ingenieuse, qui lui fait attribuer les gueriſons miraculeuses qu'opere sa charité, à la vertu des remedes qu'il donne, & qui ne lui servent qu'à cet usage. Il ne sçait ce qu'on lui veut dire quand on se recommande à ses prieres, & il a plus de peine de souffrir les loüanges qu'on lui donne, ou le respect qu'on lui rend, que le commun des hommes n'en a de dissimuler le ressentiment des outrages les plus sanglans qu'on leur fait. On sçait les instances que lui fit Loüis XI. Roy de France pour l'avoir auprés de sa personne, & les efforts

que ce Saint fit pour s'en défendre : mais ce Prince absolu dans ses volontez, & assez puissant pour se faire obéïr, écrivit au Pape pour commander à François de partir incessamment, & de se rendre en cette Cour, où il parut aussi humble que lors qu'il étoit parmi ses freres. Ah, Messieurs ! que les vuës des Saints sont differentes de celles du reste des hommes ! combien de personnes se seroient estimées heureuses de se voir recherchées du premier Monarque de l'Europe ? combien qui auroient couvert leur ambition du nom de zele, & qui auroient pris la charité pour pretexte, afin de rendre service à tout un Etat en la personne de son Roy ? mais ceux qui ont une veritable charité, sont comme le Prophete, ils apprehendent le grand jour, c'est à dire, l'honneur, la gloire & l'éclat, *ab altitudine diei timebo* : Mais allez, François, ne craignez rien, puisque vôtre charité est fondée sur une humilité si profonde, l'une conservera & défendra l'autre parmi les écueils si funestes à ces deux vertus dans les Cours des Souverains : vous exercerez vôtre charité envers ce Prince, en le disposant à faire une bonne mort, & vôtre humilité y sera à couvert, en lui déclarant que Dieu ne vous a pas donné le pouvoir de lui prolonger la vie. Mais ne nous arrêtons pas davantage sur ce point, & aprés avoir veu l'étendart de la charité sur le cœur de ce grand Saint, pour marque que Dieu en avoit pris une entiere possession ; voyons maintenant ce même étendart entre ses mains, comme l'instrument des victoires, des conquêtes, & des *psalm.* 55.

triomphes de ſa charité. C'eſt la ſeconde Partie de ſon Eloge.

II. PARTIE.

La charité, Meſſieurs, dont le S. Eſprit avoit rempli le cœur de S. François de Paule n'étoit pas pour s'y tenir renfermée ; Dieu l'ayant fait le Chef d'un Ordre qui devoit combatre ſous ce même étendart, l'obligea bien-tôt de quitter les douceurs de ſa ſolitude, afin d'embraſer le monde du même feu dont il brûloit. Il commença avec douze compagnons qui s'étoient mis ſous ſa conduite, & rangez ſous ce même étendart, comme les douze Apôtres de la charité ; & ce fut par là que ce grand Saint jetta les premiers fondemens de ce grand Ordre, qui ne fut pas ſeulement établi par inſpiration divine, comme tous les autres ; mais qui a eu Dieu même pour Fondateur d'une maniere toute particuliere ; puiſque ce fut dans le premier projet de ſon inſtitution, que Dieu envoya à François l'Etendart dont nous avons parlé, avec ce mot de *Charitas*, écrit en caracteres lumineux ; & qu'une voix deſcenduë du Ciel lui fit entendre diſtinctement ces paroles, *hæc erunt inſignia Ordinis tui.* Voila l'enſeigne ſous laquelle cet Ordre doit combatre ; il ne tirera pas ſa nobleſſe de ſon antiquité, mais de la ſainteté de ſon origine, qui eſt la charité même ; c'eſt l'ame qui doit animer ce grand Corps, l'eſprit qui le doit conduire, & l'étendart ſous lequel il ſe doit ranger ; de maniere que comme Dieu a voulu faire de la charité, l'abregé de tout ſon Evangile ; François a renfermé toutes les regles & les Statuts de ſon Ordre dans cette même charité, qui

contient toutes les maximes les plus excellentes du Christianisme. Mais pour considerer, selon nôtre dessein, cet illustre Etendart entre les mains de ce Saint Fondateur ; je dis qu'il a eu les mêmes effets, & les mêmes succez, qu'ont ordinairement les Etendarts, que les Conquerans font porter dans leurs Armées : Il l'a rendu victorieux de tout ce qu'il a attaqué & combattu, il l'a rendu tout-puissant par des miracles prodigieux & inoüis, ensorte qu'il semble que toute la nature lui ait été soumise ; il l'a rendu enfin glorieux sur la terre & dans le Ciel. C'est ce que nous allons voir en peu de mots, quoy qu'il ait fallu de gros volumes pour en exprimer le détail.

Premierement, ce glorieux Etendart l'a rendu victorieux de tous les vices & de tous les désordres qui regnoient de son temps ; car ce sont les seuls ennemis qu'il a eu à combattre. C'est le témoignage qu'en a rendu Leon X. dans la Bulle de sa canonization ; qu'il inspiroit la vertu & la charité à tous ceux qui l'approchoient ; & que personne ne sortoit d'auprés de lui sans en être tout penetré, *nullus ad eum accessit, qui quasi divino Spiritu plenus ab eo non recesserit.* Icy je le vois prêcher avec zele, instruire les Peuples, & convertir les Pecheurs ; là, servir les Pauvres, consoler les affligez, donner du secours à tous les miserables ; tantôt je le considere qui parcourt les Villes & les Campagnes, portant la benediction par tout, comme on disoit du Fils de Dieu, *pertransiit benefaciendo, & sanando omnes*, & tantôt je le regarde tout brûlant de charité, qui allume par tout le feu de *Act.* 10.

la devotion ; tous ceux qui le voyent ſont touchez de ſes exemples & de ſes diſcours, ceux qui entendent parler de lui, accourent de par tout, pour être témoins des merveilles que la reputation en publie, & toutes les Villes par où il paſſe, & où il s'arrête, ſont autant de Villes de conquêtes, ſi-tôt qu'il y a déployé l'étendart de la charité, qui le rend victorieux preſque ſans reſiſtance & ſans combat. De plus il étend ſa charité à toutes ſortes de perſonnes, & de toutes conditions ; car outre qu'il a vû durant ſa vie, ſon Ordre ſe répandre par tous les Royaumes de l'Europe, il en a inſtitué un autre de Vierges Religieuſes, qui embraſſent la même auſterité, & combatent le monde ſous le même Etendart : Il en a établi un autre de l'un & de l'autre ſexe qui vivent dans le monde, quelques-uns en communauté, & d'autres en particulier, qui ſuivent la regle qu'il leur a preſcrite ; & les autres enfin, dans le mariage, & parmi les ſoins d'une famille, leſquels menent une vie ſainte, & conforme à leur état : de maniere que perſonne ne lui échappe, il s'accommode à toutes les differentes profeſſions, & ſa charité ſe fait tout à tout le monde, pour embraſer tout le monde du même feu.

Mais comme Dieu le deſtine à des conquêtes encore plus grandes & plus difficiles, il veut qu'il porte l'étendart de cette charité juſque dans les Cours des Roys, afin que leur exemple ſerve de regle aux autres, & imprime le mouvement à tout leur Etat ; c'eſt pourquoi quelques ave-

ſion que François ait pour les grandeurs, ſa charité qui s'étend à tous les hommes, n'en ſçauroit avoir pour le ſalut des Grands. Auſſi faut-il avoüer que ce Saint avoit une liberté vraiment chrêtienne, pour les reprendre de leurs vices, & pour les avertir de leurs devoirs : car avec quelle liberté ne parla-t-il point au Roy de Naples, touchant les exactions qu'il faiſoit ſur ſon Peuple ? Il joignit les miracles aux paroles, pour donner du poids à ſes charitables remontrances, en faiſant ſortir du ſang d'une piece d'or, pour lui faire entendre qu'il étoit coupable de celui qu'il tiroit des veines de ſes Sujets, par les tributs immoderez qu'il levoit. Avec quelle autorité n'agit-il point auprés de Charles VIII. Roy de France, il en vint juſqu'à lui refuſer une fois ſa benediction, & à le menacer de la colere de Dieu, s'il ne ſe corrigeoit des deſordres dont il l'avoit averti. Mais ſur tout avec quelle generoſité ne déclara-t-il point à Louïs XI. qu'il falloit ſe reſoudre & ſe preparer à la mort ? Ce Prince, comme vous ſçavez, l'avoit appellé auprés de ſa perſonne ſous eſperance de prolonger, par ſes prieres, une vie languiſſante qu'il ne pouvoit ſe reſoudre à quitter. François ne le flatta point d'un vain eſpoir, mais il lui parla avec la même hardieſſe, que le Prophete Iſaïe dit au Roy Ezechias, *diſpone domui tuæ, quia morieris tu, & non vives* : *Iſaiæ 38.* Sire, vous mourez, telle eſt la volonté de Dieu, & rien ne vous peut garantir de la mort. Il n'y avoit, Meſſieurs, homme au monde, qui eût ozé porter à ce Prince la

nouvelle de la mort, auſſi n'y avoit-il au monde qu'un ſaint François de Paule, dont la charité fût aſſez genereuſe pour lui annoncer cette dure parole, qui fait trembler les Roys. Tout le monde ſçait quel fut le genie de Louïs XI. bizarre dans ſon humeur, impenetrable dans ſes deſſeins, implacable dans ſes haines, inconſtant dans ſes amitiez, également redouté de ſes amis & de ſes ennemis, & vivant dans une égale défiance des uns & des autres; quelquefois devot juſqu'à la ſuperſtition, mais toûjours politique juſqu'à paſſer pardeſſus tous les interêts de la conſcience lors qu'il s'agiſſoit de ceux de ſon Etat: jamais perſonne n'a plus aimé la vie, ni davantage redouté la mort. C'étoit pourtant à quoi il falloit le reſoudre: cette conquête étoit reſervée à nôtre Saint, qui adoucit cet eſprit farouche & intraitable, lui inſpira des ſentimens de pieté par ſes entretiens, le diſpoſa à une veritable penitence par ſes conſeils, & lui obtint enfin une pieuſe mort par ſes prieres.

Non ſeulement, Meſſieurs, François eſt victorieux par tout où il porte cét étendart de la charité; mais en deuxiéme lieu, il devient en quelque maniére tout-puiſſant par ſon moyen; parce que c'eſt un inſtrument de prodiges entre ſes mains, & une marque du ſouverain pouvoir qu'il a reçû du Ciel. Il ſemble en effet que ce pouvoir n'ait point eu d'autres bornes que celles de ſa charité même. Le feu perd ſon activité en ſa preſence; il prend entre ſes mains des charbons ardens, pour rallumer la charité d'un Predicateur qui l'avoit décrié, & qui avoit publiquement dé-

Digitized by Google

clamé contre lui ; Il en fait autant devant un Officier du Pape, qui étoit venu pour examiner de quel esprit il étoit poussé. Il entra une fois dans une fournaise ardente que la violence du feu avoit fait crever de tous côtez, mais sa charité, pour empêcher la perte que cét incendie alloit causer à tout le voisinage, suspend l'activité de ces flâmes, jusqu'à ce qu'il ait reparé les breches & les ruïnes qu'elles avoient faites, pendant qu'il marche sur ces braziers, qu'il touche de ses mains les briques ardentes, & qu'il est tout entouré de feu, par un miracle aussi surprenant que celui de la fournaise de Babylone; puisque pas un filet de sa robe, ni un seul cheveu de sa tête ne fut consumé.

Ce pouvoir n'a pas moins éclaté sur l'eau que sur le feu ; car sans parler des tempêtes, qu'il a souvent calmées ; qui peut entendre sans admiration la maniere dont il passa le trajet de Messine ; il trouve sur le Port un vaisseau prêt à faire voiles, il demande d'y être reçû par charité, n'ayant pas dequoy payer son passage ; le Pilote avare le refuse, & la charité qui presse François ne lui permet pas de differer plus long-temps : que faire donc en cette rencontre ? le trajet est de plus de trois lieuës, la mer qui est resserrée par les côtez y est presque toujours agitée, & quand elle est calme, on a besoin de toute l'adresse des Pilotes les plus experimentez, pour passer sans danger entre ces deux fameux écueils, qui le bordent des deux côtez ; mais qui a t'il d'impossible à la charité de ce grand Saint ? animé d'une sainte confiance qui en étoit inseparable, il fait une barque de son

manteau, & comme s'il eût été en asseurance sur ce vaisseau si fragile, il dompte la furie de cét élement, & fait avec deux de ses compagnons un voyage, là où le Prince des Apôtres tout fervent de charité qu'il étoit, put à peine faire trois pas sans trembler : Ah! *Matth. 8.* *quis est hic quia venti & mare obediunt ei?* Pouroit-on dire de luy, comme l'on disoit du Sauveur du monde; quel est cet homme, à qui la mer & les tempêtes obeïssent? C'est, Messieurs, l'incomparable François de Paule, dont toutes les eaux de la mer n'ont pas été capables d'arrêter la charité, non plus que de *Cant. 8.* l'éteindre, *aqua multæ non potuerunt extinguere charitatem.*

Aprés cela qu'est-il necessaire de raporter les autres prodiges, & de vous dire qu'il a exercé ce même pouvoir sur l'air en arrêtant les foudres, & en détournant les orages, qu'il l'a fait ressentir à la terre en lui commendant de rendre les morts qu'elle renfermoit dans ses tombeaux, qu'il arrête dans l'air un rocher d'une grosseur énorme, qui par sa chûte alloit accabler le logis où il demeuroit : qu'il a rendu la vûë aux aveugles, l'oüye aux sourds, gueri le maladies les plus desesperées, multiplié les pains & créé de nouvelles substances? tout cela perdoit le nom de miracles à son égard; parce qu'il lui étoit devenu ordinaire, & que le nombre en est si prodigieux, qu'aprés cinq ou six mille de compte fait, les Historiens de sa vie sont obligez d'omettre le reste, pour n'en pas grossir des volumes. Je diray seulement que pour marque que c'étoit à sa chari-

té que Dieu avoit accordé ce ſouverain pouvoir, il avoit coûtume de dire en faiſant ces prodiges ſi ſurprenans ; par charité recouvrez la vuë, par charité recevez une parfaite ſanté, comme ſi la charité eût été l'ouvriere de toutes ces merveilles.

Le dernier effet qu'a eu enfin ce glorieux étendart entre les mains de ce grand Saint, ç'a été de le rendre glorieux lui-même, & de le faire connoître par tout. C'eſt dans cette vuë que les Souverains & les Generaux d'armées portent leurs étendarts le plus loin qu'ils peuvent, pour y porter en même temps leur gloire & leur nom. François à la verité ne cherchoit qu'à derober aux yeux des hommes tout ce qui pouvoit lui attirer de l'eſtime & de la gloire ; mais comme Dieu reſiſte aux ſuperbes, ainſi que dit l'Ecriture, en renverſant les projets de leur ambition, il ne reſiſte pas moins aux humbles, en faiſant éclater leur vertu, & en les faiſant connoître à meſure qu'ils s'efforcent de demeurer dans l'obſcurité. C'eſt pour cela que le nom de François de Paule pendant ſa vie même avoit paſſé les mers, & étoit connu de toutes les Nations ; il n'étoit pas plûtôt prés d'entrer dans une Ville, que les Habitans accouroient en foule au devant de lui ; dans quelque païs qu'il s'arretât, on n'y parloit que de ſes vertus & de ſes miracles, les Prelats, & les Seigneurs du païs ſembloient diſputer à qui lui rendroit le plus d'honneur.

Il étoit encore caché dans une ſolitude & dans le creux d'un rocher lors que ſa charité le fit connoître à toute la Chrêtienté par

premiere & la plus importante occaſion par laquelle nôtre Saint ſe fit connoître, en rendant inutiles, par ſes prieres, les efforts de ce furieux Ennemi, qui étoit prêt de porter la deſolation par tout : quoy de plus glorieux pour François, s'il eut été capable de quelque ſentiment de gloire, que d'être enſuite regardé de toute l'Europe comme le ſoûtien des Etats, & comme l'appui de l'Egliſe & de la Religion !

Faut-il s'étonner aprés cela, s'il a été cheri de cinq ou ſix Papes, & de quatre Roys, qui l'ont reconnu comme le Protecteur, & l'Ange tutelaire de leurs Royaumes ? Si Louïs XI. aprés avoir tout mis en œuvre pour le faire venir en France, le reçut à genoux, & mît ſa vie, & la proſperité de ſon Etat entre ſes mains. Si Charles VIII. ſon Succeſſeur ſe reconnoiſſoit redevable de ſes victoires à l'étendart de ſa charité, que François leva pour lui, ſi j'oſe parler ainſi, lors qu'une fois il paſſa vingt-deux jours en prieres, les bras levez au Ciel, comme un autre Moyſe, pour l'heureux ſuccez de ſes armes ; & qu'une autrefois aprés la conquête de Naples : ce Prince trouvant à ſon retour les paſſages fermés par une puiſſante armée de tous les Princes d'Italie liguez contre lui ; ce fut comme un miracle, dont il ſe crut obligé aux Prieres de ce Saint, qu'avec une poignée de gens il ſe fit paſſage au travers des eſcadrons ennemis. Ce grand Saint pouvoit-il être plus glorieux en ce monde que d'avoir ainſi merité l'eſtime & l'affection des Peuples & de tous les Grands de la terre ?

fut réduit en cendes par ces Barbares, qui se servirent même du bois du crucifix pour en allumer les flâmes; comme s'il n'eût pû être consumé d'un autre feu que de celui qu'on fit de la croix, où un Dieu a fait voir le grand excez de son amour envers les hommes; sacrifice glorieux! precieux mélange du bois de la croix & du corps du grand François de Paule! qui aprés avoir porté par tout l'étendart de la charité, est consumé aprés sa mort du feu qui est sorti de l'étendart de la croix.

Que puis-je ajoûter, Chrêtiens, pour conclure l'Eloge de ce grand Saint? je n'ay que ce mot de consolation, qui est, que si la fureur des Heretiques à privé la France & cette Ville en particulier, de ce precieux dépôt; au lieu de ces Reliques mortes & inanimées, S. François de Paule nous en a laissé d'autres vivantes, dont nous ne pouvons pas moins tirer de secours. C'est d'un côté, le saint Ordre qu'il a institué, & de l'autre l'exemple de sa vie qui est encore recent dans le lieu où nous sommes, & où tout ce qui se presente à nos yeux nous en retrace le souvenir. Pour ce qui est de son Ordre, je n'ay qu'à dire en un mot, que ce Saint vit encore & renaît dans ses Enfans, comme dans autant de vives images de lui-même; puisqu'ils suivent les traces que leur glorieux Fondateur leur a marquées, & qu'ils combattent sous le même étendart de la charité; de maniere que tous les sujets qui le composent peuvent dire avec le grand Apôtre dans toutes leurs actions, *Charitas urget nos.* C'est la charité qui nous anime, & qui nous presse;

Conclusion.

La ville de Tours.

quand ils prêchent dans les Chaires, quand ils reconcilient les pecheurs dans le Sacrement de la Penitence, quand ils converſent parmy les hommes, quand ils paſſent leur vie dans
2. *ad Cor.* 5. tant de glorieux travaux, *Charitas urget nos*; c'eſt la charité qui les pouſſe à les entreprendre; c'eſt ſous cet étendart qu'ils combatent, & c'eſt l'heritage de leur Pere qu'ils conſervent, comme le caractere, qui les a toujours diſtinguez.

De plus ce grand Saint a laiſſé à tous les Chrêtiens l'exemple de ſa vie, qui peut remplacer avantageuſement la perte que nous avons faite du dépôt de ſon corps. C'eſt-à-dire, Meſſieurs, que la principale choſe que nous devons faire pour l'honorer, eſt d'imiter ſes vertus, ſon humilité, ſa mortification, & ſur tout ſa charité, qui eſt encore l'étendart ſous lequel il ſouhaite de réünir tous les hommes; c'eſt à quoy il nous invite tous, comme au premier & au plus important devoir d'un Chrêtien. C'eſt pour cela qu'on le dépeint encore avec ce glorieux étendart entre les mains, pour nous apprendre par ce ſymbole que ce doit être une charité agiſſante, qui étant fortement imprimée dans nôtre cœur doit paſſer dans nos mains, & paroître dans nos actions; afin qu'aprés avoir imité ce grand Saint, nous ſoyons participans de ſa gloire dans le Ciel où vous conduiſe, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE
DE
Ste CATHERINE
DE SIENNE.

Dilectus meus mihi, & ego illi. *Cant.* 1.

Mon bien-aimé eſt tout à moy, & je ſuis reciproquement toute à luy. Aux Cantiques c. 2.

C'Est ſa déclaration que fait l'Epouſe des Cantiques, d'être toute à celuy à qui elle a donné ſon cœur, comme l'unique objet de ſes affections. Le Saint Eſprit, Chrêtiens, qui a bien voulu emprunter le langage de l'Amant le plus paſſionné, pour exprimer l'amour & les tendreſſes qu'il a pour nos ames, que le Fils de Dieu regarde comme ſes Epouſes, & qu'il cherit comme le prix de ſon Sang; le S. Eſprit, dis-je, nous déclare par ces mêmes paroles, ce qu'il exige d'elles reciproquement; ſçavoir, un attachement inviolable à ſon ſervice, qui ne ſouffre ni reſerve ni partage; une fidelité à l'épreuve de tout, & un cœur, en un mot,

ſans amour propre, qui ſoit tout à lui, par un parfait & entier devouëment ; auſſi quand il trouve une ame de ce caractere, alors on peut dire qu'il n'uſe plus de reſerve à ſon égard ; qu'il ſe donne à elle tout entier, & qu'il n'y a graces, faveurs, careſſes, bienfaits, dont il ne la comble, & dont il ne faſſe une profuſion, afin de lui donner des preuves de ſon amour.

Je ne ſçay, Chrêtiens, ſi vous reconnoiſſez à ces traits le portrait de l'incomparable ſainte Catherine de Sienne ; mais je puis vous dire que parmi toutes les Vierges qui ſe ſont conſacrées à Dieu, vous n'en trouverez point qui l'ait aimé d'un amour plus ardent, qui ait été plus unie à ce divin objet, plus conſtamment, & plus fidellement attachée à ſon ſervice, & enfin qui ait été plus entierement à ſon bien-aimé ; mais d'un autre côté je ne craindrai point d'ajoûter qu'il n'y en a aucune à qui Dieu ait donné plus de marques d'un attachement réciproque, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, n'en trouvant point d'autres, pour exprimer que le Sauveur a été pareillement tout à elle ; puiſqu'il l'a appellée ſa fille bien-aymée, qu'il l'a priſe pour ſon épouſe, qu'il a changé de cœur avec elle, qu'il lui a imprimé ſes playes pour gages de ſon affection, qu'il lui a communiqué ſes lumieres & ſes plus importans ſecrets, & enfin qu'il a réüni dans ſa perſonne toutes les faveurs les plus particulieres qu'il a faites à toutes les autres ; ce qui m'oblige de dire encore une fois, qu'elle a été toute à ce bien-aimé de ſon cœur ; mais que par une eſpece

de retour & de correſpondance mutuelle, le Sauveur du monde a eſté toute à elle, *dilectus meus mihi & ego illi.* C'eſt, Chrêtienne Compagnie, ce que je tâcheray de vous faire voir dans l'éloge de cette grande Sainte, aprés que nous aurons ſaluë la glorieuſe Vierge, qui a joint ſes careſſes & ſon affection à celles de ſon Fils, & qui a ſouvent honoré cette Sainte, de ſes faveurs particulieres. Diſons-luy pour ce ſujet.

Ave Maria.

C'Eſt ſans doute, Chrêtiens, la moindre choſe que Dieu puiſſe exiger de nous, que d'être tout à lui, aprés qu'il s'eſt donné à nous lui-même tout entier. L'excellence de ſa nature, le titre de Createur, & l'independance qui eſt le propre appanage de ſon être, lui donne un tel droit ſur tout ce qui eſt créé, que quand tous les hommes & tous les Anges ſeroient aneantis pour relever ſa gloire, ils ſeroient encore trop glorieux, & ne feroient en cela que ce qui lui eſt dû. Ce n'eſt pas cependant la maniere dont Dieu en uſe envers les hommes; il a mieux aimé les gagner par amour, ſe les attacher par ſes bienfaits, & même s'unir à eux d'autant plus intimement, qu'ils marquent eux-mêmes être plus étroitement attachez à luy, par leur fidelité. De là vient que ces deux choſes ont une telle liaiſon qu'elles ſont inſeparables, & que l'un fait une conſequence pour l'autre; Dieu eſt tout à ceux qui ſe conſacrent entierement à

luy. Je ſçay bien que c'eſt toujours Dieu qui nous prévient le premier, juſque-là, dit le grand S. Auguſtin, que quand il recompenſe nos merites, c'eſt toûjours ſes propres bienfaits qu'il couronne; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait en Dieu un amour par lequel il aime ce qu'il a rendu aimable lui-même: en ſorte que quiconque ſe donne ſans reſerve à Dieu, trouve dans lui un amour non-ſeulement qui nous previent, mais qui recompenſe le nôtre par une eſpece de reconnoiſſance, en ſe donnant ſans reſerve à ceux qui lui ſont entierement dévoüez; or comme ces deux choſes ont une ſuite neceſſaire, nous les juſtifierons toutes deux dans l'admirable ſainte Catherine, le modele d'une ame parfaitement attachée à Dieu, & qui ne veut & ne cherche que lui: nous le verrons dans la premiere partie; & dans la ſeconde, comme le Fils de Dieu par un amour & une tendreſſe qui a peu d'exemples, ſemble avoir été tout à elle, par les faveurs les plus ſingulieres, & & par les communications les plus intimes, dont il ait jamais gratifié les plus grands Saints, *dilectus meus mihi, & ego illi.* Ce ſera tout le partage de ce diſcours.

I. PARTIE. Etre tout à Dieu, Chrêtiens, c'eſt comprendre en un mot le plus haut degré de la ſainteté, & de la perfection où une ame puiſſe parvenir en cette vie; c'eſt réünir toutes les vertus dans un même ſujet; c'eſt n'agir que par l'eſprit de Dieu, & vivre en quelque maniere de ſa vie même; de maniere que quand je dis que Catherine a été à Dieu de la ſorte: je prétend par-là vous faire voir l'effet du

renoncement de soy-même le plus entier, le détachement de toutes les creatures le plus universel, & la mortification du corps la plus austere & la plus surprenante qui ait jamais paru ; parce que tout cela est necessaire pour être entierement à Dieu, qui, comme dit S. Bernard, ne remplit jamais un cœur qu'à mesure qu'il se vuide de tout le reste ; vous en jugerez par tout ce qu'il est necessaire que fasse une ame pour en venir à ce haut point de sainteté, que de n'avoir point d'autre desir que de servir Dieu, d'avoir banni de son esprit tout autre soin que de lui plaire, d'être toujours occupée de ses divines perfections, toujours ravie dans la consideration de ses grandeurs, & enfin de n'avoir en veuë que sa gloire, par un zele ardent de le faire connoître & aimer de tout le monde.

C'est ce que vous admirerez sans doute dans nôtre Sainte ; si vous considerez premierement que pour être tout à Dieu il faut renoncer à tout le reste ; parce que c'est ce tresor caché dont parle l'Evangile, celui qui le veut posseder doit tout vendre & se défaire de tout pour l'acquerir ; car si le Sauveur du monde demande pour premiere condition à celui qui veut être de sa suite, qu'il se renonce soy-même ; pourra-t-il souffrir que celui qui prétend être tout à lui, tienne encore au monde par quelque attachement criminel ? C'est donc par où Catherine commence d'abord, de renoncer à tout, ne s'étant pas donnée à Dieu, aprés être lassée du monde, ou aprés en avoir éprouvé l'infidelité, comme ont fait tant d'autres Saints ; mais prevenuë

par une grace de faveur, elle y renonce avant que de l'avoir connu, & dés ſes plus tendres années; c'étoit une de ces ames nées pour la vertu, & qui avoit reçû du Ciel des inclinations toutes nobles; une averſion pour tous les amuſemens propres des perſonnes de ſon ſexe, un cœur tendre, & plein de compaſſion pour les miſeres d'autrui, & tant de diſpoſitions à la pieté, que négligeant tous les avantages qu'elle avoit pour le monde, elle ne s'étudioit qu'à plaire à Dieu, qui de ſon côté marqua bien qu'il attendoit tout de la fidelité de Catherine; car à peine avoit-elle ſix ans, que le Sauveur lui fit connoître ſenſiblement qu'il recevoit l'offre qu'elle lui faiſoit en bégaiant, d'être toute à luy, & de ſe conſacrer uniquement à ſon ſervice; ce ne fut point la promeſſe d'un enfant, elle ne l'eût pas plûtoſt faite qu'elle ſe mit en devoir de l'executer; elle ſe dérobe de la maiſon de ſon pere, & de la compagnie de ſes proches, pour ſe retirer dans une ſolitude, & ſe cacher dans une grote qui étoit hors de la Ville, & ſa réſolution eſt d'imiter les Peres du deſert dont elle avoit entendu parler, hors de tout commerce du monde, pour ne penſer qu'à celui qui poſſedoit déja entierement ſon cœur.

Que dites-vous, Chrêtiens, de cette réſolution? C'eſt le projet & l'entrepriſe d'un enfant; mais au défaut des lumieres de la raiſon, celles du Saint Eſprit qui l'éclairent & qui la conduiſent, lui découvrent déja la voïe la plus parfaite, & lui apprennent que pour être véritablement à Dieu, il faut re-

noncer à tout ; elle a déja assez de lumieres pour voir que de s'y donner de bonne heure, c'est un present qui lui est tout autrement agreable, que de lui reserver les restes d'une vie passée au service du monde ; c'est pourquoi ce dessein de vivre dans la solitude aïant été traversé, & arrêté par ceux qui étoient maîtres de sa conduite, elle en prit un autre qui ne marque pas moins de courage ni de fermeté ; ce fut de s'ôter le pouvoir & le moyen d'aymer jamais un autre que celui à qui elle avoit donné les premieres affections de son cœur, en consacrant à Dieu la pureté de son corps, par un vœu exprés ; instruite qu'elle étoit dans l'école du S. Esprit, que c'étoit le moyen de débarasser son cœur de toute autre affection, & d'ôter l'esperance à tout homme mortel d'y prétendre jamais rien. Dés lors elle conceut un ardent desir d'embrasser l'état religieux pour renoncer encore plus parfaitement à toutes les esperances de la terre, & être à Dieu par une profession declarée. Le Fils de Dieu qui s'interessoit dans toute sa conduite, comme d'une personne qui lui appartenoit déja, ne la laissa pas long-temps balancer sur le choix de la Religion, qu'elle devoit embrasser : car le grand S. Dominique, qu'on croit qui lui apparut, la détermina, en lui presentant l'habit de son Ordre, comme celui où elle pouroit servir Dieu avec moins d'obstacles, & plus de ferveur. Vous inspiriez, mon Dieu ! ces ardens desirs à celle que vous aviez choisie pour vôtre Epouse ; mais vous permettiez aussi que ses Parens les traversassent

pour éprouver d'avantage l'amour qu'elle vous portoit.

Ainſi ſes Parens qui avoient d'autres veües, n'oublierent rien pour détourner cette genereuſe reſolution, pour rompre ſes meſures, & pour tâcher de l'engager de gré ou de force dans un mariage qui eût partagé ſon cœur, comme parle l'Apôtre; & comme ils croioient avoir trouvé un party, & un établiſſement avantageux, tout fut mis en uſage, douceur, ſeverité, careſſes & menaces, pour le lui faire agréer. Ce fut à elle à ſe défendre, & à mettre en œuvre tout ce qu'elle avoit d'adreſſe & de pieté; elle le fit avec une conſtance qu'on ne ſçauroit aſſez admirer dans une fille de ſon âge & de ſa qualité; car l'on peut dire qu'elle ne donna pas moins de combats pour ne pas demeurer dans le monde, que les autres ont coûtume d'en ſoûtenir, avant que de le quitter, & de ſe rendre à la voix de Dieu qui les appelle; elle ſe coupa les cheveux, qui étoit la marque que l'on renonçoit aux vanitez & aux eſperances du ſiecle; mais s'étant attiré par là l'indignation de ſon pere & de ſa mere, ils ne la regarderent plus comme leur fille; ils en firent leur ſervante, en l'appliquant aux plus vils miniſteres de la maiſon, en l'accablant de travail, en la couvrant de confuſion; & pour lui ôter le temps de penſer à ſes exercices de pieté, la tenoient continuellement en haleine, par les ſervices penibles qu'ils en exigeoient, & qui étoient ſouvent au deſſus de ſes forces. Catherine, ſoûmiſe à leur volonté, quand elle ne choc-quoit point celle de Dieu, n'oublioit pas

qu'elle étoit au pouvoir de ceux dont elle avoit reçû la vie, ni ce quelle leur devoit ; mais elle avoit toujours devant les yeux que Dieu devoit être le premier obéi ; & dans la reſolution qu'elle avoit priſe de n'avoir jamais d'autre Epoux que luy, elle luy marqua ſa fidelité, par ſa patience invicinble à ſouffrir tous les rebuts d'une mere irritée, tous les reproches d'un pere imperieux, & tous les mauvais traitemens à quoy l'expoſa aſſez long temps la mauvaiſe humeur de l'un & de l'autre. Elle eſſuya tous leurs caprices, & toutes leurs duretez avec une conſtance à l'épreuve de toutes les perſecutions qui euſſent peut-être ébranlé une réſolution moins affermie que celle de Catherine ; laquelle ſe voyant comme arrachée de ſa chere ſolitude, qu'elle s'étoit ménagée dans la maiſon paternelle, trouva cét expedient, qui a ſervi depuis d'inſtruction & d'exemple à tous ceux, qui par violence ou par neceſſité de leur employ, ſe trouvent engagez dans l'embarras des affaires, & accablez par la multitude de leurs occupations.

Ce fut de ſe faire une retraite interieure ; toujours recueillie en elle-même, elle n'étoit pas moins appliquée à Dieu en faiſant la volonté de ſes parens, que quand elle étoit renfermée dans un cabinet, ou à genoux aux pieds d'un crucifix ; elle fit de ſon cœur un oratoire portatif ; & au milieu des emplois les plus attachans, elle étoit unie à Dieu, qu'elle trouvoit par tout, & qu'elle regardoit en toutes choſes ; de maniere que ſa devotion indépendante des lieux, des temps, & des oc-

cupations, étoit toûjours également ardente. En vain tâche-t'on de la distraire, elle ne pense qu'à Dieu, lors même qu'on s'efforce le plus de luy en faire perdre la pensée, par les soins dont on la charge ou plûtôt dont on l'accable ; l'amour qu'elle luy porte est un feu qui fait son aliment de tout ce qu'on y jette pour l'éteindre ; sa flâme s'éleve toûjours vers le Ciel, lorsqu'on fait de plus grands efforts pour l'étoufer ; Catherine, enfin, est à Dieu malgré toutes les oppositions qu'on y apporte, elle triomphe de toutes les tendresses de la chair & du sang, de toutes les violences qu'on luy fait pour l'en détourner, & surmonte par sa patience, la resistance opiniâtre que ses parens apportent à son genereux dessein.

Je n'ignore pas, Chrêtiens, que les peres & les meres sont en droit d'éprouver la vocation de leurs enfans, & de s'assûrer de la volonté de Dieu sur ce point, qui a des suites si importantes, afin de ne pas les exposer à s'engager legerement dans un état, où ils ne sont pas assurez que Dieu les appelle ; mais cette épreuve à ses bornes, & ils ne doivent jamais en venir jusqu'à les empêcher d'autorité absoluë, ou à les engager à perdre ces semences de pieté que Dieu a jettées dans leurs ames ; car enfin si ceux-là sont responsables de leur perte, lesquels les obligent par force à embrasser l'état religieux, par la crainte ou par leurs mauvais traitement, & s'ils font ainsi un sacrifice de leur salut aux interests de leur famille ; ceux-là sans doute ne sont pas moins criminels, qui les en détournent, ou

qui les engagent par violence dans un autre état que dans celui où Dieu les veut ; parce que c'est un attentat sur les droits de Dieu les plus saints, & quand ils acquiesceront à sa volonté qui les appelle à la religion, & qu'ils consacreront à sa gloire celui de leurs enfans qu'ils cheriſſent le plus, ou qui est l'appuy de leur famille, Dieu s'engage de faire tout réüſſir à sa gloire & à leur avantage ; outre que c'est travailler à leur propre salut, en contribuant à celuy de leurs enfans ; comme il parut dans nôtre Sainte, qui dans la suite des temps fut la cause du salut de sa propre mere, laquelle sans les prieres de sa fille se fût perduë éternellement ; & son pere, moins rebelle aux volontez de Dieu, obtint par son secours, la délivrance des peines, que ses pechez avoient meritées en l'autre vie ; cette fille charitable s'étant offerte à Dieu de les souffrir pour luy, en celle-cy, par un exemple, qui marque que les enfans peuvent quelquefois rendre à leurs parens plus qu'ils n'ont reçû d'eux ; puisqu'ils peuvent procurer auprés de Dieu leur salut éternel.

Mais ne nous éloignons pas de nôtre sujet, & disons que si cette grande Sainte a été toute à Dieu en se consacrant à luy dés l'âge le plus tendre, par un parfait éloignement de toutes les choses du monde ; elle a pû en second lieu, comme un saint Paul, défier le Ciel & la terre, les hommes & les demons, le present & l'avenir, toutes les forces de la nature, & tous les accidens de cette vie, de la séparer de l'amour & de l'attachement

ad Rom. 8. qu'elle avoit pour Dieu, *quis nos separabit à charitate Christi?* Je veux dire que sa fidelité a été a l'épreuve de tout ce qui a coûtume d'ébranler les autres. Il sembloit que tout l'enfer eût conspiré contre elle par les tentations les plus importunes, & même les plus horribles, ou que Dieu eût donné main-levée au demon de faire tous ses efforts pour la vaincre; de même qu'il la donna à ce Tentateur, à l'égard du plus fidele de ses serviteurs, le saint homme Job; avec cette difference qu'il ne donna pouvoir à cét ennemy de sa gloire que sur le corps de ce modele de patience, & lui défendit d'attenter sur son ame; mais il garde une conduite toute opposée à l'égard de Catherine: tous les efforts du demon vont particulierement à attaquer son ame, & toute sa batterie est, pour ainsi dire, pointée contre son cœur, sçachant bien que tout le reste ne pourra tenir long-temps, s'il peut une fois rompre l'attachement qu'il a pour Dieu. Ainsi tout ce que nous sçavons des tentations d'un S. Antoine, & de ces anciens Solitaires, n'a rien de plus surprenant, que ce que le demon emploie pour ébranler le courage d'une fille, & pour surprendre sa vigilance; il entre dans son imagination afin de tâcher de soüiller son cœur, ou de faire quelque impression sur son esprit, en lui mettant devant les yeux les spectres les plus horribles, & lui suggerant les abominables pensées dont sa pureté pouvoit être allarmée.

A quelle rude épreuve cette fidele Epouse de Jesus-Christ est elle reduite? Aprés avoir dompté son corps innocent par des jeûnes si auste-

res, aprés l'avoir accoûtumé à ſe paſſer de deux heures de ſommeil ſur la terre dure, ou ſur une planche qui lui ſervoit de lit ; armé ſes mains de chaînes de fer, pour le frapper juſqu'à ce que le ſang coulât de tous côtez ! les auſteritez de la penitence avoient éteint en elle ce qui fait apprehender pour l'innocence des autres ; mais le demon, au pouvoir duquel elle ſe voit comme abandonnée, ne trouvant point d'armes dans elle pour l'attaquer, en trouve au dehors, & en fabrique de nouvelles, qui n'avoient jamais été miſes en uſage ; elle eſt combatuë ſans tréve & ſans relâche, mais inutilement ; elle triomphe de tous les efforts de l'enfer auſſi bien que de tous ſes artifices, & n'a pas plûtôt repouſſé l'ennemy, que toute effrayée & tremblante du ſouvenir des attaques qu'elle a ſi genereuſement ſoûtenuës, elle s'adreſſe au Sauveur le ſeul témoin de ſa fidelité, pour ſe plaindre à luy, de luy-même, de l'avoir ainſi delaiſſée, & pour lui demander où il étoit durant un combat ſi furieux ? J'étois, lui répond-t'il, au milieu de ton cœur ; c'étoit moy qui te donnois les forces pour reſiſter à cet ennemy, dont les efforts n'ont ſervi qu'à rendre ta victoire plus glorieuſe ; & le fruit que tu dois en retirer c'eſt d'apprendre que celui qui veut être tout à Dieu doit ſe preparer à ſouffrir les tentations ; parce qu'on ne peut compter ſur une vertu qui n'a point été éprouvée, & qu'on n'eſt à luy qu'autant que l'on reſiſte à tout ce qui nous peut débaucher de ſon ſervice. Leçon admirable ! dont elle ſçut bien faire ſon profit.

Si l'amour de Catherine s'eſt trouvé plus fort que l'enfer, il n'a pas moins été à l'épreuve de la perſecution des hommes; car il arrive ſouvent que ceux que le demon n'a pû vaincre par luy-même, ſe ſont lâchement rendus aux ſollicitations de leurs ſemblables; ainſi Catherine fait voir ſon courage, & marque ſa fidelité en ſoufrant avec une patience heroïque, qu'on attaque ſa réputation, qui lui eſt plus chere que ſa vie; une langue médiſante employe les traits les plus envenimez de la calomnie, pour détruire toute l'opinion qu'on avoit conceuë de ſa vertu. Vous ſouffrez ce coup mortel, grande Sainte! car puis que voulez être entierement à Dieu, il faut ſacrifier juſques à vôtre propre gloire, & ce que vous avez de plus cher qui eſt l'honneur & la réputation, que le Sage préfere à tous les treſors imaginables; vous avez renoncé à tout le reſte, & cette réputation que vous vous êtes uniquement reſervée de tous les biens de ce monde, & que le demon vous a même laiſſée, vous ſera ravie par la malice d'une femme; & afin que ce trait vous ſoit plus ſenſible, ce ſera une femme que vous avez ſecouruë dans une maladie fâcheuſe, & en faveur de laquelle vous avez même employé vôtre credit auprés de Dieu, en la gueriſſant par miracle, d'un changre hideux, à quoy l'on ne trouvoit point de remede; mais pour vous recompenſer de vos ſoins, & de vôtre charité, elle publiera, l'ingrate qu'elle eſt, une calomnie atroce, pour diffamer vôtre innocence; & ſa malice donnera tellement au menſonge la couleur, & l'apparence de la

verité, qu'il ſera écouté, & cru de ceux qui ne vous connoiſſent pas. Je ne ſçay, Chrêtienne Compagnie, s'il y eut jamais vertu à l'épreuve d'une ſi terrible perſecution. On en a veu au deſſus de l'injuſtice des hommes qui leur ont ravi leurs biens, il y en a eu qui ont ſouffert & pardonné leur mort avec une generoſité vrayment Chrêtienne, mais je n'en ſçache point qui ayent pû retenir leurs plaintes, & étoufer ſans rien dire leur reſſentiment dans une calomnie de cette nature : cette épreuve étoit, pour ainſi dire, reſervée à la fidelité de Catherine, qui ne croit pas être parfaitement à Dieu ſi elle ne renonce juſques à ſa réputation même pour ſon amour, ou du moins ſi elle n'attend uniquement de luy ſa juſtification. C'eſt ce qui arriva en effet ; car cette malheureuſe femme preſſée des remords de ſa conſcience déſavoüa enſuite publiquement la calomnié qu'elle avoit faite, ſans que Catherine s'en mêlât autrement, qu'en accablant de bienfaits celle qui l'avoit ſi injuſtement noircie ; & par une vengeance, que ſaint Paulin appelle celeſte, elle ſervit avec affection celle qui l'avoit ſi indignement perſecutée.

Le Fils de Dieu ne ſe contenta pas de ces épreuves ; car comme le demon ne fit pas grand cas de la fidelité de Job, pendant qu'il ne fut attaqué que dans ſes biens, dans l'honneur, & dans les choſes exterieures ; juſques à ce qu'il eût obtenu la permiſſion de l'affliger dans ſon propre corps ; ce fut auſſi à cette marque que Catherine fit connoître combien elle étoit attachée à Dieu, & que

rien n'étoit capable de l'en s'éparer. Certes je ne ſçay ſi l'on trouvera perſonne qui ait ſouhaité avec plus d'ardeur, & recherché avec plus d'empreſſement la croix & les douleurs, afin de reſſembler par cet endroit à ſon Sauveur attaché à la croix; étudiez les ſentimens de cette grande Sainte, examinez toutes ſes actions : rien ne lui plaît s'il ne porte quelque marque des ſentimens du Fils de Dieu; le ſilence, la retraite & même les pratiques les plus rudes & les mortifications les plus auſteres des Cloîtres ne ſont pas capables de contenter l'ardeur de ce deſir, les maladies les plus aiguës & les plus douloureuſes lui tiennent lieu de délices; elle les demande à Dieu avec plus d'inſtance, que les autres ne demandent la ſanté, dans les plus violentes atteintes de leur mal; les graces mêmes qui humilient ſon ame innocente, lui ſont plus agreables que celles qui la conſolent, & comme ſi Jeſus crucifié lui eût été plus cher que Jeſus glorieux, elle ne penſe qu'à ſa croix, à ſes douleurs & aux inſtrumens de ſa paſſion, qu'elle avoit ſi profondement gravez dans l'ame, qu'elle ne parloit d'autre choſe, & ne pouvoit preſque écouter d'autres diſcours, parce que c'étoit ce qui lui tenoit le plus au cœur.

Qui pouroit ſe le perſuader, ſi ce n'étoit une choſe connuë, que le Sauveur lui ayant un jour offert une couronne d'or d'une main, & de l'autre une couronne d'épines, elle ne balança point ſur le choix qu'elle avoit à faire; ſon penchant & ſon inclination, avant même que de conſulter ſa raiſon, fit qu'elle

se jetta avec precipitation sur la couronne d'épines, qui avoit pour elles les mêmes charmes que l'éclat de l'or & des pierreries a pour les personnes les plus attachées aux biens de ce monde ; Vous l'avez portée, ô mon Dieu ! s'écria-t-elle, cette couronne d'épines, & elle a esté comme le couronnement de vos souffrances & de vôtre amour envers les hommes ; puis-je avoir la liberté du choix, quand vôtre exemple m'apprend laquelle des deux vous a esté plus pretieuse ? le Roy de gloire a porté le premier ce diadême de douleur, ah ! j'auray du moins l'honneur de luy ressembler ! il y a assez long-temps que je rougis d'être un membre trop délicat sous un chef couronné d'épines, sans y avoir pris de part ; & là-dessus recevant cette couronne sanglante de la main de son Sauveur, elle se l'applique, & se l'enfonce sur la tête, avec toute la violence qu'elle put, ressentant plus de joye de la douleur, que les pointes des épines luy causoient, que si elle eût porté la couronne du plus florissant Empire du monde.

C'est pourquoi, afin de satisfaire le desir qu'elle avoit d'endurer pour Dieu, & de s'unir par ce moyen à celuy qui étoit l'objet de toutes ses pensées ; comme si toutes les autres douleurs eussent esté trop legeres, ce même Sauveur lui communiqua les siennes propres, en luy imprimant les marques de ses playes, comme il fit au grand saint François ; en perçant ses mains, ses pieds & son cœur pour en faire une image vivante de sa mort & la plus vive ressemblance de ses douleurs. Vous voila enfin contente, grande

Sainte ! car puiſque vous voulez être toute à vôtre Dieu, je ne vois pas que l'amour le plus ardent puiſſe rien ſouhaiter davantage que de luy reſſembler parfaitement en cette vie. Vous voila crucifiée comme luy, & vous connoiſſez par-là combien violent fut l'amour qu'il portoit aux hommes, pour leſquels il a voulu endurer de ſi ſenſibles douleurs : mais vous faites voir vous-même la grandeur du vôtre, qui veut ſouffrir pour luy, ce qu'il a ſouffert luy-même pour vous ; car comme de toutes les ſouffrances qu'une perſonne mortelle eſt capable d'endurer, il n'y en a point de plus grandes que celles-là, il a fait un miracle pour vous en faire un tranſport ; & il faut qu'il en faſſe enſuite un autre, pour vous ſoûtenir, & pour vous conſerver la vie dans la violence de ces douleurs; Catherine en effet s'en ſeroit tenuë là ; mais ayant fait réflexion que ces precieux ſtigmates étoient un ornement auſſi bien qu'un ſuplice, elle demande qu'on en ſepare la gloire, qu'elle renvoye toute à Dieu, & qu'on ne luy reſerve que la douleur, c'eſt à dire, qu'on les luy applique enſorte, que ces glorieuſes marques diſparoiſſent, & que le ſentiment & l'impreſſion de la douleur luy demeure ; afin que ſes ſouffrances n'étant connuës qu'à celuy qui les luy fait endurer, il ſçache qu'elle les ſouffre uniquement pour luy, par ces plaïes devenuës inviſibles aux yeux des hommes, mais qui font voir à ceux de Dieu qu'elle eſt toute à luy, & qu'elle ne ſouffre que pour ſon amour ; de même qu'elle n'agit que pour luy, c'eſt à dire, qu'elle n'a

d'autre motif que de luy plaire dans toutes ses actions.

C'est la derniere & la plus constante preuve de sa fidelité, & de son attachement ; puisque comme nous assure le Disciple bien-aimé, c'est par les actions plûtôt que par les paroles, & par tout le reste, que l'on marque cét amour. C'est aussi particulierement par-là, que Catherine montre qu'elle est toute à Dieu, elle n'envisage que luy dans les services qu'elle rend au prochain. Dans cette veuë les malades les plus abandonnés, les pauvres les plus miserables, les personnes, qu'elle voit rebutées de tout le monde, sont les objets qui excitent sa charité ; parce que moins elle y voit d'attrait pour les sens, plus elle est assurée qu'elle n'y cherche que Dieu. On ne peut entendre, Messieurs, sans admiration avec quel courage elle employa son temps & ses soins auprés d'une pauvre femme, que la lepre dont elle étoit toute couverte, avoit fait abandonner de tout le monde ; on avoit dessein de la chasser, non seulement de tous les Hôpitaux, mais de la Ville même, de crainte qu'elle n'infectât tous ceux qui l'approchoient. C'en est assez pour exciter la compassion de Catherine, qui demande avec instance, & qui obtient par son importunité, qu'on la charge du soin d'assister cette pauvre abandonnée ; elle passe les jours & les nuits auprés d'elle ; l'entretient, la console, luy prepare à manger, & luy rend tous les services dont elle se peut aviser, avec une assiduité d'autant plus surprenante, que cette malheureuse avoit l'esprit aussi malade que le

corps ; ne payoit que d'injures, que de reproches & que d'ingratitudes tous les bons offices qu'elle en recevoit, ſans que la Sainte ſe rebutât jamais, ni par le danger de la lepre, qui luy avoit déja infecté une main, ni par l'humeur intraitable de la malade, qu'elle aſſiſta juſqu'à la fin, luy aida à faire une bonne mort, & l'enſevelit enſuite de ſes propres mains.

Que diray-je d'une autre, rongée d'un chancre horrible, dont l'infection étoit ſi inſuportable, qu'elle faiſoit ſoulever le cœur à nôtre Sainte toutes les fois qu'elle la panſoit ? mais pour vaincre cette averſion naturelle qu'elle reſſentoit comme tous les autres qui en aprochoient, ah ! Dieu, puis-je dire, ce que l'imagination même ne peut ſouffrir, qu'elle ſuça le pus envenimé qui ſortoit de cette playe, avec une affection qui merita que le Sauveur du monde, qu'elle avoit en veuë durant cette action, luy preſentât en ſuite à ſuçer la playe de ſon côté, & luy fit reſſentir une douceur qu'elle ne pouvoit elle-même exprimer ; paſſons ſous ſilence tous les autres exemples de cette nature, & contentons-nous de dire que comme Catherine a été toute à Dieu, d'eſprit, de cœur, & d'action, par un parfait renoncement de ſoy-même, par un détachement de toutes les choſe du monde pour ne penſer qu'à Dieu, pour n'aimer que luy, & n'agir que pour ſa gloire, Dieu a auſſi été reciproquement tout à Catherine, & d'une maniere toute ſinguliere, *dilectus meus mihi, & ego illi.* C'eſt ma ſeconde Partie.

Si

Si c'est une verité inconteſtable, Chrêtiens Auditeurs, que pour être tout à Dieu il faut ſe renoncer ſoy-même, & détacher ſon cœur de tous les autres objets qui l'occupent, c'eſt auſſi une conſequence infaillible que Dieu ne manque jamais de ſe communiquer à ceux qui ſe donnent entierement à luy, & de les combler des biens du Ciel, à meſure qu'ils ſe privent de ceux de la terre; c'eſt ſur ce principe appuyé ſur la parole de Dieu même, que le procedé du Sauveur du monde à l'égard de ſainte Catherine de Sienne, nous doit paroître moins ſurprenant, & que je ne crains point de dire, en conſiderant les graces & les faveurs qu'il luy a faites, qu'il a été veritablement tout à elle, comme elle a été toute à lui: ſi vous me demandez comment, je vous répondray, que c'eſt par l'application de ſes ſoins, par les tendreſſes de ſon affection, y en ayant peu à qui il en ait donné des preuves plus ſenſibles, & enfin par une communication de ſon pouvoir preſque ſans bornes & ſans reſerve. C'eſt, Chrêtiens, dont vous ſerez convaincus au ſeul recit de ce que les Autheurs les plus dignes de foy, & qui ont été ſaints eux-mêmes, nous ont appris de cette Sainte incomparable, que je puis appeller l'objet des ſoins de la Providence d'un Dieu, le ſujet de ſes faveurs & de ſes bienfaits, & l'inſtrument de ſe merveilles. J'ay ſeulement icy, Chrêtiens, une précaution à prendre, qui eſt que ne diſant rien que les Auteurs de ſa vie n'ayent atteſté juridiquement, & que l'Egliſe même n'ait autoriſé, vous ne m'accuſiez point de fonder

II. PARTIE

l'éloge de cette Sainte ſur des faits incertains, qui tiennent plus du merveilleux que du vrai-ſemblable ; & qu'au lieu de vous donner des vertus à imiter, je ne vous donne que des miracles à admirer. Corrigez, Meſſieurs, cette fauſſe idée, ce ſont ſes vertus qui luy ont attiré ces faveurs ſpeciales, & je ne puis vous exhorter plus fortement à les imiter, qu'en vous faiſant voir les graces ſingulieres, dont elles ont été recompenſées.

Je dis premierement, que le Fils de Dieu a pris un ſoin tout particulier de cette grande Sainte comme d'une perſonne qui lui a été chere, & ſur la fidelité de laquelle il a, pour ainſi dire, toûjours compté. C'eſt dont il a bien daigné luy même l'aſſurer, en luy diſant un jour avec une bonté de Pere ; penſe à moy ma fille, & je penſeray à toy. C'eſt un bonheur, que le Prophete nous aſſûre être commun à tous les Juſtes, & à ceux qui tâchent de ſervir Dieu, de ſçavoir qu'il a les yeux attachez ſur eux, & d'être aſſurez des ſoins de ſa Providence ; ce qui doit les animer à y mettre leur confiance & à être plus fidelement attachez à ſon ſervice ; l'on peut même ajoûter que ce ſoin ſemble croître à proportion de leur fidelité, & de leur attachement à ſes intereſts ; mais je ne ſçay ſi l'on en trouvera un exemple plus viſible & plus éclatant que dans la perſonne de ſainte Catherine de Sienne, qui aprés s'être entierement donnée à Dieu, de la maniere que je vous ay repreſenté, trouva dans le Sauveur les ſoins d'un Pere charitable, l'inſtruction d'un Maî-

tre vigilant & appliqué, & la protection d'un amy toûjours constant ; vous diriez, en un mot, qu'il luy a tenu lieu de tout, ou qu'il a voulu reciproquement, être tout à elle. C'est le témoignage qu'elle en a rendu elle-même. Car ça été sur ce qu'elle avoit éprouvé de ses soins, qu'elle composa cét admirable livre de la Providence, dans lequel tout roule sur cette maxime, que Dieu suffit à celui qui se donne tout à lui.

En effet, ce Pere charitable l'a nourrie long-temps, par un miracle inoüi, non en luy envoyant à manger, comme il fit autrefois à quelques Prophetes, mais par luy-même, & d'un mets encore plus prétieux que celuy dont il nourrit son Peuple dans le desert ; voicy comment. Catherine s'étant réduite par ses jeûnes en état de ne pouvoir plus souffrir aucune nourriture, rien ne luy pouvant demeurer dans l'estomach, le même mets qui entretenoit son ame, soûtint long-temps son corps, & par un prodige sans exemple, elle passa une grande partie de sa vie, sans autre aliment que le corps adorable de son Sauveur, qu'elle recevoit tous les jours. C'étoit en quelque maniere ne vivre que de son Dieu, comme elle ne vivoit que pour lui ; *vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus* ; ainsi parloit saint Paul, ainsi pouvoit parler sainte Catherine ; car si les saints Peres nous assurent que par l'union avec ce Corps adorable, le Sauveur fait une partie de nous-mêmes ; ne pouvoit-on pas dire que cette Sainte en étoit toute composée, & qu'il ne pouvoit être plus à elle qu'en luy servant *ad Galat. 2.*

d'aliment : ainſi ſa vie a été un continuel miracle d'une Providence plus que ſurnaturelle ; ſouvent même le Sauveur la communioit de ſes propres mains, afin que perſonne ne partageât avec luy le ſoin de conſerver une vie qui lui étoit ſi chere.

A ce ſoin paternel qu'il prend de la nourrir, il y a ajoûté celuy de l'inſtruire, puiſque jamais Catherine n'a eu d'autre maître ; mais dans cette école, celle qui n'avoit pas ſeulement appris à lire, devint capable d'inſtruire les plus grands Docteurs, & de réſoudre les queſtions les plus difficiles, & d'enſeigner les plus fameux Theologiens. Or comment ſe peut-il faire qu'une ſimple fille, ſans étude, ſans maître, & ſans s'être jamais appliquée qu'à la pieté, ait paſſé pour l'eſprit le plus éclairé de ſon ſiecle, & écrit des livres remplis d'une ſcience toute divine, ſans que le même Eſprit de Dieu, qui inſtruiſit autrefois les Apoſtres, s'en ſoit mêlé ? mais comme cette ſcience étoit infuſe, & cette doctrine toute celeſte, bien loin de luy enfler le cœur & l'eſprit, par une préſomption qui eſt ſi ordinaire aux ſçavans, & encore plus à celles de ſon ſexe ; ſon humilité & ſon obeiſſance étoit encore plus admirable que ſa ſcience, en ſoumettant toutes ſes lumieres aux ſentimens de ceux qui avoient charge de ſa conduite ; leſquels n'en trouvoient point eux-mêmes de plus ſurs que ceux qu'ils tiroient de ſes réponſes ; auſſi l'hiſtoire de ſa vie a-t'elle remarqué que jamais on ne ſe laſſoit de l'entendre parler de Dieu, & que les plus éclairés apprenoient d'elle ce qu'ils ne pouvoient trou-

ver dans les livres, & ce qu'ils ne pouvoient produire de leur fond. Car ſans parler du don de prophetie qu'elle eut en éminence, elle avoit la connoiſſance des ſecrets des cœurs, elle prevenoit la penſées de ceux qui luy parloient; elle voyoit l'état de leur conſcience, & comme ſi Dieu lui eût revelé tous les ſecrets, en demeurant recueillie dans ſa chambre, elle découvroit tout ce qui paſſoit dans le monde, avertiſſoit les Papes des malheurs qui menaçoient l'Egliſe, & les autres Souverains, des deſaſtres que étoient prêts de déſoler leurs Eſtats; c'étoit comme l'Oracle univerſel qui annonçoit les biens & les maux, par cette ſcience que le Prophete appelle admirable, & que Dieu ne communique qu'aux perſonnes qui ſont bien avant dans ſa confidence, *mirabilis facta eſt ſcientia tua ex me.* *Pſalm.* 138.

Enfin comme le Sauveur prit la peine de l'inſtruire lui même pour l'utilité de l'Egliſe, il ſe fit auſſi ſon Protecteur contre tous ceux qui l'attaquerent; enſorte que plus on s'efforçoit de la faire paſſer pour une ſuperbe & une preſomptueuſe, ou pour une perſonne ſeduite par le demon, plus il faiſoit éclatter ſa ſainteté; vous diriez même qu'il y auroit eu comme un ſaint combat entre Catherine, qui cherche le mépris, & qui ſe plaît à être humiliée devant les hommes, & le Fils de Dieu qui la releve, & qui fait connoître ſon merite par tout; plus Catherine ſacrifie ſa reputation, plus Dieu fait naître d'éclat & de lumiere de ſes tenebres; plus elle ſouhaite les opprobres & les humiliations, plus il la fait

honorer & reſpecter de tout le monde. La ville de Sienne étoit toûjours pleine de la foule du Peuple qui accouroit de tous côtez pour avoir le bonheur de la voir : on y amenoit les malades de toute l'Italie, on y conduiſoit les poſſedez, & l'on ne luy rendit guere plus d'honneur aprés ſa mort lors qu'elle fut déclarée Sainte, & que les miracles ſe multiplioient à l'infini à ſon tombeau, que lors qu'elle étoit encore vivante ; tant elle experimenta la verité de ce qu'a dit un grand Saint, que comme la derniere choſe à quoy l'on renonce pour Dieu, c'eſt la réputation & l'eſtime des hommes ; auſſi depuis qu'on l'a abandonnée pour ſon amour, Dieu prend ſoin de la deffendre, & de l'étendre par tout.

Si le Sauveur du monde a été tout à nôtre incomparable Sainte, par l'application de ſes ſoins, je puis dire en ſecond lieu qu'il y a encore été par les tendreſſes de ſon amour, & par la profuſion de ſes faveurs ; c'eſt icy, Chrêtiens Auditeurs, l'endroit de la vie de Catherine qui donne le plus d'admiration ; puiſque nous ne liſons rien de plus ſurprenant dans tous les Saints ; & ſi ſon Confeſſeur, qui les raporte, n'étoit luy-même ſaint, & ſi ce Saint ne prenoit Dieu à témoin, qu'il ne dit rien qu'il n'ait vû, ou qu'il ne ſçache d'elle-même, parce qu'il ne le pouvoit ſçavoir autrement ; & ſi je ne les trouvois preſque toutes dans la Bulle de ſa canonſation, aprés un rigoureux examen, qui en fut fait par l'ordre du Souverain Pontife, j'aurois de la peine à ne les pas tenir pour ſuſpectes ; mais qu'y a-t'il de ſi incroyable que la bonté d'un Dieu

n'ait fait à l'égard des perſonnes qu'il a tendrement cheries pour leur fidelité & pour leur vertu ? ainſi quand je vous diray qu'il ſembloit en quelque maniere ſe défaire de ſa majeſté & de ſa grandeur, pour traiter & converſer familierement avec nôtre Sainte, & pour l'entretenir des heures entieres ; & cela ſi ſouvent, que l'on peut dire que c'étoit ſa compagnie la plus ordinaire, l'exemple de Moïſe montre aſſez que Dieu peut bien avoir cette condeſcendance pour une de ſes creatures ; mais c'eſt ce que depuis lui on ne voit point qu'il ait fait, du moins avec cette privauté, à l'égard d'aucun autre Saint ; & quand il ne la viſitoit pas, Catherine de ſon côté ſembloit l'aller trouver pour traiter avec luy, par une oraiſon & une contemplation ſi ſublime, qu'elle étoit tout hors d'elle, par des raviſſemens ſurprenans qui élevoient ſon corps de la terre, & ſuſpendoient les fonctions de tous ſes ſens ; mais durant ces precieux momens, elle avoit des communications ſi admirables avec le Sauveur, que cela alloit juſqu'au prodige ; l'on ne ſçavoit que penſer des lumieres qui ſortoient enſuite de ſon viſage, ni de celles, dont ſon eſprit étoit éclairé : On dit même qu'une fois par une faveur, qui a quelque choſe de plus étonnant que le raviſſement de S. Paul, qui ne ſçait s'il ſe fit dans ſon corps, ou ſi ſon ame dégagé de ſes liens fut élevée juſqu'au troiſiéme Ciel ; mais cette Sainte fut aſſurée que ſon ame ſe ſepara de ſon corps durant quatre heures entieres, pour aller voir ſon Sauveur juſque dans le Ciel, où elle vit, & où elle apprit des merveilles,

Digitized by Google

qu'elle eût raportées si elle eut pû les exprimer ; ce qu'elle disoit de la gloire des Bienheureux, & des supplices des reprouvez faisoit ensuite une impression si vive, qu'on jugeoit bien qu'il falloit qu'elle en eût une connoissance plus particuliere que le reste des hommes ;

Qui croiroit, si l'on n'en avoit déja veu un exemple long-temps auparavant dans une autre sainte Catherine martyre, & depuis dans sainte Therese; qui croiroit, dis-je, que le Fils de Dieu, pour marquer l'affection toute singuliere qu'il luy portoit, & pour luy en donner une preuve sensible, la voulut prendre pour son Epouse, par une ceremonie solemnelle & semblable à celles qui se pratiquent dans les alliances des hommes, en lui mettant un anneau dans le doigt en presence d'une multitude d'Anges & de Saints, pour luy témoigner qu'il vouloit être tout à elle, comme elle étoit toute à luy, & pour exprimer par ce signe visible de la plus étroite union qui soit parmy les hommes, celle qu'il vouloit contracter avec son ame invisiblement. Quelle incomparable faveur, & quelle ardente charité ne produisoit point cette alliance dans le cœur de Catherine ! aussi depuis ce temps-là n'avoit-elle plus qu'un cœur avec le Sauveur, & toutes les creatures n'y pouvoient trouver de place. Voicy même ce qui n'a point d'exemple, & qui passe toutes les faveurs qu'une ame puisse esperer de son Dieu ; elle demandoit souvent au Sauveur qu'il luy donnât un cœur nouveau, qui ne pût aymer que luy seul, & qui n'eût rien

Digitized by Google

de la foiblesse & de l'inconstance des autres, peut-être l'entendoit-elle d'une maniere morale, en changeant les inclinations naturelles de son cœur ; mais le Sauveur qui la combloit de faveurs au-delà de ses desirs & de ses esperances même, écouta sa priere, & l'exauça d'une autre maniere, il luy ôta effectivement son cœur, & quelque temps aprés, luy mit le sien en sa place ; & pour preuve de ce changement, il voulut qu'à l'ouverture qu'il avoit faite pour la tirer, le cicatrice en demeurât visiblement toute sa vie. Heureux échange ! admirable present ! faveur incomparable ! a-t-on jamais rien entendu qui approche de cette merveille ? quels furent ensuite les sentimens, les desirs, les affections du cœur de Catherine dans le corps du Sauveur ! quelles furent les occupations du cœur du Sauveur mis à la place de celuy de Catherine ? Ne m'obligez pas, Chrêtiens, de vous developer ce mystere, je ne le comprens pas, tout ce que je puis vous dire, est, que si c'est par le cœur que l'on mesure les perfections d'une personne, comme nous voions dans l'Ecriture, que quand Dieu voulut dégrader Nabuchodonozor, & le reduire à la condition des bêtes, il luy donna un cœur conforme à cet état : disons au contraire que pour élever Catherine à une vie toute divine, il luy a donné un cœur divin, afin qu'elle l'aimât autant qu'il merite d'être aimé, & reciproquement que le Sauveur vivant par le cœur de Catherine, il fût tout à elle, comme elle étoit toute à luy, *dilectus meus mihi, & ego illi.* Vous l'entendrez, Chrêtiens, comme il vous

plaira ; mais que ce soit vision, que ce soit un changement réel, que ce soit une figure sensible pour exprimer l'union & la conformité du cœur de Catherine avec celuy de son Dieu ; cela marque toujours une ressemblance d'affections & de desirs si grande, que cette Sainte protestoit depuis, qu'elle ne pouvoit avoir d'autre volonté que celle de son Dieu, ni desirer autre chose que ce qu'elle connoissoit luy être le plus agreable.

Aprés cela qu'est-il necessaire de m'étendre sur les autres faveurs qu'elle recevoit de ce Dieu de bonté, pour marque qu'il étoit tout à elle ? c'est à quoi nous ne devons pas prétendre ; mais s'il y en a quelqu'une que nous devions souhaiter, c'est de changer de cœur avec le Fils de Dieu ; par une parfaite conformité à ses volontez, nous étudier à les connoître & à les accomplir ; puisque c'est en quoy consiste la plus haute perfection, où une creature puisse arriver en cette vie ; que je ne doute point qui n'ait été la cause de toutes les faveurs dont il a comblé cette Sainte, puisqu'il ne s'est pas contenté d'être tout à elle par l'application de ses soins, & par les tendresses de son amour ; mais encore enfin par la communication de son pouvoir.

Je n'entens pas, Messieurs, parler de celuy, que le commun des hommes a coûtume d'estimer & d'admirer le plus dans les Saints, sçavoir la puissance des miracles qui montre leur credit auprés de Dieu ; quoi que, si l'on en jugeoit par-là, l'on en trouveroit peu qui en ayent fait de plus surprenans & en plus grand nombre ; puisqu'elle commandoit à la

mort, aux demons, & aux maladies le plus desesperées, & que c'étoit assez qu'elle demandât une chose à Dieu pour l'obtenir ; mais je parle du credit qu'elle avoit auprés de luy, pour le plus grand de tous les miracles, qui est la conversion de pecheurs. Car c'est en effet le plus admirable des ouvrages de Dieu, & pour lequel il luy faut employer les plus puissans efforts de son bras, comme parle l'Ecriture, *hæc mutatio dextera Excelsi* ; Or ce pouvoir étoit si ordinaire dans Catherine, que son Confesseur qui en avoit fait mille experiences, crut que sans tenter Dieu, il pouvoit la prier de l'exercer sur luy-même, s'estimant un grand pecheur, quoy qu'il fût un grand homme de bien ; il la conjura donc de demander pour lui une grande & une sincere contrition de ses pechez, car c'étoit la grace qu'il préferoit à toutes les autres ; la Sainte le luy promit, & le lendemain l'étant allé visiter, elle le trouva pleurant & soupirant, avec un si grand sentiment de componction, que sans un second miracle, il eût expiré par la violence de la douleur, ah ! s'écria-t-il ; en le voyant, vos prieres ont eu leur effet, je ressens ce que vous avez demandé pour moy. D'autrefois on a vû des criminels blasphemer dans les suplices, sans vouloir entendre parler de Dieu, ensuite changer tout à coup si-tôt qu'elle avoit prié pour leur conversion, & avoir ensuite de si grands sentimens de pieté, qu'ils mouroient comme des Saints. *Psalm. 7.*

Auſſi sa plus ordinaire occupation étoit de s'employer pour le salut des plus grands pecheurs ; car depuis que le Sauveur lui eut

fait voir la beauté d'une ame qui eſt en grace, elle avoüoit qu'elle ne s'étonnoit plus qu'il eût tant ſouffert pour la racheter, & pour la laver de ſon Sang; elle avoit un deſir ſi ardent de les ſecourir, qu'elle prit pluſieurs fois le deſſein de changer d'habit, & de déguiſer ſon ſexe, pour aller prêcher comme les Apôtres, & chercher des ames juſques aux extremitez de la terre. C'étoit en cette veuë qu'elle offroit à Dieu toutes ſes peines & toutes ſes auſteritez, & par un prodige de charité comparable à celle du grand Apôtre, elle ſouhaitoit d'être anatheme pour elles; ne ſeroit-il point plus de vôtre gloire, diſoit-elle au Sauveur, ſinon que je periſſe ſeule pour toutes, du moins que je ſouffriſſe ſeule toutes leurs peines, que de les voir precipiter dans les enfers, & vous privé de la gloire qu'elles vous rendroient dans le Ciel. Dieu ſe contenta de l'ardeur de ſon zele, mais pour la ſatisfaire, il en preſerva, à ſa priere, une infinité du malheur éternel, par des prodiges de converſion que l'on n'a veu que dans les Apôtres.

Le Fils de Dieu ne ſe contente pas de ce pouvoir ſi ſingulier dont il luy fait part; il veut encore en faire l'inſtrument de ſes plus grandes merveilles, & que le pouvoir qu'il luy donne s'étende dans toute l'Egliſe, & ſe faſſe reſſentir à toute la Chrêtienté; en terminant les affaires les plus difficiles qui y ſurvenoient, & lors qu'on n'y voyoit point de moïen d'accommodement. Il en fait ſon agente, & ſon ambaſſadrice, qui a tout ſon pouvoir entre les mains; elle eſt employée pour

la paix des Florentins avec le Saint Siege, & pour lever l'Interdit du souverain Pontife ; elle passe pour cet effet les Alpes, & vient trouver le Pape à Avignon ; & d'un autre côté, manie les esprits des Florentins avec tant d'adresse, qu'elle pacifia ce different qui alloit à une rupture ouverte & à un schisme declaré. Mais ne falloit il pas qu'elle fût envoiée de Dieu comme un Ange de paix, & qu'elle eût receu un plein pouvoir de Dieu même, pour contribuer à terminer ce long & déplorable schisme, qui avoit déchiré l'Eglise durant tant d'années, & que ni la puissance des Roys, ni l'autorité des Conciles n'avoient pû éteindre, dans l'incertitude où l'on étoit du véritable Chef de l'Eglise, de deux qui prétendoient être legitimement élûs ; chacun ayant son party, chacun ses Royaumes & ses Provinces qui luy obeissoient ; & toute la Chrêtienté étant ainsi dans une étrange confusion. Dieu qui employe souvent les plus foibles instrumens pour ses plus grands ouvrages, voulut rendre la paix à l'Eglise, en partie par la médiation de cette Sainte, qu'il avoit faite comme sa plenipotentiaire, en luy communiquant son pouvoir, comme celle à qui il se fioit de tout ; c'est ce que j'appelle être tout à elle, comme elle fut toute à luy jusqu'à la mort ; puis qu'aprés s'être consumée de travaux pour sa gloire & pour son service, elle rendit son ame bienheureuse, en prononçant les mêmes paroles que le Fils de Dieu prononça à la croix, *In manus tuas Domine commendo spiritum meum.*

Quelle conclusion, Chrêtienne Compagnie, *Conclusion.*

doit-on tirer à la veuë d'un ſi parfait modele de ſainteté ? n'ay je pas ſujet de craindre qu'en vous faiſant le portrait d'une ſi ſainte vie ; je ne l'aye rendu inimitable , & que l'on n'en puiſſe tirer de copies ? peut-être qu'une vie plus commune , avec des actions plus conformes à nôtre état & à nôtre foibleſſe , nous auroient excité davantage à les imiter ; au lieu qu'en vous la repreſentant ſi élevée , & dans un ſi ſublime degré de perfection , le deſeſpoir d'y pouvoir atteindre fera peut-être que vous vous contenterez de l'admirer. Je vous avouë que cette penſée m'eſt venuë d'abord dans l'eſprit ; mais quand j'ay fait reflexion qu'en matiere de ſainteté , l'on ne peut prendre ſes meſures trop haut ; que Dieu même ſe donne pour exemple à tous les hommes , & que le Verbe éternel qui habite une lumiere inacceſſible , s'eſt rendu viſible ſur la terre pour ce ſujet ; j'ay cru que quelque éclatantes que ſoient les vertus de cette grande Sainte , elles ſont d'autant plus imitables , qu'elles roulent toutes ſur un point qui dépend le plus de nous , & ſur un devoir dont nous pouvons le moins nous diſpenſer ; ſçavoir de nous donner entierement à Dieu ; c'eſt ce que nous lui offrons tous les jours, ce que toutes les perſonnes religieuſes lui ont ſolemnellemẽt promis en ſe conſacrant à ſon ſervice ; mais c'eſt ce que nous n'executons qu'à demi ; être tout à Dieu , c'eſt dire en un mot , tout ce que nous pouvons faire , tout ce que nous pouvons donner , & tout ce que Dieu même peut demander de nous. Il ne faut que cela ſeul pour être ſaint dans le plus ſublime degré , &

juſques à ce que nous en ſoyons venus-là, nous ne le ſerons jamais.

Ainſi ce n'eſt pas vous obliger à quelque choſe de nouveau ; mais à vous acquiter de ce que vous luy devez par tant de titres, & que vous luy avez promis tant de fois. Helas ! quand nous nous donnons à Dieu, c'eſt toujours à des conditions, qu'il ne peut accepter ; on excepte toujours quelque choſe, on ſe reſerve toujours quelque droit de proprieté, il y a toujours quelque lien, & quelque attachement à quelque bagatelle qu'on ne veut pas rompre : Indigne capitulation que l'on fait avec Dieu qui nous veut poſſeder ſans partage & ſans condition ! mais auſſi quand une ame eſt aſſez heureuſe pour être toute à Dieu de la ſorte, Dieu n'uſe plus de reſerve avec elle ; il luy eſt tout, il lui tient lieu de tout, il l'inſtruit, il l'éclaire, il l'éleve, il n'y a rien de ſi grand à quoy il ne l'emploie, & rien dont il ne la rende capable ; il la regarde comme ſon Epouſe, & comme l'objet de ſes plus grandes merveilles, & aprés s'être communiqué tout à elle dans cette vie, il s'y donne enſuite dans l'éternité bien heureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

PANEGYRIQUE
DE
Ste MONIQUE.

Mulier cum parit triſtitiam habet, cum autem peperit puerum, jam non meminit preſſuræ, quia venit homo in mundum. *Joan.* 16.

Lors qu'une femme enfante, elle a de la triſteſſe, & de la douleur; mais aprés qu'elle a enfanté un fils, elle ne ſe ſouvient plus de ſes douleurs, dans la joye qu'elle a, d'avoir mis un homme au monde. En S. Jean. Chap. 16.

COMME la vie de la grace a quelque raport avec la vie que nous recevons de la nature, il n'eſt pas étonnant, Chrêtiens, que le Fils de Dieu, dans l'Evangile, ſe ſerve des mêmes termes, pour exprimer l'une & l'autre; & que pour nous donner quelque idée de la naiſſance toute celeſte que nous recevons au Baptême, & qui nous fait enfans de Dieu, il la compare à celle qui nous eſt plus connuë, & qui nous met au nombre des hommes. C'eſt ſur ce principe & ſur ce langage, que je fonde l'éloge de l'admirable ſainte

Digitized by Google

Monique, mere du grand S. Augustin, selon la nature & selon la grace tout à la fois. *mulier cum parit tristitiam habet* : elle a mis au monde ce cher fils avec de grandes douleurs ; cela lui est commun avec les autres meres; puisque c'est à quoi l'arrest de Dieu les a condamnées : mais voici ce qui est particulier à cette grande Sainte, & l'éloge presque tout singulier que l'Eglise lui donne : elle a enfanté une seconde fois ce même Augustin avec des douleurs, & plus longues & plus sensibles ; puis qu'au lieu de neuf mois qu'elle l'avoit porté dans son sein, elle l'a porté neuf ans entiers dans son cœur, avec des peines qui n'ont cessé qu'aprés l'avoir vû naître à la grace, & avec des soupirs continuels, qui ont enfin flechi le Ciel, & obligé ce fils de tant de larmes à se rendre à la voix de Dieu : c'est ce qui fait qu'elle a pû l'appeller, aussi bien que Rachel appella Benjamain, l'enfant de sa douleur, le fruit de ses souffrances, de ses soupirs & de ses vœux, pendant que Dieu pouvoit le nommer, *filius dextræ* : l'enfant de la droite, c'est à dire, de la force & du pouvoir de sa grace, dont ce saint Docteur devoit être un jour le plus illustre défenseur.

De maniere, Chrêtienne Compagnie, que dans le dessein que je me suis proposé, de renfermer tout l'éloge de sainte Monique dans la conquête, & dans la conversion d'un fils, qui a été un si grand Saint, & un si ferme appui de l'Eglise, je n'ay rien trouvé, ni de plus juste ni de plus naturel, que cette vicissitude de tristesse & de joye, de douleur &

de conſolation, exprimée dans ces paroles & dans cette ſimilitude de l'Evangile ; *mulier cum parit triſtitiam habet ; cum autem peperit puerum, jam non meminit preſſuræ, propter gaudium, quia natus eſt homo in mundum* ; elle a enfanté une ſeconde fois ce fils avec douleur, en obtenant de Dieu ſa converſion à force de larmes, de prieres, & de ſoupirs ; en ſorte qu'elle s'eſt ſanctifiée elle-même, par les moyens qu'elle a pris de faire de ſon fils un grand Saint, *mulier cum parit, triſtitiam habet.* C'eſt ce que nous verrons dans la premiere Partie ; & dans la ſeconde, ce même fils, cét enfant de ſa douleur & de ſes larmes a fait ſa joye & ſa gloire, par celle qu'il a procurée à Dieu & à toute l'Egliſe dans ſa converſion. Ce ſera tout le ſujet & le partage de ce diſcours, aprés que nous aurons imploré le ſecours du Saint Eſprit, par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

I. PARTIE. CE n'eſt pas, Meſſieurs, pour retrancher rien du merite & des vertus de l'admirable ſainte Monique, que je me ſuis borné uniquement aux ſoins qu'elle a pris & aux mouvemens qu'elle s'eſt donnez, pour retirer ſon fils de ſon égarement & de ſes deſordres. Saint Paul qui nous apprend que Dieu veut ſauver la femme, par les enfans qu'elle met au monde ; c'eſt à dire, par le ſoin qu'elle prend de leur éducation, nous apprend en même-temps qu'elle ménage elle-même ſon ſalut éternel,

Digitized by Google

en leur donnant le moyen de faire le leur avec avantage, *salvabitur per generationem filiorum.* 1. *Ad Tim.* 2. En effet ce seul devoir que Dieu demande d'elle, & qui fait une de ses plus pressantes obligations; ce seul devoir, dis-je, en comprend tant d'autres, renferme de si hautes vertus, est accompagné de tant d'amour, de tant de patience, & d'une si parfaite resignation aux volontez de Dieu, que l'on peut dire sans crainte, que le remplir avec la perfection que l'Apôtre le prescrit, c'est le plus puissant moyen de parvenir à la plus haute sainteté de l'état du mariage, que Dieu a voulu lui-même sanctifier. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres endroits qui ont rendus Monique extrêmement agreable à Dieu, & saint Augustin lui-même, qui nous a laissé le portrait de ses vertus, en dit assez pour en faire le modele achevé d'une femme mariée, qui par sa soumission, par sa patience & par sa douceur a gagné son époux à Dieu, en le faisant Chrêtien, d'infidele qu'il étoit; il l'a ensuite representée comme l'idée parfaite d'une sainte veuve, appliquée à la priere & aux bonnes œuvres; morte au monde, & à la vanité du siecle, & qui a mis toute son esperance en Dieu; & telle enfin, que saint Paul l'a dépeinte le premier par ces paroles, *quæ verè vidua est,* 1. *Ad Tim.* 5. *& desolata, speret in Deum, & instet obsecrationibus, & orationibus die ac nocte;* ou si vous voulez, ce fils nous a fait dans sa mere le véritable tableau de la femme forte, dont parle le Sage, qui la fait voir occupée dans le gouvernement d'une famille; reglant si bien toutes choses, son tems, son travail, ses aumônes,

qu'elle étend ſes ſoins à tout, & fait de ſa maiſon, une maiſon d'ordre, de pieté, d'œconomie & de charité; mais ſur quoy ce Saint s'eſt le plus étendu, & dont il marque le plus de reconnoiſſance dans ſes Confeſſions, c'eſt ſur le ſoin qu'elle a pris de ſon éducation, ſur la douleur amere qu'elle reſſentit de ſes égaremens, & ſur ce qu'il lui a fallu ſouffrir pour le ramener dans les voyes de ſalut, dont ſes débauches l'avoient ſi étrangement éloigné.

Pour mettre donc cecy en ſon jour, & vous marquer dans cette premiere Partie, comme elle a été mere du grand Auguſtin ſelon la grace, auſſi-bien que ſelon la nature; je reviens à la penſée, & aux paroles, que j'ay empruntées du Fils de Dieu; que ce n'a pas été ſans de grandes douleurs, que Monique a donné à ce fils ſi tendrement cheri, cette ſeconde naiſſance; ou plûtôt que Dieu s'eſt ſervi d'elle, pour la lui donner, *mulier cum parit, triſtitiam habet, quia venit hora ejus*: l'application que j'en fais, eſt autoriſée par S. Paul, *filioli quos iterum parturio, donec formetur Chriſtus in vobis.* Mes chers enfans, diſoit-il aux Galates, à qui il avoit une ſeconde fois annoncé la foy, mes chers enfans, que j'enfante une ſeconde fois, juſqu'à ce que le Fils de Dieu ſoit entierement formé dans vos cœurs, par la grace qu'il y produit; enſuite il ne faut que lui entendre raconter ſes ſoins, ſes inquietudes, ſes travaux & ſes perſecutions, pour juger, qu'autant que cette ſeconde vie ſurnaturelle eſt plus noble que la premiere, que nous recevons de la nature; au-

Joan. 16.

ad Galat. 4.

tant les ſouffrances & les douleurs de cet enfantement ſurpaſſent celles que les meres endurent en mettant au monde leurs enfans ; mais perſonne n'a été plus en état d'en juger, que Monique, qui a fait l'experience de ces deux enfantemens, & qui a compté ſes premieres douleurs pour rien, au lieu que ſes larmes n'ont point ceſſé de couler pour les ſeconds.

Les premieres lui ont à la verité inſpiré un amour naturel pour ſon fils, comme elles font à toutes les autres meres ; s'il eſt vray, comme pretendent quelques-uns, que ce ſoit la cauſe de cet amour ſi tendre & ſi ardent, qui eſt comme imprimé dans leur cœur ; mais comme elle étoit véritablement chrêtienne, & qu'elle ſe conduiſoit par des maximes au deſſus de la nature, elle conſideroit, non ſeulement [redacted] fils appartenoit plus à Dieu qu'à elle-même, & qu'elle ne l'avoit mis au monde, que pour lui ; mais encore que ſa premiere obligation étoit de l'élever pour Dieu ; que l'aïant reçû de lui comme homme, par une benediction du Ciel ſur ſon mariage, elle devoit le luy rendre comme Saint, luy ouvrir en quelque maniere le Ciel, & l'y conduire même par ſes inſtructions, par ſes exemples, par une ſainte éducation. Certes comme il n'y a point de Chrêtien, qui ne ſçache que c'eſt la fin du mariage, & le deſſein qu'a eû Dieu en l'inſtituant dés la naiſſance du monde ; c'eſt auſſi en cette vuë, que les peres & les meres doivent élever leurs enfans ; qu'aprés leur avoir donné la vie naturelle, ils leur en doivent procurer une autre

morale, & chrêtienne, pour les mettre en la voïe de leur ſalut; puiſque c'eſt par ce moïen, comme nous avons dit avec S. Paul, qu'ils ſe pourront eux-mêmes ſauver. Or, Chrêtiens, cette ſeconde vie que les parens doivent procurer à leurs enfans, n'eſt pas comme la premiere, qui ſe communique en un inſtant, & tout à la fois; mais celle-cy demande bien du temps, bien des ſoins, des aſſiduitez penibles, une application conſtante, & ſouvent même, bien des frais & de grands travaux; mais c'eſt, encore une fois, par ces ſoins, par ces peines & ces travaux, que les peres & les meres doivent ſe ſanctifier.

Monique avoit bien compris cette importante obligation, & quand la voix de la nature ne l'eût point inſtruite ſur ce point, le precepte que Dieu en a fait à tous les Chrêtiens par la bouche de l'Apôtre, [illegible]met au deſſous des Infideles, celui qui manque à ce juſte devoir, & les ſentimens de pieté, dont elle étoit penetrée, l'auroient ſans doute portée à le remplir; elle auroit inſtamment ſouhaité de ſe conſacrer entierement à Dieu, dans un état plus parfait que celui du mariage; mais s'y voïant engagée par l'ordre de la Providence, qui avoit ſes vuës & qui vouloit en faire naître le plus grand Docteur de l'Egliſe; elle ne tombe point dans l'inconvenient, que l'Apôtre enviſage comme inſeparable de cet état, qui eſt de partager le cœur, & de n'être à Dieu qu'à demi, à cauſe de la complaiſance & de l'affection, que les perſonnes unies par ce lien, doivent avoir l'une pour l'autre; Monique fut toujours à Dieu

Digitized by Google

toute entiere, & fit un moïen de s'y attacher plus étroitement des charges mêmes, & des obligations de son état, dont la premiere est l'instruction de ses enfans ; c'est pourquoy elle en fit la premiere regle de son devoir, & crut qu'elle ne pouroit se rendre plus agreable à Dieu, qu'en apprenant à ce fils à le servir, en lui imprimant sa crainte, que l'Ecriture appelle le commencement de la sageſſe, & enfin de le former de bonne heure à la pieté & à la vertu. Elle s'y sentoit d'autant plus obligée, qu'ayant un mari payen, qui se conduisant lui-même par d'autres maximes, n'inspiroit à cet enfant, déja trop disposé à les recevoir, que des sentimens ambitieux, des desseins de se pousser dans le monde, d'y faire sa fortune, de parvenir à quelque employ honorable, & de faire un établissement avantageux, *secundùm elementa mundi*, comme parle saint Paul, c'est la premiere leçon que les enfans apprennent, si on ne leur imprime de bonne heure des sentimens plus chrêtiens. *ad Coloss. 2.*

Cette pieuse Mere comprit bien que cette obligation la regardoit toute seule, & qu'un homme du caractere de son époux, nourri dans les tenebres du Paganisme, au lieu de conspirer avec elle dans un si loüable dessein, étoit plûtôt capable de gâter & de corrompre le riche naturel d'Auguſtin, dans lequel elle remarquoit une vivacité d'esprit surprenante, une pénetration au dessus de son âge, & un genie superieur, qui luy faisoit esperer d'en faire un jour un grand homme, si elle pouvoit le tourner du côté de la vertu. Auguſtin ne répondit pas si-tôt aux soins empres-

ſez d'une ſi ſainte Mere ; parce qu'en effet les exemples & les maximes du pere plus conformes à ſon naturel ardent & ambitieux l'entraînerent bien-tôt dans les débauches, & dans le libertinage d'une jeuneſſe déreglée. Ah Dieu ! quel ſujet de triſteſſe & de douleur pour cette Mere, qui n'avoit rien épargné pour donner une vertueuſe éducation à ce fils, qu'elle aimoit tendrement, mais qui l'aimoit comme une Mere chrêtienne, qui avoit plus à cœur le ſalut de ſon ame, que l'établiſſement de ſa fortune, quelque avantageuſe qu'elle fût ; le témoignage de ſa conſcience, qui n'avoit rien à ſe reprocher là-deſſus, pouvoit bien la diſculper devant Dieu, & devant les hommes ; mais non pas la diſpenſer de continuer ſes ſoins auprés de ſon fils, ni ſes ſollicitations auprés de Dieu ; inſtructions, exemples, avertiſſemens, menaces & careſſes, tout eſt mis en œuvre à propos, & en ſon temps, & elle n'oublie rien de ce qui peut faire impreſſion ſur l'eſprit encore tendre d'Auguſtin : & peut-être qu'Auguſtin, qui avoit de trés bonnes inclinations, parmi quelques-unes de mauvaiſes, eût ſuivi déſlors les leçons de ſa Mere, ſi celles du pere, fortifiées pas les exemples du dehors n'euſſent prevalu ; parce qu'outre que l'impreſſion, que l'exemple du mal fait ſur les enfans, eſt vive & continuelle ; elle eſt encore aidée de la corruption de nôtre nature qui ſe porte toujours d'elle-même vers le déreglement. Mais quoy ? des ſoins ſi aſſidus, une application ſi conſtante, des inſtructions ſi ſalutaires, ſeront-elles donc inutiles, & ſans fruit ? voila ce qui a cauſé

les

les premieres douleurs de Monique, de faire une funeſte experience que les enfans heritent plûtôt des vices de leurs Parens, que de leurs vertus.

Ce qui la conſola dans ce malheur, fut qu'étant enfin venuë à bout, par ſa patience, & par ſa douceur, de l'humeur farouche de ſon mari, qu'elle attira à la foy, & qu'elle vit mourir en veritable Chrêtien; elle conçut une grande eſperance de ramener ſon fils par la même voye. Elle diſoit de l'un, en parlant à Dieu, que luy ayant donné un Lion, elle luy rendoit un agneau; qu'elle avoit épouſé un Payen, mais qu'elle tenoit ſon mariage trop heureux d'avoir verifié en ſa perſonne l'oracle de S. Paul, d'avoir ſanctifié un époux infidele par une femme fidele; elle avoit trop de confiance en la miſericordieuſe bonté du Seigneur, qu'elle venoit d'éprouver dans la converſion de l'un, pour deſeſperer du retour de l'autre; elle comptoit que les ſentimens qu'elle avoit inſpirés à Auguſtin dés ſes premieres années, ſe réveilleroient un jour, quoi qu'ils fuſſent alors bien aſſoupis par les déreglemens de ſa vie. Or cette eſperance & cette reſignation à la divine volonté doit ſans doute être regardée comme une vertu heroïque dans une mere, pouſſée d'un ſi juſte & d'un ſi ſaint deſir du ſalut de ſon fils; & le retardement de ce deſir étoit la plus fâcheuſe épreuve, à laquelle ſa conſtance pouvoit être miſe, comme ſaint Auguſtin le témoigne lui-même, lors qu'il raporte que dans une fâcheuſe maladie, qui le reduiſit à l'extremité, ſa pieuſe Mere eût été inconſolable,

s'il fût mort en l'état où il étoit alors, plongé bien avant dans ſes deſordres, & dans la diſgrace de ſon Dieu. Mais Dieu fit grace au fils en conſideration de la pieté de la Mere. Ce fruit de benediction n'étoit pas encore meur, & elle eſperoit toûjours que les ſemences de pieté qu'elle avoit jettées dans ſon cœur, ne manqueroient pas de le produire en ſon temps.

Or quoi que les dereglemens d'Auguſtin ayent trompé le premiers ſoins de ſa Mere; Dieu, qui fait tout réüſſir à l'avantage de ſes Elûs, permit qu'ils furent l'occaſion & le moyen de ſanctifier toûjours de plus en plus ſainte Monique, qui ne ceſſa jamais de plaindre ce fils, de l'avertir, & de lui repreſenter avec autant de force que de douceur, le danger où il étoit de ſon ſalut; de maniere que ſa patience, ſon zele, & ſa charité redoubloient à meſure qu'Auguſtin s'engageoit plus avant dans ſes débauches. Ainſi les deſordres du fils ont donné ſujet à l'accroiſſement de la ſainteté de la Mere, par les ſoins, les inquietudes, & toutes les peines qu'elle prît pour l'en retirer; parce que tout cela luy donnoit occaſion d'exercer toutes les vertus chrêtiennes dans la plus haute perfection; la foy & l'eſperance luy faiſoient regarder cette ame creée pour le Ciel, comme un precieux dépôt que Dieu lui avoit confié; la charité & le zele s'unirent à l'amour naturel, pour marquer l'amour qu'elle avoit pour Dieu; la patience, la douceur, la ſoumiſſion aux ordres de la Providence parmi tant de chagrins, & de ſi ſenſibles déplaiſirs, l'éleverent enfin à

une haute sainteté, parce que ce sont les voïes que Dieu a marquées aux Peres & aux Meres pour y arriver. Certes je ne m'étonne plus si S. Paul nous assûre que le salut des Peres & des Meres est attaché au soin qu'ils prennent de l'éducation de leurs enfans ; puisque ce seul devoir renferme toutes les obligations d'un Chrêtien, que Dieu a mis en cet état.

C'est, Peres & Meres, sur l'exemple de cette grande Sainte que vous devez envisager le soin de vos enfans comme vôtre premier devoir ; priant souvent pour eux, les offrant à Dieu, prenant en patience les chagrins qu'ils vous donnent, & ne desesperant jamais de les ramener de leurs égaremens, & de les faire rentrer dans les voyes du salut ; toutes les autres bonnes œuvres ausquelles vous vous appliquez doivent être en vuë de celles-cy ; persuadez comme vous le devez être, que toutes les autres que vous exercez, visites des pauvres, assistance des malades dans les hôpitaux, assemblées de charité, secours spirituels, & temporels que vous procurez aux plus miserables, & aux plus abandonnez, que toutes ces actions, dis-je, sont souvent des œuvres de surérogation ; mais que vôtre devoir essentiel est de vaquer à l'éducation de vos enfans. C'est à dire, que vôtre charité ne doit s'étendre sur les autres, qu'après que vous aurez rempli cette importante obligation. C'est de là que le grand Apôtre juge de la vertu & de la sainteté d'une veuve, & par-là qu'il commence les informations de sa vie & de ses mœurs, *si filios educavit* ; & si les vertus qu'on pratique en s'acquitant 1. ad Tim. 5.

d'un devoir si juste, n'ont pas tant d'éclat ; elles sont en recompense plus solides, plus dans l'ordre de vôtre état, & celles que Dieu attend plus particulierement de vous : mais avançons.

Psalm. 115. Monique, aprés la mort de Patrice son époux, pouvoit bien dire à Dieu ces paroles du Prophete, *dirupisti vincula mea*, vous avez, mon Dieu, rompu mes liens, & rien ne peut maintenant m'empêcher d'être toute à vous, sans partage & sans division ; elle s'y consacra en effet plus parfaitement, quoi quelle eût toujours été à lui dés ses plus tendres années : mais Augustin son fils fut comme le lien & le nœud qui l'y attacha plus étroitement ; je veux dire, qu'il luy fut une occasion de s'y tenir inviolablement unie, par des prieres plus assiduës & plus ferventes, par des jeûnes plus rigoureux & par des aumônes plus abondantes, afin d'obtenir la conversion de ce fils, qui de son côté se voyant plus en liberté & comme devenu maître de sa conduite, par la mort d'un pere, lequel s'étant converti luy-même, & fait Chrêtien, n'eût pas manqué de reprimer ses desordres, se voyant, dis-je, en pleine liberté, ne pensa plus qu'à se divertir, en sorte que se mettant peu en peine des avertissemens de sa mere, & devenant de jour en jour plus dereglé, il tomba du vice dans l'heresie, & du libertinage des mœurs dans un libertinage de creance ; jusque là qu'il donna dans les erreurs extravagantes des Manichéens, qui reconnoissoient deux premiers principes, opposez l'un à l'autre, & deux divinitez, dont l'une

Digitized by Google

vouloit le bien & l'autre vouloit le mal. On ne peut assez s'étonner qu'un esprit du caractere de celuy d'Augustin, ait pû approuver une si chimerique opinion ; & encore plus l'embrasser avec un tel entêtement, qu'il ne la deffendit pas avec moins d'opiniâtreté que s'il en eût été luy-même l'auteur, se faisant un merite de la soûtenir contre quiconque ; s'étant même rendu si redoutable par la force & la vivacité de son esprit, qu'il se trouvoit peu de personnes qui pûssent tenir contre lui, & peu qu'il ne pervertît ou qu'il n'ébranlât par la subtilité de ses sophismes. L'Eglise en gemissoit, & regardoit Augustin comme son plus grand ennemi, en même temps que les Manichéens le consideroient comme le principal appui & le grand défenseur de leur parti.

Quelle humiliation pour un si grand genie ! & de quoy n'est point capable l'esprit humain, lors qu'il se veut conduire par ses propres lumieres, & se faire lui-même l'arbitre de sa creance & de sa foy ? mais quel nouveau sujet de tristesse & de douleur pour Monique ? qui voit ce fils élevé avec tant de soin, & cultivé par les plus sages Maîtres, tombé dans un abîme d'erreurs & de vices ; & dont l'esprit gâté par l'heresie, & le cœur corrompu par les passions les plus honteuses, alloient de tenebres en tenebres, & de precipice en precipice, comme il l'avouë luy-même dans ses Confessions. Hé quoy ! disoit-elle, n'ai-je donc tant pris de peine à luy inspirer les principes de la foy que pour le voir ensuite en étouffer tous les sentimens ? ne l'ay-je nourri dans le

ſein de l'Egliſe que pour en devenir le perſécuteur ? & ne l'ay-je inſtruit des veritez d'une ſi ſainte Religion, que pour les combatre un jour ſi opiniâtrement ? Si je l'avois vû mourir dans ſa plus tendre jeuneſſe, j'adorerois les deſſeins de la divine Providence, de me l'avoir ravi, peut être pour mon bien, & pour me détacher de toutes les choſes de la terre ; mais de le voir hors de l'Egliſe, de penſer que j'ay porté dans mon ſein celuy qui ne ſemble né que pour la combatre, que celui que je n'élevois que pour la gloire du Seigneur, leve l'étendart contre lui, & devienne ſon plus grand ennemy ? c'eſt ce qui m'ôte tout ſujet de conſolation : ô Dieu ! ne me laiſſez vous donc au monde, que pour ſervir d'exemple de patience dans la plus ſenſible douleur dont le cœur d'une mere puiſſe être penetré !

Telles étoient les plaintes & les ſentimens de cette pieuſe mere, qui vivoit dans une continuelle amertume de cœur ; juſqu'alors elle avoit gémi ſur les deſordres de ſon fils, comme d'un libertin, & elle eſperoit que l'âge y apporteroit quelque remede ; mais elle le pleure maintenant comme heretique, parce que ſon eſprit n'étant pas moins perverti que ſon cœur, elle n'avoit plus d'eſperance que dans la miſericorde de Dieu, qui ſeule pouvoit le retirer de ce profond abîme ; c'eſt pourquoi elle ne partoit point des Egliſes & de devant les Autels, où elle faiſoit un continuel ſacrifice de prieres, & s'offroit elle-même comme une victime, pour détourner la colere de Dieu, qui ne pouvoit châtier plus

rigoureusement Augustin en cette vie, que de l'abandonner aux desirs de son cœur, & aux égaremens de son esprit. Mais l'on peut dire aussi que plus le fils se souilloit par ses desordres, plus la mere se purifioit par ses larmes; plus l'un s'éloignoit de Dieu par le vice & par l'erreur, plus l'autre s'en approchoit par une vive foy, & par une confiance inébranlable; plus la charité du fils se refroidissoit, plus celle de la mere s'embrasoit; parce que sa douleur étoit l'effet d'un zele semblable à celuy qui faisoit dessecher le Prophete, *vidi prævaricantes & tabescebam*; les jeûnes mêmes qu'elle continuoit, & les aumônes qu'elle faisoit, autant que ses moiens le pouvoient permettre, n'aïant point d'autre fin que la conversion d'un pecheur, étoient animées de la plus pure charité: & voila comme elle se sanctifia, en ménageant auprés de Dieu le salut & la conversion de son fils. *Psalm.* 118.

Mais elle se confia tellement dans le secours du Ciel, qu'elle ne négligea aucun des moïens humains: elle étudia toutes les ouvertures pour faire entrer en son cœur quelque parole de vie, qui le fit rentrer dans luy-même; elle s'adressa à tous les gens de bien, & à toutes les personnes sçavantes & éclairées, aux uns pour le retirer du vice, & aux autres pour le désabuser de ses erreurs; elle crut qu'il importoit peu, par où l'on commençât à le gagner; parce qu'elle se persuadoit, que s'il pouvoit revenir de ses jeunesses, & mener une vie plus reglée, il reviendroit bien-tôt de l'entêtement qu'il avoit pour ses opinions; & ré-

ciproquement que ſi on le pouvoit rapeller à la foi, & lui faire reprendre ſes premiers ſentimens, il quitteroit bien-tôt ſes deſordres : parce que comme la foy & la mauvaiſe vie ne peuvent long-temps demeurer enſemble, auſſi la veritable vertu ne peut long-temps ſubſiſter avec l'opiniâtreté dans l'erreur contre la foy : c'eſt pourquoi elle l'attaque tantôt d'un côté & tantôt de l'autre ; elle luy procure la converſation des plus ſaints & des plus ſçavans, dans l'eſperance que leur exemple & leurs bons diſcours le pourront toucher ; juſques-là qu'un grand Evêque ſe voïant importuné par les larmes & par les inſtances que Monique lui faiſoit, pour entrer en converſation avec ſon fils, lui dit par un eſprit prophetique, conſolez-vous mere déſolée, un enfant de tant de larmes & de tant de prieres, ne peut être abandonné de Dieu, *fieri non poteſt, ut filius iſtarum lacrymarum pereat.* C'eſt l'aſſûrance, que le Ciel même luy en donna, par une viſion conſolante, qui luy repreſenta ſon fils ſur une même regle avec elle.

Cette aſſurance neanmoins ne lui fit rien relâcher de ſes ſoins, elle épie tous les momens favorables pour luy dire toujours quelque bon mot ; & quand elle ne pouvoit lui parler, parce qu'Auguſtin n'avoit pas moins d'adreſſe pour s'en défaire, que Monique avoit de zele pour le pourſuivre ; elle faiſoit parler ſes yeux ; de ſorte que ce fils qui avoit le cœur tendre, & un riche naturel, ne pouvant tenir contre tant d'attaques, prit le parti de la quiter & de s'enfuïr en Italie ; ce

qui redoubla les craintes & les douleurs de cette mere, qui le suivit jusqu'à Milan, où elle apprit qu'il avoit resolu de s'établir ; c'étoit là, où Dieu flechi par les prieres & par les larmes de Monique, déploïa les richesses de ses misericordes envers Augustin, car cette pieuse mere l'ayant trouvé déja fort ébranlé, par le dégoût qu'il avoit de la doctrine des Manichéens, & par les remords de sa conscience ; elle lui ménagea des entrevuës, & des conferences avec S. Ambroise, dont Dieu se servit pour mettre la derniere main à ce grand ouvrage, afin d'essuïer les larmes de cette mere affligée, & couronner sa perseverance, par l'accomplissement du plus ardent de ses desirs. Ce qui nous apprend, Chrêtiens, à ne desesperer jamais du salut de personne, pour abandonné qu'il nous paroisse ; la misericorde de Dieu a ses ressources, qui, pour nous être inconnuës, ne sont pas moins efficaces ; & comme c'est une verité constante, que Dieu attache le salut des uns aux prieres des autres, c'est particulierement par-là, que chacun peut exercer la fonction de Pasteur & d'Apôtre, dans sa famille, par les prieres, & les bonnes œuvres, qu'on offre à Dieu, pour ceux qui la composent ; comme a fait sainte Monique, qui a donné une seconde fois la vie à S. Augustin, comme luy-même le reconnoît : mais après l'avoir enfanté avec tant de douleur, elle ressentit ensuite autant de joye & de consolation qu'elle avoit versé de larmes ; *mulier cum parit, tristitiam habet ; cum autem peperit puerum, jam non meminit pressuræ, propter gau-* Joan. 16.

dium, quia natus est homo in mundum. C'eſt ma ſeconde Partie.

II. PARTIE. Comme l'Ecriture, Meſſieurs, apporte pour exemple d'une triſteſſe inconſolable, & d'une douleur accablante, la triſteſſe & la douleur d'une mere, qui a perdu ſon fils unique à qui elle avoit donné toute ſa tendreſſe ; il me ſemble que l'on peut auſſi ajoûter, qu'il n'y a point de joye plus ſenſible, ni de conſolation qui égale celle de cette même mere, laquelle aprés avoit long-temps pleuré ſon fils comme mort, le verroit non ſeulement en pleine ſanté, mais de plus, élevé à une haute fortune, & en état de lui donner des marques réciproques de tendreſſe & d'affection. Ce fut le tranſport de joïe, où ſe laiſſa aller le ſaint Patriarche Jacob, quand il apprit que ſon fils, dont la perte luy avoit coûté tant de larmes, étoit non ſeulement plein de vie ; mais tout puiſſant dans l'Egypte, le Miniſtre d'un grand Etat & le favori d'un grand Roy : ce ſaint Patriarche ſembla revivre à cette nouvelle, & ne put s'empêcher de faire éclater les ſentimens de ſon cœur, *ſufficit*, s'écria-t-il, *ſi adhuc Joſeph filius meus vivit, vadam, & videbo illum antequam moriar.* Je n'ay plus rien à ſouhaiter au monde aprés cela ; il faut qu'avant de mourir, j'aye le bonheur de le voir, & je mourray content. C'eſt de cette joye, que le pere de l'enfant prodigue ſentit ſes entrailles émuës à la vûë de ſon fils, quand il fut de retour, il courut au-devant de luy pour l'embraſſer, tout indigne qu'il étoit de ſes careſſes : il fallut que toute la maiſon prît part à ſa joye, par un feſtin.

Genes. 45.

somptueux ; & il ne rendit point d'autre raison de ce procedé, à son autre fils, qui le trouvoit mauvais, sinon, *frater tuus mortuus erat, & revixit, perierat, & inventus est* : n'est-il pas juste de rendre ma réjoüissance publique ; puisque mon fils, que j'ay cru mort, a recouvré la vie, & que j'ay retrouvé celuy que j'avois perdu ? Cette joye en effet est si sensible, qu'il s'est trouvé des meres, qui aïant eû assez de force pour résister à la violence de la douleur, à la nouvelle de la mort de leurs enfans, n'ont pû soûtenir l'excez de leur joïe, quand elles les ont recouvrez, & elles ont expiré en les embrassant. *Luc.* 15.

Or si les sentimens naturels en sont venus jusque là, ceux que la grace excita dans le cœur de sainte Monique, à la vûë d'Augustin changé & converti, furent d'autant plus sensibles, que la vie de l'ame, que ses larmes luy avoient renduë, luy étoit infiniment plus chere, que la vie du corps, qu'elle luy avoit donnée ; car c'est le témoignage qu'en rend luy-même ce grand Saint, *mater carnis meæ salutem meam sempiternam cariùs parturiebat corde casto.* Certes je puis du moins mesurer l'excez de sa joïe & de sa consolation, par la grandeur de sa tristesse & de ses douleurs, comme faisoit le saint Roy Prophete, *secundùm multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* Ce fut donc la premiere consolation de cette grande Sainte devoir son fils changer tout à coup de sentimens & de mœurs. Consolation si grande & si sensible, qu'elle lui fit *Psalm. 93.*

blier l'excez de ſes triſteſſes, & les douleurs de cét enfantement ſpirituel, en voïant, non un homme venir au monde, comme dit l'Evangile, mais une ame naître à la grace, aprés l'avoir pleurée comme morte par le peché; non augmenter le nombre des enfans de colere comme dans ſa premiere naiſſance; mais pour être un enfant de benediction, qui portoit par cette regeneration celeſte, le caractere d'une adoption divine, & toutes les marques d'un Predeſtiné. Cette joïe eſt ſi juſte, ſi ſainte & ſi grande en même temps, que le Fils de Dieu nous aſſure que tout le Ciel y prend part, & qu'elle eſt capable de faire un nouveau ſurcroît de bonheur juſques dans le ſejour même de tous les delices: *Ita dico vobis gaudium erit in cælo ſuper uno peccatore pœnitentiam a gente.* Luc. 15.

En effet s'il faut meſurer la grandeur de la joïe que l'on reſſent à la grandeur du bien que l'on ſouhaite, à l'ardeur du deſir dont on l'a ſouhaité, & enfin à la longueur des peines & des travaux qu'on a ſouffert pour l'obtenir; ſouvenez-vous donc avec quelle paſſion cette pieuſe Mere a demandé la converſion d'Auguſtin, retracez dans vôtre eſprit les larmes qu'elle a verſées, les vœux & les ſoupirs qu'elle a pouſſé vers le Ciel: penſez à ces empreſſemens inquiets, avec leſquels elle s'eſt emploïée à cette affaire & aux mouvemens qu'elle s'eſt donnée pour venir à bout de ce deſſein, & vous concevrez que ſa joïe a non ſeulement égalé, mais ſurpaſſé ſa triſteſſe & ſes douleurs: auſſi diſoit-elle à ce fils, qu'elle avoit enfanté une ſeconde fois,

qu'aprés un ſi grand bonheur, elle n'avoit plus rien à ſouhaiter, que le Ciel, *quid hic faciam adhuc, & cur hic ſim neſcio.* Ce ſont les paroles que S. Auguſtin raporte luy-même. Je ne ſçay pas, mon cher fils, pourquoi je demeure encore ſur la terre, & à quoi le Ciel me reſerve : *unum erat, propter quod in hac vita immorari aliquantulùm cupiebam, ut te chriſtianum catholicum viderem, antequam morerer.* Une ſeule choſe me faiſoit deſirer de reſter encore quelque temps en ce monde, c'eſt de vous voir chrêtien par le Baptême, & receu dans le ſein de l'Egliſe, par l'abjuration de vos erreurs : maintenant que le Ciel m'a accordé ce que j'ay ſi ardemment ſouhaité, je ſuis au comble de ma joie.

Auſſi, Meſſieurs, n'y en a-t il point de plus ſenſible ni de plus conſolante à un chrêtien, que d'aller paroître devant Dieu, aprés lui avoir gagné une ame, & l'avoir obligé en une choſe, qu'il a tellement à cœur. Demandez à S. Paul, quelle eſt cette conſolation, & cette joïe ? il vous dira, qu'elle paſſe mille fois toutes ſes peines, *ſuperabundo gaudio, conſolatione plenus ſum.* Je nage dans la joïe, mon cœur en eſt tellement rempli, que je ne la puis contenir ; & pourquoi grand Apôtre ? quel en eſt le ſujet ? c'eſt que Titus m'a aporté la nouvelle du zele, & de l'ardeur que les Corinthiens témoignent pour le ſervice de Dieu, & de l'heureux changement de leur cœur ; ah ! il n'y a point de joïe comparable à celle-là, & c'eſt pour la même raiſon, qu'il appelle les Philippiens, qu'il avoit convertis à la foi, le ſujet de ſa gloire, ſa cou- 2. ad Cor. 7

ronne, eſt ſon eſperance; parce que le zele qu'il ſentoit pour la gloire de ſon Dieu, lui faiſoit regarder le ſalut de ces ames, comme ſa moiſſon, le prix de ſes ſueurs, & de ſes ſouffrances, & la plus grande récompenſe de ſes travaux.

C'eſt donc en ce ſens que la converſion d'Auguſtin a fait non ſeulement la joïe & la conſolation de ſa mere ſainte Monique, qui l'avoit enfanté à la grace avec tant de larmes & de douleurs; mais de plus elle lui a apporté autant de gloire par les grands ſervices que ce fils converti a rendu à l'Egliſe, qu'il luy avoit cauſé de confuſion par ſes deſordres, & de déplaiſir de le voir combatre la foy & la Religion. C'eſt ce qui paroît par les ſentimens qu'elle témoigna à ce même fils dans l'un des derniers entretiens qu'elle eut avec luy. *Cumulatius hoc mihi præſtitit Deus*, luy diſoit-elle, *ut etiam contemptâ felicitate terrenâ, ſervum ejus te viderem.* Dieu m'a accordé tout ce que je pouvois lui demander; puiſque je vous vois devenu, d'eſclave du monde que vous étiez, ſerviteur de mon Dieu, pour lequel je vous avois élevé, & dans la réſolution de combatre pour ſa gloire, & pour l'avancement de ſon Egliſe, aprés en avoir été l'ennemi déclaré: Dieu ne m'a pas ſeulement ôté l'oprobre où j'étois, d'être mere d'un Heretique, mais il me comble de gloire, par le bien que je prévois que vous ferez pour ſa gloire & pour ſon honneur, & vous êtes maintenant ma joïe & ma couronne, *gaudium meum, & corona mea.*

Jugez en encore, Meſſieurs, par une autre

regle, si la sageſſe, la sainteté & les autres belles qualitez des enfans sont la joïe de ceux qui leur ont donné la vie, comme assûre le Sage, *Filius sapiens lætificat patrem*, l'on peut dire qu'Auguſtin converti, & devenu saint, a non-seulement réjoüi sainte Monique, mais de plus l'a renduë glorieuſe entre les meres, puiſque toute la gloire de ce fils lui est duë & lui revient; non-seulement par un preſſentiment qu'elle eut de sa future grandeur; ce qui est assez ordinaire aux meres, mais pour avoir été témoin de la joïe, que toute l'Egliſe marque de cette converſion, dans la vuë qu'il en sereit l'appui, & l'une des plus fermes colomnes. Car ce fut le sentiment que tout le monde en eut alors, que quelque parti qu'Auguſtin embraſſeroit, il feroit pancher la victoire de ce côté-là, ou du moins, qu'il y feroit un puiſſant contrepoids. De là vient qu'il est le seul aprés saint Paul dont l'Egliſe celebre la converſion, par une fête particuliere; comme étant les deux dont elle a reçû le plus d'honneur, pour la doctrine, & pour les heureux combats, qu'ils ont soûtenus pour sa défenſe; c'est donc à cette gloire que sainte Monique a eû une part toute particuliere, non seulement comme mere de ce grand Docteur, pour luy avoir donné la vie naturelle, mais encore comme mere une seconde fois, par ses soins, par ses inſtructions, par ses avis, par ses prieres & par ses larmes; parce qu'elle l'a enfanté à l'Egliſe, qu'elle lui a obtenu les graces & les lumieres du Ciel, & qu'elle l'a enfin gagné à Dieu, auquel elle l'avoit si souvent offert: comme si une perſonne avoit si bien ménagé l'eſprit

Prov. 10.

d'un vaillant & experimenté Capitaine, qu'il l'eût enfin gagné, & mis de son côté, il auroit par ce moïen affoibli l'ennemi, & procuré un puissant appui au parti où il l'auroit attiré; & feroit en quelque maniere la cause de toutes les victoires que ce parti remporteroit, de toutes les conquêtes qu'il feroit, & de tous les heureux succez, qui ensuite combleroient l'Estat de gloire, & de bonheur. C'est de la même maniere que l'Eglise est redevable à sainte Monique des progrez qu'elle a fait par les armes d'Augustin; les victoires qu'il a remportées sur les Heretiques sont le fruit de ses larmes & de ses prieres, comme les victoires que le peuple de Dieu remportoit sur ses ennemis étoient attribuées à Moïse, qui levoit les mains au Ciel.

Or comptez maintenant ce qu'a fait cet incomparable Docteur; les services qu'il a rendus à Dieu, les erreurs qu'il a étoufées par ses écrits, les Heretiques qu'il a confondus dans les disputes, d'où il est toûjours sorti victorieux, Pelagiens, Priscillianites, Manichéens, Ariens, Donatistes, & tous les autres monstres qu'il a atterrez; comptez par combien de livres & de sçavant écrits, il a éclairé l'Eglise; & les armes qu'il lui a laissées pour combatre ses ennemis dans les siecles à venir; les Conciles où il a assisté, & qui ont opiné sur ses lumieres, les vices qu'il a déracinez, & enfin les glorieux travaux qu'il a entrepris: ce sont autant de couronnes, qu'il faut mettre sur la tête de sainte Monique, qui en qualité de mere du corps d'Augustin, n'a donné qu'un pecheur, mais comme mere de son

ame, & de son esprit, par ses soins, par ses prieres & par ses larmes, a donné a l'Eglise le premier & le plus éclairé de ses Docteurs; ses victoires, ses conquêtes & ses merites appartiennent donc à cette heureuse mere, *ergo opera illius mea sunt*, disoit autrefois celui, qui avoit donné un Heros à sa patrie; les exploits, & les grandes actions de cet homme sont à moy, en quelque maniere, parce que c'est moi qui l'ay formé, & qui l'ay mis en état de combatre & de vaincre; & c'est à juste titre, que je prétend avoir part à sa gloire. Non, grande Sainte, on ne peut vous la refuser sans injustice: & Dieu, qui abaisse & qui releve, comme dit une sainte Veuve, dans l'Ecriture, *qui humiliat & sublevat*, Dieu, dis-je, n'a pas permis que vous fussiez plus long-temps dans la confusion, d'avoir un fils vicieux, & ennemi de son Eglise: vous avez la gloire de luy avoir donné un défenseur & un modéle de sainteté, & l'on peut dire de vous, ce que la glorieuse Mere de Dieu a dit d'elle-même, *ex hoc beatam me dicent omnes generationes*: tous les siecles vous appelleront bienheureuse, d'avoir mis au monde le grand Augustin; sa gloire fera la vôtre, puisqu'il vous la doit toute entiere, aprés Dieu.

1. Reg. 2.

Luc. 1.

Mais comme toute la gloire du monde ne peut être la juste récompense de nos bonnes actions; pour achever, grande Sainte, de vous consoler des travaux d'un enfantement aussi douloureux, qu'a été celui d'avoir procuré la vie de la grace à un si grand Saint!

Conclusion.

Digitized by Google

Dieu vous en reſerve dans le Ciel le prix & la couronne, que je puis appeller avec l'Apôtre, une couronne de juſtice ; puiſqu'elle ne ſe donne qu'au merite, qu'aux travaux, & qu'aux ſouffrances ; & c'eſt de vous que l'on poura dire alors en particulier, *mulier cum parit triſtitiam habet, cum autem peperit, jam non meminit preſſuræ.* En effet elle ne l'eut pas plûtôt vû converti, & dans l'état qu'elle l'avoit ſouhaité ; que comme ſi elle n'eût eû plus rien à faire en ce monde, Dieu l'appelle au Ciel, & voulut qu'elle mourût entre les mains de ce cher fils, qui la pleura à ſon tour, & à qui elle ne demande que des prieres & des ſacrifices aprés ſa mort, pour celle, qui en avoit tant offert pour lui durant ſa vie. Laiſſons donc Auguſtin dans la triſteſſe & dans la douleur, avec le ſoin de la ſepulture du corps de ſa ſainte Mere, pendant que ſon ame épurée par de ſi ſenſibles afflictions, s'envole au Ciel ; c'eſt-là, où Dieu, qui eſſuie les larmes de ceux qui ont ſouffert pour ſon amour, comme parle l'Ecriture, conſole ſainte Monique de tant de peines qu'elle a ſouffertes ; là que ſes prieres, ſes jeûnes, ſes aumônes, ſont comptez pour l'éternité, là enfin, où chacune de ſes bonnes œuvres a ſa couronne preparées & qui répond aux ſervices, qu'elle a rendus à Dieu, en procurant le ſalut de S. Auguſtin.

Oüi l'on peut dire que la couronne de Monique dans le Ciel, eſt compoſée de toutes les autres ; elle a part à celles des Apôtres, pour avoir converti ſon époux à la foi,

Digitized by Google

& enſuite ſon fils ; elle poſſede celle qui eſt propre des Veuves, puis qu'elle a vêcu d'une maniere à ſervir d'exemple à toutes celles qui ſont dans cét état ; les afflictions domeſtiques de la part d'un mari violent & fâcheux, & les perſécutions d'une belle-mere, qu'elle a endurées pluſieurs années avec une patience invincible, lui donnent un rang conſiderable parmi ceux qui ont ſouffert pour Dieu ; la paix qu'elle portoit par tout, & qu'elle s'éforçoit de mettre dans toutes les familles, en accordant tous les differens, & en banniſſant la diſcorde, luy a merité le bonheur, que Dieu a promis aux Pacifiques : mais ſi ceux qui ont enſeigné les autres, & qui les ont mis dans les voïes de la juſtice, brillent dans le Ciel comme des Aſtres éclatans, au témoignage du S. Eſprit, qu'elle couronne n'eſt point dûë à ſainte Monique, pour avoir donné le premier Docteur de l'Egliſe, & pour l'avoir éclairé elle-même, des lumieres de la foi. Ainſi, Auguſtin, qui avoit été le ſujet de ſes douleurs, de ſa triſteſſe, & de ſes travaux, a été enſuite le ſujet de ſa joïe, de ſa gloire, & de ſon bonheur, c'eſt par qu'il l'a adondamment dédomagée des ſoins qu'elle a pris de ſon éducation, des larmes qu'elle a verſées pour ſa converſion, & de tous les travaux qu'elle a emploïés pour ſon ſalut. C'eſt par ces mêmes voïes, Peres & Meres, que vous pouvez vous ſanctifier, à l'exemple de cette grande Sainte ; les ſoins que vous prendrez, les chagrins, & les peines, que vous ſouffrirez de grand cœur,

Digitized by Google

pour élever vos enfans, ſeront le ſujet de vôtre joïe, & la matiere de vôtre couronne; mais il faut que ce ſoit en les élevant pour Dieu, en vous efforçant de les retirer de leurs deſordres, en vous ſervant de tous les moïens pour les former à la vertu. C'eſt par là qu'en contribüant à leur ſalut, vous aſſürerez le vôtre, dans l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE
DE
Ste MADELAINE
DE PAZZIS.

Dilexit multum. *Luc. 7.*

Elle a beaucoup aimé. En S. Luc. ch. 7.

COMME tous les Saints ne ſont grands dans le Ciel, qu'à proportion de leur charité, qui eſt la regle & la meſure de leur ſainteté & de leur bonheur; pour faire en un mot, l'éloge de l'incomparable Madelaine de Pazzis, je n'aurois, Chrêtienne Compagnie, qu'à dire ce que le Fils de Dieu dît autrefois d'une autre Madelaine, & ce qui d'une grande pechereſſe en fit une grande Sainte, laquelle égala les plus hauts Seraphins en l'amour de Dieu: *dilexit multum*; elle a beaucoup aimé. Auſſi tout ce que j'ajoûteray pour remplir ſon Panegyrique ne ſera que les marques, & les effets de cet amour, & ſur tout, dans quelle ſource elle a puiſé cette charité ſi ardente,

dont ſon cœur fut embraſé, auſſi-tôt que ſon eſprit fut éclairé des lumieres de la raiſon. Ce qui la diſtingue de cette autre Madelaine pechereſſe & penitente ; puiſque s'étant conſacrée à Dieu, dés ce moment ; ſa vie n'a été qu'un continuel exercice de l'amour divin ; toutes ſes actions n'ont point eû d'autre principe que les mouvemens de la plus pure charité ; & je puis dire, que ſi jamais quelqu'un a accompli le precepte que Dieu fit dans l'ancienne Loy, & que le Sauveur a renouvelé dans l'Evangile, d'aimer Dieu de tout ſon cœur, de tout ſon eſprit, de toute ſon ame, & de toutes ſes forces, aprés la glorieuſe Mere de Dieu, il y en a peu, qui l'aïent fait plus conſtamment, & dans un plus haut degré de perfection, que cette Sainte dont nous celebrons la memoire aujourd'hui ; puiſqu'elle n'a jamais ſouffert d'autre amour ; mais qu'elle a conſacré à ce divin objet toute l'étenduë & toute la capacité de ſon cœur, qu'elle a employé toutes les lumieres de ſon eſprit, & les plus hautes connoiſſances, qu'elle puiſoit dans la contemplation, & dans un continuel entretien avec Dieu, pour l'aimer plus ardemment ; & qui enfin l'a aimé de toute ſon ame, & de toutes ſes forces ; puis qu'elle ne ſembloit vivre que pour l'aimer, & n'agir que pour le faire connoître, & pour lui marquer ſon amour. Mais pour vous faire voir l'ardeur de ce Seraphin incarné, implorons les lumieres du Saint Eſprit, qui eſt la charité même, & qui en a rempli le cœur de cette grande Sainte : Ce ſera par l'interceſſion de

Digitized by Google

celle que l'Eglise appelle la Mere du saint Amour, en lui disant,

Ave Maria.

C'Est, Chrêtiens, une pure imagination de l'esprit de l'homme, pour representer les effets de l'Amour, de le dépeindre avec des fleches ardentes & embrasées, dont les traits percent les cœurs, & y font des plaïes, qui causent souvent la mort à ceux qui en sont blessez : mais ce qui vous paroîtra peut-être étrange, est que le texte sacré, qui contient la parole de Dieu, & par-consequent la verité même, si simple dans ses expressions, & si éloigné du style figuré des Ecrivains profanes, semble avoir consacré ce langage, quand il parle de la charité & de l'amour de Dieu. Il lui attribuë des fléches & des traits ; il veut que ces traits soient de feu & de flâmes, *sagittas suas ardentibus effecit*, il ajoûte qu'ils penetrent & font des blessures aux cœurs qui en sont frapez, *vulnerasti cor meum, soror mea sponsa* ; & enfin tout ce que l'amour profane a de plus passionné, est employé, pour faire entendre à quel excez un Dieu, qui a bien daigné prendre la qualité d'époux de nos ames, les a aimées. Que si l'amour divin a été si puissant sur le cœur d'un Dieu, je puis bien ajoûter, qu'il a eû le même effet sur de certaines ames choisies, qui ont été blessées des mêmes traits de cette charité, & qui ont constamment aimé Dieu jusqu'à la mort, & par un amour

Psalm. 7. *Cant.* 4.

plus fort que la mort même, comme parle l'Epouse des Cantiques.

C'eſt dans ce rang, Meſſieurs, que je mets aujourd'hui l'admirable Madelaine de Pazzis, dont le cœur fut tranſpercé, comme l'Egliſe chante de celui de la premiere Magdelaine, dont le Fils de Dieu prît la défenſe, & fit lui-même l'éloge ; c'eſt de cette même main, & de ces mêmes traits, qu'a été bleſſée & embraſée nôtre Sainte, qui par un heureux préſage, ou plutôt par une diſpoſition ſinguliere de la divine Providence, quitta le monde, pour entrer en la religion, la même année, le même jour, & dans le même Ordre, que la grande Sainte Thereſe quita la terre pour aller au ciel ; comme celle qui devoit être une autre Thereſe en contemplation, & en l'amour de Dieu, l'heritiere de ſon eſprit, l'image vivante de ſes vertus, & celle qui devoit faire renaître la ferveur de ſa charité. C'eſt pourquoy, pour en faire le Panegyrique, qui ſera plûtôt celui de la charité même, je remarque dans l'hiſtoire de ſa vie, que le Sauveur du monde, qui a été l'unique objet de ſon amour, a particulierement bleſſé ſon cœur, dans les deux états differens, où il nous a marqué les deux plus grands excez de ſa charité immenſe ; ſçavoir dans l'adorable Sacrement de l'Autel, & ſur la croix ; puiſque dans l'un & dans l'autre il s'eſt fait une victime pour nôtre amour. Ce ſont ces deux myſteres que nôtre Sainte a toujours eû devant les yeux, & c'eſt auſſi ce qui a embraſé ſon cœur d'une charité toute divine, qui les luy à fait exprimer en elle-même ;

même ; parce que tout amour tend à la reſſemblance ; l'un lui a inſpiré cét amour divin, de tranſports, de raviſſemens, & de communication intime avec ce Dieu aneanti, & tout changé en amour dans ce myſtere ; l'autre lui a fait naître un amour crucifié, pour ainſi parler, je veux dire l'amour des croix & des ſouffrances, & un deſir ardent de ſe conformer à ce Dieu mort, par une mortification ſurprenante & continuelle. Elle s'eſt unie étroitement au Sauveur, par l'uſage d'un Sacrement qui n'eſt qu'amour ; c'eſt ce qui l'a élevée au plus haut point de la perfection ; elle a porté continuellement la croix du même Sauveur, & c'eſt ce qui a fait de cette Sainte, un modele de patience, de mortification, & de ſouffrances, en quoy conſiſte la reſſemblance, que nous devons avoir avec le Fils de Dieu, & parconſequent la plus haute ſainteté. Ce ſont les deux traits dont la charité a percé le cœur de nôtre Madelaine innocente, qui n'a point cedé en l'amour du Sauveur, à cette autre Madelaine penitente, dont elle a porté le nom ; c'eſt ce qui va faire le ſujet de ſon éloge, & le partage de ce Diſcours.

Quelque grand & ardent qu'ayt été l'amour divin, dont le cœur de cette grande Sainte a été embraſé durant toute ſa vie, & qui a paſſé pour un continuel miracle ; il me ſemble, Chrêtienne Compagnie, que ce n'eſt pas une choſe ſi ſurprenante, quand on conſidere, qu'elle l'a puiſé dans la ſource même de la charité, qui eſt l'adorable Sacrement de l'Autel, lequel de tous les

mysteres de nôtre Religion, est celuy qui nous marque plus sensiblement l'amour inconcevable qu'un Dieu a eu pour nous, celuy que les Saints appellent la fournaise de l'amour, & qu'un sçavant Contemplatif, qui par un sentiment d'humilité a pris le nom d'idiot, nous represente comme un soleil couronné des flâmes de son amour, qu'il repand sur tous ceux qui en approchent, pour les éclairer, & pour les enflâmer à même temps. Il y auroit plûtôt de quoi s'étonner, qu'une personne, qui est comme investie au dehors, & penetrée au dedans de ce feu tout celeste, n'en ressentît point la chaleur, & pût être de glace au milieu de ce brasier ardent. C'est ce que le sçavant Evêque de Paris appelle un miracle du demon, & qui ne peut venir que d'une étrange insensibilité du cœur humain, *diabolico miraculo fit, ut cor humanum inter tot flammas non ardeat.*

C'est donc dans cette source du saint amour, & dans la pensée de ce grand excez de charité d'un Homme-Dieu, que la bienheureuse Madelaine de Pazzi a puisé l'ardeur dont son cœur a été enfin tout consumé; & ne trouvez pas étrange si je vous fais voir, que c'est par ce moyen, que ce même cœur a toujours été étroitement uni à Dieu, par un attachement inviolable, qui est l'effet de l'amour unitif; que comme le feu se communique, change, & transforme en feu tout ce qui lui sert d'aliment; elle a exprimé en ses actions, les prodiges qui se font dans ce divin mystere, par un amour communicatif & transformant; que comme l'amour d'un Dieu y est tout extatis

que, & semble sortir de luy-même, pour se donner tout à nous, la vie de cette Sainte ait été une suite continuelle d'extases & de transports en Dieu, lesquels luy ont fait mener une vie plus divine qu'humaine, comme si elle n'eût vêcu que de Dieu, & pour Dieu. Voïons donc cecy plus en détail.

Premierement comme ce divin Sacrement est un Sacrement d'union, dont il porte même le nom; ce fut-là, où nôtre Madelaine conçut d'abord le desir de se donner toute à Dieu, & de s'attacher uniquement à son service par le motif d'un ardent amour; mais ce fut aprés être prévenuë la premiere d'une singuliere affection de la part de Dieu, qui non seulement la preserva de la corruption du siecle, dés sa plus tendre jeunesse; mais qui lui embrasa le cœur de son amour, si-tôt que sa raison le luy eut fait connoître; le jeu, les parties de divertissemens, & tous les amusemens à quoy se passent les premieres années de l'enfance, n'eurent point de part dans son éducation, dont il semble que Dieu voulut prendre le soin lui-même; elle ne vouloit parler que des choses du Ciel, & de la maniere dont on devoit plaire à Dieu; & marquant dés lors une passion extrême d'apprendre comment il faloit l'aimer, le S. Esprit qui en est un grand maître, lui en fit bientôt concevoir l'importance & les moyens; car instruite comme elle le fut, que le même Fils de Dieu, qu'elle eût souhaité de voir converser sur la terre, pour le suivre par tout, comme une autre Madelaine, que ce même Fils de Dieu, dis-je, demeuroit sur nos

Autels, pour y attendre les hommes, pour y recevoir leurs visites, leur culte, leurs prieres & leurs hommages, elle ne fût jamais sortie de l'Eglise, si on l'eût laissée à sa liberté, aïant toujours les yeux attachez sur le lieu, où on luy avoit appris qu'il reposoit, témoignant tant de desir de le recevoir, quand elle voïoit les autres approcher de la sainte Table, qu'elle concevoit une sainte indignation contre son âge, qui ne luy permettoit pas d'en approcher; disant que c'étoit assez de connoître son Sauveur, & de l'aimer au point qu'elle l'aimoit, pour qu'on luy permît de joüir de ce bonheur; & l'Auteur de sa vie remarque que quand sa mere avoit communié, cette sainte fille se tenoit ce jour-là le plus prés d'elle qu'elle pouvoit, & tâchoit de ne s'en point séparer. Elle couroit avec la même ardeur à toutes les personnes qu'elle avoit veu participer à ce divin mystere, pour s'approcher par ce moïen du moins plus prés de celuy qu'elle eût voulu loger jusque dans son cœur.

C'étoit-là toute sa passion, & si le desir de manger ce Pain de vie, est la meilleure & la plus sainte disposition qu'on puisse apporter pour le recevoir dignement; on peut dire que tout le temps de l'enfance de cette sainte fille, fut une préparation à le bien recevoir; puisque le desir, & l'empressement, dont-elle le souhaitoit, luy faisoit compter les jours qui restoient jusqu'à l'âge, que son Confesseur luy avoit marqué, fût accompli. De sorte que comme le Sauveur du monde, avant que d'instituer cét adorable Sacrement, marqua

à ses Disciples la grandeur du desir qu'il avoit de leur donner ce mets sacré, *desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum*; je puis dire de même de nôtre Sainte, qui ne soupiroit qu'aprés ce Pain des Anges, & qui se persuadoit qu'elle n'auroit plus rien à souhaiter en ce monde, quand ce desir seroit accompli. L'évenement fit bien voir qu'elle ne se trompoit pas, & que c'étoit-là le tresor qui la devoit rendre heureuse, & enrichir des biens du ciel. En effet il n'en est pas des biens de Dieu comme de ceux de ce monde, que l'on souhaite & que l'on poursuit avec ardeur, quand ils sont éloignez; mais dont l'on se dégoûte, & que l'on mépriſe lors qu'on en jouït; nôtre Madelaine connut le prix de ce tréſor, par la poſſeſſion même de ce qu'elle avoit ſi ardemment deſiré. Elle fit ce que dit l'Evangile, elle reſolut de vendre, ou du moins de renoncer à tout, pour l'achepter; je veux dire, que ce fut durant les entretiens qu'elle eut avec son Dieu dans ce divin Sacrement, qu'elle prit la réſolution de quitter le monde pour être toute à celui qui ſe donnoit ſi parfaitement à elle dans ce myſtere. Luc. 22.

Ce fut-là, qu'avec l'amour, dont son cœur fut plus embraſé qu'auparavant, elle reçut des lumieres ſi vives & ſi penetrantes, qu'elles ſuppléerent à celles que l'âge, l'experience, l'étude & la réflexion ont coûtume de donner aux autres; car elles luy firent connoître la vanité du monde, les dangers qu'on y court, les pieges que nos ennemis nous y tendent, & le malheur éternel

auquel ſes biens & ſes plaiſirs aboutiſſent, ce qui la fit reſoudre de le quiter au plûtôt, pour ſe conſacrer à Dieu dans quelque auſtere Religion, qu'elle regardoit comme un aſyle, & comme un port aſſuré pour éviter les naufrages, où elle voïoit tant d'autres perir miſerablement. Elle ne balança pas long-temps ſur le choix du lieu, & de l'Ordre où elle pouroit être à Dieu plus avantageuſement ; le même attrait qu'elle ſentoit pour le ſaint Sacrement de l'Autel, où elle avoit goûté les premieres délices que l'on reſſent à ſon ſervice, & les graces extraordinaires qu'elle y recevoit, luy tinrent lieu de vocation : elle ne douta point que l'Ordre des Carmelites, où les communions étoient plus frequentes, ne fût le lieu où Dieu l'apelloit, & que l'avantage de recevoir plus ſouvent ſon Sauveur, ne fût un ſuffiſant motif pour la déterminer & pour la porter à pourſuivre avec tout l'empreſſement imaginable, ce bien qu'elle enviſageoit comme la ſource de tout ſon bonheur, & le moyen d'y ſervir Dieu de la maniere que lui-même lui inſpiroit. Auſſi luy en facilita-t-il l'entrée, nonobſtant tous les obſtacles, tant du côté de ſes Parens, qui avoient d'autres vûës ſur elle ; mais que leur pieté fit enfin ceder à celles de Dieu ; que du côté de la maiſon même dont elle avoit fait le choix, qui la mit à toutes les épreuves : jamais vocation ne ſe trouva plus forte & plus conſtante ; auſſi avoit-elle été priſe au pied des Autels, & avoit été inſpirée par celuy, qui eſt la nouriture des forts, lequel donne du courage aux perſonnes les plus fo-

bles & les plus timides de leur naturel ; mais elle fit encore mieux paroître dans la suite, la grandeur & la force de son amour.

Car comme les choses se conservent, & se perfectionnent par les mêmes principes, qui leur ont donné l'être ; ce même Sacrement, qui avoit allumé les premieres flâmes de cét amour celeste, luy en donna aussi les accroissemens : c'étoit le sujet ordinaire de ses ferventes oraisons, de penser à l'excez d'amour que le Sauveur témoignoit aux hommes en cet état ; & comme elle avoit continuellement cet adorable mystere dans l'esprit, elle en parloit sans cesse, & ne se lassoit jamais de l'admirer. Desors elle se fit une loy de luy rendre visite trente fois chaque jour ; & quand les occupations de l'obeïssance ne luy permettoient pas de s'en aquiter, elle y satisfaisoit durant la nuit, qu'elle y eût passé toute entiere si l'on ne se fût point opposé à sa ferveur ; elle avoit même disposé sa celule en sorte qu'elle avoit toûjours les yeux & le visage tournez vers le lieu, où il reposoit ; comme le Prophete Ezechiel étant dans les fers de Babylone, & parmi les Assyriens, avoit toujours l'esprit & le cœur vers Jerusalem, où avoit autrefois été le temple du Dieu vivant, & dont il ne restoit alors que les ruïnes ; il se tournoit mille fois le jour de ce côté-là, & sembloit vouloir s'unir aux precieux restes de ce lieu, que la majesté de Dieu avoit rempli. On peut dire le même de cette grande Sainte, c'étoit le centre où son inclination la portoit ; c'étoit l'aiman qui l'attiroit, elle sembloit toujours inquiete,

jusqu'à ce quelle se fût colée à cet objet de ses affections & de tous ses desirs.

Mais ce qui donna la derniere perfection à sa charité fut, que comme l'amour tend à la ressemblance, elle s'efforça d'exprimer celuy, que le Fils de Dieu nous a marqué dans ce même Sacrement, par un amour unitif, communicatif & transformant, qui en sont les propres caracteres, que le Sauveur lui revela luy-même un jour, dans une de ses communions; & tout mystiques que soient ces termes, & inconcevables à tout autre, qu'à ceux qui les experimentent, il semble, Messieurs, qu'ils se rendirent sensibles à Madelaine, qui commença d'abord par où les autres finissent; ce fut de s'unir étroitement à Dieu de cœur & d'esprit, comme cét Homme-Dieu s'unit de corps à nous dans ce divin mystere, qui porte pour ce sujet, le nom de communion, parce qu'il doit y avoir une union reciproque entre Dieu & l'ame qui le reçoit. Je ne m'étendray pas icy à vous representer comme le Sauveur dans ce Sacrement s'unit à nous si intimement, qu'il semble ne faire qu'une même chose avec nous, en nous servant de nouriture qui devient une partie de nous-mêmes; il me suffit de vous dire, aprés les Docteurs, que c'est la plus grande, la plus étroite, & la plus intime de toutes les unions; mais je vous diray, que ce fut le modele, que Madelaine se proposa, & en quoy elle crut que consistoit la veritable charité; elle ne voulut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu, aprés avoir renoncé à la sienne propre, par le vœu d'obéissance; & un

jour aïant ressenti un tel effort de l'amour de Dieu, qu'elle en tomba par terre, sans parole, sans poux, sans mouvement & presque sans aucun signe de vie, aprés qu'elle fut revenuë, elle prononça les mêmes paroles que dit saint Paul, lors que le Fils de Dieu l'appella & le convertit, *Domine, quid me vis facere?* Seigneur que voulez-vous faire de moy, ou que je fasse pour vous? elle n'eut plus d'autre desir que de luy plaire, ni d'autre employ que d'étudier la volonté de Dieu, pour la suivre comme la regle inviolable de son devoir, & pour ne s'en écarter jamais. *Act.* 9.

Personne ne disconvient que c'est ce qui fait la plus haute sainteté, & le comble même de la perfection, où peu de personnes arrivent; parce que l'amour propre, & le panchant de la nature corrompuë y apportent de puissans obstacles, & qu'il faut bien donner des combats pour les surmonter. De-là vient que la plûpart de ceux qui s'efforcent d'aquerir la perfection dans l'état religieux qui en est une école, employent presque toute leur vie à combatre leurs deffauts, & à se défaire de leurs imperfections, qui les empêchent de s'unir à Dieu: mais nôtre Madelaine trouva une voye abregée pour en venir à bout tout d'un coup, ce fut de les consumer par le feu de la charité, qu'elle puisa dans l'adorable Sacrement de l'Autel, qui en est la source. L'amour propre qui prend naissance avec nous & qui ne meurt qu'avec nous-mêmes, se trouva éteint aux premieres ardeurs qu'alluma ce feu sacré, de maniere que rien ne l'empêcha plus d'être toute à Dieu, & de s'y

unir inſeparablement par un dépoüillement parfait de toutes les choſes de la terre, pour ne penſer qu'à Dieu, & n'aimer au monde que luy.

Elle en vint juſqu'à devenir inſenſible à l'honneur, à la gloire, à ſa reputation, à quoi elle ne daignoit pas ſeulement penſer, bien loin d'avoir ces égards & ces ménagemens qu'y ont tant d'autres, même aprés avoir renoncé à tout le reſte; rien ne fut capable de la ſeparer de Dieu, ni de la charité qu'elle avoit pour luy, comme S. Paul, & enfin elle parvint en peu de temps à ce haut degré d'union, qui approche de celle, que les Bienheureux ont dans le Ciel avec le ſouverain Bien. Auſſi en prît-elle le modele ſur celle que Dieu a bien daigné contracter avec nous dans l'Euchariſtie, elle conſidera que pour en venir à bout, un Dieu s'y étoit anéanti, & avoit renoncé à ſa gloire, à ſa majeſté & à tout ce qui l'éleve au deſſus de ſes creatures, elle fit réflexion qu'il y étoit ſoumis à la parole d'un homme, dépoüillé de tout ce qui eſt le plus propre d'un corps, réduit à un point, dépendant de la volonté des autres, ſouffrant toutes les indignitez des Pecheurs, dans l'état, en un mot, le plus proche du néant, afin de ſe couler juſque dans nôtre cœur: C'eſt ce que Madelaine ne put faire dans la nature, pour s'unir à ſon Dieu: mais ſon amour trouvera le moïen de le faire dans ſes mœurs, ſon eſprit ſera anéanti par une profonde humilité; ſa volonté ſera parfaitement ſoûmiſe à tous ſes ordres, & à toutes les perſonnes qui ont authorité ſur

elle ; elle n'aura nul attachement pour aucun bien creé, quel qu'il puisse être ; elle se renoncera enfin elle-même, pour s'attacher uniquement à Dieu. Et voila cette union si parfaite dont elle a trouvé le motif & le modele dans ce divin Sacrement ; aussi avoit-elle coûtume de l'enseigner aux autres, & particulierement aux Novices dont on luy donna la conduite, ausquelles elle disoit sans cesse, qu'elle ne connoissoit point de voye plus sûre & plus facile pour s'unir à Dieu, & pour arriver à la perfection de la charité, que l'usage de cet adorable mystere.

Ce fut dans cette même fournaise de charité, qu'aprés s'être si étroitement unie à Dieu, elle se sentit embrasée d'un ardent desir de le faire connoître & aimer de tout le monde ; C'est ce que les Saints appellent l'amour communicatif, dont brûloit S. Paul, quand il souhaitoit d'être anathême pour ses freres. Ce fut de ce même trait de la charité, dont le cœur de Madelaine de Pazzi fut transpercé, & qui la porta à des ferveurs si excessives, que ne se possedant pas elle-même, elle accusoit tous les hommes d'insensibilité ; couroit par tous les endroits de la maison, & s'écrioit de toutes ses forces : Venez ames faites à l'image de vôtre Dieu, venez aimer ce Dieu qui vous a tant aimé ; tantôt par ce même excez de zele & de ferveur, elle souhaitoit une voix assez forte pour se faire entendre aux quatre coins du monde, afin de porter tous les hommes à aimer celui qui les aimoit avec tant d'ardeur.

Elle s'étoit même fait un l'ângage tout par-

ticulier, en apellant Dieu du nom d'amour; & par un saint transport, qui l'eût fait prendre pour une personne hors de soy, si on ne l'eût connuë d'ailleurs; l'esprit de Dieu la possedoit tellement, qu'elle ne pouvoit retenir ses soupirs, ni s'empêcher d'éclater, quelquefois même en presence de tout le monde qui l'écoutoit avec respect & avec étonnement, répeter ces paroles, ô amour de mon Dieu, que vous êtes peu connu! que vous êtes peu aimé! si vous ne trouvez point où vous reposer; venez à moy, je vous receveray; & ensuite se souvenant que le Sauveur avoit dit luy-même, qu'il étoit venu le flambeau à la main pour embraser le monde de son amour, & qu'il ne souhaitoit rien avec plus de passion, que de voir que tous les cœurs en fussent embrasez; cette Sainte souhaitoit porter ce flambeau par tout, & elle a souvent protesté que pour faire aimer son Dieu, elle eût souhaité de mourir mille fois le jour. Mais c'étoit particulierement à la veûë de l'adorable Sacrement de l'Autel, & aprés l'avoir reçû, qu'elle s'abandonnoit à toute sa ferveur, & considerant le corps de son Sauveur multiplié en une infinité d'endroits en même temps, pour se donner à tous les hommes tout à la fois, & entrer dans tous les cœurs; elle admiroit sa charité immense, la profusion entiere, qu'il y faisoit de tous ses biens & de toutes ses graces; & elle ne pouvoit revenir de l'étonnement où elle étoit, quand elle faisoit reflexion, que par cette invention de sa sagesse, il avoit rendu son corps en quelque façon immense comme sa divinité,

mais elle dessechoit de regret, de voir qu'il n'étoit pas aimé par tout ; elle offroit toutes ses prieres à ce dessein, toutes ses penitences & ses mortifications étoient pour obtenir la conversion des pecheurs, & afin qu'il plût à Dieu de les enflâmer de son amour.

Enfin comme cette charité divine est non-seulement unissante & communicative, mais encore transformante ; il sembloit que nôtre Sainte n'eût plus qu'un même esprit avec son Sauveur, par une participation de sa vie divine. C'est de cette maniere que S. Paul nous assûre que les Bienheureux dans le Ciel sont comme transformez en Dieu, par la violence de l'amour avec lequel ils l'embrassent, *in eandem imaginem transformamur.* Or quoy que ce bonheur ne soit que pour le Ciel, on ne laisse pas que d'en voir dés cette vie quelque image dans quelques Saints élevez audessus du commun ; & c'est de la sorte que le même S. Paul assûroit que Jesus-Christ vivoit en lui, & qu'il luy faisoit mener une vie toute divine. Mais je ne sçay si personne a jamais joüi plus long temps, ni plus ordinairement de ce bonheur, que l'incomparable Madelaine de Pazzi, qui étoit presque continuellement ravie en Dieu, par cet amour transformant, que le Sauveur même luy avoit revelé, qu'il communiquoit à ceux qui communioient dignement ; car comme'si elle eût déja été au Ciel & abymée dans le sein de la Divinité ; quand elle recevoit le corps adorable du Sauveur, & même quand elle se disposoit à le recevoir, elle changeoit tout à coup de visage, de ton de voix, de maniere d'agir, d'es- 2. *ad Cor.* 3.

Digitized by Google

prit même & de penſées, & diſoit des choſes ſi élevées, qu'il n'y avoit que l'eſprit de Dieu, qui les lui pût ſuggerer ; ſes yeux devenoient ſi brillans, & ſon viſage ſi animé & ſi ardent, qu'on ne pouvoit douter qu'elle ne vît quelque objet extraordinaire, dont ſon eſprit & tous ſes ſens étoient entierement occupez : on l'a vûë quatre jours entiers en cét état, qui commençoit régulierement tous les matins aprés avoir communié, & qui duroit le reſte du jour, avec l'étonnement, non-ſeulement de toutes ſes Sœurs ; mais encore des plus grands Docteurs, qui ne ſçavoient à quoy attribuer ce prodige, qu'à l'ardeur & à la violence de l'amour de Dieu.

C'étoit une eſpece de poſſeſſion du divin Eſprit, ſemblable à celle des Prophetes, & toute contraire à celle, que prend l'eſprit de tenebres dans les Energumenes, qu'il agite par des mouvemens ſubits & violens, & à qui il fait dire des choſes qui nous effraïent ; mais il y avoit un double miracle dans les tranſports de Madelaine, que j'apelle poſſeſſion de l'Eſprit de Dieu ; l'un, qu'au lieu de cette ſuſpenſion des ſens, laquelle arrive dans les extaſes des autres, celle-cy agiſſoit, répondoit, travailloit & s'aquitoit de tous ſes emplois ; mais d'une maniere qui avoit quelque choſe de ſurnaturel ; car dans ſon travail, qui étoit de peindre des images de devotion, & de faire d'autres ouvrages, pour l'ornement des Autels ; on fermoit exprés les fenêtres, & elle continuoit de travailler ſans lumiere, auſſi parfaitement que dans le plus grand jour. De plus elle découvroit les ſecrets

des cœurs, prédiſoit les choſes à venir, & parloit d'une maniere à enlever tous les eſprits, & à toucher tous les cœurs. On en a recueilli de quoy en faire pluſieurs volumes, & l'on n'a rien vû de plus ſublime ni de plus édifiant, particulierement ſur ce qui regarde le myſtere de l'Euchariſtie, où elle puiſoit ces hautes connoiſſances, auſſi bien que cet amour uniſſant, communicatif, & transformant, qui l'a élevée à un ſi haut dégré de ſainteté. Nous avons, Chrêtiens, le même objet au milieu de nous, ce même Dieu caché ſous les eſpeces du pain eſt toujours ſur nos Autels, il ne tient qu'à nous de le recevoir ſouvent, & de le loger juſque dans nôtre cœur. Ah! quel ardent amour n'y allumeroit-il point, ſi nous en approchions avec la même foi, la même pureté, & le même deſir qu'en approchoit cette grande Sainte! c'eſt le moyen infallible, la voïe abregée, la methode ſûre pour devenir ſaint en peu de temps: plût à Dieu que nous connuſſions ſeulement la valeur du treſor que nous avons entre les mains, & que nous ſçuſſions profiter de cét avantage! quelle ſource de toutes ſortes de biens ne trouverions-nous pas dans cét adorable myſtere? que de graces, que de faveurs, que de richeſſes pour le corps & pour l'eſprit, pour la vie & pour l'éternité. Helas! nous ne penſons pas même à nous ſervir de nos biens! nous ne daignons pas même porter la main à ce treſor. Eh, faut il s'étonner ſi nous menons une vie ſi languiſſante, ſi nous rampons dans le chemin de la pieté, & ſi la charité eſt ſi refroidie dans le monde,

puiſque nous aprochons ſi rarement de cette fournaiſe d'amour capable d'embraſer tous les cœurs ?

II. PARTIE.

Voila, Chrêtiens, le premier objet de l'amour de nôtre Madelaine, ou ſi vous voulez le premier trait qui a bleſſé ſon cœur ; le Sauveur dans l'adorable Sacrement de l'Autel ; mais le ſecond, qui eſt le même Sauveur en croix, n'y a pas fait une plaïe moins profonde, en luy inſpirant l'amour de la croix & un deſir inſatiable de ſouffrir pour ſon amour ; nous l'allons voir en cette ſeconde Partie.

Il y a, Meſſieurs, une telle alliance, & un tel raport entre le ſacrifice de la croix & celui de l'Autel, que quoi qu'en un ſens, l'un ſoit la figure de l'autre, la foy ne laiſſe pas de nous aprendre que c'eſt le même ſacrifice, qui eſt offert d'une maniere differente ; & qui fait qu'en offrant celuy-cy, l'on renouvelle celuy là, & que le ſecond n'eſt inſtitué que pour conſerver le ſouvenir du premier. C'eſt pourquoy nôtre Sainte, qui avoit une devotion ſi tendre & ſi ardente pour ſon Sauveur, qu'elle conſideroit comme une victime d'amour ſur les Autels, n'en avoit pas moins pour le même Dieu, ſur la croix ; où l'excez de la charité qu'il avoit pour les hommes, l'avoit attaché, & où il avoit achevé l'ouvrage de leur ſalut ; mais ce qui l'a fait participer aux fruits de l'un & de l'autre, & ce qui a rendu ſa ſainteté ſi admirable, eſt qu'elle l'a encore repreſenté dans cét état de ſouffrances ; qu'elle s'eſt particulierement conformée à ce divin modele, qu'elle eut toujours devant les yeux ; & qu'elle en a expri-

mé tous les traits. Vous sçavez, Messieurs, que c'est un arrêt porté de Dieu même qu'il faut que tous les hommes luy soient semblables, & portent leur croix avec lui, *qui vult venire post me, tollat crucem suam... quos scivit & prædestinavit conformes fieri imagini filii sui.* *Matth. 16. ad Rom. 8.* mais c'est une remarque que font tous les Saints; que quand il veut élever une ame à une haute vertu & à une éminente sainteté, il la conduit d'ordinaire par cette route des souffrances, comme si chaque peine luy servoit de degré pour parvenir à la perfection, & que les croix, les persecutions, les douleurs du corps & de l'esprit, étoient les instrumens de la sainteté, laquelle sans cela, est toujours un peu suspecte: mais aprés avoir passé par cette épreuve, l'on n'en peut plus douter. C'est une sainteté éprouvée, sur laquelle on peut compter.

Or s'il y a eu une ame sainte & choisie, qui ait jamais été vivement persuadée de cette verité, si contraire aux sens, & aux inclinations de la nature corrompuë, ça été sans doute Madelaine de Pazzi, à qui l'amour d'un Dieu crucifié avoit comme transpercé le cœur; & si l'amour, ainsi que nous avons dit, tend toujours à la plus parfaite ressemblance, comme je n'en trouve point qui l'aïent plus ardemment aimé, je n'en trouve point aussi qui l'aïent plus naturellement exprimé; soit dans ses peines exterieures, par les désolations, & les tentations étranges, qui furent les plus rudes & les plus fâcheuses épreuves ausquelles il mit son amour, soit par les violentes douleurs exterieures, dont Dieu

l'affligea, & qu'elle ſouffroit avec une patience heroïque ; ſoit enfin par les auſteritez, & les mortifications volontaires qu'elle s'impoſa elle-même, pour ſatisfaire le deſir qu'elle avoit d'imiter le Sauveur, qu'elle n'appelloit point autrement que ſon Amour.

Ce fût par cette derniere ſorte de peines, qu'elle commença ſa vie crucifiée ; comme c'eſt la premiere choſe, par où les perſonnes qui ſe conſacrent au ſervice de Dieu ont coûtume de luy marquer leur amour, en déclarant la guerre à leur corps, en ſe privant des plaiſirs des ſens, & en mortifiant leur chair, par des pénitences auſteres ; ſouvent même la ferveur les porte à ces excés, que nous admirons dans les Saints, mais qui paſſent preſque toute créance dans cette genereuſe Amante du Sauveur ; elle commença par les plus grandes rigueurs ; & ſans la moderation, qu'y apporterent ceux qui avoient la conduite de ſon ame, dont la volonté luy tenoit lieu de celle de Dieu, elle en fût venuë à d'étranges extremitez. Elle avoit à peine douze ans, que conſiderant ſon Sauveur couronné d'épines, elle crut qu'il étoit indigne d'un Chrêtien, de ne pas reſſembler à celui qu'il adore ; & ſe ſervant d'une ronce qu'elle trouva en main pour ſeconder l'ardeur qu'elle avoit de ſouffrir, & de quelques branches fort picquantes, elle ſe fit une couronne à peu prés ſemblable à celle, qu'elle voioit ſur la tête du crucifix ; elle la lia & l'enfonça ſur la tienne de telle maniere, qu'elle lui fit de ſanglantes bleſſûres, & paſſa toute une nuit parmi les douleurs ſenſibles, que ces

épines luy cauſoient en s'appuyant deſſus.

Enſuite étant entrée en Religion, elle enviſagea cét état comme une vie crucifiée, & comme un calvaire, où elle ne devoit chercher que la croix; & quand elle y reçut l'habit, lorſque le Prêtre, qui en faiſoit la ceremonie, luy eût mit en main le crucifix, ſelon la coûtume de l'Ordre, pendant que les Religieuſes chantoient ces paroles de S. Paul, *abſit mihi gloriari niſi in cruce Domini*; elle reſſentit un attrait ſi puiſſant à porter ſa croix & un ſi ardent deſir de ſouffrir, qu'elle eut toûjours depuis horreur de tous les plaiſirs des ſens, & ne ſoupira plus qu'aprés ſon Dieu crucifié, dont elle avoit l'image preſque continuellement entre les mains, qu'elle montroit, & qu'elle apoſtrophoit ſans ceſſe avec des ſentimens & des tranſports, qui faiſoient voir, que non-ſeulement elle y mettoit toute ſa gloire; mais encore toute ſa joye & tous ſes délices, & que'lle en faiſoit l'unique objet de ſes deſirs: qu'attendez-vous aprés cela, Chrêtiens, que je vous diſe en particulier de ſes rigoureuſes auſteritez? puiſque l'unique priere qu'elle faiſoit à toutes celles qui avoient quelque autorité ſur elle, & l'unique grace qu'elle leur demandoit, étoit de l'exercer dans la mortification; car quoique l'Ordre qu'elle avoit embraſſé fût l'un des plus auſteres de l'Egliſe, que la maiſon où elle étoit, vêcût dans la plus grande regularité; le deſir que Madelaine a des croix & des ſouffrances ne s'en peut contenter; elle ne veut, ou pour mieux dire, elle ne peut *ad Galat. 6.*

vivre que de pain & d'eau ; & le Fils de Dieu qui luy avoit preſcrit luy-même ce regime de vie, & ce jeûne ſurprenant qu'elle continua toute ſa vie, fait un miracle pour faire connoître que c'eſt par ſon ordre ; puiſque de quelque artifice qu'on ſe ſervît, pour luy faire prendre autre choſe, & quelque effort qu'elle fit elle-même pour obéir à ceux qui luy commandoient de manger comme les autres, jamais ſon eſtomac ne le put ſouffrir : & cette ſingularité, que pluſieurs ne pouvoient approuver d'abord, devint une neceſſité, qu'ils furent obligez de luy permettre.

Il arriva la même choſe pour obtenir la permiſſion d'aller pieds nuds, on luy reſiſta fortement, mais l'impoſſibilité toute viſible où on la vit, de marcher autrement, ſes nerfs ſe retreciſſant ſi-tôt qu'elle portoit la chauſſure des autres, & ne pouvant même remuer les pieds, obligea de la laiſſer faire, & d'admirer la conduite de Dieu ſur cette Sainte, en faveur de laquelle il faiſoit des
Job. 10. miracles pour la faire ſouffrir, *mirabiliter me crucias*, comme parloit le ſaint homme Job ; mais c'étoit pour ſatisfaire le deſir ardent, qu'elle avoit elle-même de l'imiter, en menant une vie de croix. Elle ne chercha pas plus de delicateſſe dans ſon vêtement : puis qu'aprés avoir fait choix du plus vil habit qui fût dans la maiſon, qu'on fut en quelque maniere obligé de luy laiſſer, elle l'accompagna d'une haire rude & piquante, qu'elle ne quittoit que pour ſe déchirer le corps avec des chaînes de fer, & des centures armées de pointes aigues qui lui entroient bien avant

dans la chair, & qui la faisoient souvenir de la flagellation de son Sauveur ; & quand les Religieuses du Monastere l'en vouloient empêcher lors qu'elle fut devenuë elle-même leur Superieure, elle n'avoit que cette réponse à leur faire, laissez-moy souffrir pour mes pechez. C'étoit son humilité, qui faisoit qu'elle se regardoit comme la plus grande pechereſſe du monde, quoy que jamais elle n'eût offensé Dieu mortellement ; mais le Fils de Dieu qui vouloit qu'elle prît part à sa croix, ne trouvoit rien de plus propre pour l'élever à la perfection de l'amour divin, & luy marquoit lui-même la voye par où elle y devoit parvenir.

C'eſt pourquoy il joignit à ses mortifications volontaires, les maladies les plus douloureuses & les plus aiguës qui luy firent souffrir un martyre continuel, & des tortures qui ne se peuvent exprimer, pour exercer sa patience & son courage : mais ce fut là, que l'amour qu'elle avoit pour la croix se fit voir tout entier ; puis qu'elle changea la deviſe de sainte Thereſe, que Dieu avoit fait passer par les mêmes épreuves ; & au lieu de dire avec elle, *aut pati, aut mori*, ou souffrir, ou mourir, le desir qu'elle avoit de porter la croix ; & de souffrir plus long-temps pour celuy, qui l'avoit délivrée d'un suplice éternel, luy faisoit dire, *pati, non mori*, je ne demande point, mon Dieu ! de mourir, mais de souffrir.

Je ne sçay, Chrêtiens, lequel de ces deux sentimens eſt le plus genereux ; Thereſe ne croïoit pas qu'il y eût d'autre bonheur en

cette vie, que de souffrir ; c'est pourquoi desiors qu'elle ne souffroit plus, elle demandoit à Dieu de mourir : mais Madelaine concevant le prix inestimable des souffrances, craint que la mort ne lui envie trop tôt son bonheur ; elle s'offre à souffrir de la sorte ; jusqu'au jour du jugement, pour les pechez qui se commettoient dans le monde ; Therese regardoit la mort comme le terme de ses combats, lequel devoit couronner sa patience, & Madelaine cherche la continuation de ses souffrances ; l'une enviſageoit la mort comme un grand bien, & l'autre comme un moindre bien ; mais par des vûës differentes, qui marquent en toutes les deux un égal amour de la croix : ou souffrir ou mourir, dit l'une ; souffrir & non pas mourir, dit l'autre ; mais sans rien decider sur le merite de ces deux miracles de patience ; disons que quelques charmes qu'ait la mort pour les ames saintes, qui souhaitent avec S. Paul, d'être avec leur Sauveur, elle aimoit encore mieux souffrir avec luy, & pour luy, que de le voir ; & comme s'il luy eût paru plus aimable sur la croix que dans le Ciel, elle souhaitoit differer sa mort pour partager avec lui sa croix & ses souffrances ; au lieu que les autres souhaitent de les terminer. Aussi, à voir les douleurs extrêmes qu'elle a endurées, & qui sembloient plutôt miraculeuses qu'humaines, parce qu'elles étoient inconnuës à tous les Medecins, & que les remedes ne faisoient que les augmenter, on aura de la peine à trouver une personne qui ait plus souffert sans mourir ; & l'on peut dire que sa vie a

été un continuel miracle de douleur & de patience qui l'ont renduë une veritable image du Sauveur en croix, par un amour que l'on peut apeller crucifiant; par lequel elle merita que le Sauveur lui fit reſſentir la douleur des plaïes de ſes pieds, & de ſes mains, ſans lui en imprimer les marques, & les ſtigmates, comme il fit à ſainte Catherine de Sienne, & à S. François.

Croirez-vous bien, que pour exceſſives qu'aïent été les auſteritez, qu'elle exerça ſur ſon corps, & les maladies, dont Dieu même l'affligea, elle les comptoit preſque pour rien, en comparaiſon des peines d'eſprit, des douleurs interieures & des rudes tentations, dont le même Sauveur permit qu'elle fût éprouvée, comme les peines que le Fils de Dieu voulut ſouffrir dans ſon ame, les ennuys, les dégoûts, les triſteſſes, & les déſolations mortelles, luy furent infiniment plus ſenſibles que tous les ſuplices, dont les bourreaux déchirent enſuite ſon ſacré corps. De même les maladies les plus aiguës & les mortifications les plus ſurprenantes, que ſoufrit nôtre Sainte, étoient des douceurs & des careſſes, comparées aux délaiſſemens étranges, aux amertumes déſolantes, aux tentations furieuſes, & aux peines effroyables d'eſprit, que Dieu luy voulut faire reſſentir, comme la part la plus conſiderable qu'elle devoit prendre à ſa croix. Il voulut même les luy faire ſentir toût à la fois, en les lui repreſentant par une peinture vive & ſenſible, & luy montrant un lieu qu'elle appella le lac des Lyons, pour faire alluſion à celui

où fut jetté le Prophete Daniel, & là, elle vit l'image effroyable de tout ce qu'elle y devoit endurer durant l'espace de cinq ans : elle y vit les Demons sous d'horribles figures, à qui Dieu avoit donné main-levée de la tenter de toutes les manieres, en agissant sur son imagination par des phantômes & des spectres affreux, & par des representations qui faisoient horreur à cette ame pure & innocente ; elle se sentit tout d'un coup privée de toutes les consolations interieures qui la soûtenoient, & comme abandonnée à toutes les angoisses, à tous les dégoûts & à toutes les tristesses ; sa raison obscurcie de tenebres épaisses, sa conscience troublée, toutes ses passions revoltées ; & comme si Dieu même eût conspiré avec les demons, pour l'affliger, il se cache & se retire : plus de goûts, ni de sentimens dans l'oraison ; l'Eucharistie, qui faisoit ses délices, luy devient un tourment, la crainte continuelle, si elle n'a point offensé son Dieu, & si elle ne s'est point attirée ce châtiment, l'incertitude où elle est sur l'état de sa conscience, luy donnent à tous momens mille fraieurs mortelles ; son esprit est combatu de continuels doutes sur la foy, elle est attaquée de tous côtez par toutes les tentations les plus opiniâtres, & les plus importunes, & particulierement du desespoir où elle se fut abandonnée mille fois si la main de Dieu qui la vouloit faire passer par toutes ces épreuves ne l'eût soûtenuë sur le penchant du precipice.

Mais si cette croix fût facheuse, & cette épreuve sensible, sa fidelité en fut dautant

plus

plus admirable & plus éclatante ; & comme l'Ecriture dit du saint homme Job, qu'il ne pécha point dans cet accablement de malheurs où la main de Dieu l'avoit reduit, *& in his omnibus non peccavit Job labiis suis*, *Job.* 2. nôtre Sainte pareillement ne témoigna jamais la moindre impatience, jamais ne relâcha rien de ses mortifications ordinaires, jamais n'abandonna ses exercices de devotion, quelque dégoût qu'elle y ressentît ; toûjours soûmise aux ordres de Dieu, & toujours acceptant la croix qu'il luy envoioit, avec une resignation parfaite à sa divine volonté. Il eut enfin compassion de ses souffrances, & aprés une épreuve si rigoureuse, il luy rendit le calme, & sa premiere tranquillité, la comblant comme il fit le Saint homme Job, d'autant de joïe & de delices qu'elle avoit souffert de peines & de tristesses. Ce qui est seulement à remarquer, est, que Dieu ne fit que changer cette croix en une autre, afin qu'elle ne passât pas un moment de sa vie sans souffrir, parce que c'étoit par cette voïe, comme la plus sûre, qu'il la voulut conduire jusqu'à la plus sublime perfection.

Aussi mourut-elle dans la croix, comme elle y avoit vêcu, n'aïant point de plus ardent desir que de représenter le plus parfaitement qu'elle pouroit, le Sauveur crucifié ; le priant sans cesse de ne permettre pas qu'elle sortît de ce monde sans avoir éprouvé les plus grandes & les plus cuisantes douleurs qu'on y puisse endurer. Dieu accomplit ce desir si ardent, en permettant que les trois dernie-

res années de sa vie fussent une croix continuelle où elle consomma son sacrifice, par les plus violens tourmens ; aprés avoir reçu l'adorable Sacrement de l'Autel, afin que ces deux choses qui avoient fait les deux objets de son amour, fussent aussi la consolation de sa mort, & les deux plus puissans motifs de son esperance, & qui aprés avoir percé son cœur des traits d'une charité si embrasée, l'ont placée parmy les Seraphins dans le Ciel.

Conclusion. C'est, Chrêtienne Compagnie, par ces deux mêmes Mysteres du Sauveur sur la croix, & dans le Sacrement de l'Eucharistie comme les plus capables d'embraser nôtre amour, que nous devons nous efforcer de nous sanctifier, à l'exemple de cette grande Sainte ; car comme la perfection & la saintetè consiste dans la charité ; quoy de plus puissant pour l'exciter que la presence d'un Dieu sur nos Autels, & qu'un Dieu sur la croix ? l'un est la fournaise d'une charité toute divine, comme l'appellent quelques Saints ; & l'autre est un objet capable de blesser tous les cœurs de douleur & de compassion ; mais l'un & l'autre nous marquant l'excez de l'amour qu'il a eû luy-même pour nous, nous est aussi un motif puissant pour luy consacrer tout nôtre amour ; Que si nous aimons reciproquement le Sauveur, cet amour nous le fera chercher & trouver dans ces deux Mysteres, & exprimer cette double ressemblance du Fils de Dieu, qui fait les Saints. Nous nous unirons à luy dans ce Sacrement d'amour, où il veut faire en quelque manie-

Digitized by Google

re une même chose avec nous ; ce sera une source de graces & de bienfaits, l'aliment de l'ame & de la charité, qui par ce moïen se fortifiera & croîtra jusqu'à l'infini. Quelle sainteté ne pourrons-nous point acquerir par l'usage frequent que nous en ferons ? à force de se changer en nous, ne nous transformera-t-il pas enfin en lui-même, qui est ce haut degré de perfection où Madelaine de Pazzi est arrivée.

Mais comme la croix du Sauveur est le principe de nôtre salut, & de tout nôtre bonheur, c'est aussi dans la croix, que nous trouverons la consommation de nôtre sainteté, en souffrant pour luy, & en lui donnant par-là des marques inconteſtables de nôtre amour : nous n'en manquerons jamais d'occasion ; & sa Providence y a pourveu à l'égard de tout le monde, afin que nous aïons toûjours des moïens de nous sanctifier. C'est par là qu'il éprouvera, & qu'il épurera nôtre charité, laquelle avant que d'avoir passé par cette épreuve, nous doit toujours être suspecte ; & par-là, qu'il nous imprimera sa ressemblance, qui selon saint Paul, fait les Saints sur la terre, & les Prédestinez pour le Ciel & pour l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

PANEGYRIQUE DE S. PHILIPPE DE NERY.

Dedit illi Deus fungi Sacerdotio, & habere laudem in nomine ipsius. *Ecclesiast.* 45.

Dieu l'a destiné au ministere du Sacerdoce, & il a merité à ce titre, une louange toute particuliere. En l'Eccles. ch. 45.

COMME parmi les hommes il n'y a point d'employ, ni d'état de vie, auquel Dieu n'ait destiné des graces & des secours, afin de remplir les devoirs qui y sont attachez; aussi, Messieurs, il n'y en a point où la Providence n'ait appellé quelques personnes, pour servir aux autres de modele, & pour les porter par leur exemple, à acquerir la perfection de cet état. C'est même une réflexion, que plusieurs ont déja faite, que parmy tant de differentes conditions & de genres de vie, qui composent les Villes &

les Royaumes, parmy tant d'Ordres, qui font cette admirable varieté de l'Egliſe ; & parmy tant de differentes profeſſions, dont il eſt dangereux de faire le choix, ſans une particuliere vocation ; il n'y en a point, que Dieu, par une conduite admirable de ſa ſageſſe, n'ait pourvû de quelque'perſonne éminente en ſainteté, pour ſervir de guide & de flambeau à ceux qui marchent dans la même route, & qui ſont engagez dans la même carriere : l'induction en ſeroit ennuyeuſe ; je me contente de dire, que le plus ſaint de tous les états & de tous les employs, étant le miniſtere du Sacerdoce, comme celui qui eſt établi pour ſanctifier tous les autres, pour donner des Miniſtres au Seigneur, & qui rend les hommes diſpenſateurs des divins Myſteres, il ſemble auſſi que Dieu ait pris à tâche d'y faire paroître de temps en temps de nouvelles lumieres pour les éclairer, pour rallumer le feu du Sanctuaire, pour en ranimer le zele & l'eſprit de ſainteté, qui en a toûjours fait le caractere.

Or, Chrêtiens, entre les éclatantes lumieres, & comme parle ſaint Chryſoſtome, entre les Aſtres qui brillent dans le Ciel de l'Egliſe, ne conviendrez-vous pas que c'eſt avec raiſon, que je mets le grand S. Philippe de Nery, aprés que je vous auray fait voir que Dieu l'a ſuſcité dans ces derniers ſiecles, pour ranimer la ferveur parmi les Miniſtres des Autels, & rendre au Sacerdoce le premier éclat de ſainteté dont il brilloit dans les premiers temps. Et comme c'eſt à cette glorieuſe entrepriſe, que ce grand Saint a raporté tous

ſes ſoins, & tous ſes travaux, ce ſera auſſi le ſujet de ſon éloge, aprés que nous aurons imploré les lumieres du Ciel, par l'entremiſe de Marie.

Ave Maria.

SI la vocation au Sacerdoce eſt un choix particulier que Dieu fait d'une perſonne pour le plus noble & le plus ſaint miniſtere qui ſoit dans ſon Egliſe, ſi ceux qu'il y appelle ont le bonheur d'approcher de plus prés le Souverain de l'Univers, qui daigne bien prendre tous les jours une nouvelle naiſſance entre leurs mains, s'ils ſont ſon propre bien, ſa portion & ſon heritage, comme parle Dieu même dans l'Ecriture; ſi c'eſt pour exercer un pouvoir ſouverain ſur ſon corps naturel & myſtique, ſi c'eſt pour ouvrir le Ciel aux Fideles, par la puiſſance qu'il en donne à ſes Miniſtres en leur en mettant les clefs entre les mains, ſi c'eſt enfin pour diſpenſer avec une ſage diſpoſition le Sang de J. C. dites moy, Meſſieurs, quel doit être celuy qui eſt choiſi de Dieu pour ſanctifier un état ſi élevé? qui doit faire voir en ſa perſonne, quelle doit être la vie qu'on y doit mener, & qui enfin pour réuſſir en ce glorieux emploi, a inſtitué & formé de ſa main une illuſtre Congregation, remplie de perſonnes conſommées en ſcience & en vertus, & autant d'imitateurs de ſon zele, pour travailler à ce grand ouvrage, pour rallumer le feu de la devotion, qui étoit preſque éteint, & pour exe-

Digitized by Google

cuter le projet que Dieu lui en avoit lui même inſpiré ? concevez par ce haut deſſein, que Dieu a eû ſur ce grand homme, quelle à du être la charité, le zele, la pieté, l'union avec Dieu, & en un mot la ſainteté de celui qui a été choiſi pour un ſi noble employ, & vous ferez vous-mêmes le portrait du glorieux S. Philippe de Nery, qu'il vous ſera plus aiſé de reconnoître par l'idée, que vous vous formerez d'un homme parfait & conſommé en toutes ſortes de vertus, qu'à moi, de vous le repreſenter par les actions particulieres de ſa vie ; parce que ſon humilité nous en a derobé la plus grande partie. Cependant ce qu'il n'a pû cacher aux yeux des hommes, ſuffira pour en faire un juſte éloge, ſi je vous fais voir premierement, comme il a luy-même dignement rempli les devoirs & les obligations d'un état ſi ſaint & ſi élevé, en ſoutenant ſon caractere par les vertus qui lui ſont propres, & en ſecond lieu, le grand ſervice qu'il a rendu à Dieu & à l'Egliſe, en appliquant ſon zele, & ſes ſoins à former les autres à la perfection. L'un ſera voir la ſainteté perſonnelle, & les treſors de graces & de merites qu'il poſſedoit ; & l'autre la voye & le moïen qu'il a pris pour les communiquer au prochain, en ſanctifiant les ſources qui doivent répandre la ſainteté par tout ; ce ſera le partage de ce Diſcours.

Il n'en eſt pas, Chrêtiens, de la dignité du Sacerdoce dans le Chriſtianiſme, comme dans l'ancienne Loy, où elle étoit tellement attachée à une famille, & à l'une des dix Tribus du Peuple en particulier, qu'on en-

troit en poſſeſſion de ce ſaint Miniſtere, comme par droit d'heritage ; juſque-là que c'eût été un crime d'en choiſir d'autres pour en exercer les fonctions. Mais le Fils de Dieu ayant établi une Egliſe, & une Religion, où il a voulu lui-même être offert en ſacrifice, & ſe faire, comme parle le Prophete, une victime pure, qui fût immolée dans tous les temps & par tous les lieux du monde ; il a auſſi multiplié les Prêtres de ſa nouvelle Loy, leſquels au lieu des droits de la naiſſance, doivent maintenant ſe diſtinguer par leurs vertus, s'élever audeſſus du reſte des hommes par une ſainteté plus exemplaire & plus édifiante qui les rende dignes Miniſtres de ſes Autels. De là vient qu'il ne veut pas qu'ils s'engagent ſans une vocation ſpeciale dans cet emploi ſi auguſte, & ſi terrible en même temps, comme aſſûre ſaint Chryſoſtome ; parce qu'il demande pour cela, des qualitez, & des diſpoſitions, qui ont ſouvent effrayé les plus grands Saints ; en ſorte que par un juſte ſentiment d'humilité, ils n'ont oſé recevoir un caractere, qu'ils n'ont pas cru pouvoir ſoûtenir par la ſainteté de leur vie.

C'eſt de ce nombre, qu'a été nôtre incomparable Philippe de Nery, lequel, quoi qu'il fût un miracle d'innocence, né avec des inclinations toutes ſaintes & portées à la vertu, avec tant d'avantages de la nature, tellement prevenu de ceux de la grace, qu'il s'eſt toûjours preſervé de la corruption du ſiecle, par une rare & inſigne faveur, qui ne laiſſoit pas lieu de douter, que le Ciel ne l'eût choiſi, formé, & diſpoſé pour être un des plus riches

ornemens de cet état ; & quoi qu'enfin, dés ſes plus tendres années, il ſe ſentît appellé au ſervice de Dieu, jamais il ne ſe ſentit aſſez de vertu pour ſe conſacrer aux Autels ; il n'y eut que l'obéiſſance qui le put faire ploïer ſous le poids d'un miniſtere redoutable aux démons & reſpectable aux Anges ; il fallut même une vocation toute particuliere de Dieu, laquelle luy fut declarée par celuy qui avoit le ſoin de ſa conduite, & qui connoiſſoit le treſor de graces, que ce jeune homme cachoit ſous une vie commune ; ſa vertu en effet perçoit les tenebres & les obſcuritez de ſa retraite, & jettoit tant d'éclat, qu'étant à Rome, où il vouloit vivre inconnu aux yeux des hommes, la réputation de ſa ſainteté ſe répandit dans toute l'Italie, & particulierement à Florence, qui lui ayant donné la naiſſance, ſe crut en droit de profiter de ſa vertu, en le conjurant de prendre le ſoin d'une Egliſe qu'elle poſſedoit dans Rome, pour luy donner le moyen d'exercer ce grand zele, dont il faiſoit reſſentir l'ardeur par tout. Ce Saint avoit ſes raiſons, pour redouter une dignité, où tant de perſonnes s'ingerent maintenant ſans vertu, auſſi bien que ſans vocation ; mais il crut qu'il eût été encore plus à craindre de s'oppoſer à la volonté de Dieu, reconnuë par les ſignes les plus évidens.

Il s'y rendit donc aprés une aſſez longue reſiſtance ; mais il regarda cette dignité comme un engagement indiſpenſable d'être ſaint, auſſi bien que comme un moyen de le devenir, & il ſatisfit à l'un & à l'autre ; je veux dire qu'il y apporta les diſpoſitions neceſſaires,

& qu'il en remplit les devoirs, ce qui me fait dire encore une fois qu'il doit être proposé comme l'un des plus glorieux modeles, qui ayent paru en cet état. Mais parmy cette foule de vertus qui ont brillé en sa personne, avec un pareil éclat, je m'attache à celles, qui ornent particulierement cette dignité, & qui doivent être plus familieres à ceux qui doivent être les Miniſtres du Dieu vivant, & les plus indiſpenſables, pour s'approcher des Autels; ſçavoir l'union avec Dieu par le moïen de la priere, afin de traiter plus ſûrement avec les hommes, & leur ſervir de mediateurs; la pureté que doivent avoir ceux qui immolent, & qui mangent ſi ſouvent l'Agneau ſans tache; & enfin une mortification continuelle qui doit faire autant de victimes vivantes, de ceux qui ſont choiſis de Dieu, pour luy offrir cet adorable Sacrifice. Ce ſont les diſpoſitions & les vertus que demande S. Chryſoſtome, pour ce miniſtere; voïons-les donc dans ce grand Saint, & ne nous y arrêtons qu'autant qu'il ſera neceſſaire pour nôtre inſtruction.

Premierement, comme les Prêtres de la nouvelle Loy, auſſi bien que ceux de l'ancienne, ſelon la doctrine de l'Apôtre, tiennent comme un milieu entre Dieu & les hommes, *omnis pontifex ex hominibus aſſumptus pro hominibus conſtituitur in iis, quæ ſunt ad Deum*, qu'ils traitent les affaires des hommes auprés de Dieu, & celles de Dieu auprés des hommes, il faut auſſi qu'ils approchent de plus prés que les autres de cette ſouveraine Majeſté, par la priere qui les éleve au deſſus

ad Hebr. 5.

de la terre, pour les unir à Dieu & pour en faire des hommes tout divins, qui ne penſent qu'au Ciel, & qui n'aïent de deſir que pour les choſes éternelles. Car enfin, que peut-on moins exiger d'une perſonne dévoüée par ſa conſecration au miniſtere des Autels, qui tient la place de Dieu même, qui parle en ſon nom, & qui agit de ſa part ? aïant ſi ſouvent ſon Corps adorable entre les mains, peut-il ne luy pas donner du moins ſon Eſprit ? & comme un de ſes premiers employs eſt de chanter ſes loüanges, & le prier pour les autres, peut-il s'en acquiter dignement, ſans être intimement uni à cet homme-Dieu?

Ce fut par-là que nôtre Saint jetta les premiers fondemens de cette ſainteté, qui l'éleva ſi haut, & ce fut la principale diſpoſition, qu'il apporta au ſaint miniſtere, où Dieu le deſtinoit; par le don d'oraiſon qu'il reçut de Dieu dés ſa plus tendre enfance, & qu'il cultiva toute ſa vie. Je ſçay bien que jamais perſonne n'a entendu à la lettre ce conſeil du Sauveur du monde, qu'il faut prier ſans ceſſe, & ne ſe laſſer jamais d'un exercice ſi divin; mais ſi jamais Saint l'a pratiqué, autant que la foibleſſe de l'homme le peut permettre, on peut dire que ça été nôtre Saint, puiſque ſa vie a été une priere continuelle, à laquelle il ſentoit tant d'attrait, qu'aprés avoir achevé ſes études d'aſſez bonne heure; parce que les lumieres du S. Eſprit luy en avoient plus appris, que toute ſon application & ſon travail; il en fit toute ſon étude, & la plus importante occupation de ſa vie, en paſſant les jours & les nuits en

contemplation ; & ſi autrefois un ſaint Solitaire, aprés avoir demeuré en priere toute la nuit, ſe plaignoit du Soleil, qui le venoit troubler, & l'interrompre, en luy frappant les yeux par ſa lumiere ; nôtre Saint trouvoit toûjours trop court le temps qu'il y emploïoit, & aprés y avoir demeuré quarante heures entieres il gemiſſoit quand on l'en retiroit, pour prendre ou ſon repas ou ſon repos ; comme s'il ne ſe fût nourri que de la manne du Ciel, je veux dire des lumieres & des douces affections qu'il y reſſentoit ; & qu'il ne pût trouver d'autres repos qu'avec Dieu, qui eſt le centre de l'homme, comme parle ſaint Auguſtin, parce qu'il ne trouve qu'en lui de veritable joïe, & qu'amertume par tout ailleurs : mais Philippe s'y ſentoit porté & attiré par un penchant ſi fort, qu'il ne prenoit plaiſir à nulle autre choſe ; & quand il y étoit une fois, il ſembloit qu'il fût alors dans ſon lieu naturel, d'où l'on ne pouvoit l'arracher que par violence.

Ce fut ce qui le fit retirer d'abord du commerce du monde, pour chercher la ſolitude & pour ne converſer qu'avec Dieu, fuyant durant le jour, la compagnie des vivans, qu'il croïoit capable de ſoüiller ſon cœur, & paſſant une partie des nuits dans un cimetiere, parmi les morts. C'étoit-là où quelques anciens Philoſophes tâchoient d'apprendre à bien vivre, comme dans une école de ſageſſe, mais n'aïant pas la foy, ny le Dieu des vivans pour maître, le détachement des biens de la terre, qu'ils y apprenoient, ne ſervoit ordinairement qu'à leur remplir l'eſprit d'or-

güeil ; ce n'étoit pas de même de nôtre Saint, il y apprenoit une Philoſophie toute divine, & en y méditant la vanité du monde, de ſes plaiſirs & de ſes grandeurs, y conſideroit ce qu'il deviendroit un jour ; & penetré des penſées de la mort, & des veritez de l'autre vie, il devint bien-tôt un homme tout occupé des penſées de l'autre monde, & qui n'avoit plus de part à celuy-cy, ou pour mieux dire un homme tout de Dieu, qui ne penſoit & qui ne parloit qu'à luy : on le trouvoit ſouvent élevé dans un raviſſement & un tranſport extatique, les bras étendus & les yeux colez au Ciel, dans une ſuſpenſion entiere de tous ſes ſens & de toutes ſes puiſſances qui étoient tout occupées de ce divin objet ; quelquefois le feu de l'amour divin s'embraſoit dans ſon cœur avec tant d'ardeur, qu'il étoit contraint de ſe jetter par terre, d'ouvrir les fenêtres de ſa chambre en plein hyver, d'ouvrir ſon ſein pour trouver quelque rafraîchiſſement ou pour donner iſſuë aux flâmes qui le brûloient interieurement, & Dieu rempliſſoit ſon ame de tant de délices qu'elle ne les pouvoit contenir ; ce qui l'obligeoit de s'adreſſer à Dieu, pour en moderer l'excez.

C'étoit par cet exercice qu'il ſe diſpoſoit à la Prêtriſe, c'eſt-à-dire, qu'il épuroit ſon cœur dans le feu de l'amour divin, avant que d'entrer dans le Sanctuaire ; C'étoit par là qu'il s'accoûtumoit à parler à Dieu pour pouvoir l'entretenir, quand il le tiendroit entre ſes mains, & qu'il le recevroit juſque dans ſon cœur ; perſuadé qu'il falloit ſçavoir lui offrir le ſacrifice de la priere, avant que de

luy offrir celuy du Corps de ſon Fils ; & que comme l'on ne faiſoit point l'un ſans l'autre, il ne pouvoit ſe rendre plus digne de ce haut miniſtere, qu'en ſacrifiant auparavant mille fois ſon cœur par l'ardeur d'une fervente oraiſon. Certes s'il la pratiquoit dans un haut degré avant que d'être dans les Ordres ſacrez, on peut bien ajoûter que cette dignité y mit la derniere perfection ; par tout ailleurs il prioit comme étant en la preſence de ſon Dieu, & comme s'il l'eût vû de ſes propres yeux ; mais à l'Autel, la réflexion actuelle qu'il faiſoit ſur le bonheur qu'il avoit de le tenir entre ſes mains, & de l'avoir en ſon pouvoir, le faiſoit fondre en larmes, dont ſes yeux & ſon viſage étoient tout baignez ; & quand il élevoit l'Hoſtie, ne pouvant ſe laſſer de contempler ſon Dieu en cet état, il ſembloit qu'il ne pouvoit plus abaiſſer les bras, & il fût demeuré des heures entieres en cette poſture, s'il n'eût été obligé de ſe conformer plûtôt à l'uſage commun de l'Egliſe que de ſatisfaire ſa devotion. Il ſe ſentoit enfin tellement enflâmé du divin amour, qu'un jour en demandant à ce Dieu immolé entre ſes mains, les dons du Saint Eſprit, afin de le ſervir plus fidelement, il ſentit un tel embraſement de cette charité divine, qu'il courut riſque de ſa vie, ſi deux côtes, de celles qui couvroient ſon cœur, ne ſe fuſſent tout à coup ſeparées & ſoulevées, pour luy donner le moïen de reſpirer, & pour donner paſſage à ce feu ardent qui le conſumoit : de maniere qu'au rapport des Medecins & des Chirurgiens, qui l'ouvrirent

après sa mort, il sembla qu'il n'avoit vecu si long-temps, que par miracle; parce que son cœur se trouva comme brûlé & desseiché par cette ardeur interieure, qui s'enflammoit par une oraison presque continuelle, comme le Prophete Royal disoit de luy-même; *in meditatione mea exardescet ignis.* *Psalm.* 38.

Ce, sont-là me direz vous, des graces & des faveurs que tout le monde ne doit pas esperer. Je le sçay bien, Chrêtiens, mais aussi comparons la froideur de nôtre cœur, avec l'ardeur & l'embrasement du sien, le peu de temps que nous employons à la priere, avec les journées & les nuits entieres qu'il y employoit; c'est particulierement ce que doivent faire ceux qui ont, comme luy, le bonheur de servir à l'Autel, qui devroient, comme luy, commencer par le sacrifice de leur cœur, & s'occuper souvent l'esprit des Mysteres redoutables qu'ils operent. Ah! un homme qui se noûrit tous les jours du corps & du sang d'un Dieu, disoit nôtre Saint, ne vivre pas de Dieu! cela est surprenant! oüy sans doute, grand Saint, mais ce qui nous doit encore surprendre davantage, est de voir avec combien peu de recüeillement la plûpart s'acquittent des prieres à quoy l'Eglise les oblige, avec quelle dissipation d'esprit ils vont à l'Autel, & de voir souvent qu'au lieu d'être des personnes d'oraison, qui parlent plus souvent à Dieu qu'aux hommes, ils sont les uns, des gens d'affaires & d'intrigue, les autres des gens de divertissemens & de plaisirs, les autres tout occupez des soins de la terre, s'appliquent uniquement à accroî-

tre leurs revenus, ou à briguer quelques Benefices ; d'autres enfin, qui vivent avec auſſi peu de dévotion, & d'union avec Dieu, que les perſonnes les plus engagées dans le commerce du monde. C'eſt le reproche qu'un Prophete faiſoit autrefois aux Prêtres de ſon temps, *ſicut populus, ſic & ſacerdos.* Ah ! ne font-ils point de reflexion ſur leur état, ſur la dignité de leur caractere, qui les diſtingue des autres, & ſur la ſainteté de leur Miniſtere, & de leurs fonctions, qui les approchent de Dieu ? mais eſperent ils s'en rendre dignes par d'autres voïes ? non, ils ne le doivent pas eſperer, & c'eſt dont l'exemple de ſaint Philippe de Nery nous doit convaincre aujourd'huy. *Iſaïe 24.*

Non ſeulement il s'eſt rendu digne de ce Miniſtere par l'oraiſon continuelle, & par l'union intime avec Dieu ; mais en ſecond lieu, par une pureté toute angelique, en laquelle il s'eſt rendu un parfait modele de celle que demande l'état du Sacerdoce ; puiſque même dans l'ancienne Loy, où cette vertu n'étoit pas ſi en uſage, ny dans la perfection, où le Sauveur l'a élevée depuis dans la Loy de l'Evangile, Dieu l'exigeoit tellement de ſes Miniſtres, qu'avant que d'offrir le Sacrifice, il avoit ordonné que le Prêtre mît la main ſur la tête de la victime, & fit une proteſtation publique & ſolennelle, en preſence des Autels, qu'il étoit pur, & que s'il ſe ſentoit coupable de quelque deſordre en cette matiere, il n'auroit pas la hardieſſe de s'ingerer dans un Miniſtere ſi ſaint. C'étoit, Meſſieurs, une ceremonie legale, & une fi-

gure, mais qui maintenant que les ombres ont fait place à la verité, nous marque quelle doit être la pureté de ceux qui ſont conſacrés au ſervice de l'Autel, qui portent entre leurs mains celui qui eſt la pureté même, qui offrent le Corps & le Sang de leur Dieu, & qui autant de fois ſe nouriſſent de cette chair virginale, & de ce vin qui produit les Vierges. Pour ne pas m'étendre ſur une verité qui n'a pas beſoin d'être appuïée ſur d'autres preuves, je me contente de dire avec S. Chryſoſtome, qui s'étend ſur ce ſujet avec une éloquence admirable; que comme le pouvoir qu'ils reçoivent de Dieu, & qu'ils exercent ſur Dieu même, paſſe infiniment celuy des Anges, que leur fonction eſt incomparablement plus noble, & leur miniſtere plus divin; ils les doivent du moins imiter dans leur pureté, ſi l'infirmité de nôtre nature ne les peut pas égaler.

C'eſt ce ſemble la perfection, & l'heureux état où nôtre Saint étoit parvenu, par un ſoin & par une vigilance qui le fera admirer de tous les ſiecles, puiſque jamais il n'a commis aucun peché, dont il pût s'accuſer, contre une vertu auſſi délicate, qu'elle eſt precieuſe & éclatante, & que durant l'eſpace de trente ans, il n'a pas ſeulement reſſenti le moindre mouvement dereglé, par un don auſſi rare qu'il eſt admirable; l'on a même ſçeû de ſa propre bouche, que par les ſoins & les précautions qu'il apportoit de ce côté-là, il étoit devenu inſenſible à tous les attraits, & à tous les charmes, qui excitent les autres à l'incontinence & à la ſenſualité. Ce qui ſemble au-

dessus de la nature de l'homme, qui porte dans luy-même la matiere d'un feu, qui s'allume & qui s'embrase au moindre souffle, & qui ne s'éteint jamais si parfaitement, qu'il n'en reste assez pour faire craindre les plus grands Saints, & les obliger à se tenir toûjours en garde contre un ennemi si flatteur. Mais si ce grand Saint semble avoir été privilegié en ce point, ça été ou l'effet ou la recompense d'une vigilance continuelle, avec laquelle il a cultivé cette vertu toute angelique, avec tant de soin, qu'elle luy a fait donner le nom d'Ange, de tous ceux qui l'ont connu, tant on remarquoit de retenuë dans ses paroles & dans toutes ses actions; jusquelà qu'aïant gouverné trente ans entiers la conscience d'une Dame de la premiere qualité, il ne la connoissoit pas de visage; parce qu'il eût cru commettre un grand crime de jetter un regard curieux sur une personne d'un autre sexe. On dit même qu'il inspiroit la pureté par une odeur toute celeste, qu'il exhaloit de son corps, comme si Dieu eût voulu rendre cette vertu sensible par ce miracle continuel, & que ses paroles avoient une force toute particuliere pour donner de l'horreur de l'impureté; que les plus débauchez devenoient chastes dans sa conversation, & que les personnes qui souffroient les plus importunes tentations, ou s'en sentoient entierement délivrez, ou recevoient de nouvelles forces pour les vaincre.

On dira que ce sont-là des graces singulieres, qui montrent que la pureté de cet Ange incarné tenoit plus du miracle que de la ver-

lui ; mais quand je vois la vigilance & la précaution qu'il apportoit de son côté, je dis que sa vertu meritoit d'être manifestée par ces miracles visibles, aprés ce qu'il a fait pour la conserver : car jamais on n'a tendu plus de pieges à l'innocence d'une personne, en la fleur de son âge, que l'on a fait à ce grand Saint ; on s'est servi de mille artifices pour le surprendre, en le menant dans des lieux où elle eût infalliblement fait naufrage, s'il n'eût témoigné toute la constance d'une genereuse résolution. Car ce qui n'est arrivé qu'une fois au S. Patriarche Joseph, semble avoir été renouvelé sept ou huit fois dans la personne de S. Philippe de Nery, avec un pareil succez ; & il avoit une telle délicatesse de conscience, qu'il assûra un jour au Cardinal Baronius son Confesseur, que s'il se fût senti coupable de quelque soüillure en cette matiere, il en fût mort de douleur & de confusion. Certes une pureté de ce caractere, & d'une fidelité si éprouvée étoit digne sans doute d'un Ministre de l'Autel. Aussi ny a-t'il rien de plus sagement institué ny de plus édifiant que les avis qu'il donne lui-même aux Prêtres sur ce sujet, & que la conduite qu'il a voulu que les siens gardassent à l'égard des personnes de different sexe, que la charité l'oblige d'assister, ou dans le Sacrement de Penitence, ou par les discours de pieté ; mais toûjours en sorte que la pureté n'y soit jamais interessée ; ayant tellement pourvû à la sûreté de ces deux importantes vertus, qu'il avoit si heureusement réünies, que celle-cy ne pût préjudicier à l'autre, ny celle-là exposer l'autre au moindre peril.

Digitized by Google

Mais il y a moins de sujet de s'étonner qu'il ait conservé jusqu'à la mort une vertu si fragile & si délicate ; si vous considerez outre la vigilance & la précaution qu'il y apportoit, l'étrange austerité de sa vie, & les mortifications surprenantes dont il affligeoit son corps innocent, qui est une troisiéme vertu, qu'il jugea necessaire aux personnes que Dieu appelle au service de l'Autel ; jusque-là qu'un autre grand Saint avoit coûtume de dire, qu'un Prêtre devoit être distingué des Laïques, par deux sortes de caractere ; l'un interieur, que le Sacrement de l'Ordre imprimoit dans son ame, & l'autre exterieur, que la mortification devoit graver sur son
2. *ad Cor.* 4. corps, selon cette parole de S. Paul, *semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*, afin de glorifier Dieu, non-seulement en luy offrant par leurs mains le Corps de son Fils, mais en l'honorant & en le faisant connoître par le leur propre, *glorificate & portate Deum in corpore vestro* ; & cela par la mortification, & par l'austerité de vie. Cette vertu doit être commune à tous les Chrêtiens, je l'avouë, car c'est pour cela que le Prince des Apôtres les appelle tous Prêtres, *regale sacerdotium*, parce qu'ils doivent tous offrir à Dieu un continuel sacrifice d'eux-mêmes, en faisant de leur corps une victime vivante, qui doit mourir & renaître par une mortification continuelle, comme ajoûte S. Paul,
ad Rom. 12. *obsecro vos ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem.* Mais si ce precepte est commun à tous les Chrêtiens, qui participent au Sacerdoce du Fils de Dieu, par le sacrifice, qu'ils

doivent faire de leurs passions, il est sans doute de toute autre obligation pour ceux qui sont consacrez à l'Autel, & qui y offrent si souvent le même Sacrifice, qui fut offert à la Croix ; ils doivent par conséquent luy être plus semblables que les autres par cet endroit en vertu de l'état où ils sont élevez, & de la sainteté du ministere qu'ils exercent. C'étoit le sentiment & la maxime de nôtre Saint, & ce fut comme la regle & le plan de vie qu'il se proposa d'abord pour sa conduite ; mais j'aime mieux dire que ce fut la voye par laquelle Dieu le voulut conduire pour le dessein qu'il avoit sur luy ; comme si le Calvaire eût été le chemin de l'Autel, & qu'il eût dû être un homme crucifié, pour offrir dignement sur l'Autel, quoi que d'une autre maniere, le Sacrifice qui ne fut offert qu'une fois sur la croix.

C'est dans cette vuë que l'Historien de sa vie nous apprend que dés ses plus tendres années, il pratiquoit un jeûne continuel, au pain & à l'eau, qu'il s'abstenoit de tous les divertissemens, ausquels cét âge se porte avec tant d'ardeur, qu'il domtoit son corps par des cilices & des chaînes de fer, pour le reduire sous la servitude, à l'exemple de saint Paul ; que ses veilles étoient continuelles, & que les rigueurs des saisons suppléoient aux autres innocentes cruautez que sa ferveur n'eût pas manqué de mettre en usage, si ceux qui avoient soin de sa conduite, n'en eussent moderé les excez. C'étoit un homme veritablement crucifié au monde, qui ne souhaitoit que la croix ; un ministre qui s'efforçoit

Digitized by Google

d'imiter ſon Maître, non ſeulement dans ſes douleurs exterieures par la penitence & la mortification, mais qui du corps les faiſoit paſſer juſqu'à l'eſprit, par les confuſions, & les humiliations, qui ſont la mortification de l'ame, comme la mortification & la penitence, au ſentiment de Tertulien, ſont l'humiliation du corps. Auſſi avoit-il un deſir plus ardent des mépris & des opprobres, que les plus ambitieux n'ont d'acquerir de la gloire; & je n'uſeray point d'exaggeration, ſi je dis que la vanité la plus ſubtile, ny l'orgueïl le plus rafiné, n'ont jamais inventé plus d'artifices, ou fait plus d'efforts pour ſe faire valoir, & s'attirer l'eſtime des hommes, que ce grand Saint avoit de paſſion d'être rebuté, mocqué, mépriſé; de paſſer même pour un inſenſé, pour un homme de petit eſprit, d'un médiocre genie, de nulle vertu, de nulle capacité; diſpenſez-moy d'en apporter les exemples, & de vous faire un détail des actions particulieres, qui ne ſeroient pas du goût de ceux qui n'ont jamais entré dans les ſentimens des Saints, ny compris la haute ſageſſe qui ſe trouve dans la ſainte folie de la croix. Les voyes par où Dieu conduit les Saints ſont élevées au deſſus de celles par où marche le commun des hommes, & ne ſont pas à ſuivre à toutes ſortes d'états; ç'a été pour nôtre Saint une route toute particuliere; il s'eſt voulu, à l'exemple du Fils de Dieu, ſoûler d'opprobres, comme parle un Prophete, il s'eſt expoſé comme luy à la riſée des hommes, & à tenté toutes les voyes imaginables pour ſe faire mépriſer. Mais ce qui eſt aſſez ſurprenant,

c'eſt que plus il s'efforçoit de donner peu d'opinion de ſa perſonne, de ſon eſprit & de ſa vertu, par les manieres qu'il affectoit, & par des actions capables de décrier un homme dans l'eſprit de tous les Sages, plus on concevoit une opinion avantageuſe de ſa vertu; & plus il fuyoit la gloire par une conduite capable de la luy faire perdre en effet, plus il étoit ſuivi, eſtimé, honoré, cheri des grands & des petits; plus il tâchoit de cacher la lumiere de ſa ſainteté, plus elle éclatoit.

Mais que peut-on conclure de-là pour la gloire de cet homme incomparable? ſinon qu'il a été veritablement un Miniſtre fidele du Seigneur, ce que S. Paul avoit de la peine à trouver de ſon temps. *Jam quæritur ut inter diſpenſatores fidelis quis inveniatur*; puiſque ſon humilité profonde ne déroba jamais rien de la gloire de ſon Maître, auquel il a ſi publiquement ſacrifié la ſienne; que ſa pieté, & ſon union étroite avec Dieu, l'attacha inviolablement à ſon ſervice, que ſa mortification ſurprenante ne luy fit appréhender ny la peine ny le travail, & qu'il ſemble qu'il n'ait eu en vuë que de porter ſa croix. L'aſſemblage de tant de vertus l'aïant donc ainſi rendu capable de remplir les devoirs & les obligations de ſon état, & de ſoûtenir la dignité du Sacerdoce; Dieu s'en eſt ſervi enſuite pour former, & pour inſtruire les autres à la perfection de ce même état. C'eſt ce que nous allons voir dans cette ſeconde Partie. 1. *ad Cor.* 4.

C'eſt, Meſſieurs, une queſtion ſur laquelle j'ay ſouvent conſulté le ſentiment des Peres & des Docteurs, pour en trouver l'éclairciſ- II. PARTIE.

sement ; pourquoy de tous les états que le Sauveur du monde a voulu prendre, & de toutes les fonctions qu'il a exercées, il n'y a que son Sacerdoce, qui dans l'Ecriture soit appellé éternel, *tu es sacerdos in æternum*, dit le Prophete Royal, & l'Apôtre saint Paul, *sempiternum habet sacerdotium* : & je trouve qu'ils conspirent tous dans cette réponse, que comme Dieu n'est jamais plus honoré que par le Sacrifice, qui est l'acte le plus essentiel de nôtre Religion, le Fils de Dieu pour honorer éternellement la grandeur de la souveraine Majesté, & la dépendance qu'il a entant qu'homme-Dieu de son Pere éternel, a voulu que son Corps fût offert en sacrifice jusqu'à la fin des siecles ; mais comme Dieu mérite d'être honoré dans tous les lieux, aussi bien que dans tous les temps, il a fallu rendre ce même Sacerdoce non seulement éternel, mais encore immense, en quelque maniere, afin que ce Sacrifice fût offert par toute la terre, comme son Prophete l'avoit prédit ; & c'est pour cela qu'au lieu qu'il y avoit peu de Prêtres dans l'ancienne Loy, il a voulu dans la nouvelle qu'ils fussent multipliez à l'infini. Ajoûtez, que comme Dieu a souvent plusieurs vuës dans un ouvrage & dans un même dessein, j'ay cru que vous ne désaprouveriez pas une autre raison de cette conduite de Dieu, laquelle est plus morale, & qui me donne lieu de vous faire voir le service que le grand Philippe de Nery a rendu à toute l'Eglise. C'est, Chrêtienne Compagnie, que comme dans cette Eglise qu'a établi le Fils de Dieu, les Prêtres, & ceux qui sont appellez au

Psalm. 109. *ad Hebr.* 7.

service

ſervice des Autels, doivent ſervir d'exemple au reſte des Chrêtiens, & que la ſainteté de leur état doit être ſoûtenuë de la ſainteté de leur vie, il a voulu qu'ils fuſſent répandus dans tous les Royaumes, & dans toutes les Villes, & que cette profeſſion de vie fût étenduë comme l'Egliſe même, dont ils ſont la principale partie, afin qu'on trouvât par tout des exemples de ſainteté ſur leſquels on pût jetter les yeux.

Or, ſi vous voulez maintenant voir le deſſein que Dieu a eu ſur nôtre Saint, le fruit ineſtimable de ſon employ, la gloire & les importans ſervices qu'il a rendu ſon Dieu, c'eſt qu'il a été un modele à ceux qui doivent ſervir d'exemple aux autres; qu'il a inſtruit & formé ceux que ſaint Pierre appelle le modele de la perfection des autres, qu'il a employé tous ſes ſoins à ſanctifier un état, d'où dépend la ſainteté de tous les autres états. Je ſçay, Meſſieurs, que pluſieurs grands Saints ont travaillé ſur ce projet, qu'un S. Charles Borromée, qui vivoit du même temps, & à qui il étoit lié d'une ſainte amitié, faiſoit à Milan ce que nôtre Saint executoit à Rome, que peu de temps aprés, parurent en la France, S. François de Sales, & le grand Cardinal de Berules, qui ont infiniment avancé ce glorieux deſſein, & que les diſciples de nôtre Saint y ont enſuite avantageuſement réuſſi; mais outre que la moiſſon a été aſſez ample pour tant d'ouvriers, c'eſt ſur le projet du grand S. Philippe de Nery, que les autres ont travaillé, c'eſt

qu'aux Païs les plus barbares & les plus éloignez. Mais Dieu lui fit entendre que ce n'étoit pas là où il le vouloit, qu'il trouveroit les Indes sans sortir de Rome, c'est à dire, qu'il y exerceroit un nouvel Apostolat, qui ne luy seroit pas moins glorieux; & cet Apostolat fut de s'appliquer à toutes les œuvres de pieté, & d'y exciter, par son exemple, tous les Ecclesiastiques, en les retirant, partie des desordres où ils vivoient, & partie des employs indignes de leur caractere & de leur profession. Il commença cette nouvelle Mission par lier avec eux un commerce de societé, pour leur faire entendre qu'étant établis de Dieu pour conduire les autres, & pour leur servir d'exemple, ils devoient non seulement se retirer de tout embarras des affaires du monde, comme leur ordonne S. Paul; *nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus*; mais se porter aux actions qui puissent rendre leur profession sainte devant Dieu, & honorable aux yeux des hommes, qui ne manqueroient pas de suivre bien-tôt ce qu'ils auroient devant les yeux. Il associa à ce noble dessein celuy qu'il avoit choisi pour son Confesseur, qui étoit poussé du même zele & animé du même esprit que luy, & institua une sainte Societé, qu'il nomma de la Trinité, pour le service de tous les Pelerins, qui venoient à Rome, de tous les Païs du monde, mais qui étoient le plus souvent dépourvus de tous les secours, & pour l'ame & pour le corps; de maniere que la révelation qui luy avoit été faite, qu'il trouveroit les Indes à Rome, se vérifia en ce sens, qu'au 2. *ad Tim.* 2.

maiſons, & dans les familles, non pour y prendre connoiſſance de leurs affaires ; ou pour s'ingerer dans l'adminiſtration de leurs biens ; comme font quelques-uns, qui prétendent que leur caractere leur donne un droit d'inſpection ſur les biens & ſur la famille de ceux qu'ils conduiſent, comme s'ils ne devoient rien faire, ny diſpoſer de rien que par leur conſeil ; mais pour en découvrir les neceſſitez ſecretes, & aviſer enſuite aux moïens de les ſoulager. Il ſembloit que tous les Hôpitaux ne ſubſiſtoient que par les aumônes, & par les aſſiſtances qu'il leur procuroit. Car entre ceux qu'il s'eſt aſſocié, les uns ſont employez à ſervir les pauvres, les autres à leur procurer les ſecours neceſſaires, les autres à exciter les perſonnes charitables à les ayder, & les autres à les exhorter à ſouffrir avec patience leurs maladies, leurs miſeres, & leur pauvreté. C'eſt à ces exercices de charité qu'il portoit les Eccleſiaſtiques, & qu'il exerçoit ceux qui s'étoient fait ſes diſciples ; leur enſeignant ſans ceſſe, que comme le Fils de Dieu leur avoit donné un pouvoir ſur ſon corps naturel, il leur avoit auſſi laiſſé le ſoin de ſon Corps myſtique & de ſes membres, qui ſont les pauvres ; que c'étoit pour cela, que l'Egliſe avoit des biens & des revenus, & que ceux qui n'en avoient que pour vivre & pour s'entretenir, devoient du moins leur donner leur temps, leurs ſoins & leur travail ; que c'étoit-là en un mot, les devoirs propres attachez au miniſtere de la Prêtriſe, qui n'étoit pas un titre ſans fonction ; mais un exercice de charité ; de maniere qu'il

n'y avoit point de bonnes œuvres, où il n'entrât, & dont il ne fût l'Instituteur, ou comme le premier mobile, qui donnoit le mouvement à tout ; l'ame qui étoit par tout ; l'esprit qui pourvoyoit à tout & qui regloit tout ; son exemple fut si puissant, que l'on vit aussi tôt à Rome les Hôpitaux plus frequentez que les Palais des Grands, & si charitablement secourus, que les plus miserables étoient aussi bien servis, que les plus riches & les plus opulens.

Ces charitez corporelles, quoy qu'elles occupassent une grande partie de son temps, ne furent cependant que les premieres leçons que ce grand Maître de la perfection chrêtienne donna à ceux qu'il élevoit pour l'état Ecclesiastique. Car en deuxiéme lieu, il leur montra & leur ouvrit une plus noble carriere, *adhuc excellentiorem viam vobis demonstro*, comme S. Paul disoit aux premiers Chrêtiens, & cette voye plus excellente qu'il leur découvrit, fut de s'employer au salut des ames, par les fonctions les plus propres de cet état, & les plus saints exercices, que le zele inspire aux personnes qui n'ont rien de plus à cœur, que de gagner des ames à Dieu, & de les attirer à son service. Il en forme donc quelques-uns à faire des exhortations ferventes, & animées, pour porter les personnes déja converties à la pratique des bonnes œuvres, à faire des instructions familieres aux Peuples, & des discours pathetiques, pour la conversion des plus grands pecheurs, suivant en cela le conseil du grand Apôtre, qui vouloit que les Prêtres & les personnes à qui il confioit

1. *ad Cor. c.* 12.

la conduite des autres, fuſſent capables d'inſtruire, d'exhorter & d'annoncer la parole de Dieu, laquelle eſt comme l'inſtrument general de toutes les converſions, le canal de toutes les graces, le principe de toutes les ſaintes penſées & de toutes les bonnes réſolutions, enfin le moïen le plus univerſel du ſalut des hommes. Ce fut par ce moïen que nôtre S. Philippe gagna une infinité d'ames à Dieu, employant des Prêtres fervens & zelez, partie à des miſſions Apoſtoliques, partie à inſtruire les peuples & les enfans, & partie enfin à prêcher dans les Egliſes d'une maniere ſi édifiante, & ſi ſolide, que l'on vit en peu de temps Rome toute changée, pendant que luy-même s'appliquoit à la converſion des Juifs, dont il y avoit alors un grand nombre, & de tous les Heretiques, qu'il y pouvoit découvrir, avec un tel fruit, qu'il ſembloit que la Providence les conduiſit, & les appellât de tous les Païs pour venir entendre de ſa bouche les paroles de vie.

On avoit même de la peine à juger ſi ſes paroles avoient plus d'effet en public, que dans les converſations particulieres, où il s'inſinüoit ſi adroitement dans les cœurs, que perſonne ne le quittoit, qui ne fût touché de Dieu, & porté à vivre plus ſaintement. Que ſi la bouche des Prêtres eſt la dépoſitaire de la ſcience, comme parle l'Ecriture, celle de celuy-cy avoit la haute, & la veritable ſcience du ſalut, qu'il enſeignoit en peu de temps, & qu'il inſpiroit en peu de paroles. C'eſt par-là qu'il reforma preſque tout le Clergé de Rome; qu'il porta tous

les Ecclesiastiques à une vie sainte, exemplaire & reglée, qu'il bannit presque tous les desordres, & introduisit une infinité de saintes pratiques, comme fut celle de faire des processions & des prieres publiques durant les jours du Carnaval, lesquelles changerent ces temps de debauches en des jours de dévotion. Mais comme tous ceux qui sont appellez aux Ordres sacrez n'ont pas toûjours les talens necessaires pour exercer le ministere de la parole de Dieu, il s'appliqua particulierement à leur apprendre à se bien servir du pouvoir, que le Sacrement de l'Ordre leur confere, sçavoir de lier & de délier les pecheurs dans le Sacrement de Penitence, & l'on peut dire que ce Saint a été donné à l'Eglise, non seulement pour en établir le frequent usage; mais encore pour faire voir le grand fruit, que les Prêtres peuvent faire, & le grand service qu'ils peuvent rendre à Dieu dans un Ministere si saint, & qui sanctifie les plus grands Pecheurs, en les reconciliant avec la divine Majesté, *dedit nobis ministerium reconciliationis*, comme parle S. Paul; c'est à quoy la parole de Dieu, & les autres employs ne servent que de disposition. Aussi Dieu avoit-il donné ce saint Homme à son Eglise pour directeur des ames, dans toutes sortes d'états & de conditions; car c'est l'employ qu'il a exercée le plus long-temps, & où il a cru, avec juste raison, qu'un Ministre du Seigneur pouvoit faire le plus de fruit; puis qu'autant qu'il est rare de trouver un Pilote si sûr, qu'on n'ait point d'écüeils & de naufrages à craindre sous sa con-

2. *ad Cor.* 5.

duite, & un guide à la ſuite duquel on ne s'égare point, autant eſt-il rare de trouver un Directeur ſi experimenté, qu'il ne faſſe point faire de fauſſes démarches dans le chemin de la perfection.

En effet les uns ſe mêlent d'enſeigner la ſcience du ſalut, ſans l'avoir appriſe eux-mêmes, les autres courent à la direction des ames, commes ces faux Prophetes, qui couroient annoncer les volontez de Dieu ſans y être envoyez; ceux cy s'eſtiment fort capables de diriger, quand ils ſçavent tous les termes & toutes les manieres de parler des ſpirituels, & ceux-là ne ſçachant qu'un ſeul chemin, & qu'une ſeule route pour conduire à la perfection, veulent y faire paſſer toutes ſortes de perſonnes, & entreprendre le plus excellent de tous les arts, qui eſt celuy de conduire les ames, ſans en être inſtruis eux-mêmes, *ars artium, regimen animarum*, dit un grand Saint. Mais comme S. Philippe a été appellé à cette fonction, ſi utile & ſi difficile en même temps, il ſemble qu'il ait mis en uſage tous les talens neceſſaires aux autres employs, un eſprit de diſcernement, & des lumieres ſi pures, que ſans être trompé, ny jamais tromper perſonne, il diſſipoit l'erreur & l'illuſion des eſprits qu'il conduiſoit, il étudioit les voyes qui luy donnoient entrée dans les cœurs; ſa charité le faiſoit gemir avec les pecheurs, comme remarque l'Hiſtoire de ſa vie, & pleurer leurs pechez, comme s'il les eût commis luy-même.

Il s'étoit ſi particulierement dévoüé au ſaint & penible exercice de la confeſſion

qu'il s'étoit attiré la confiance de tous ceux qui vouloient entrer dans les voyes de Dieu. Son Confeſſional étoit toûjours entouré d'une foule de Pénitens, qu'il écoutoit avec une patience infatigable, & avec un zele à l'épreuve de toutes les peines que cauſe un détail ennuyeux de tant de miſeres, & de foibleſſes à quoy il faut prêter l'oreille. Mais toute la Ville de Rome luy a rendu ce glorieux témoignage, qu'il n'a jamais rebuté perſonne, que jamais perſonne n'eſt ſorti d'avec lui ſans conſolation, donnant également ſon temps & ſes ſoins aux pauvres & aux riches ſans acception de perſonnes, compatiſſant tendrement aux miſeres de tout le monde; doux & condeſcendant ſans molleſſe, & ſans favoriſer le relâchement, ferme & inflexible quand il le jugeoit neceſſaire pour le bien de ſes Penitens, & pour la gloire de ſon Miniſtere, & au reſte ſi conſtant dans ce penible exercice, que le jour même de ſa mort, il y paſſa pluſieurs heures, ſans que les douleurs de la maladie l'en puſſent empêcher, & ne croiant pas luy-même pouvoir mieux ſe diſpoſer à bien mourir, que d'apprendre aux autres à bien vivre.

Mais le dernier moyen dont cét homme incomparable s'eſt ſervi pour ſanctifier l'état Eccleſiaſtique, aprés s'en être luy-même rendu le parfait modele, ç'a été d'inſtituer une Congregation de ſaints Prêtres, qui pouſſez de la même charité, & animez du même Eſprit que luy, ont éterniſé ſon zele, en continuant ſes employs & ſes travaux; & qui étant autant de copies vivantes de cét excel-

lent Modele, servent eux-mêmes aux autres d'exemple de la perfection de cet état. C'est pour cela qu'il ne voulut pas qu'ils s'engageassent par des vœux de Religion, ny qu'ils fussent liez par d'autres liens que ceux de la charité ; pour faire dans l'Eglise un juste temperament des austeritez de l'état Religieux, auquel Dieu n'appelle pas tout le monde, & la trop grande dissipation, qui est à craindre dans le commun des autres Ecclesiastiques ; dans le dessein qu'il avoit de réünir les avantages des uns & des autres, de leur inspirer la pieté, l'exactitude, la regularité & la mortification des premiers ; & de sanctifier les employs & les fonctions propres des seconds ; de donner une retraite à ceux qui ne peuvent pas pratiquer les vertus austeres des uns, mais qui sont appellez comme eux au service de Dieu & des Autels, & par cét heureux mêlange, il a fait un fruit inestimable dans l'Eglise de Dieu. Car ce fut en effet comme un Seminaire de Prélats, de Cardinaux, & de saints Ecclesiastiques, qui en ont été les lumieres ; & le seul Cæsar Baronius luy a rendu par ses écrits un service incomparable, par l'ordre exprés, que nôtre S. Philippe luy donna, de composer l'Histoire Ecclesiastique, sans parler des autres, qui y fleurissent encore en sainteté & en vertu. C'est pourquoy l'on peut dire qu'il en fit une Ecole de saints Ecclesiastiques qui ont fait revivre dans le Clergé, la saintété propre de cét état.

Ce grand dessein, & ce glorieux projet ne manqua pas d'être traversé dans ses commencemens, comme le sont tous les autres ;

mais les tempêtes & les contradictions servirent à l'établir plus inébranlablement, comme étant l'ouvrage du Seigneur, dont l'on voit & l'on ressent encore tous les jours le fruit. C'est à l'imitation de ce Saint, que de semblables Congregations se sont établies depuis en divers endroits ; mais l'on peut dire que le grand Philippe de Nery en est le premier instituteur ; car quoy qu'elles ne fassent pas toutes un même corps, réüni sous l'authorité d'un même chef, elles sont animées du même esprit, & sont chacune ne leur maniere un ornement de l'Eglise, en travaillant toutes pour la même fin.

Conclusion. Voyla, Messieurs, quel a été le grand Philippe de Nery, le modele du Sacerdoce, *dedit illi Deus fungi Sacerdotio, & habere laudem in nomine ipsius.* Il a rempli saintement les devoirs de ce saint Ministere, & fait voir en sa personne, les vertus qui doivent l'accompagner. Ensuite il a formé les autres à la perfection de cét état. Mais ne croyez pas que ce soient les seuls qui doivent profiter de l'exemple de sa vie ; tant de vertus ne sont pas renfermées dans une seule profession, tous les états & toutes les conditions y peuvent prendre part ; son union avec Dieu, sa devotion si tendre, cét esprit d'oraison, ne doivent-il pas nous porter à imiter ce recueillement, & à nous retirer de cette dissipation d'esprit, où le commerce du monde nous jette continuellement ? cette pureté Angelique qu'il a conservée avec tant de soin, ne doit-elle pas nous apprendre, que l'éloignement des vices & des desordres est par où l'on doit commen-

Digitized by Google

cer à servir un Dieu, qui ne promet le Ciel qu'aux personnes qui se seront preservez de la corruption presque generale qui regne dans le monde ; & sur tout cette profonde humilité qui luy a fait fuïr l'éclat & l'estime des hommes, jusqu'à demander justement à Dieu de ne faire jamais de miracles durant sa vie, ny aprés sa mort, en sa faveur, de crainte d'être tenu pour un Saint ; mais c'est en quoy Dieu ne l'a pas exaucé ; puis qu'il en a fait un nombre prodigieux, qui font voir combien il est grand devant Dieu, lequel a voulu faire éclater son merite & sa vertu à mesure qu'il s'est efforcé de les cacher aux yeux des hommes. Nous devons imiter cette charité immense qui luy a fait employer tous ses soins & tous ses travaux à secourir son prochain, mais qui s'estimoit si peu utile au monde, qu'il ne voulut jamais dire à Dieu, comme ses freres l'en prioient, ces paroles que profera S. Martin à la mort, *Domine si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem*, disant qu'il n'appartenoit qu'aux Saints de tenir ce langage, & que pour luy il étoit plutôt un fardeau sur la terre, & le plus inutile de tous les hommes. On doit s'éforcer enfin d'imiter cette vie si reglée & si constante dans ses devoirs, & toûjours également appliquée au service de Dieu, avec la même ferveur & la même activité ; sans jamais se relâcher ny se démentir d'un seul point, depuis qu'il eut l'âge de raison, jusqu'à un extrême vieillesse, qu'il mourut entre les mains des Saints, aprés avoir reçu quelques jours devant les derniers

Sacremens des mains de S. Charles Borromée, & du grand Cesar Baronius ; & à la vuë de son Sauveur, qu'on luy apportoit en Viatique, il s'écria par un saint transport : Voicy celuy en qui j'ay mis tous mes plaisirs, voicy mon amour & mes plus cheres délices, hors de luy, rien ne m'est precieux, ny souhaitable ; donnez le moy promptement ; & quoy qu'il survêquît encore quelques jours aprés, & même qu'il eût repris ses fonctions ordinaires, il ne quitta jamais cette pensée jusqu'à la mort, en expirant comme un Moïse, dans les embrassemens de son Dieu. Mais, helas ! Chrêtiens, quelle froideur, quelle lâcheté, & quelle inconstance ne marquons-nous point dans la suite de nôtre vie ! aujourd'hui à Dieu, & demain au monde, aujourd'hui fervens & zelez, demain indifferens, froids & languissans ; que cette fidelité uniforme, constante, & reguliere au service de Dieu, soit donc le fruit que nous remportions aujourd'hui de l'exemple de ce grand Saint, qui dans une vie commune a pratiqué les plus hautes & les plus nobles vertus, & merité une couronne particuliere dans le Ciel : Je vous la souhaite, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE
DE
S. NORBERT.

Sapientia deduxit illum per vias rectas, ostendit illi regnum Dei, dedit illi scientiam sanctorum, honestavit illum in laboribus, & complevit labores illius. *Sapient.* 10.

La Sagesse a conduit le Juste par des voyes droites, elle lui a montré le Royaume de Dieu, & le moyen de l'acquerir, elle lui a donné la science des Saints; & l'a rendu glorieux par ses longs & penibles travaux. En la Sagesse, Chapitre 10.

C'Etoit le S. Patriarche Jacob que le Sage avoit devant les yeux, quand il a voulu faire admirer la conduite de la Providence sur ce grand homme, & faire passer à la posterité le souvenir des travaux qu'il a essuïez, afin de répondre aux grands desseins qu'elle avoit sur luy. Cette divine Sagesse, qui l'avoit choisi dans l'ancienne Loy, pour en faire un modele de force,

Digitized by Google

de patience, & de soumission aux ordres de Dieu, le conduisit à ses fins par des voyes droites à la verité, mais rudes & difficiles. Elle luy montra, dit le Texte Sacré, le Royaume de Dieu, c'est à dire, le chemin qu'il devoit prendre pour y parvenir, si-tôt qu'il fut choisi de Dieu pour être la figure des Prédestinez; elle lui enseigna la science des Saints, qui est une vie de souffrances & de fatigues durant quarante ans entiers, & enfin elle l'exerça par divers travaux qui le rendirent glorieux, & qui furent récompensez du bonheur d'être l'un des Ancêtres du Messie, & de donner son nom au Peuple de Dieu.

Dirai-je, Messieurs, que la Sagesse divine a tenu une conduite toute semblable à l'égard du Saint dont l'Eglise celebre la memoire en ce jour; puis qu'ayant voulu pourvoir cette Eglise d'un nouveau secours, d'un nouveau Fondateur d'Ordre, d'un nouvel Apôtre & d'un nouveau Pasteur, elle a conduit le grand S. Norbert par des voyes sûres & droites dans les differens états, par où elle l'a fait passer; elle lui a montré le chemin du Ciel dans l'état Seculier, lors qu'il étoit engagé dans le grand monde, & dans la voye de perdition, en le rappellant de ses égaremens par une rude & sincere penitence, *ostendit illi regnum Dei.* En suite, comme cette même Providence l'avoit choisi pour l'élever à une haute perfection, elle lui apprit la science des Saints dans l'état Religieux, par la pratique des conseils Evangeliques, en quoy il est devenu si grand Maître, qu'il a enseigné cette même

ſcience à tout un grand Ordre, dont il eſt le Pere & le Fondateur, *dedit illi ſcientiam ſanctorum.* Enfin comme Dieu l'avoit deſtiné pour être une lumiere de ſon Egliſe, dans la dignité d'Archevêque & de Primat, il s'eſt rendu digne de cét honneur par ſes travaux Apoſtoliques, & en a rempli tous les devoirs par ſon zele, & par ſes glorieuſes entrepriſes, pour les intereſts de Dieu & de la Religion, *honeſtavit illum in laboribus.*

Voila, Meſſieurs, les voïes, par leſquelles la divine Sageſſe à conduit ce grand Homme; Voila le plan de toute ſa vie, le caractere de ſa perſonne, & l'exemple de ſainteté, qu'il a laiſſé dans les trois états où il a vêcu. Les gens du monde qui ſont ou qui ont été dans le déreglement, y peuvent apprendre la voïe qu'ils doivent tenir pour retourner à Dieu, & pour reprendre le chemin du Ciel; Les Religieux doivent ſe former ſur cét exemple, pour parvenir à la plus ſublime ſainteté; Les Prélats & les Perſonnes qui tiennent les premiers rangs dans l'Egliſe, peuvent apprendre dans ce parfait modele, les devoirs qui ſont attachez aux miniſteres qu'ils exercent, & à la dignité qu'ils occupent. C'eſt le portrait que j'ay à vous faire de l'admirable ſaint Norbert; Je l'appelle de ce nom, parce que tous les grands Hommes de ſon ſiecle n'ont eu que de l'admiration pour ſa vertu, & ont unanimement publié, que tous les éloges étoient au deſſous de ſon merite. C'eſt pourquoy, pour renfermer dans ces trois Parties, un ſi ample ſujet, j'ay beſoin des lumieres du Ciel, que je demande, par l'in-

Digitized by Google

terceſſion de celle, que ce grand Saint a reconnuë pour ſa Proteſtrice, & de tout l'Ordre qu'il a établi. C'eſt la Bienheureuſe Mere de Dieu, à qui nous dirons pour ce ſujet

Ave Maria.

I. PARTIE. LA Predeſtination des Saints, & le choix que Dieu a fait de leurs perſonnes avant tous les ſiecles, eſt à la verité, Meſſieurs, la premiere ſource de leur bonheur éternel. Mais comme Dieu a voulu qu'ils meritaſſent la couronne de gloire qu'il leur a deſtinée, & qu'ils fiſſent avec le ſecours de ſa grace, la conquête du Royaume du Ciel; le premier effet que Dieu fait paroître dans le temps de cette Prédeſtination éternelle à leur égard, c'eſt de les conduire par des voïes droites & ſures, & de leur montrer, comme parle le Sage, la route qu'il faut prendre pour y parvenir, *juſtum deduxit per vias rectas, & oſtendit illi regnum Dei.* Ces voïes & ces routes, vous le ſçavez, ſont differentes, & l'on peut dire en general, qu'il y en a autant qu'il y a de ſortes de vertus & d'eſpeces de bonnes œuvres, qui toutes conduiſent à cét heureux terme; toutes cependant ſe reduiſent à deux, qui partagent comme en deux ordres tous ceux qui ſont reçûs dans le ſejour des Bienheureux; l'une de ces voïes eſt l'innocence, que peu de perſonnes conſervent juſqu'à la fin de leur vie; & l'autre eſt la Penitence, qui repare cette innocence perduë, & qui nous rétablit dans tous nos droits ſur ce Royaume

éternel. Que la premiere de ces voïes eſt rare! Chrêtiens, que la deuxiéme eſt difficile! c'eſt pourtant par l'une des deux que tous les Saints ont marché : enſorte que ceux, qui par une conduite déreglée, ſe ſont écartez de la premiere, en perdant l'innocence, y ſont rentrez par la Penitence, que Dieu leur a montrée comme une reſſource, aprés s'être relevez de leur chûte ; & ſouvent ils ont marché avec une telle ferveur dans la voïe du ſervice de Dieu, qu'ils ſont parvenus à un plus ſublime degré de ſainteté, que s'ils n'euſſent jamais abandonné les ſentiers de la juſtice.

Telle fut la conduite de la bonté divive envers S. Norbert, qu'une converſion éclatante & ſoudaine, aprés une vie mondaine & aſſez peu réglee, remit dans le chemin du Ciel. C'étoit un jeune Seigneur, d'un naiſſance illuſtre, laquelle tiroit ſon origine du ſang des Roys ; d'un naturel vif, ardent & ambitieux ; il fut élevé dés ſa plus tendre jeuneſſe à la Cour de l'Empereur Henri cinquiéme, & attendoit de la faveur, & de la liberalité de ce Prince, quelque charge, ou quelque employ conſiderable, qui luy donnât entrée dans le grand monde, pour lequel il ſembloit être né. Car outre qu'il étoit un des mieux faits de toute la Cour ; il avoit infiniment de l'eſprit, de l'adreſſe, de la politeſſe, des manieres honnêtes & engageantes, qui le faiſoient regarder comme le plus accompli Seigneur de ſon temps, & qui avoit le plus de merite ; car c'eſt le nom dont on exprime ces avantages de nature, qui ſemblent diſtinguer ceux qui en ſont favoriſez, du commun des hom-

mes : au lieu que c'eſt l'uſage qu'ils en font ; qui doit faire cette diſtinction. Quoy qu'il en ſoit, les biens de fortune ne répondoient pas au reſte de ces avantages, non plus que les bienfaits du Prince aux eſperances qu'il en avoit conçûes ; ſoit qu'il les portât trop loin en effet, ne s'imaginant rien qui fût au deſſus de ſa naiſſance & de ſon ambition ; ſoit qu'il vît que de long-temps il ne pourroit parvenir au poſte & au rang où il aſpiroit ; il ſe laſſa d'attendre ; & par deſeſpoir de réüſſir, ou de s'élever dans le monde, où l'on ne rend pas toûjours juſtice au prétendu merite que l'on croit avoir ; il tourna ſes vûës du côté de l'Egliſe ; non par dégoût des grandeurs & des vanitez de la Cour, ou par une ſpeciale vocation de Dieu, comme il fit quelque temps aprés ; car il étoit alors bien éloigné d'avoir ces penſées ; mais parce qu'il crut que les plus riches Benefices ne lui pouvant manquer, il ſe pouſſeroit plus aiſément par cette voïe ; & que l'état Eccleſiaſtique ſeroit un établiſſement qui ne l'empêcheroit pas de continuer la vie toute mondaine qu'il avoit menée juſqu'alors.

Dans cette vûë il fit un aſſez bon fonds de ſcience, pour ſoutenir du moins par ce moïen, l'éclat des plus grandes dignitez de cet état où il prétendoit bien parvenir quelque jour ; ce qu'il appelloit un établiſſement avantageux. Il n'eut pas même grand' peine à s'engager dans les Ordres ſacrez, pour être capable de poſſeder un riche Canonicat, qui ſe preſenta d'abord, & qui lui donnoit lieu de pouſſer ſes prétenſions plus loin, & d'aſpirer aux premieres Charges, qu'il ne tarderoit

guere d'obtenir par ſon credit & par la brigue de ſes Amis. Mais pour être engagé dans une profeſſion ſi ſainte d'elle-même, ne penſez pas, Meſſieurs, que ſa conduite en fût plus réguliere & plus chrêtienne ; s'il gardoit quelques meſures au dehors, & s'il n'étoit pas plongé dans les débauches outrées, qui l'euſſent perdu du réputation, & qui luy euſſent fermé l'entrée des dignitez où il portoit ſes vûes ; du moins menoit-il une vie que je puis appeller profane, par raport à ſon état. Il ne ſongeoit qu'à paſſer agreablement le temps, employant le bien du crucifix avec ce qu'il avoit de patrimoine à entretenir un train & une table magnifique, à paſſer le temps au jeu & à toutes ſortes de divertiſſemens, marquant peu de ſentimens de pieté, peu de ſoin de remplir ſes devoirs, & comme vous pouvez facilement vous imaginer, ne penſant guere à ſon ſalut : lors qu'il plut à la divine miſericorde de l'y faire penſer tout de bon, en le rappellant de ſon égarement, & en le retirant du bord du precipice où il étoit prêt de tomber.

Il avoit déja contracté de ſi fortes habitudes, & tenoit au monde par des liens ſi étroits, qu'il fallut un coup du Ciel, & un effort extraordinaire de la main de Dieu pour rompre ces attachemens, & pour lui faire tenir une conduite toute oppoſée à celle qu'il avoit tenuë juſqu'alors. La maniere en eſt ſurprenante, & fait un favorable Préjugé des grands deſſeins que Dieu avoit ſur lui ; il eſt renverſé comme un S. Paul, pour devenir, ſinon d'un Perſécuteur, un Apôtre, du moins

d'un Chrêtien peu regulier, & d'un Ecclesiastique qui meine une vie peu édifiante, un grand Saint, un modele de vertu & de la perfection Evangelique, l'un des plus fermes appuys de l'Eglise en son siecle, le fleau des Heretiques, & des Libertins. Il étoit au milieu d'une campagne, sans train, contre sa coûtume, & accompagné d'un seul sculteur, pendant un temps doux & serein, sans nulle apparence de l'orage furieux & imprevû, dont il fut surpris tout à coup, en sorte qu'effrayé des éclairs & du tonnerre, il tombe de cheval, & la foudre tombant à ses pieds, une voix terrible se fit entendre distinctement, sans sçavoir d'où elle pouvoit venir, que de celuy-là même qui parla à son Persecuteur dans une semblable rencontre. Arrêtez, où allez vous? Dieu qui poursuit les Pecheurs, est prêt de décharger sur vous les plus rudes coups de sa vengeance, si vous ne vous rendez aux attraits de sa bonté.

Quelle surprise, Messieurs, & quel coup de misericorde! quel autre que vous, ô mon Dieu! eût pû donner un avis si salutaire! quelle autre puissance que la vôtre a pû faire un changement si subit dans l'air, & quel autre pouvoir que celuy de vôtre grace, en a pû operer un autre encore plus miraculeux sur ce cœur endurci? Une heure se passa dans l'agitation, & dans les troubles salutaires, que la penitence a coûtume de causer dans un cœur touché de Dieu; des nuages se formerent dans son ame, plus épais que ceux qui avoient obscurci l'air, & formé l'orage dont il venoit d'être surpris: une confusion de pensées se pré-

Digitized by Google

ſenta à ſon eſprit, encore tout étonné ; il entendit le reproche ſecret de ſa conſcience, qui ne l'effraya pas moins que le bruit du tonnerre qui l'avoit ſi fort épouvanté : mais d'autres éclairs plus perçans, & d'autres lumieres plus vives diſſiperent peu à peu ſes tenebres paſſées. Il fit des reflexions ſerieuſes ſur les jugemens de Dieu, ſur le danger où il avoit vêcu juſqu'alors de ſe perdre éternellement, & ſur toutes les veritez de l'autre vie, auſquelles il n'avoit jamais bien penſé, & qui ſe préſenterent alors en foule ; il repeta cent & cent fois les effrayantes paroles qu'il venoit d'entendre & qui l'avoient ſi fort frappé ; tout ce qu'il put répondre dans le trouble & dans l'émotion où il ſe trouva, fut de s'écrier avec ſaint Paul, *Domine quid me vis facere?* que ſouhaitez vous de moy, mon Dieu, & que faut-il que je faſſe pour répondre aux effets de vôtre miſericordieuſe bonté ? *Act. 9.*

Aprés être un peu revenu de cette violente agitation, & que ſon eſprit fut dans une ſituation plus tranquille ; il retourna ſur ſes pas, & ſe retira dans ſa maiſon pour penſer à loiſir aux moyens d'executer la ſainte reſolution qu'il avoit priſe de changer entierement de vie & de conduite : Ce ne fut pas ſans donner encore de grands combats ; & ce ne fut que dans le ſilence d'une ſainte retraite que l'Eſprit Saint acheva l'ouvrage qu'il avoit commencé en luy, par le bruit des foudres & des tonnerres : car dans cette ſolitude il luy parla au cœur, & l'inſtruiſit par l'organe d'un ſaint Abbé, ſur ce qu'il avoit à faire, à peu prés comme il envoya S. Paul à Ananias pour

Digitized by Google

le même deſſein. Là il apprit qu'une ſincere & parfaite converſion, qui devoit le remettre dans la voye du ſalut, & lui ouvrir celle du Royaume de Dieu, conſiſtoit en deux choſes, l'une à renoncer abſolument à ſes deſordres, & l'autre à les expier par les rigueurs de la penitence. Ces deux articles ſi difficiles à mettre en pratique & qui rebutent le plus ordinairement les Pecheurs, n'étonnerent point Norbert, qui prit la genereuſe réſolution d'executer l'un & l'autre, & qui ne balança pas davantage; puis que c'étoit cette voye droite & ſure que le Ciel lui montroit, *Juſtum deduxit Dominus per vias rectas & oſtendit illi regnum Dei.*

Déſabuſé qu'il eſt des fauſſes idées des grandeurs du monde, auſquelles il aſpiroit auparavant, & de ce faux éclat qui l'avoit ſi long-temps ſéduit; il rompt bien-tôt tous les liens qui le retenoient dans cette ſpecieuſe ſervitude; nul bien de la terre ne luy tient plus au cœur; nulles eſperances & nuls charmes ne l'attachent plus au monde; il n'en a plus que du mépris & de l'horreur, depuis qu'il a découvert les pieges qu'il lui tendoit ſous de ſi ſpecieuſes apparences, & le poiſon mortel qu'il cachoit ſous les plaiſirs, qu'il lui promettoit; ſa converſion fut ſincere du côté de la douleur & de la déteſtation de ſa vie paſſée, puiſqu'il renonça parfaitement à tout ce qui pouvoit l'engager à l'avenir dans le peché; il en fit même une déclaration publique, en ſe jettant aux pieds de l'Archevêque de Cologne pour le conjurer de luy donner l'Ordre de Prêtriſe, que ce ſage

Prélat

Prélat n'auroit eu garde de luy accorder, s'il ne l'eût vû fondre en larmes, & s'il n'eût appris de la propre bouche de ce Penitent, ce qui se passoit dans son cœur; il benit le Pere des misericordes d'avoir inspiré de si grands sentimens de pieté, & de si ardens desirs de servir Dieu, à un homme dont les déreglemens ne luy étoient que trop connus; il en porta même un jugement avantageux pour l'avenir, que la suite justifia bien-tôt, que là où le peché avoit abondé, là la grace du Ciel s'étoit répanduë avec plus de profusion. En effet voila Norbert transformé en tout un autre homme, & dés la premiere fois qu'il parut à l'Autel pour y celebrer les saints Mysteres, devant une foule incroyable de Peuple, qui étoit accouruë à ce nouveau spectacle, il commença, en homme inspiré & veritablement touché de Dieu, à parler avec tant de force & de ferveur, du mépris des choses de la terre, de l'importance du salut, & sur tout, du zele que doivent avoir les Ministres de l'Autel, que tout le monde surpris d'un changement si peu attendu, rendit graces au Seigneur, qui sçait tirer la lumiere des tenebres, & l'huile des pierres & des rochers, de vouloir se servir d'un homme qui avoit été si entêté des maximes du monde, afin d'en désabuser les autres, & les ramener de leurs égaremens.

Il ne se contente pas de detester le mal qu'il avoit commis, & d'en marquer une sincere douleur, s'il ne pratique encore la deuxiéme partie de la penitence qui consiste à expier ses pechez par les rigueurs qu'elle impose, pour

ſatisfaire à la Juſtice divine. C'eſt pourquoy les jeûnes les plus auſteres, les veilles continuelles, les cilices les plus rudes & les plus picquans, & tout ce que l'ingenieuſe ferveur des Penitens avoit inventé de plus rigoureux juſques alors, ne pouvant contenter l'ardeur de ſon courage, il voulut que ſa penitence eût du raport à ſes deſordres paſſez, en prenant tout le contrepied de la vie qu'il avoit menée. Pour cela, comme le luxe & la pompe des habits avoit été l'une de ſes plus fortes paſſions, par un ſentiment d'orgueil, qui luy faiſoit affecter cette marque de diſtinction; il ne voulut plus ſe diſtinguer que par l'habit le plus vil & le plus mépriſable, dont il étoit à peine demi couvert dans la plus rude ſaiſon. Il avoit auparavant recherché les loüanges & les applaudiſſemens des hommes, maintenant les affrons les plus ſenſibles, les mépris les plus outrageux, & les confuſions les plus humiliantes ſont ſes plus cheres délices; juſques-là qu'ayant un jour été publiquement chargé d'injures, couvert de boüe & d'ordures, il n'en marqua pas le moindre reſſentiment; & bien loin de cela, il témoigna une joye ſenſible d'avoir été jugé digne de ſouffrir quelque outrage pour le nom de Jeſus Chriſt; car c'étoit pour avoir averti un indigne Eccleſiaſtique, de ſon devoir, & de ſe ſouvenir de la ſainteté de ſa profeſſion. Il avoit auparavant appliqué tous ſes ſoins à ſe concilier l'amitié de tout le monde, par ſes manieres honnêtes, & agreables, mais le changement de mœurs qui parut en ſa perſonne, ſembla changer à ſon égard tous les cœurs des per-

sannes vicieuſes ; car jamais homme n'a été plus perſecuté, ni n'a ſouffert les perſecutions avec plus de tranquilité d'eſprit ; & l'on peut dire que ce fut là particulierement la voye du Ciel, que Dieu lui montra ; puis que c'eſt celle, par où les plus grands Saints y ſont arrivez. Il avoit aimé ſes divertiſſemens, recherché par tout ſes aiſes & ſes commoditez, & enfin mené une vie molle, oiſive & ſenſuelle. Ah Dieu ! quel changement ne fait point l'eſprit de penitence dans un pécheur veritablement converti ? les travaux les plus penibles, les incommoditez de la pauvreté, à laquelle il s'étoit volontairement réduit, les fatigues des longs voyages qu'il entreprend nuds pieds, parmi les glaces, & ſouvent dans la neige juſqu'aux genoux ; la faim, la ſoif, & tout ce que ſaint Paul rapporte de ſes travaux, ſont les exercices ordinaires de la penitence de nôtre Saint. Que ſi c'eſt cette vertu, qui remet les Pecheurs dans la voye du Ciel, & qui leur montre le Royaume de Dieu, qu'ils avoient comme perdu de vûë ; je ne craindrai point de dire que la pénitence de S. Norbert, qui renferme toutes les rigueurs, que tous les plus auſteres Pénitens ont jamais pratiquées, leur peut ſervir de modele en ce point, & qu'elle leur enſeigne par quelle voye ils doivent retourner au lieu, d'où ils ſe ſont ſi malheureuſement écartés.

Helas ! Chrêtiens, que de ſemblables converſions, & que de pareilles penitences ſont rares aujourd'hui ! Je ſçai bien que tous ceux qui ſuivent la même route que tenoit ſaint Norbert avant ſa converſion, & qui ſont dans

le même danger de se perdre, ne doivent pas s'attendre à une pareille faveur de la misericorde de Dieu, pour les rappeller de leur égarement ; qu'il n'employe pas à l'égard de tout le monde la voix des tonnerres, & qu'il ne fait pas tous les jours de semblables prodiges, pour les ramener dans les sentiers de la justice ; mais il leur fait assez connoître le malheur où ils s'engagent ; & peut-être, mon cher Auditeur, vous a-t-il déja fait entendre la voix secrete de sa grace au fond de vôtre cœur ; où allez vous ? pourquoy courez-vous à vôtre perte ? considérez que vous êtes sur le bord du precipice, & que si vous avancez d'un pas, vous êtes perdu. Mais si c'est par la penitence & par une sincere conversion, que l'on rentre dans les voyes de son salut ; apprenez de ce grand Saint, quelle doit être la pénitence que vous devez faire ; vous aurez de la peine à faire le changement de vie qui est necessaire pour cela ; vous ressentirez des agitations extraordinaires, vous éprouverez le combat de vos passions contre la raison, & de la nature contre la grace ; parce qu'il vous faudra quitter les objets auxquels vous êtes le plus fortement attachez ; mais comme le Prophete nous assûre que Dieu soûtient & affermit les Justes ; si vôtre conversion est sincere, si la resolution que vous prenez de rompre les attachemens aux creatures est véritable, vous devez tout esperer du côté de Dieu. Ces images affreuses que vous vous êtes formées de la penitence, s'évanoüiront, cette voye étroite du salut, dont parle l'Evangile, s'élargira en quelque

maniere, & l'onction de la grace ne vous fera trouver que joye & que douceur, là où vous ne vous figuriez que de la peine, & un travail audessus de vos forces. Mais revenons à nôtre Saint, & aprés avoir vû avec quelle misericordieuse bonté Dieu lui a montré le Royaume du Ciel, c'est à-dire, la penitence qui rappelle ceux qui en sont éloignez: voïons comme elle luy a enseigné la science des Saints, c'est-à-dire, la perfection évangelique qu'il a si parfaitement pratiquée dans la vie religieuse, *dedit illi scientiam sanctorum.* C'est le deuxiéme état où nous l'allons considerer, & la deuxiéme Partie de son Eloge.

II. PARTIE

La science des Saints dont je parle icy, Chrêtienne Compagnie, & dans laquelle S. Norbert se rendit en peu de temps si éclairé, n'est pas, comme peut-être vous pourriez vous imaginer, la connoissance des plus sublimes veritez, ni même les lumieres de la foy, en quoy ce Saint se signala tellement, qu'entre les dons, & les prerogatives singulieres que la voix publique attribuoit aux grands Hommes de ce temps-là, la foy de Norbert étoit celebre, & reconnuë par tout. Mais j'appelle la science des Saints, celle qui met en pratique les veritez de la foy, & les plus hautes maximes de l'Evangile; puisque c'est elle proprement qui fait les Saints, & qui les éleve à la plus haute perfection, par les voyes les plus droites & les plus opposées à l'esprit du monde. Or cette science, par laquelle les Saints se conduisent, & reglent toutes les actions de leur vie, n'est autre que

la pratique des conseils évangeliques, qu'embrasse l'état Religieux, lequel pour cela est communement appellé un état de perfection, la voye qui y conduit, la science qui l'enseigne, & le moyen le plus assuré d'y parvenir. C'est donc dans cette voye, que Norbert parfaitement converti, & déja dans le chemin du Royaume de Dieu, va marcher dorénavant, & qu'il y va même en conduire une infinité d'autres, en qualité de Chef d'un Ordre florissant, & d'une personne éclairée dans cette haute science des Saints dont nous parlons, *dedit illi scientiam sanctorum.*

Il y avoit à la verité de son temps des Ordres Religieux, celebres pour leur regularité, pour la retraite, & pour la solitude qu'ils observoient exactement : & lui-même, aprés avoir été éclairé & touché de Dieu, avoit appris en cette école, où il s'étoit retiré pour quelque temps, la maniere dont il devoit vivre à l'avenir. Mais Dieu, qui l'avoit destiné pour en établir un tout nouveau, lui en inspira aussi le plan & le projet. La divine Providence en vouloit faire un Apôtre & un Religieux en même temps, pour faire en sa personne, & en ceux qui se rangeroient sous sa conduite, un mélange de l'action avec la contemplation ; & enfin elle vouloit, qu'aprés qu'il seroit parfaitement instruit dans cette science des Saints, il y fût le maître des autres, & qu'il s'en servît pour sanctifier tous les états. C'est, Messieurs, ce qu'on peut appeller dans S. Norbert, une deuxiéme vocation à laquelle il ne se rendit pas moins fidele qu'à la premiere.

Digitized by Google

Il avoit passé trois ou quatre années dans une vie austere, employant les revenus de ses Benefices à faire des charitez, & de bonnes œuvres ; tout le monde en étoit dans l'admiration, & l'on commençoit déja à le regarder comme un Saint : mais comme saint Paul disoit aux Corinthiens qu'il y avoit une voïe de sainteté plus parfaite, & un état plus excellent qu'il leur vouloit enseigner, *adhuc excellentiorem viam vobis demonstro.* Dieu la fit connoître à son serviteur, qui ne cherchoit qu'à luy marquer son zele, par les plus grandes entrepriſes pour la gloire de son nom. Il commença donc par ce que l'Evangile enseigne de plus parfait, qui est la pauvreté évangelique, *si vis perfectus esse, vende omnia quæ habes, & da pauperibus.* Il se défit de ses Benefices, & distribua aux pauvres tout ce qu'il put faire d'argent de son patrimoine, selon le conseil du Fils de Dieu. L'exemple d'une si sublime perfection ne tarda guere d'avoir des imitateurs ; c'est pourquoy s'étant associé quelques Disciples, il va à Rome nuds pieds, & dans un entier dépoüillement de toutes choses ; se jette aux pieds du souverain Pontife, pour lui rendre compte de ses désordres passez, & des nouveaux desseins que Dieu lui inspiroit pour le service de l'Egliſe. Le souverain Pontife, persuadé que c'étoit l'Esprit de Dieu qui conduisoit ce nouveau saint Paul, que Dieu avoit appellé par une vocation si éclatante, forma lui-même le dessein de le retenir à sa Cour, pour se servir de ses conseils, dans la réformation du Clergé, & des mœurs du Peuple, qui vivoit dans la derniere ignoran-

I. Cor. 12.

Matth. 19.

ce, & dans un pareil déreglement. Mais l'homme de Dieu luy fit entendre qu'il avoit quitté la Cour, pour s'éloigner lui-même des désordres qui s'y commettoient, & que ce seroit se replonger dans le malheur, & dans le danger, dont la misericorde de Dieu l'avoit miraculeusement retiré ; que l'unique grace qu'il lui demandoit, étoit de lui permettre de publier les misericordes du Seigneur, & d'annoncer à tous les Peuples les voyes de salut, pendant qu'il tâcheroit de suivre celles de la plus haute perfection, à laquelle il ne pouvoit douter que Dieu ne l'appellât.

Dieu, qui sçut rendre le Saint Siege favorable à ses desseins, lui suggera bien-tôt le moïen de les executer. Ses Compagnons se multiplierent, & aprés qu'il en eut gagné un assez grand nombre, par ses ferventes predications ; il chercha le lieu le plus solitaire & le plus éloigné du bruit du monde, pour leur apprendre la science des Saints que Dieu lui avoit découverte, en joignant les autres conseils évangeliques à celui de la pauvreté, qu'il avoient déja embrassée en se rangeant sous sa discipline. Le desert de Prémontré lui parut le plus propre de tous ceux que l'Evêque de Lan luy offrit, & ce fut par une particuliere disposition du Ciel, qu'il choisit ce saint lieu, pour jetter les fondemens de ce grand Ordre qui en porte le nom, & qui, de là, s'est étendu par tant de Provinces & de Royaumes. Il n'y fut pas plûtôt établi, qu'animé de l'Esprit de Dieu, il commença à faire des excursions dans le païs voisin, prêchant avec tant de zele & de ferveur, qu'il

en revint chargé de dépoüilles aprés avoir fait de nouvelles conquêtes ; je veux dire, qu'il amena avec lui une foule de nouveaux disciples, qui furent encore suivis d'une multitude d'autres, qui accoururent de tous côtez pour se ranger sous sa conduite ; de sorte que ce desert se trouva bien-tôt peuplé, je ne sçai si je dois dire d'Anges ou d'hommes ; car la vie qu'ils menoient étoit toute céleste, & n'avoit rien de la foiblesse humaine : les jeûnes étoient presque continuels, & les prieres n'étoient interrompuës que par les exercices de la plus ardente charité ; & comme s'ils n'eussent point été assujetis aux necessitez communes à tous les autres hommes, ils n'en reconnoissoient qu'une seule, qui est de s'avancer, & de se perfectionner dans cette science des Saints ; aussi y devinrent-ils bien-tôt autant de maîtres parfaits, qui sortant ensuite de leur retraite, se disperſoient de tous côtez pour l'enseigner aux autres, excitant les Pécheurs à la penitence, conduisant les personnes vertueuses à la plus haute sainteté, & portant le feu de l'amour de Dieu par tout ; & puis ensuite retournant dans leur solitude, pour reprendre de nouvelles forces, & pour puiser de nouvelles lumieres, sembloient, en ce point, representer le ministere des Anges, qui pour être toûjours presens devant le trône de Dieu, ne laissent pas d'être occupez à la conduite des hommes, & de s'interresser dans leur salut.

Ce fut l'esprit que S. Norbert leur inspira, car étant devenu le Pere & le Fondateur de cet Ordre, il pensa à lui prescrire une forme

de vie, & une regle fixe pour l'avenir, de peur que cette ferveur ne vint à se ralentir & que ce grand corps venant à s'étendre, n'agît plus avec la même force & la même vigueur; il délibera long-temps sur ce point si important, afin d'affermir l'ouvrage de Dieu. La vie solitaire, que quelques-uns lui conseilloient, avoit pour lui des charmes tout particuliers; il y consideroit l'avantage qu'elle donne, de ne penser qu'à Dieu, sans être ni distrait, ni dissipé par le bruit du monde, & par le commerce des hommes; il faisoit reflexion, que cette vie étant plus éloignée des pieges & des perils, dont tout le monde est rempli, elle est par consequent plus innocente, plus unie à Dieu, & plus appliquée à son service; il eût panché de ce côté-là, si la charité, & le zele qu'il avoit pour le Prochain, ne l'eût porté aux travaux Apostoliques, afin de le secourir, à quoy il se sentoit appellé, lors que le Pere des lumieres luy fit connoître qu'il devoit joindre ces deux états ensemble; qu'il auroit cela de commun avec tous les Ordres de ce temps-là, qu'il seroit appliqué à la priere, & à la contemplation des choses divines; mais que comme il étoit impossible que cet exercice fût continuel, une partie du temps seroit employée au ministere de la parole de Dieu, à l'instruction des Peuples & au salut du Prochain; & qu'ainsi par cet heureux temperament, il se donneroit à Dieu & aux hommes tout à la fois, qu'il ménageroit les affaires des hommes auprés de Dieu, par la priere; qu'il avanceroit les affaires de Dieu auprés des hommes, en procu-

Digitized by Google

rant leur converſion, leur ſalut & leur plus grande perfection. C'eſt ce que le Saint Siege reconnut dans la confirmation de cet Ordre, que ſon S. Fondateur n'eut pas de peine à obtenir, quand il en eut expoſé au ſouverain Pontife les Statuts, & la maniere de vie, qui rouloit toute entiere ſur les deux Articles, qui renferment toute la Loy de Dieu, & toutes les maximes de l'Evangile, & c'eſt ce que j'appelle la ſcience des Saints, *dedit illi ſcientiam ſanctorum.*

Science des Saints, puiſqu'en ſe ſanctifiant ſoi-même, on apprend à ſanctifier les autres. Science celeſte, & toute divine, qui ne peut venir que de l'Auteur de la ſainteté même, lequel dans le deſſein qu'il a toûjours eu de porter les hommes à une vie parfaite, en inſpira, dans un ſiecle ſi corrompu, un moïen ſi propre & ſi efficace à ſon ſerviteur. Car ſans parler d'une infinité de Saints, & de perſonnes élevées à une éminente perfection, que cét Ordre a donné à l'Egliſe; quels fruits de ſainteté ne produiſit-il pas par tout où il s'établit? les Villes & les Provinces changerent de face, & l'on vit refleurir la ſainteté par une reformation generale des mœurs. Or il faut, Chrêtiens Auditeurs, que vous appreniez aujourd'hui de lui cette divine ſcience, qui enſeigne à être ſaints. Il eſt vray que Dieu n'appelle pas tout le monde à l'état Religieux, que l'on peut appeller une Ecole de ſainteté, où l'on fait profeſſion de tendre à la plus haute perfection: Mais comme chacun doit être ſaint, ſelon ſon état, & que Dieu même ne donne point d'autres bornes à la perfection

d'un Chrêtien que la ſienne propre ; vous ne le deviendrez jamais que par la pratique des maximes de l'Evangile. Si vous ne vous ſentez pas appellé comme S. Norbert au renoncement entier & effectif de toutes les choſes de la terre, il faut du moins que vôtre cœur en ſoit détaché ; car ce n'eſt pas un ſimple conſeil, c'eſt un precepte indiſpenſable ; il en eſt de même de la mortification des ſens en mille rencontres, & de la pratique des bonnes œuvres, & ſouvenez-vous ſur tout, que ce qui n'eſt que de conſeil à l'égard de quelques-uns, devient à l'égard des autres un veritable précepte, & un moïen neceſſaire de ſalut, quand ils ne peuvent ſans cela, demeurer fideles à Dieu.

III. PARTIE. Pour achever, Meſſieurs, l'éloge de ce grand Saint, je n'ay plus qu'à vous faire voir la gloire, dont la divine bonté l'a comblé ſur la terre, par le ſuccez de ſes grandes entrepriſes & de ſes travaux, pour le bien de toute l'Egliſe. C'eſt dans l'ordre de mon deſſein, ce qui me reſte à vous montrer en peu de mots, *honeſtavit illum in laboribus, & complevit labores illius.* Encore un moment d'attention s'il vous plaît. Aprés que Dieu par un coup de ſa miſericorde eut retiré S. Norbert du commerce du grand monde, pour lui faire embraſſer la voye étroite du ſalut & de la perfection, & aprés lui avoir enſuite inſpiré un zele ardent de communiquer au monde la ſcience des Saints, qu'il avoit puiſée dans la retraite & dans la communication avec Dieu ; voicy qu'il l'appelle encore à quelque choſe de plus noble & de plus grand pour ſa gloire,

Sap. 10.

c'eſt de le deſtiner aux plus importans emplois de ſon Egliſe, en l'élevant à une dignité qui luy donnoit le moïen d'exercer ſon zele, & de conſumer les reſtes de ſa vie dans les plus glorieux travaux. Ce Saint ne penſoit à rien moins, lorſque l'Archevêché de Magdebourg s'étant trouvé vacquant, Norbert par l'élection de tout le Clergé, & par les deſirs empreſſez de tout le Peuple qui le demanda pour ſon Paſteur, fut obligé d'accepter cette charge ſi propre à rendre des ſervices importans à l'Egliſe ; mais ce ne fut qu'après toute la reſiſtance poſſible ; parce qu'il avoit réſolu de paſſer ſa vie dans l'obſcurité & dans l'humiliation ; il fut pourtant enfin contraint de ceder aux inſtances qu'on lui en fit, ou plûtôt aux ordres de la Providence, qui voulut par là autoriſer ſon zele, & en tirer des ſervices plus conſiderables ; auſſi fut-ce l'unique fruit que ce grand Saint en retira, d'y faire paroître ſon zele ardent pour la maiſon de Dieu. Il ne fut pas plûtôt élevé à cette éminente dignité, que bien loin de rien changer dans ſa maniere de vie, ou de rien diminuer de ſes rigoureuſes auſteritez, il les redoubla, comme pour ſervir de contrepoids à cette élevation ; & ce fut une choſe aſſez ſinguliere, que la premiere fois qu'il entra dans le Palais Archiepiſcopal, pour en prendre poſſeſſion ; le portier qui en gardoit l'entrée, le voyant ſans train & ſans équipage, & aſſez pauvrement vêtu, voulut le chaſſer comme un inconnu, en luy demandant bruſquement ce qu'il demandoit, & ce qu'il étoit venu faire en ce lieu ?

A peine fut-il instalé dans les fonctions de cette charge si importante, qu'il fit bien sçavoir qui il étoit, & ce qu'il y étoit venu faire. Ses premiers soins furent de régler, d'instruire, & de pacifier ce grand Diocese, par ses travaux Apostoliques ; & le plus grand obstacles qu'il trouva à ses glorieux desseins, fut de retirer les revenus de son Eglise, qui avoient été usurpez par les Seigneurs du païs; il ne put souffrir que le Patrimoine de Jesus-Christ fût employé à des usages profanes, & dissipé par d'injustes possesseurs ; c'est pourquoy il voulut commencer par faire un fonds, afin de fournir à la subsistance des pauvres, dont il se déclara le Pere, le Protecteur & l'Oeconome ; mais pour cela, quelles contradictions n'eut-il point à essuyer de la part des personnes puissantes, qui en étoient en possession ? & quelle benedictions ne reçut-il point de tous les gens de bien, qui admirerent sa fermeté & son courage, d'être venu à bout d'une entreprise, que tous les autres n'avoient seulement osé tenter ? Ce fut ce qui luy donna le moïen d'entretenir un grand nombre de Missionnaires Evangeliques, qui pussent l'aider à cultiver la vigne du Seigneur; & ce fut par ce secours qu'il pourvut en differentes occasions, aux necessitez publiques, & qu'il s'acquit l'estime & la confiance de tout son Peuple, qui le regardoit comme l'asile de tous les miserables & de tous les affligez. Ce secourable Pasteur exposa même souvent sa vie pour le repos & pour la sûreté de son troupeau ; & il s'est vû jusqu'à dix ou douze fois en danger de mort, par la faction

de quelques Impies, qui ne pouvoient souffrir ce censeur importun de leurs crimes ; il parut intrepide au milieu d'une foule de seditieux animez à sa perte : tantôt il découvroit par revelation divine les conspirations que le Heretiques tramoient contre lui, & tantôt il s'exposoit genereusement à tous les plus évidens dangers, aimant mieux souffrir tous les outrages & toutes les violences, que de manquer aux devoirs de son ministere.

Il ne borna pas ses travaux à son seul Diocese ; toute l'Eglise en ressentit le fruit, par l'extirpation de l'Heresie & du Schisme ; deux funestes fleaux qui l'affligerent successivement, & qui alloient à la renverser & à la détruire, si le Fils de Dieu, qui s'est engagé à ne l'abandonner jamais, ne l'eût pourvuë d'un puissant secours en la personne du grand S. Norbert. Je ne m'arrête pas, Messieurs, à l'ordre des tems, mais aux faits dont l'heureux succez couronne son zele & ses travaux. Un dangereux Heretique faisoit un horrible ravage dans tout le Brabant, & il y avoit danger que cette peste ne penetrât plus avant. Norbert court promptement au secours, il est surpris de voir à Anvers, où l'embrasement avoit commencé, que la plus grande partie de la Ville est déja pervertie. Ce nouvel Heresiarque nommé Tranchelin avoit séduit le Peuple par des Predications scandaleuses, & s'insinuoit avec adresse dans l'esprit des Ecclesiastiques & des Magistrats. C'étoit un homme qui vouloit introduire dans le Christianisme les maximes de Mahomet, autant

par le libertinage des mœurs, qu'il favorisoit en toutes choses, que par la multitude de ses abominables erreurs sur le Mystere de la Trinité, & sur les Sacremens; erreurs qu'il vouloit faire recevoir, non par des raisonnemens captieux comme les autres Heretiques; mais par la force, par les menaces, & par toutes sortes de violences. C'étoit un Prédicateur armé, qui publioit sa doctrine à la tête de trois mille hommes, qui le suivoient par tout, pour faire main-basse sur tous ceux qui lui résistoient, ou qui s'opposoient à ses desseins; c'étoit un torrent qui entraînoit tout, & que rien n'étoit capable d'arrêter. Grand & courageux Apôtre! voila une entreprise digne de vôtre zele; il faut opposer une forte & puissante digue à ce débordement impetueux d'erreurs & de libertinage, qui est prêt d'inonder toutes les Provinces voisines; c'est un ouvrage auquel le Ciel vous a destiné, & que toute l'Eglise attend de vous. Il l'entreprend, Messieurs, & en vient glorieusement à bout, sans autres armes que celles de la parole de Dieu, que l'Apôtre appelle un glaive à double tranchant; il combat en même temps l'erreur & le libertinage, il désabuse ceux qui ont été séduits, & sans redouter les armes & la puissance d'un adversaire, auquel nul Evêque & nul Pasteur n'avoit osé s'opposer, il le confond, il le chasse du païs, & par ses travaux Apostoliques, il arrache les semences de l'erreur que cet ennemi avoit jettées dans le champ de l'Eglise, durant la nuit.

Ses travaux Apostoliques n'eurent pas un

moindre ſuccez contre le Schiſme, que contre l'Hereſie : il eſt vrai qu'il ne fut pas le ſeul qui travailla à l'éteindre, & que la principale gloire en eſt duë à S. Bernard, ce qui n'empêche pas que ſaint Norbert n'y ait eu grand' part ; & ſi l'un a eu l'honneur d'avoir heureuſement terminé cette affaire, l'on peut dire que l'autre l'a amenée au point que ſaint Bernard la trouva, quand le Concile le choiſit pour en être l'Arbitre, & s'en raporta à ſa déciſion. Car comme tous les plus grands Hommes de ce temps-là furent appellez à Rome pour accorder les Partys, & réünir les eſprits animez, & partagez en deux puiſſantes factions ; qui ſoûtenoient chacune le Pape qu'elle avoit éleu, & que la diviſion en étoit déja venuë à une guerre déclarée ; S. Norbert fut un des premiers qui accourut pour éteindre le feu, qui avoit déja cauſé un embraſement preſque univerſel ; & ce fut l'un de ceux qui contribua davantage à rendre la paix à l'Egliſe, par ſes conſeils, par ſa prudence, & par le credit que la haute opinion qu'on avoit conçûë de ſa ſainteté, luy avoit acquis ſur tous les eſprits. Ce ſont-là ſans doute, Chrêtiens, de glorieux travaux, dont l'iſſuë & le fruit ont été ſi utiles à toute la chrêtienté, *honeſtavit illum in laboribus, & complevit labores illius* ; de maniere que ce grand Saint comblé de vertus & de merites, aprés avoir vû ſon Ordre floriſſant, l'Hereſie éteinte par ſon moïen, l'Egliſe en paix par ſes ſoins, & aprés avoir rétabli la Religion en une infinité d'endroits, alla recevoir la recompenſe de tant d'illuſtres travaux, par une

ſainte mort, qui luy ouvrit le Ciel, où quelques Saints de ſon temps le virent monter avec une branche d'olivier en la main, pour marque & pour ſymbole de la paix qu'il avoit procurée aux autres, & dont il jouïra lui-même éternellement.

Concluſion. Voila, Meſſieurs, les vertus & les travaux qui ont rendu S. Norbert ſi glorieux; car je ne parle point icy de ces dons & de ces graces gratuites, dont il a été comblé, non plus que du témoignage que le Ciel a rendu à ſa ſainteté durant ſa vie, & aprés ſa mort, par un nombre prodigieux de miracles, qui lui ont attiré la veneration des Peuples; il me ſuffit de dire qu'ils ſont comparables à ceux des plus grands & des plus illuſtres Saints qui ont été depuis le temps des Apôtres. Je n'ay touché que ce qui eſt en nôtre pouvoir d'imiter dans cet homme incomparable, dont tous les plus grands hommes de ſon temps ne parlent que comme d'une des plus grandes lumieres de ſon ſiecle, d'un miracle de ſainteté, d'un Apôtre infatigable, & d'un des plus illeſtres défenſeurs de l'Egliſe. Ce ſont les éloges que des Saints mêmes & des ſouverains Pontifes lui ont donné.

Il a été le modele d'un parfaite converſion en quittant le monde & en renonçant à ſes pompes & à ſes vanitez, ſi tôt qu'il fut éclairé des lumieres du Ciel, qui lui montrerent les voïes du Royaume de Dieu, *oſtendit illi regnum Dei.* Il a parfaitement poſſedé la ſcience des Saints puiſqu'il l'a enſeignée aux autres, en inſtituant un ſaint Ordre, qui la pratique dans la plus haute perfection, *dedit illi ſcien-*

Digitized by Google

tiam sanctorum; & enfin il s'eſt rendu illuſtre par mille glorieux travaux, qui lui ont acquis une gloire incomparable ſur la terre & dans le Ciel, *& honeſtavit illum in laboribus.* C'eſt par ces mêmes voïes que nous devons marcher pour arriver au même terme que lui. La voïe de la penitence eſt indiſpenſable aux perſonnes qui ont mené une vie déreglée, ou qui ſont encore dans le deſordre; il faut un courage auſſi ferme, & une réſolution auſſi conſtante que le fut celle de S. Norbert, pour faire une ſemblable converſion, & pour mener enſuite une vie auſſi ſainte & auſſi reguliere. Il faut être inſtruit comme lui de la ſcience des Saints pour entreprendre d'arriver à la perfection, que nous enſeigne l'Evangile; & ſi Dieu n'appelle pas tout le monde à un état ſi parfait, nous aurons du moins cette ſcience des Saints, quand nous pratiquerons les maximes de l'Evangile dans nôtre état & que nous réglerons nôtre conduite par ces lumieres ſûres & infaillibles; mais ſur tout il faut ſe ſouvenir qu'on n'arrive à la ſainteté, que par des voïes penibles; & que dans la conquête du Ciel, il y a de grands travaux à eſſuïer, & qu'enfin ce n'eſt qu'à ce prix qu'on entre en poſſeſſion de l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE S. JEAN-BAPTISTE.

Quis putas puer iſte erit ? *Luc.* 1.

Que penſez-vous que ſera un jour cet Enfant ? En S. Luc Ch. 1.

IL n'y a que Dieu, Meſſieurs, qui puiſſe répondre à cette queſtion ; parce qu'il n'y a que luy, qui voye à la naiſſance d'un Enfant, quelle ſera la ſuite de ſa vie ; car de croire que les deſtinées des hommes ſoient écrites dans les aſtres, c'eſt une erreur, dont l'experience de tous les ſiecles, & preſque de tous les hommes ; nous doit avoir ſuffiſamment deſabuſez : mais ſi dans la nature, on peut tirer quelque conjecture, & quelque préſage du progrez & de la fin d'une choſe, par la grandeur de ſes commencemenr ; c'eſt une regle encore plus infaillible dans la grace, où la Sageſſe divine ne fait d'ordinaire de grandes avances, que pour de grands deſſeins ; & quand elle jette les fondemens d'un édifice ſur les plus hautes mon-

tagnes, comme parle l'Ecriture, on ne peut douter que ce ne ſoit pour l'élever encore infiniment plus haut.

C'eſt, Chrêtienne Compagnie, ce que je dis aujourd'hui du plus juſte de tous les hommes, & du plus grand de tous les Saints, l'incomparable Jean-Baptiſte; puiſque la grace prend tant de part à ſa naiſſance, qu'elle luy donne ſon nom, & le fait paſſer par deſſus toutes les loix de la nature; Car que dîtes-vous de cet Enfant, qui eſt déja ſi grand, que tout ce qui paroît en luy, peut paſſer pour prodige? c'eſt un Prophete, avant que de pouvoir parler, il naît d'une mere ſterile, & dans le plein jour de la grace, avant que d'avoir vû la lumiere du Soleil; & ce qui n'eſt pas un moindre pronoſtique de ſa grandeur, Jeſus & Marie ſe trouvent à ſa naiſſance, comme les deux Aſtres qui y preſident, *quis putas puer iſte erit*? quel ſera donc cét Enfant, qui commence là, où les autres ne peuvent parvenir dans le plus haut point de leur perfection? Je crois, Meſſieurs, que vous attendez beaucoup de cet Enfant; mais j'oſe dire qu'il ſurpaſſera encore vôtre attente, quand je vous auray fait voir le haut employ, auquel il eſt deſtiné, & dont il s'eſt acquité ſi parfaitement; adreſſons-nous pour cét effet au Saint-Eſprit, qui l'a ſanctifié dés le ventre de ſa mere, par l'interceſſion de Marie, qui a honoré ſa naiſſance de ſa preſence; & luy diſons pour ce ſujet,

Ave Maria.

Digitized by Google

NE seroit-ce point assez, Messieurs, pour satisfaire à la demande de nôtre Evangile, sur la grandeur de cet Enfant, dont nous celebrons aujourd'hui la naissance, de répondre avec l'Ange, qui en apporte la nouvelle, qu'il sera grand, non seulement devant les hommes, qui se trompent le plus ordinairement, lorsqu'ils pesent le merite aux fausses balances de leur jugement; mais qu'il sera grand devant Dieu même, dont l'estime est la juste regle de tout ce qui est véritablement grand, *& erit magnus coram Domino*: Car si tout ce qu'il y a dans le monde, ne tient point de rang devant luy, & si tout ce qui fait l'objet de nos admirations, disparoît, & s'efface si-tôt qu'on en fait quelque comparaison; ne faut-il pas être quelque chose de bien élevé pour conserver ce titre de grand devant Dieu, auprés de qui toutes les Nations de la terre sont, comme si elles n'étoient point; *omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram Domino.* Pour moy, je crois que pour vous en donner une juste idée, je ne puis mieux faire, que de m'arrêter à l'ordre, que la Sagesse de Dieu garde en toutes choses; mais particulierement dans l'élevation des hommes, qui est de proportionner ses graces & ses faveurs, à la grandeur des charges, ausquelles il les destine; d'où il s'ensuit qu'une personne est grande, dés là qu'il la destine à quelque chose de grand; de sorte que si je vous fais voir que S. Jean s'est parfaitement acquité du plus noble & du plus glorieux employ qui fut jamais, ça-

Luc. 2.

Isaïe 40.

voir d'être le Précurſeur du Fils de Dieu, ce ſera, je m'aſſûre, le plus grand de tous ſes Eloges, & la plus juſte meſure de ſa grandeur, auſſi bien que le caractere le plus particulier qui le diſtingue des autres Saints.

Pour le faire donc avec quelque méthode; je remarque qu'on peut faire connoître une choſe par avance, & en ce ſens, lui ſervir de Précurſeur, en trois manieres: la premiere en l'ébauchant, comme un eſſay, ou comme un crayon qui repreſente celuy qui eſt la ſainteté même, il a dû avoir une éminente ſainteté, qui le diſtinguât du reſte des hommes; premiere ſource de grandeur, qui releve ce glorieux miniſtere de Précurſeur: en deuxiéme lieu, comme ce miniſtere conſiſtoit à annoncer le Meſſie, & à luy preparer les voïes; il falloit qu'il eût une autorité tout-à-fait ſurprenante ſur les eſprits, pour leur faire reconnoître en cette qualité, celuy qui paroiſſoit dans le dernier abaiſſement; autre ſource de grandeur, d'être dans une telle eſtime, & un homme d'un tel credit, que ſon témoignage fit fait une preuve inconteſtable de la divinité de ce Meſſie, & de la verité de ſa Miſſion. Comme Précurſeur enfin, de celui que le Peuple Juif attendoit depuis tant de ſiecles, il l'a montré, declaré, & en quelque maniere proclamé, comme feroit un Heraut, qui marche devant lui, & qui crie à haute voix que c'eſt celui-là, & non tout autre qui auroit voulu uſurper cette qualité de Meſſie, & de Liberateur de ſon Peuple, *vox clamantis in deſerto*; troiſiéme & derniere ſource de grandeur; parce que pour cela, il falloit qu'il

eût une fidelité merveilleuse afin de ne se rien reserver de la gloire qu'il procuroit à son Maître. Ainsi, Chrêtiens Auditeurs, saint Jean est grand devant Dieu, par raport à la dignité & à l'employ de Précurseur du Sauveur du monde; parce que pour s'acquiter dignement de cette éclatante fonction, Dieu lui a communiqué les trois choses qui y étoient necessaires, & qui en même temps sont les plus capables de rendre un homme véritablement grand. Une sainteté éminente & distinguée, une autorité reconnuë & fondée sur la grande opinion de son merite; & enfin une fidelité à l'épreuve pour remplir tous les devoirs de cét illustre employ: c'est ce qui va faire le sujet de son éloge.

Je commence par la premiere fonction de cet office de Précurseur du Fils de Dieu, qui est de le representer comme un essay & comme un crayon, qui l'a fait voir en son Image, avant que de le montrer en effet, & qui, pour cela, devoit avoir sans doute une sainteté éminente & toute extraordinaire, afin de donner une idée du Saint des Saints. Toutes les grandes choses, Messieurs, vous le sçavez, ont leurs essays & leurs ébauches, qui les précedent & qui preparent insensiblement les esprit à les recevoir, en accoûtumant les yeux à leur éclat; tous les grands Hommes ont eû leurs signes & leurs presages, qui les ont annoncés, & qui en ont été comme les Precurseurs; & tous les mysteres de l'Evangile ont eû leurs ombres & leurs figures, qui ont servi de dispositions & de preparatifs à la verité; mais s'il y a eû chose au monde qui

ait

ait été figurée, tracée & ebauchée en mille manieres differentes, ç'a été le Verbe Incarné ; puiſqu'au ſentiment de S. Paul, toutes les creatures n'étant faites que pour lui, toutes les grandes choſes qui l'ont precedé, ſemblent en avoir été autant d'ébauches & de crayons ; de maniere que depuis le premier homme, que Dieu conſideroit, en le formant, comme l'image de ſon Fils, au ſentiment de Tertulien, *jam tum cogitabatur Chriſtus homo futurus* ; Depuis, dis-je, le premier homme, tous les Prophetes & les Patriarches qui ont été dans la ſuite des ſiecles, en ont été auſſi les Précurſeurs, qui ne le pouvant repreſenter tout entier, tout à la fois, & dans toute ſa perfection, ont tâché de le faire par parties, ſucceſſivement, & de temps en temps, éloignez les uns des autres, pour diſpoſer le monde par tant d'eſſays à voir un jour l'ouvrage le plus achevé, ou plutôt le chef-d'œvre de la ſageſſe & de la puiſſance d'un Dieu: mais voici la prérogative du grand S. Jean, il eſt le dernier crayon qui l'a repreſenté, & le dernier eſſay que Dieu a fait voir de ce grand ouvrage, & en ce ſens, tous les autres Saints qui ont precedé, ont bien été des Précurſeurs du Fils de Dieu, mais c'eſt S. Jean, qui en porte le nom par excellence ; non ſeulement parce que les autres ne l'ont fait voir que de loin, & que celuy-cy l'a fait de plus prés ; mais encore parce qu'il l'a repreſenté plus parfaitement, & qu'il a été le dernier crayon qui le devoit faire connoître, & en donner la plus parfaite idée.

Le paralele en eſt aiſé à faire, Meſſieurs ;

si vous voulez vous en donner le loisir ; car avant que de naître, il est annoncé par un Ange, comme le Sauveur ; sa naissance apporte la joye à tout le monde, comme étant l'avant-couriere de celle du Fils de Dieu, qui nous devoit délivrer de la servitude du peché & des miseres, où les hommes gemissoient depuis tant de siecles. Si le Sauveur est l'auteur de la grace, celuy-cy en porte le nom, comme en ayant reçû les premiers écoulemens ; l'un est conçû du S. Esprit, & l'autre en est rempli, étant encore dans le sein de sa mere, *replebitur Spiritu sancto, adhuc in utero matris suæ.* Ce qui a fait dire à S. Augustin, qu'il avoit reçu le Saint Esprit en un temps où il n'avoit pas encore l'usage du sien, *ante recepit divinum quam humanum.* L'un est né d'une Vierge, & l'autre d'une mere doublement sterile ; l'un est la Sageſſe incarnée & éclairé d'une lumiere infinie, dés le premier moment qu'il a reçû l'être, & l'autre reçoit la lumiere de la raison avec celle de la grace ; l'un est incapable de peché, étant la sainteté même, & l'autre est sanctifié avant que de naître ; parce qu'il falloit que celuy qui étoit choisi pour faire connoître l'Agneau sans tache, fût luy-même un miracle d'innocence ; l'un a eu pour appanage de sa naissance, & temporelle & éternelle d'être engendré dans les splendeurs des Saints, & l'autre semble avoir participé à ce privilege ; puisqu'il est sorti du sein de sa mere, pour être reçu dans celuy de Marie, & s'approcher de si prés du Sauveur, qui y étoit renfermé, que son éclat l'a comme investi & penetré de tous côtez ;

Luc. 1.

comme ſi le Saint Eſprit nous vouloit dire par cette conformité, qu'il l'a falu faire grand, pour faire juger de la grandeur de celuy qui le devoit ſuivre ; & qu'il falloit qu'il fût ſaint, pour annoncer & repréſenter tout à la fois la ſainteté même.

C'eſt pourquoy le Fils de Dieu vient luy-même pour le diſpoſer à cet employ, & le conſacrer par ſa preſence, dit Pierre Damien, *præſentiâ conſecrat* ; & ſi-tôt qu'il eſt né, la glorieuſe Vierge le prenant ſur ſon ſein, où étoit encore renfermé le Sauveur, ces deux cœurs s'approchent & s'uniſſent, & dans cette communication ſi intime, le Verbe Incarné luy imprime les plus beaux traits de ſa reſſemblance, par la ſainteté qu'il luy communique : diſons en un mot, qu'afin que S. Jean prévint le Fils de Dieu, dans l'ordre du Miniſtere, il faloit que ce même Fils de Dieu prevint S. Jean dans l'ordre de la grace, & qu'il la répandît ſur luy, lorſque l'un & l'autre étoient encore renfermez dans le ſein de leurs meres. D'où il s'enſuit que ce grand Saint reçut, aprés la glorieuſe Vierge, les premieres graces operées par l'Incarnation du Fils de Dieu ; parce que toutes celles qui avoient été données auparavant, avoient bien été données en vuë de l'Incarnation, & par les merites de celuy, qui devoit venir pour rachepter le monde ; mais elles n'avoient pas été données immediatement par luy-même ; de maniere que la premiere action du Sauveur a été de ſanctifier ſon Précurſeur, de le prevenir luy-même par ſa viſite, & de luy ſervir en quelque façon de Précurſeur à luy-même, en luy

donnant l'inveſtiture de la charge, qu'il devoit exercer, & en le rendant ſaint, pour être digne d'annoncer le Saint des Saints.

Ainſi donc ſi vous demandez quel ſera cét Enfant, *quis putas puer iſte erit* ? je répondray hardiment, que non ſeulement il ſera grand devant Dieu, mais qu'il eſt déja grand devant ſes yeux, puis qu'un Dieu l'a déja rendu tel, par ſa grace, qui ſeule peut rendre une perſonne conſiderable, & que la meſure de cette grace eſt la ſeule regle de la veritable grandeur. Heureuſe donc la naiſſance de celuy qui ne donne pas ſeulement une belle eſperance qu'il ſera grand un jour, mais qu'il l'eſt déja devant Dieu, avant que de naître ! Heureux celuy qui reçoit les premiers effets de l'adorable preſence de ſon Dieu, qui lui donne déslors l'inveſtiture de la charge de Précurſeur en le ſanctifiant. Je ne m'étendray point ſur la grandeur & ſur la dignité, où la grace éleve une ame ; vous avez entendu dire mille fois, que c'eſt un don celeſte, le ſceau d'une adoption toute divine, un écoulement de l'Eſprit ſaint, & une participation de la nature de Dieu même ; vous ſçavez que le moindre rayon de cette divine lumiere, qui fait l'ornement, la beauté, le prix, & le merite d'une ame, eſt préferable à toutes les grandeurs du monde, & que celui qui poſſede ce riche tréſor eſt plus noble, & plus conſideré de Dieu, que tout ce qu'il y a de grand dans l'Univers. Demeurons-en donc là, & répondez moy maintenant ? que penſez-vous, non ſeulement quel ſera, mais quel eſt déja cét Enfant, ſur lequel le Soleil de Juſtice, tout ca-

ché qu'il eſt dans le ſein de Marie comme ſous un nuage, répand les premiers rayons de ſa grace ? qui le prévient par une ſanctification abondante, avant même qu'il ait vû le jour ; ce qui a fait dire à un S. Pere, que la naiſſance de cet Enfant eſt l'ouvrage de la grace, & l'étonnement de la Nature, *Joannis nativitatem gratia operatur, natura miratur,* Qu'il eſt donc grand devant Dieu, cét Enfant de prodiges & de benediction, dans un temps, auquel les autres ſont des enfans de colere, des eſclaves du demon, & ſont en horreur aux yeux de la divine Majeſté ! auſſi le Ciel & la Terre, les Hommes & les Anges, donnent des marques de leur joye à la naiſſance de cet Enfant, déja ſaint, avant que de naître, & par conſequent déja grand, à qui l'on donne le nom même de la grace, qui éleve une créature juſqu'au comble de la grandeur ; mais pourſuivons. *Abbas Guernic. ſerm. de feſto S. Joan.*

Cette reſſemblance que S. Jean a euë avec le Fils de Dieu, n'a pas été ſeulement dans leur naiſſance, elle a paru encore dans tout le reſte de leur vie, & S. Jean, en qualité de Précurſeur, eſt un eſſay qui a repreſenté les traits les plus particuliers du Fils de Dieu, qu'il venoit faire connoître. Car ſi le Sauveur, aprés ſa naiſſance eſt obligé de s'enfuïr en Egypte, pour éviter la cruauté d'Herode, ſaint Jean court la même fortune, & pour le même ſujet ; puiſque les deſerts & les ſolitudes le dérobent à la fureur du Barbare Perſecuteur : le Verbe Incarné paſſe trente ans entiers dans une vie cachée, pour ſe diſpoſer au grand ouvrage du ſalut des

hommes, & ce Saint, que la neceſſité avoit fait cacher dans le deſert, y demeure enſuite par choix, & de ſa propre volonté, pour ſe diſpoſer à cet office de Précurſeur; d'où vient qu'il n'a pas ſeulement été ſaint dans ſa naiſſance, il a deplus conſervé ſa ſainteté toute ſa vie, en ſe retirant du commerce du monde, qui a toûjours été ſi fatal à l'innocence, & comme l'écüeil de la vertu & de la ſainteté; parce que les occaſions du peché ſont toûjours preſentes, les exemples pernicieux, & où les pieges qui y ſont tendus par tout, ſont preſque inévitables; de ſorte que ſi ce fut pour ſe ſauver de la perſecution d'Herodes, que dés ſa plus tendre enfance il vêcut caché dans un deſert, ce fut enſuite par une inſpiration particuliere du Ciel, qu'il y demeura, & qu'il y paſſa toute ſa vie, pour ne pas ſoüiller ſa conſcience de la moindre tache, comme chante l'Egliſe; il regarda ſa chere ſolitude comme un aſyle contre tous les dangers de ſe perdre dans le monde, lequel eſt tout rempli d'écüeils, de pieges & de precipices, *mundus totus in maligno poſitus.*

C'eſt, Meſſieurs, la premiere choſe qui eſt neceſſaire à un Chrêtien, pour conſerver l'innocence, & pour acquerir la ſainteté, d'avoir cet eſprit de ſeparation du monde; puiſque par la profeſſion du Chriſtianiſme, nous renonçons à ſes pompes, à ſes maximes & à ſes loix. Ainſi dans quelque état & dans quelque condition que nous ſoïons, nous ſommes obligez de nous ſeparer du monde, c'eſt à dire, de mépriſer le monde, de haïr le monde, de renoncer à l'eſprit du monde,

Non, Meſſieurs, qu'il falle abſolument le quitter pour être ſauvé, & ſe renfermer dans un Cloître ; Dieu n'oblige pas tous les hommes à une ſi haute perfection, mais il les oblige tous à une ſeparation de cœur & de penſée ; & comme c'eſt par l'amour que l'on cherche l'objet que l'on cherit, c'eſt par la haine que l'on s'en ſépare, & qu'on le fuit ; & c'eſt à quoy Dieu nous oblige, de mépriſer ce que le monde eſtime le plus, de fuïr ce qu'il recherche avec le plus d'ardeur, de s'éloigner des voïes par où il marche ; parce qu'il n'y a rien dans ce monde qui ne ſoit contagieux ; ſes maximes, & ſon eſprit, ſes paſſions ſe communiquent inſenſiblement à ceux qui y vivent ; & comme tout y eſt à craindre, ſon amitié auſſi bien que ſa haine, ſes careſſes auſſi bien que ſes perſecutions ; que tout cela eſt à une ame une occaſion de chute & une pierre de ſcandale ; le plus ſûr eſt de le fuïr & de s'en ſéparer tout à fait, comme font les ames choiſies, que Dieu appelle à ſon ſervice ; & à qui il a dit comme à ſes Apôtres : *Ego elegi vos de mundo.* *Joan.* 15.

Or ce fut par cét éloignement du monde, & par ce deſert que nôtre Saint conſerva ſon innocence, & parvint à cette haute ſainteté, qui le rendit ſi ſemblable au Meſſie, dont il n'étoit que le Précurſeur. En effet, l'un & l'autre commencent à prêcher en même tems, ils paroiſſent tous deux enſemble pour faire mieux reconnoître la verité, en la voïant proche de ſon ombre & de ſa figure ; mais le raport en eſt ſi grand & ſi parfait, que les Juifs prennent l'un pour l'autre ; ſaint Jean

eſt pris pour le Sauveur ; d'où vient qu'ils
Luc. 7. luy demandent s'il étoit le Meſſie, *tu es qui venturus es, an alium expectamus ?* & le Sauveur eſt pris pour S. Jean, puis qu'Herodes entendant parler des miracles qu'il faiſoit, diſoit que c'étoit Jean-Baptiſte qui étoit ré-
Mar. 6. ſuſcité, *quem ego decollavi Ioannem reſurrexit, & ideo mira operantur in eo*, tant il y avoit de reſſemblance entre les deux. C'eſt donc, Chrêtienne Compagnie, avec raiſon que ce Saint eſt grand devant Dieu, & devant cét Homme-Dieu, puiſque pour le faire connoître, & le repreſenter, il le falloit ſi grand & ſi parfait, qu'il pût donner une idée digne de ce Meſſie. Les Apôtres & les Saints qui ont ſuivi, ont été de vives images de ce même Fils de Dieu, on n'en peut douter, les Prophetes & les Patriarches, qui ont precedé, en ont été des figures. Mais S. Jean, pour être ſon Précurſeur, en a été l'eſſay, & le premier crayon : Or il y a cette difference entre la figure, la copie & l'eſſay, qui ſont comme trois expreſſions d'une même choſe, que la figure n'en a que des traits obſcurs & énygmatiques, fondés ſur quelque raport & quelque convenance. La copie porte, je l'avoüe, les traits de l'original, mais n'étant qu'aprés luy, elle ne fait que faire ſouvenir de ce qu'il a été ; mais l'eſſay ajoûte à la figure & la à copie, il met les premiers traits & fait connoître l'ouvrage avant qu'il ſoit achevé, ou du moins il fait juger ce qu'il ſera, & ce qu'il doit être. C'eſt ce qui fait, que comme les figures & les copies peuvent être ſans nombre, il y a eu quantité de Pro

phetes & de Patriarches, qui ont été autant de figures du Sauveur ; il y a eû pluſieurs Apôtres, & des millions de Martyrs ; un nombre preſque infini de Saints qui en ont été de fideles copies ; mais il n'y a qu'un Précurſeur, parce que cette dignité eſt ſinguliere & hors de pair ; comme dans le Ciel, il y a une infinité d'aſtres qui reçoivent la lumiere du ſoleil, mais il n'y en a qu'une ſeule qui le precede, & qui luy ſerve de précurſeur.

De là vient que les ſaints Peres luy donnent la preference ſur tous les autres Saints, fondés ſur cette parole du Sauveur, *non ſurrexit inter natos mulierum, major Joanne Baptiſta. Præcellit cæteros*, dit S. Ambroiſe, *eminet univerſis, antecellit Prophetas, ſupergreditur Patriarchas, & quiſquis de muliere natus eſt, inferior eſt Joanne.* Il eſt élevé au deſſus de tous ; il eſt plus grand que les Prophetes, il paſſe les Patriarches, il eſt plus haut que tous les Saints, parce que cet Homme-Dieu étant la regle de toutes les grandeurs, il faut que celui qu'il a deſtiné pour être ſon Précurſeur, c'eſt à dire, pour le faire connoître, & pour le repreſenter plus parfaitement, ſurpaſſe tous les autres, *non ſurrexit inter natos mulierum major Ioanne Baptiſta.* *Matth.* XI.

Mais, Chrêtienne Compagnie, pour grand que ſoit cét honneur, & pour ſinguliere & unique que ſoit cette dignité, ſçavez-vous bien que tout Chrêtien eſt obligé d'y participer, & de faire connoître le Fils de Dieu dans lui-même, & en ce ſens d'être ſon Précurſeur. C'eſt ſaint Paul qui nous en aſſûre,

1. *ad Cor.* 6. *glorificate & portate Deum in corpore vestro.* Nous devons, dit-il, porter Dieu, & le glorifier dans nôtre propre corps, c'eſt à dire, le faire connoître, & en repreſenter tous les traits par nos bonnes actions, par nos vertus, & par la ſainteté de nôtre vie, afin d'inviter tout le monde à le ſuivre. Nous devons être, à l'exemple de ce Saint, comme des flambeaux qui brûlent au dedans, & qui luiſent au dehors, pour faire voir aux autres, ce que les tenebres du vice les empêchent de découvrir. Car quoique, comme dit S. Ambroiſe, toutes les vertus ſe ſoient, pour ainſi dire, incarnées dans le Sauveur du monde, & qu'elles ſoient devenuës viſibles dans cette ſainte humanité, afin de porter tous les hommes à les imiter; cependant ce modele ne leur eſt pas toûjours préſent, & ſouvent la plûpart n'y penſent pas; il faut le leur découvrir, & le leur mettre devant les yeux, & pour cela, comme il s'eſt fait ſemblable à nous, pour nous rendre ſemblables à luy, il veut que nous nous y conformions pour le repreſenter & le faire connoître à tout le monde, & ainſi être autant de Précurſeurs du Fils de Dieu, en portant les autres à le ſuivre. L'éclat des vertus de cét Homme-Dieu eſt peut-être trop brillant, pour la plûpart des hommes; mais quand ils en verront la lumiere reflechie, moins éclatante, & plus accommodée à la foibleſſe de leurs yeux, dans les perſonnes de même âge, de même ſexe, & de même condition, ils ſe diſpoſeront par-là, à recevoir celle du Fils de Dieu même, *glorificate & portate Deum in corpore veſtro.* Mais revenons.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas aſſez que S. Jean ait eû une ſi haute ſainteté, pour s'acquiter parfaitement de ſon employ de Précurſeur, en le repréſentant comme un eſſay, & comme un crayon, qui devoit préparer les eſprits à le reconnoître ; il faloit de plus que ce fût une ſainteté d'éclat, autoriſée & reconnuë, afin d'en rendre témoignage ; en ſorte qu'il fût cru ſur ſa parole, qui devoit être d'un tel poids, & d'une autorité ſi grande, que perſonne ne pût refuſer de s'y ſoumettre, & de reconnoître celuy que le grand ſaint Jean avoit reconnu. C'eſt ce que nous allons voir en cette ſeconde Partie.

Pour être convaincu de cette verité, il faut ſçavoir, Meſſieurs, en quoy conſiſtoit cet office de Précurſeur, & tâcher de s'en former une juſte idée ; car il ne faut pas s'imaginer, que tout homme qui l'eût connu le premier, pût auſſi bien que S. Jean, l'annoncer, & le faire connoître ; comme quiconque auroit trouvé un tréſor caché, ſeroit capable de le découvrir, & de faire ſçavoir le lieu où il eſt. Il s'agiſſoit de faire croire la choſe du monde la plus difficile, & la plus ſurprenante qui fut jamais : ſçavoir qu'un Dieu fait homme demeuroit parmi les hommes ; & que le Monarque ſouverain du Ciel étoit deſcendu ſur la terre ; il falloit, avant que cét Homme Dieu eût rien fait, qui pût convaincre les hommes de la grandeur, & de la divinité de ſa perſonne ; avant qu'il eût rempli la terre de prodiges, & attiré les yeux de tous les hommes par l'éclat de ſes actions, il falloit, dis-je, qu'il perſuadât que c'étoit ce Meſſie, que tant

II. PARTIE.

de siecles avoient attendu, & que tant de Prophetes avoient annoncé ; que celuy qu'on avoit vû naître dans une creche, étoit celuy-même, qui étoit assis sur le trône de l'Empirée; que cet homme enfin, qui n'avoit encore mené qu'une vie commune, & qui ne passoit que pour le fils d'un artisan, dans cette vie si pauvre, sous ces dehors si peu considerables, dans cét état si peu sortable à sa qualité, étoit ce Sauveur, qu'ils attendoient ; eh ! quel devoit être cét homme, je vous prie, pour s'acquiter de cet employ, de le faire recevoir sur son témoignage, & pour ainsi dire, l'installer par son autorité ? Ne falloit-il pas que ses paroles fussent autant d'oracles, afin de persuader une chose si surprenante sur sa seule parole ? & en un mot, qu'il fût tel, qu'il passât luy-même pour le Messie, afin d'être digne de déclarer celuy, qui l'étoit en effet ?

Dans un Royaume, la premiere dignité est sans doute la Souveraine, qui prescrit des Loix, & à laquelle tout le monde est soûmis : mais quel rang donneriez-vous à celuy, qui auroit la puissance de faire reconnoître pour Souverain, celuy qu'il luy plairoit ? On ne put trouver plus de mille ans aprés, un nom assez illustre, pour honorer un Saint, dont la vertu fut si grande, que durant un schysme, où toute l'Eglise sembloit bouleversée, & dans une horrible confusion, le Concile assemblé se raporta à son choix, & à sa seule parole pour déclarer qui en étoit le chef. Eh ! quel doit être, Messieurs, celuy qui dans le trouble, & dans l'incertitude, où étoit toute la terre, dans un temps, auquel

l'on ſçavoit que ce Meſſie devoit venir au monde, mais avec ſi peu de marques, & encore ſi incertaines, quel étoit ce Maître & ce Chef de tous les hommes; quel devoit être, dis-je, celuy, qui a eû le credit de le faire reconnoître ? & pour faire que tous les hommes l'ayent reçû, pour ainſi dire, de ſa main, & s'en ſoient raportez à ſon jugement ! quel poids & quelle autorité ne devoit point avoir ſa parole ? & quel devoit être enfin le merite & la vertu de cét homme ? Je dis que ce devoit être une vertu d'un ſi grand éclat, & une ſainteté ſi reconnuë, que rien ne fut capable d'affoiblir le témoignage qu'il en rendoit : qu'il falloit que cét homme capable de faire reconnoître un Homme-Dieu, de déclarer le Meſſie, & d'ôter tout ſoupçon de ſurpriſe ou d'illuſion dans une affaire de cette conſéquence, fût un homme grand devant Dieu, & grand dans l'opinion de tous les hommes, autrement le Fils de Dieu ne ſe ſeroit pas appuyé de ſon témoignage pour juſtifier ſa Miſſion, & les hommes n'y auroient nullement deferé, quelque proteſtation qu'il en eût faite, & quelque aſſurance qu'il en eût pû donner ?

Auſſi Dieu voulut il qu'il commençât à être connu dés le moment de ſa naiſſance, par les prodiges qui l'accompagnerent ; les habitans des montagnes circonvoiſines y accoururent ; les Grands de Jeruſalem s'y intereſſerent, ſi-tôt qu'ils en apprirent la nouvelle ; on demandoit quel ſeroit cét Enfant, dont la naiſſance faiſoit tant de bruit ; enſuite quelque ſoin qu'il eût pris luy-même de ſe

cacher dans un desert, & de dérober aux yeux des hommes, l'éclat d'une vertu si éminente, elle ne peut se contenir dans le fond d'une caverne, elle perce les tenebres, & se répand par toute la Judée : tout le monde ouvre les yeux aux premiers rayons de cette éclatante vertu, toutes sortes de personnes, de tout âge & de toute condition, viennent pour écouter sa parole, & pour recevoir ses instructions ; & comme si une vie si innocente, une si rare vertu eût été au dessus des forces d'un homme, on luy donne le nom d'Ange; car c'est ainsi que les Prophetes en avoient parlé, *ecce mitto Angelum meum ante te*, parce que ç'a toûjours été la coûtume de Dieu de se servir des Anges, pour annoncer aux hommes les grandes nouvelles. Voici donc que pour la plus grande, & la plus surprenante de toutes, il leur députe un Ange mais un Ange, d'un ordre superieur & plus élevé, un Ange mortel, & un homme qui mene sur la terre la vie que les Anges menent dans le Ciel, pour annoncer la plus grande, la plus agreable, & la plus importante nouvelle, que ce Messie est enfin venu ; & cét homme envoyé pour persuader cette nouvelle à toute la terre, est le grand S. Jean, *fuit homo missus à Deo, ut testimonium perhiberet de lumine.*

Marc. 1.

Jean. 1.

Or, Messieurs, ce qu'il faut particulierement remarquer, c'est qu'étant envoyé pour faire croire une chose si surprenante ; quoique sa Mission fût extraordinaire, & luy fût donnée immediatement de Dieu ; cependant Dieu ne luy donne point la puissance de faire des prodiges, comme à tous les autres, qui ont

été envoïez de ſa part, afin de mériter creance, & d'autoriſer par ces marques celeſtes, leur Miſſion. Il envoye Moyſe à Pharaon, pour l'obliger à délivrer ſon Peuple; mais pour lettres de creance, il luy donne un pouvoir ſur toute la nature: Les Prophetes portoient le caractere de leur autorité dans les ſignes ſurprenans qu'ils faiſoient paroître: l'un attire le feu du Ciel, l'autre rend la vie aux morts, l'autre empêche que la pluïe ne tombe ſur la terre; Les Apôtres qui ont porté enſuite le nom du Fils de Dieu par toute la terre, ſembloient avoir tous les Elemens à leurs gages: *ſigna Apoſtolatus mei*, dit l'un d'entre eux, *in ſignis & prodigiis.* Ne vous ſemble-t-il donc pas, Meſſieurs, que le grand ſaint Jean, lequel doit annoncer une verité ſi importante, pour la premiere fois, doive du moins avoir le même pouvoir, afin d'autoriſer la nouvelle, qu'il porte aux hommes? & cela avec d'autant plus de raiſon, que ſa legation a beſoin de plus de credit; car que les Prophetes ayent annoncé aux Peuples quelque malheur dont le Ciel les menaçoit, il y alloit de l'interêt commun d'y prendre garde; que les Apôtres publiaſſent qu'un homme, qui avoit été crucifié étoit Dieu, on ſçavoit déja preſque par tout les prodiges qu'il avoit faits; & avant qu'aucun Apôtre eût été à Rome, on y avoit déja déliberé en plein Senat, de le reconnoître pour Dieu; mais voicy un homme ſeul, qui ne dit pas ſeulement que ce Meſſie doit venir, comme ont dit les autres Prophetes, car on n'en doutoit pas; ny qu'il a été, comme ont fait les

2. *ad Cor.* 12.

Apôtres, qui n'avoient pas tant de peine à faire croire ce qu'on avoit déja vû. Mais un homme qui ſort du déſert, & la premiere fois qu'il ſe montre aux hommes, c'eſt pour leur dire que le Meſſie eſt venu, qu'il vit, & qu'il converſe au milieu d'eux, *medius veſtrûm ſtetit quem vos neſcitis* ; ſa ſeule parole ſoûtenuë d'une vie ſi édifiante, ſuffit pour perſuader une ſi ſurprenante verité. Ne demandons plus maintenant quel eſt cét enfant, *quis putas puer iſte erit* ? mais demandons quel eſt cét homme, d'un ſi haut credit, d'une autorité ſi reconnuë, & d'une vertu ſi éclatante, pour perſuader une telle nouvelle, & avec ſi peu d'apparence ? Ce Meſſie n'a encore rien fait, & eſt demeuré dans le ſilence auſſi bien que ſon Précurſeur ; & il faut que le Précurſeur annonce & qu'il perſuade, qu'il eſt ce Fils de Dieu qu'ils attendent. De combien donc de prodiges ne falloit-il point qu'il autorisât ſon diſcours ? de combien de raiſons, de preuves, de convictions ne le devoit il point appuïer ? rien de tout cela, Chrêtiens, rien de tout cela, il eſt envoyé pour l'annoncer à ce Peuple incredule, à ces Phariſiens ſuperbes, à ces Docteurs de la Loy, fiers & ſuffiſans, & cela, afin qu'ils le croyent ſur ſa ſimple parole. Eh ! quel eſt donc cét homme, encore une fois ? C'eſt un motif de credibilité de nôtre foy, que douze pauvres pêcheurs ayant perſuadé la divinité de ce Meſſie avec tant de prodiges & de miracles, dont un ſeul bien averé étoit une preuve ſans replique ; mais c'eſt une conviction qui paſſe toutes les preuves qu'on peut apporter de la grandeur de S.

Joan. 1.

Jean, que ſans miracles, & ſans prodiges, il l'ait annoncé; en ſorte que ſon témoignage ôtât toute excuſe & tout pretexte aux Juifs de ne le pas reconnoître.

Mais c'eſt, Chrêtiens, que la vie de ce grand Saint étoit une raiſon plus forte que tous les prodiges, & que cét amas de vertus qui brilloit aux yeux de tout le monde, avoit répandu un ſi grand éclat, & lui avoit acquis tant de credit, qu'il étoit plus puiſſant que les miracles mêmes que fit enſuite le Sauveur; puis qu'aprés en avoir tant fait de ſi ſurprenans & de toutes les manieres, ils ne le purent encore reconnoître; mais ils ne ſçavent que repartir, quand on leur allegue le témoignage de ſaint Jean. Lorſque ce Fils de Dieu fait quelque action extraordinaire, on lui demande ſeulement par quelle puiſſance, & de la part de qui il fait cela? & pour réponſe il leur demande réciproquement d'où venoit le baptême, & le témoignage de S. Jean-Baptiſte? s'il étoit de Dieu ou s'il venoit des hommes? *Baptiſmus Joannis unde erat? à Deo, an ab hominibus?* ce qui nous doit faire faire cette importante réflexion, que l'éclat de la vertu & de la ſainteté eſt tout puiſſant ſur l'eſprit des hommes, & qu'un homme ſaint eſt luy-même un grand miracle; puiſque ſans autre autorité que celle que luy donne ſa vertu, il eſt capable de faire plus pour Dieu, de convaincre plus fortement les hommes de la verité de nos Myſteres, & de les porter plus efficacement au bien, que tous les prodiges & tous les miracles du monde, qui ne nous donnent ſou- *Matth.* 21.

vent qu'une admiration ſterile & ſans effet ; mais la ſainteté convainc, perſuade, excite à faire ce qu'on voit, & à ſuivre ce qu'on doit. Et par conſequent, ſi S. Jean a perſuadé la venuë du Sauveur, ç'a été par le ſeul témoignage de ſa vertu, par l'eſtime qu'on en avoit conçûë, & par le jugement que Dieu & les hommes en portoient ; il eſt venu, crie ce grand Homme, & il eſt au milieu de vous, le bruit s'en répand auſſi-tôt dans la Judée ; qui l'a dit, demande-t-on ? c'eſt Jean Baptiſte ; & quel eſt-il luy-même pour l'en croire ainſi ſur ſa parole ? ô ! ſa vertu reconnuë rend témoignage de lui-même, avant qu'il le rende du Meſſie ; il perſuade, parce qu'on eſt perſuadé qu'il eſt un grand Saint, & par conſequent, grand devant Dieu. Et faut-il s'étonner, Chrêtiens, ſi cét Ange incarné fait ſi dignement ſon office, ſi le plus ſaint des hommes merite d'annoncer la venuë de celui qui doit ſanctifier le monde, ſi le témoignage qu'il rend du Meſſie eſt reçû, en venant d'un homme, qu'on prend luy-même pour le Meſſie, & enfin, ſi celuy-là eſt digne de foy, dont le Ciel, la terre, les Anges & Dieu même publient ſi hautement la vertu ? *fuit homo miſſus à Deo cui nomen erat Ioannes.*

Ce n'eſt pas tout, Meſſieurs, car comme ce n'étoit pas une choſe moins difficile de ſuivre la doctrine du Sauveur, que de croire la divinité de ſa perſonne, il falloit de plus que ſaint Jean luy preparât les voyes, par l'exemple d'une vie celeſte dans un corps mortel, parce qu'aportant la nouvelle de la

remiſſion des pechez, il devoit, en qualité de Précurſeur, diſpoſer les hommes à la recevoir; & cela, par la penitence, qui en eſt le moïen. C'eſt pourquoy aprés avoir paſſé trente ans dans les deſerts, & dans les ſolitudes les plus affreuſes; aprés que les cavernes luy ont ſervi de retraite, & les bêtes ſauvages de compagnie; il paroît ſur les rives du Jourdain, qu'il fait retentir de ſes ſoupirs, là, il prêche cette penitence de paroles & d'exemples, il n'a pour lit que la terre dure, pour toit & pour couvert que le Ciel, qu'une peau de chameau dure & piquante pour vêtement, & pour nourriture qu'un peu de miel ſauvage & ce que peut produire un deſert inculte & abandonné, & par une vie ſi auſtere, ſi éloignée de toute délicateſſe; il prêche plus fortement, que par ſes paroles, *agite pœnitentiam, appropinquavit regnum cœlorum.* De ſorte que je puis dire, que s'il falloit l'innocence d'un Ange, afin que le témoignage qu'il portoit de la perſonne du Sauveur fût irreprochable, il falloit l'auſterité d'une vie penitente, pour ſervir de diſpoſition à l'Evangile, & à la doctrine qu'il vouloit mettre en credit, & que ſa doctrine fût ſoutenuë par l'exemple, & par la pratique de la morale qu'il prêchoit; ſans quoy toutes ſes paroles n'euſſent point eû d'effet. Et ainſi, s'il eſt Précurſeur du Fils de Dieu; la doctrine qu'il prêche, & qu'il pratique, eſt encore comme la diſpoſition à l'Evangile; puiſque c'eſt par là que commence la nouvelle Loy, que le Sauveur eſt venu annoncer, *à diebus Ioannis Baptiſtæ, regnum cœlorum vim patitur.* *Matth.* 3. 2. *Matth.* 11.

Ajoûtez qu'en qualité de Précurseur, il eſt le premier qui qui l'a obſervée, & qui l'a fait voir en ſa plus haute perfection, dans ſes preceptes & dans ſes conſeils, avant qu'elle fût publiée; car cette charité du prochain, cette pauvreté extrême, & cette mortification ſi rigoureuſe, eſt une préparation, pour diſpoſer les hommes à recevoir l'Evangile, & en même temps, c'en eſt la perfection afin de nous ſervir de modele: mais il faudroit que les deſerts & les ſolitudes, qui ont été les fideles témoins de ſes auſteritez, de ſes ſoupirs & de ſes ardentes prieres, les fiſſent retentir maintenant juſqu'à nos oreilles, pour nous apprendre quelle devroit être la penitence de la plûpart des Chrêtiens. Ce Saint l'a pratiquée tout innocent qu'il étoit dans ſa plus grande rigueur, & nous tout criminels que nous ſommes, nous n'en pouvons ſeulement ſouffrir le nom; tout ſaint qu'il étoit, il a paſſé ſa vie toute entiere dans le jeûne, & nous, aprés tant de crimes & tant de ſujets d'appaiſer la colere de Dieu, nous croirons pouvoir paſſer la nôtre dans le luxe, & dans les delices. Ah! grand Saint, qu'il ſeroit neceſſaire que vôtre voix ſe fît encore entendre icy, & que vôtre zele ſoûtenu par vôtre exemple, perſuadât à ceux qui m'écoutent, qu'un Chêtien doit rendre témoignage du Sauveur par la ſainteté de ſa vie! Ce grand Saint, enfin a fui la converſation de tous les hommes, de crainte de ſoüiller ſon innocence du moindre peché, par le commerce contagieux du monde; & nous, parmi les converſations dangereuſes, & les compagnies

libres ou enjoüées, nous croirons pouvoir demeurer fidéles à Dieu ? Il a déclaré la guerre au luxe, à la vanité & aux plaiſirs du monde, & cét exemple a été capable de perſuader aux plus grands pecheurs d'embraſſer la penitence ; & l'on croira ſe pouvoir ſauver en paſſant ſa vie dans les divertiſſemens ? Que n'ay je le zele & la voix de ce grand Précurſeur pour leur faire concevoir le danger où ils ſont de ſe perdre éternellement ? & leur dire avec lui *quis demonſtravit vobis fugere à ventura ira?* qui vous poura garantir, en vivant de la ſorte, de la colere, & de la vengeance du Dieu vivant ?

Pour achever de vous faire voir comme ce grand Saint s'eſt acquité de l'office de Précurſeur, s'il a falu une grande ſainteté, pour le repréſenter, & pour en être un eſſay & un crayon ; s'il a fallu une vertu éclatante, pour autoriſer la Miſſion du Sauveur, & afin que les Juifs le reçuſſent ſur ſon témoignage ; j'ajoûte en troiſiéme lieu, qu'il ne lui a pas falu une moindre fidelité pour ne rien uſurper de ſa gloire ; pour déclarer hautement qu'il n'étoit pas le Meſſie, mais que c'étoit celuy qu'il montroit, comme un Heraut, qui marche devant luy, & qui dit, le voilà, c'eſt celuy que vous voyez, & ſur lequel vous verrez le Saint Eſprit deſcendre en forme de colombe. Ce qui fait que l'Ecriture l'appelle une voix ; *vox clamantis.* Les autres Prophetes ne l'ont annoncé qu'abſent, & encore fort éloigné ; les Apôtres en ont été les trompetes, qui ont fait retentir ſon nom par toute la terre, *in omnem terrâ exivit ſonus eorum,* mais S. Jean eſt la voix, qui eſt l'expreſſion de ce

III. PARTIE.

Pſalm. 18.

Verbe même, comme la parole manifeſte nôtre penſée, & ſe fait entendre aux autres. De là vient, qu'au même temps le Peuple commença à ſuivre le Sauveur, Saint Jean ceſſa de prêcher, comme ayant achevé de remplir ſon miniſtere & ſa fonction, ainſi que les Diſciples mêmes de ce grand Saint s'en plaignirent, par le zele qu'ils avoient pour la gloire de leur Maître : *Magiſter, cui ſic teſtimonium perhibuiſti, nunc baptiſat, & plures eum ſequuntur.* C'eſt donc à juſte raiſon, qu'il eſt appellé par le Fils de Dieu même Prophete, & plus que Prophete, parce que les autres n'ont averti de ſa venuë que de loin ; mais celui-ci le déſigne, & dit, le voici ; & par ce moïen il eſt l'Apôtre des Apôtres mêmes ; puiſque c'eſt à ſa voix & à ſa parole, que les premiers & les principaux entre les Apôtres le reconnoiſſent & le ſuivent, ou plûtôt diſons avec un Saint Pere, qu'il eſt le ſilence des Prophetes, & la voix des Apôtres, *ſilentium Prophetarum, vox Apoſtolorum* ; il eſt le ſilence des Prophetes, parce qu'ils n'ont plus rien à dire aprés que S. Jean l'a annoncé & déclaré le fils de Dieu ; mais il eſt la voix des Apôtres, à qui il l'enſeigne, à qui il le montre, & à qui il le découvre : quel honneur pour ce grand Saint ; mais quelle a été ſa fidelité pour raporter toute ſa gloire à celuy, dont il n'étoit que le Précurſeur & le Heraut.

Jugez en, Meſſieurs, par ce qu'il a dit, & par ce qu'il a fait ; premierement, non-ſeulement il refuſe un honneur qui ne luy étoit point dû, mais il refuſe encore celuy qu'il meritoit ; on luy députe une ſolem-

Digitized by Google

nelle Ambaſſade, pour ſçavoir s'il étoit le Meſſie, on étoit réſolu de le reconnoître ſur l'aveu qu'il en eût fait; mais bien loin d'être ébloüi de l'éclat de cette dignité, ou chatoüillé du ſentiment d'une gloire, qu'on vouloit luy déferer; il ne peut même ſouffrir qu'ils ayent cette penſée; il ne les laiſſe point dans cette erreur, il les en déſabuſe, & bien loin de s'uſurper un titre qui ne luy appartient pas, il renonce à celuy même qui luy eſt dû ſi juſtement, en proteſtant qu'il n'eſt ny Elie, ny Prophete, parce qu'il ne croit pas mériter de l'être, & ſacrifie ſa propre gloire à celle du Meſſie qu'il veut faire connoître uniquement. Que cette fidelité eſt rare, Chrêtiens! qu'elle eſt digne de nôtre admiration! On travaille volontiers pour la gloire de Dieu, quand il y va de l'interêt de la nôtre, & qu'il y en a quelque rayon qui ſe réflechit ſur nous; & dans cette vûe, il n'y a rien qu'on n'entreprenne; mais s'il faut ſervir Dieu à ſes dépens, mépriſer ou riſquer ſon honneur pour avancer le ſien, ô Dieu! que de froideur, & de lâcheté! *jam quæritur inter diſpenſatores ut fidelis quis inveniatur.* On cherche maintenant ce diſpenſateur fidele, qui n'a en vuë que l'interêt de ſon Dieu, & on a bien de la peine à le trouver; mais je ſuis aſſûré qu'il ne s'en eſt jamais trouvé un ſemblable au glorieux S. Jean, qui ne ſe contente pas de ne rien uſurper des droits de ſon Maître, & de luy ſacrifier les ſiens propres; mais de plus, qui s'abyme en ſa preſence; puis qu'il proteſte que bien loin d'être celuy qu'ils demandent, il n'eſt pas ſeulement

1. *ad Cor.* 4.

digne de délier ſes ſouliers. Il eſt grand dans la bouche des Anges, qui le publient grand devant Dieu; grand dans l'eſtime des hommes; grand dans le ſentiment du Sauveur, qui le prefere à tous les hommes; mais dans ſa propre eſtime, il n'eſt rien, pour rendre tout à Dieu, & de tous ces titres d'honneur, il n'en prend point d'autres, que celuy d'être la voix de celuy qui crie dans le deſert, *ego vox clamantis*, je ne ſuis qu'une voix, qui eſt le plus fragile de tous les êtres, & le plus inconſtant dans ſa durée, n'étant qu'un ſon, qui s'évanoüit, un peu d'air battu, qui ſe diſſipe, trop contente de rehauſſer la gloire du Meſſie par l'aneantiſſement de la ſienne propre. Voyla juſques où s'abaiſſe le plus grand de tous les hommes, pour élever cét Homme-Dieu, comme la voix, qui ſe perd, & qui ſe conſume elle-même, afin de faire connoître la penſée pour laquelle elle eſt faite. Il déclare hautement que ſon baptême n'eſt qu'un peu d'eau, pour diſpoſer à recevoir celuy du Sauveur, qui doit donner le S. Eſprit; & s'il conſent d'être eſtimé grand, c'eſt afin qu'en s'abaiſſant devant luy, il faſſe de ſa propre grandeur, le premier degré qui éleve la gloire de celuy qu'il vient annoncer; Il nie qu'il ſoit luy-même le Meſſie, afin qu'on le croye lors qu'il le découvrira. Ne voila-t'il pas une fidelité deſintereſſée, s'il y en eut jamais; puis qu'il conſent à la diminution de ſon credit, pourvû qu'il en ait aſſez pour en donner à ſon Maître, & qu'il ſacrifie toute ſa grandeur à l'établiſſement de celle de ſon Dieu.

Mais

Mais où la fidelité de ce grand Serviteur de Dieu a paru avec plus de conſtance & de courage, c'eſt à défendre les interêts de ſon Maîtres, devant Herodes, dont il ne redoute ny la dignité, ny la puiſſance; car comme ſi le témoignage de ſa voix eût été trop foible, il y joint celuy de ſon ſang; il va trouver ce Prince, pour luy dire hardiment, *non licet tibi habere uxorem fratris tui*, il ne vous eſt pas permis d'avoir la femme de vôtre frere; ainſi; mourant pour la juſtice & pour avoir annoncé la verité, il rend témoignage de la doctrine du Meſſie, qui commence à paroître; & ce fut alors qu'il verifia ce que le Sauveur avoit dit de luy, que ce n'étoit point un roſeau, qui pliât à tous vents; il n'eſt point ébranlé par celuy de la vanité, qui renverſe quelquefois les plus grands Saints, il ne plie point non plus ſous celuy des menaces, en expoſant ſi courageuſement ſa vie; ni les priſons, ni les fers, ni la crainte de la mort ne ſont pas capables d'empêcher que cette voix ne publie la verité, & comme dit S. Ambroiſe, qu'il ne reproche encore à Herode ſes débordemens, par la voix de ſon ſang, que ce cruel à fait répandre. Eh bien, Chrêtiens, n'eſt-ce pas là s'aquiter dignement de ſon office de Précurſeur, que de l'avoir fait connoître en le repreſentant ſi parfaitement, de luy avoir preparé les voïes, en l'annonçant, & en rendant un témoignage ſi autoriſé & ſi glorieux, & enfin de l'avoir montré & déclaré aux dépens mêmes de ſa propre gloire, lôrſque les profonds aneantiſſemens de ce Meſſie le tenoient caché parmi la foule du *Marc. 6.*

Peuple ? mais comme on ne perd jamais rien pour donner quelque chose à Dieu, qui nous rend au centuple l'honneur & la gloire, à laquelle on a renoncé par son amour; le Sauveur du monde a eû soin de celle de son Précurseur, & a rendu reciproquement témoignage de lui, puis qu'il n'y a personne dont il ait fait l'éloge si avantageusement dans l'Evangile, en l'appellant tantôt un flambeau plein de lumiere & d'ardeur, tantôt un Prophete & plus que Prophete; & tantôt le plus grand de tous les hommes : mais tous ces éloges sont ramassez & compris dans celuy que l'Ange annonça à son pere Zacharie, qu'il seroit grand devant Dieu, parce qu'il rempliroit dignement l'employ de Précurseur du Messie, pour lequel il étoit choisi ; *& erit magnus coram Domino.*

Conclusion. Finissons donc ; aussi bien aprés ce témoignage il faut se taire, puisqu'on n'y peut rien ajoûter. Il ne reste plus qu'à imiter ce grand Saint, qui n'ayant voulu prendre d'autres qualitez, que celle d'être une voix ; quoi que cette voix soit étoufée dans son sang, elle parle encore bien haut, & nous apprend par son exemple, que la plus grande saintetè & toute la perfection d'un Chrêtien consiste à remplir tous les devoirs de son ministere, & à s'aquiter fidelement de son employ, comme ce grand Saint s'est acquité du sien ; parce que nous ne sçaurions rien faire de plus agreable à Dieu, que de faire ce qu'il demande & ce qu'il attend de nous : ainsi il faut qu'un Juge mette toute sa sainteté à rendre exactement la justice. Un Pere de famille à regler sa maison, à instruire ses enfans, &

Digitized by Google

à empêcher les deſordres de ſes domeſtiques ; Un Eccleſiaſtique à s'acquiter de toutes les fonctions de ſon état, & ainſi de toutes les conditions ; C'eſt tout ce que ce grand Saint prêchoit luy-même à ceux, qui le venoient trouver dans ſon deſert, pour recevoir de ſa bouche des preceptes de bien vivre, & de gagner le Ciel, chacun dans l'état où Dieu l'avoit appellé. Ce precepte renferme tous les autres ; & tous les devoirs d'un Chrêtien ſont compris dans celuy là ſeul, comme ce Saint y a mis toute ſa ſainteté, & eſt devenu le plus parfait de tous les hommes, en ſe rendant fidele à s'acquiter de ſon office de Précurſeur.

Que ſi vous voulez deſcendre plus dans le détail des actions, que nous pouvons imiter, toute la vie de ce grand Saint peut être un modele ſur lequel nous pouvons former la nôtre, & la voix de tant de vertus qu'il a pratiquées nous prêche encore fortement le jeûne, l'humilité, la penitence, l'auſterité ; mais que je crains que le grand S. Iean, qui a porté le premier, témoignage du Fils de Dieu, ne le porte un jour le premier contre nous, que ce cilice qui lui a ſervi de vêtement, ne condamne nôtre luxe, & ces habits ſi ſomptueux ; que ce miel ſauvage, qui étoit ſa nourriture n'accuſe devant Dieu ces feſtins & ces excez de bouche, où tant de Chrêtiens s'emportent tous les jours ; que toute ſa vie, paſſée dans la penitence ne ſoit la juſte condamnation de la moleſſe de la nôtre, qui ne cherche que ſes ayſes & ſes commoditez ; que cette humilité avec laquelle il a

refuſé l'honneur qu'on luy vouloit rendre, ne confonde nôtre orgueil & nôtre vanité, que ſa conſtance enfin à defendre la juſtice & la verité, ne ſoit un reproche éternel de nôtre lâcheté ! Ah ! la voix de ce grand Saint s'élevera un jour puiſſamment contre nous, ſi nous y faiſons la ſourde oreille, maintenant qu'elle nous inſtruit, & quelle nous prepare encore le chemin du ſalut & de l'éternité bien-heureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

PANEGYRIQUE DE S. PIERRE.

Tu es Simon Barjona, & tu vocaberis Cephas. *Joan.* 1.

Tu es Simon, fils de Jonas, & tu t'appelleras d'orénavant Cephas, qui veut dire Pierre, ou Chef. En S. Iean chap. 1.

SI l'Egliſe a toûjours pris part à tous les éloges des Saints, qui ſont ſes Enfans, & qui ont été nourris dans ſon ſein ; c'eſt aujourd'huy, Meſſieurs, qu'elle s'intereſſe, par un droit particulier, dans celuy de S. Pierre, qu'elle reconnoît pour ſon Chef, & pour la pierre fondamentale, ſur laquelle le Fils de Dieu l'a établie : auſſi n'en parle t-elle qu'avec admiration ; de ſorte que ſi le Prophete Royal nous aſſûre en géneral, que Dieu eſt admirable dans ſes Saints ; elle le dit en particulier de ce grand Apôtre, comme de celuy, en qui Dieu a plus fait admirer ſa puiſſance & ſa bonté, *in Pe-*

tro te mirabilem prædicamus. Mais quand elle se taiſoit en ce jour, toutes les parties de l'Univers parleroient en ſa faveur, & publieroient les prérogatives dont le Sauveur du monde l'a honoré. Le Ciel nous montreroit ſes Clefs, qu'il tient entre les mains, pour en ouvrir les portes, ou pour les fermer ſelon qu'il luy plaît; la terre nous diroit qu'il n'y a rien dans toute ſon étenduë, qui ne releve de ſon pouvoir; la mer nous repréſenteroit ſes flots affermis ſous ſes pieds par ſa ſoumiſſion, & l'enfer avoueroit qu'il triomphe de tous ſes efforts. Mais comme ſi toutes les creatures étoient trop peu pour publier ſon merite, le Fils de Dieu a voulu en être le Heraut luy-même, en luy donnant la qualité de Chef de ſon Egliſe; puiſque ce titre étant la recompenſe de ſon merite, auſſi bien que la marque de l'eſtime & de l'amour particulier qu'il a eû pour ce grand Apôtre; je ne puis choiſir un ſujet, ny plus propre, ny plus glorieux pour ſon Panegyrique, que de vous faire voir les avantages qui ſont attachez à cette illuſtre qualité. C'eſt ce que je tâcheray de faire aprés avoir imploré le ſecours du S. Eſprit, par l'entremiſe ordinaire de Marie.

Ave Maria.

IL ne faut pas s'étonner, Meſſieurs, de voir un ſimple pêcheur élevé par le Fils de Dieu juſqu'au plus haut comble d'honneur, qui ſoit ſur la terre, aprés avoir entendu, de la bouche de ce même pêcheur, le plus glo-

rieux témoignage qui ait jamais été rendu à la dignité d'un Homme Dieu, *tu es Christus Filius Dei vivi.* Vous diriez qu'il y auroit eû entre le Maître & le disciple, une espece d'émulation & de combat, à qui se donneroit mutuellement de plus grands éloges ; mais avec cette difference, que ceux que Pierre donne au Sauveur du monde, ne sont qu'une déclaration de ce qu'il étoit déja de luy-même, & que ceux que le Sauveur donne à Pierre, le feront être véritablement ce qu'ils signifient. Vous êtes le Christ, & le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu au monde, répond cét Apôtre au Sauveur, qui l'interrogeoit sur ce qu'il pensoit de sa personne & de sa qualité ; & si vous demandez reciproquement au Fils de Dieu, ce qu'il dit de son Apôtre, il vous répondra, *& ego dico tibi, quia tu es Petrus ; & super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam.* Et moy, je vous dis que vous êtes Pierre, & que ce sera sur cette Pierre, que j'établiray mon Eglise. Ce disciple dit que son Maître est le Christ, *tu es Christus.* C'est à dire qu'il est oint de la main du Pere éternel, & par conséquent qu'il le reconnoît pour le Roy, & pour le Souverain de tous les Monarques ; il ne peut en avoir une plus haute idée ; & vous, dit le Maître, vous êtes le premier Ministre de mon Etat, celui qui tiendra ma place, & qui sera mon Vicaire, & mon Substitut sur la terre. Pouvoit-il l'élever plus haut, que de luy donner la premiere place aprés luy ? vous êtes le Fils du Dieu vivant, poursuit ce disciple ; c'est à dire, le Verbe éternel, & la Parole substantielle, qui a créé le Ciel & la *Matth.* 16. *Ibidem.*

la terre ; & moy, replique ce Fils de Dieu ; je vous feray un transport de ma puissance, sur le Ciel & sur la terre, dont je vous mets les Clefs entre les mains, *& tibi dabo claves regni cœlorum, & quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum & in cœlis.* Ce n'est pas encore assez : ce même Apôtre avouë qu'il est venu en ce monde, *qui in hunc mundum venisti*, & consequemment qu'il est le Verbe Incarné, un homme-Dieu, le Redempteur & le Chef de tous les hommes ; mais, dit ce Sauveur, ce n'est pas pour y demeurer toûjours ; c'est pourquoi je vous déclare mon Successeur, pour rendre de ma part, des oracles a toute la terre, & pour être le Chef de l'Eglise, que je suis venu établir.

Ibidem.

Or, Chrêtiens, comme jamais il n'y eut un plus glorieux témoignage de la grandeur du Fils de Dieu, aussi, n'a-t-il jamais élevé homme à un si sublime degré d'honneur, que de le faire le Chef visible de son Eglise, & de le mettre par cette dignité, sur la tête du reste des hommes. Mais puisque c'est par cette vive foy, & par cette illustre confession, qu'il a été élevé à cette haute dignité ; c'est aussi dans cette même confession & dans cette même foy, que je cherche les preuves, & les raisons de ses prerogatives, & de sa grandeur. Pour cela, je remarque, qu'il y a particulierement deux choses qui sont propres du Chef, & qui le font la plus noble partie du corps. Premierement il a l'élevation & l'éminence sur tout le reste ; puisque c'en est la plus haute partie, & en second lieu, il a l'influence sur tous les membres, ausquels il communique les esprits

& la vie. C'eſt ce que nous conſidererons dans S. Pierre, comme dans le Chef viſible du Corps de l'Egliſe du Fils de Dieu ; il a la primauté, & la preéminence ſur tous les autres Apôtres, & il a l'influence ſur tous les membres de cette Egliſe. Ce ſont ces deux avantages fondez ſur le témoignage glorieux, qu'il a rendu au Sauveur du monde, qui feront les deux Parties de ce diſcours.

I. PARTIE.

Premierement donc, en qualité de Chef des Apôtres il en eſt le premier & le principe, comme on l'appelle communement ; c'eſt à dire qu'il a la preéminence ſur tous les autres ; c'eſt ce qu'on ne luy peut ravir, ſans détruire le Corps même dont il eſt le Chef ; & nos Heretiques, qui ont conjuré la ruïne & le renverſement de l'Egliſe, n'ont jamais fait de plus violens efforts, ny donné des marques plus viſibles de ce damnable deſſein, que de s'attaquer au Chef, afin de la détruire & de la renverſer tout d'un coup. Ils ont cru executer en effet ce qu'autrefois ce barbare Empereur avoit ſeulement ſouhaité en idée, dans les deſſeins funeſtes que luy ſuggeroit ſa cruauté, ſçavoir que tout le Peuple Romain n'eût qu'une tête, pour pouvoir l'abbatre d'un ſeul coup. Car comme la foy ne peut ſubſiſter ſans l'unité de ſon motif, qui eſt l'autorité d'un Dieu, de même l'Egliſe, dans laquelle ſe trouve cette véritable foy, ne peut être une, dans cet aſſemblage de tant de parties, dont elle eſt compoſée, ſans un Chef qui les rallie, & à qui le Fils de Dieu, comme le Chef inviſible & perpetuel, donne ſon autorité, & ſon eſprit pour la gouverner

C'eſt, Chrêtiens Auditeurs, ce que le Sauveur du monde a fait à l'égard de S. Pierre; mais pour prendre la choſe dans ſa ſource, & pour concevoir quelle gloire revient à ce grand Apôtre, d'avoir été élevé à cette incomparable dignité; il faut ſe ſouvenir, que le Verbe Incarné étant venu ſur la terre, pour le ſalut de tous les hommes, n'a voulu faire qu'un Peuple de toutes les Nations; & qu'au lieu que la Sinagogue n'étoit compoſée que du ſeul Peuple Juif, & qu'il y avoit, dit l'Ecriture, comme un mur, & une barriere, qui ſéparoit ce Peuple de tout le reſte du monde; il a rompu ce mur de diviſion, pour joindre toute la terre ſous une même loy; & a établi ſon Egliſe ſur les ruïnes de cette Synagogue, pour ne faire plus qu'une aſſemblée de tous les Chrêtiens.

Ce grand Ouvrage, Meſſieurs, qui ne pouvoit être que l'ouvrage d'un Dieu, a commencé par le petit nombre de ſes diſciples, qui ont été les premieres pierres de ce grand Edifice, & les premiers Prédicateurs de ſon Evangile: Il a cultivé enſuite cette Egliſe naiſſante par ſes ſoins; il l'a inſtruite par ſa doctrine, il l'a cimentée de ſon Sang; en un mot, il en eſt le premier chef, & la pierre fondamentale, qui la ſoûtient encore, & qui l'anime par ſon eſprit; Mais comme le temps de ſon ſéjour ſur la terre a été borné à fort peu d'années; cette aſſemblée de Fideles, qui compoſent ſon Corps myſtique, & qui doit ſubſiſter juſqu'à la fin des ſiecles, ne devoit pas être ſans un chef, qui tint ſa place, & qui la gouvernât viſiblement, puiſque cette

Egliſe eſt le Royaume viſible du Fils de Dieu. Or, Meſſieurs, qui ſera choiſi le premier pour un ſi grand deſſein ? qui ſoûtiendra le poids de cette charge ? qui ſera élevé à cette ſublime & ſouveraine dignité, qui voit à ſes pieds tout ce qu'il y a de grandeur ſur la terre ? & enfin qui tiendra la place d'un Homme-Dieu ? & qui ſera le Succeſſeur de ſon Etat, de ſon pouvoir, de ſon autorité ? Ne vous ſemble-t-il pas, Chrêtiens, que tout le Ciel devoit être dans l'attente de ſçavoir ſur qui tomberoit cet heureux ſort ? & que les plus hautes Intelligences ſe tiendroient bien honorées ſur la terre, de ce glorieux employ ? C'eſt à vous Pierre, que cette charge eſt donnée par préference à tous le autres ; c'eſt vous qui aprés lui, & ſous lui, ſerez le Souverain de ſon Etat, le Chef viſible de ce Corps, & la pierre fondamentale de cet édifice, qu'il vient établir ; mais qui a porté le Fils de Dieu, à jetter ſes yeux ſur vous ? & a faire choix de vôtre perſonne, pour cette haute & cette illuſtre fonction.

Cét Apôtre, lui même en eſt ſurpris, Meſſieurs, & ſon humilité ne lui met devant les yeux que ſon neant, ſa foibleſſe, & ſon peché. Mais nous pouvons dire que c'eſt la foi, & la confeſſion publique qu'il a fâite de la grandeur de celuy qui l'éleve ſi haut & qui le rend ſi grand, car quoi que dans le choix que Dieu fait de ſes creatures, il ne préſuppoſe point le merite, mais qu'il le faſſe, & qu'il n'ait le plus ſouvent point d'autre motif dans le bien qu'il leur fait, que ſa propre bonté qui luy ouvre le cœur envers quelques-

uns plutôt qu'envers les autres, par des témoignages plus particuliers de son amour : il semble cependant que le Fils de Dieu ait agi en cette rencontre, par un sentiment de reconnoissance, & qu'il ait élevé celuy, qui a le premier reconnu sa grandeur, par l'aveu public & authentique qu'il a fait de sa divinité ; c'est ce qui fait la gloire de cét Apôtre, lequel se voit dans ce poste, par une faveur singulière de son Maître, à la verité ; mais par une faveur qui ne laisse pas de marquer son merite ; puisque c'est comme la récompense de sa foy, & le prix du témoignage qu'il a rendu de luy. Car comme la foy, si vous y prenez garde, a particulierement deux effets ; dont le premier est de soûmettre, & d'abaisser l'entendement de l'homme, qui tranche du Souverain, & qui se fait l'arbitre de tout ; & le second, d'être l'appuy & le soûtien de tout l'être surnaturel, qui ne peut subsister sans cette foy ; aussi y a-t il ce raport entre la confession de foy de S. Pierre, & la récompense qu'il en reçoit, que comme la foy abaisse l'homme, en lui faisant renoncer à ses propres lumieres, par un acte heroïque d'obéissance, qui le soûmet, & qui le captive, ainsi que parle S. Paul; Dieu semble aussi avoir toûjours pris à tâche de relever ceux qui ont signalé leur foy, comme un Abraham, un Moïse, & quelques autres, dont parle le Texte sacré.

Mais s'il y a jamais eu occasion, où il ait fallu se soûmettre, & captiver sa raison, ç'a été dans la confession, que ce disciple a fait de son Maître, & de la divinité de ce Sau-

veur ; car enfin, jusqu'alors personne ne l'avoit encore reconnu ouvertement, il faloit se déclarer le premier, & en faire un aveu public ; d'ailleurs il le voïoit homme, sujet aux necessitez & aux miseres communes à tous les autres hommes ; il n'y avoit ny richesses, ny honneurs, ny plaisirs à esperer à sa suite ; de plus on avoit déja dit, qu'il passoit pour un autre Jean-Baptiste, à cause de l'austerité de sa vie ; d'autres avoient avancé que c'étoit Elie, à cause des miracles qui faisoient éclater sa puissance ; la plus commune opinion étoit qu'il étoit un grand Prophete ; mais on en demeureroit là. Vous donc Pierre, qui avez été l'un des premiers de sa suite, qu'en pensez vous ? cet Apôtre ne chancelle point : *Tu es Christus Filius Dei vivi*, dit il, vous êtes le Christ, le Messie que nous attendons, & le Fils du Dieu vivant : voila ce que j'en pense, & ce que j'en crois. Illustre témoignage, grand Saint ! aveu glorieux à celuy de qui vous le faites, & à celui qui le fait ! parce qu'il en attire un autre de la verité même, en vôtre faveur ! glorieuse confession ! qui va faire le comble de vôtre gloire ! foy admirable, pleine de déference & de soûmission, qui doit commencer vôtre préeminence & vôtre élevation au dessus de tous les autres !

En effet le Fils de Dieu n'en differe pas plus long-temps la recompense, & comme c'est l'ordre de sa justice, & de sa liberalité de récompenser, & d'honorer les Saints par les mêmes voïes qu'ils ont prises pour le glorifier luy-même ; il met au dessus de tous les

autres, celui qui l'éleve reciproquement le plus haut, par le témoignage qu'il lui rend ; il fait le premier de son Etat, celuy qui le confesse le plus grand de tous les hommes, en l'appellant le Christ & le Messie ; il établit le Chef de son Eglise, dont tous les membres sont unis par la foy, celui qui le premier fait un aveu le plus sincere, aussi-bien que le plus avantageux de ce qu'il croit & de ce qu'il pense de luy. Ce que S. Augustin appuie par la signification même de son nom, que le Sauveur luy changea en cette occasion, de *Simon*, qui veut dire soûmis & obeissant, en celuy de *Cephas*, qui veut dire Chef, comme l'interprete le même saint Docteur ; voulant que la soumission de la foy le mette sur la tête des autres Apôtres, & l'en établisse le chef. Il n'est pas difficile maintenant, Chrêtiens, de croire la divinité du Sauveur, aprés que toutes les creatures l'ont publiée, que tous les siecles l'ont reconnuë, & que tout le monde l'a reçûë ; & qui demanderoit maintenant des miracles, & des prodiges pour se soumettre à cette creance, seroit luy-même un prodige d'incredulité, dit encore S. Augustin : mais le croire veritablement & sincerement, lorsque personne n'y pensoit encore ; mais l'avoüer, lorsque personne n'ose se déclarer sur ce point ; mais le publier hautement, quand presque tout le monde y contredit ; certes cette preuve de la foy & de la fidelité de cét Apôtre, dans ce temps, & dans cette conjoncture, meritoit bien d'être reconnuë du Fils de Dieu par quelque signalée faveur ; & quoy qu'il fût assez

recompensé de l'honneur d'avoir rendu le premier ce témoignage de la divinité de son Maître ; cependant comme il luy a fallu soûmettre son entendement, & sa raison à une verité si nouvelle & si difficile à persuader, cette soûmission est encore recompensée par quelque espece de justice & de proportion, par la preéminence qu'on luy donne, non-seulement sur tous ceux, qui embrasseront cette foy ; mais encore sur tous ceux qui l'établiront, & qui la porteront par tout, qui sont les Apôtres.

Il a pour ainsi dire, allumé le premier dans le monde le flambeau de la Foy, touchant la divinité du Sauveur, ce sera donc luy que les autres suivront, & qu'ils auront pour guide. Car qui peut mieux conduire les autres dans un pays inconnu, que celuy qui en a fait la découverte le premier ? qui aura à plus juste titre le gouvernement d'un Etat, en l'absence d'un Prince, que celuy qui a les plus particulieres connoissances de ses affaires & de sa personne ? aussi en même temps que ce Disciple confesse que son Maître est le Messie, & le Fils du Dieu vivant ; ce Messie & ce Fils du Dieu vivant luy rend un autre témoignage du bonheur, que luy a procuré cette vive foy. *Beatus es Simon Barjona, quia caro & sanguis non revelavit tibi.* Vous êtes heureux Simon, vous êtes heureux ; parce que ce n'est ny la chair ny le sang, qui vous ont appris ce haut mystere, mais la foy, & la revelation de mon Pere ; & pourquoi ? c'est qu'autant que cette foy a soûmis son entendement, qui est comme la tête de l'homme,

ainſi que l'appelle le ſçavant Evêque de Paris, à cauſe que c'en eſt la plus noble partie, *caput mentis*, autant eſt il élevé, d'être fait le chef de l'Egliſe; qualité, Meſſieurs, qui a paſſé à tous ſes Succeſſeurs; puiſque l'Egliſe eſt toûjours gouvernée par le même Eſprit, & a toûjours la même aſſiſtance du Ciel, comme nous dirons tantôt; mais ce que nous devons bien remarquer preſentement, eſt, que cette dignité fut la recompenſe de ſa foy, par laquelle ce grand Apôtre confeſſa ſi hautement la divinité du Sauveur; & comme c'eſt la verité fondamentale de nôtre Religion, on peut dire avec S Hilaire, qu'il fut dés-lors établi l'Apôtre des Apôtres mêmes, en leur enſeignant cette grande verité; puis que ce fut par l'aveu & la confeſſion qu'il en fit, que les autres commencerent à le reconnoître en cette qualité, *Apoſtolica fides tunc primum in Chriſto naturam divinitatis agnovit*: mais pour le recompenſer de cét aveu, & de cette confeſſion de foy, il luy donne dés-lors l'aſſûrance de le faire chef de tous les autres; puiſqu'il l'eſt de toute l'Egliſe en general.

Autrefois Dieu recompenſa Abraham en le faiſant pere de pluſieurs Nations, pour avoir cru à ſa parole, & pour avoir eſperé contre les apparences les plus évidentes qui pouvoient luy ôter toute eſperance, *quia feciſti hanc rem, benedicentur in ſemine ſuo omnes gentes terræ*: Oüi, pour m'avoir rendu ce fidele témoignage de ta foy, je multiplieray ta poſterité, au de-là des étoiles du Ciel; je l'établiray ſi bien, qu'elle ſubſiſtera dans tous les ſiecles; & je l'étendray en ſorte, qu'elle

Geneſ. 22.

remplira toute la terre. C'eſt, Meſſieurs, la plus grande promeſſe que Dieu ait faite dans l'ancienne Loy, & la plus haute recompenſe que ce ſaint Patriarche pouvoit eſperer ; mais ny cette promeſſe, ny cette récompenſe approche-t-elle ſeulement de celle qu'on donne à S. Pierre ? on le fait, comme ce ſaint Patriarche, le Pere des fideles, & le chef, non pas d'une Nation, mais de toute l'Egliſe qui comprend tous les Peuples & toutes les Nations ; on multiplie ſes Sujets au-delà des étoiles du Ciel ; puiſque cette multitude de Saints qui doivent entrer dans cet heureux ſéjour ſeront ſoûmis à ſa juriſdiction ; il étendra ſon domaine de l'un à l'autre Pole, [redacted] ne faire qu'une Egliſe de tout le monde [redacted] cet Apôtre eſt declaré le chef, & il ſe [redacted] que ce ſoit en ſa faveur qu'il la fera ſub[redacted] juſqu'à la fin des ſiecles, & qu'il l'affermira de telle ſorte que toutes les ſecouſſes, & tous les efforts des plus violentes perſecutions ne la pouront jamais renverſer, *& ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam, & porta inferi non prævalebunt adverſus eam.*

C'eſt, Meſſieurs, d'où je tire un deuxiéme raport, & une deuxiéme convenance entre la dignité où cet Apôtre eſt élevé, & la confeſſion ſincere qu'il fait de ſa foy ; car comme la foy eſt le ſoûtien & le fondement de toutes les vertus chrêtiennes, & de tout l'être ſurnaturel, *ſperandarum ſubſtantia rerum,* *ad Hebr.* 11. comme l'appelle S. Paul, & qui par une ſuite neceſſaire, eſt auſſi l'appui & le fondement de toute l'Egliſe, qui ne peut être ſans

la foy ; ne ſemble-t-il pas que c'eſt par une juſte reconnoiſſance du témoignage qu'a rendu cet Apôtre, que le Fils de Dieu l'a fait la pierre fondamentale de ſon Egliſe ? auſſi luy en donne-t-il en même temps le nom, en l'appellant, *Cephas*, qui ſignifie un chef & une pierre. Car quoique dans les autres choſes, il ſe puiſſe trouver quelque oppoſition d'être en même temps chef, & fondement tout à la fois, parce que l'un eſt élevé, & l'autre enfoüi dans la terre ; c'eſt cependant la même choſe dans ſon Egliſe, qui eſt appellée tantôt le corps myſtique du Sauveur, & tantôt un édifice bâti ſur les plus hautes montagnes ; c'eſt pourquoi c'eſt la même gloire, & la même dignité dans cét Apôtre, d'[illegible] le chef viſible de ce corps, & la pier[illegible]ndamentale de ce grand bâtiment ; [illegible]que par l'un & par l'autre, le Fils de Dieu l'établit le premier ; c'eſt la même preéminence, exprimée par deux noms differens, qui appartiennent en propre au Verbe Incarné ; puiſque ſaint Paul l'appelle tantôt le chef de l'Egliſe, & tantôt la pierre & le premier fondement ſur lequel l'Egliſe eſt établie ; mais ce qui fait la gloire de ce grand Apôtre, eſt que le Fils de Dieu luy communique ce titre, & ſemble le partager avec lui ; pour récompenſe de ſa glorieuſe confeſſion, comme dit le Pape ſaint Leon, *ut quæ mihi poteſtate ſunt propriæ, ſint tibi participatione communiæ.* C'eſt le rang que luy donne cette foy, ſoit pour avoir reconnu le Sauveur, avant tous les autres, ſoit pour en avoir eû de plus nobles ſentimens ; il a été le premier écho qui a ré-

flechi & fait entendre cette Parole éternelle, qui étoit encore cachée juſqu'alors ; & ſi l'élevation de la foy luy a merité la qualité de chef, la fermeté & la ſolidité de cette même foy luy donne encore le titre de pierre fondamentale de l'Egliſe, pour en être l'appuy, comme dit le même S. Leon, *ut proſoliditate fidei, quam prædicaverat, audiret, tu es Petrus & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam*, & cette fermeté vient de ce qu'elle eſt apuyée ſur la révelation de Dieu même : il le reconnoît Homme-Dieu, non pas, parce qu'il lui voit guerir des malades, reſſuſciter des morts & commander à la mer & aux élemens ; mais parce que le Pere celeſte lui a revelé cét ineffable myſtere.

Tous les autres motifs qui l'auroient porté à croire une choſe ſi extraordinaire, auroient été ou équivoques ou incertains ; mais celui-ci eſt aſſûré, & infaillible ; Ainſi Apôtres & Diſciples, ne diſputez plus entre vous quel eſt le premier. Voila vôtre conteſtation terminée, & decidée en faveur de ſaint Pierre par la bouche de la verité même, qui l'a établi vôtre chef ; cette querelle étoit pardonnable avant que la primauté luy eût été ajugée par vôtre commun Maître, & avant que la venuë du S. Eſprit eût éteint ces ſentimens d'ambition qui vous étoient alors communs avec tous les hommes ; mais aprés une déclaration ſi nette & ſi authentique du Fils de Dieu même, qui le fait ſon ſubſtitut & ſon Succeſſeur, ils ſont les premiers à le reconnoître ; les Evangeliſtes luy donnent le premier rang, dans la liſte des Apôtres. *Apoſtolorum nomina ſunt*, *Matth.* 10.

primus Simon, qui dicitur Petrus. Il n'étoit pas le premier dans l'ordre des temps ; car son frere saint André, avoit été appellé à l'Apostolat devant luy ; il faut donc que ce soit par la preéminence de sa dignité.

C'est lui qui paye le tribut pour les autres ; selon la coûtume des Juifs, c'est luy qui préside au premier Concile des Apôtres, *Petrus cum undecim.* C'est luy qui prononce l'Arrest, & qui prend la parole, comme étant à la tête des autres, *visum est Spiritui sancto & nobis.* C'est pour luy, comme pour le chef de toute l'Eglise, qu'on fait des prieres publiques, pendant qu'il est en prison ; c'est à lui que le Sauveur donne premierement les clefs du Ciel, comme à son Vicaire, comme pour disposer des biens de sa maison ; & quoique la primauté de cét Apôtre soit encore la pierre de scandale de tous nos Heretiques, si faut-ils qu'ils avoüent bongré, malgré, qu'elle a passé dans tous les siecles, & qu'elle est reconnuë de tous les Peres ; l'induction en seroit trop longue, & je parle icy devant un Auditoire catholique, qui ne conteste point cette verité, & si les Heretiques n'étoient point aveuglez, pouroient-ils voir l'Evangile, les Apôtres mêmes & tous les Peres de tous les siecles souscrire à cette verité, & demeurer rebelles dans leur obstination ? Quand on veut attaquer le chef, tous les membres se mettent en devoir de le deffendre, parce que leur vie dépend de sa conservation ; il n'y a donc rien que les veritables Chrêtiens doivent défendre avec plus d'ardeur, que la primauté de saint Pierre ; parce que si une fois ce prin-

Act. 2.

Act. 15.

cipe étoit renversé, nous n'aurions ny foy, ny Eglise, &, bien-tôt plus du tout de Religion : chacun en bâtira une à sa façon, qu'il établira sur le seul fondement de ses imaginations. Ce grand vaisseau demeuré sans Pilote, flotera au gré des vents, & sera bien-tôt submergé par quelque violente tempête ; ce grand édifice croulera par terre, si l'on détruit le fondement sur lequel le Fils de Dieu l'a lui-même établi. Aussi est-ce contre luy que toutes les heresies ont fait leurs premiers & leurs plus grands efforts, & qu'ils ont dressé leurs plus fortes machines ; je ne m'en étonne pas, parce que c'est attaquer la tête, & le principe de la vie & c'est renverser l'édifice tout d'un coup que d'en saper le fondement. Leur dessein étant donc de détruire l'Eglise, & d'en faire une nouvelle, il faut pour cela détruire l'ancienne, qui est celle que Iesus-Christ a établie sur cette pierre ferme ; mais ce ne seront que des efforts inutiles ; elle est trop bien affermie, pour être ébranlée par les secousses des hommes, & comme le Fils de Dieu luy a promis de la soûtenir jusqu'à la fin des siecles, il faut par une consequence necessaire, qu'il rende inébranlable ce fondement, & qu'il défende ce chef dans ses successeurs, afin qu'il soit toûjours gouverné par le même esprit ; c'est pourquoy aprés avoir fait voir la preéminence de ce chef, voïons s'il vous plaît l'influence qu'il a sur tous les membres. C'est la deuxiéme chose qui lui est propre, & la seconde partie de ce discours.

II. PARTIE

Il est constant, Messieurs, que dans la

nature le chef doit communiquer ſes influences au reſte des membres, afin qu'ils en reçoivent le mouvement, l'action, & la vie; puiſque ce n'eſt que par les eſprits qu'il leur envoye continuellement, qu'ils ſubſiſtent, & qu'ils ſe conſervent; c'eſt ce qui ſe fait auſſi dans tous les corps politiques, & particulierement dans le Corps myſtique du Fils de Dieu; je veux dire dans l'Egliſe, où il a établi une union, & une ſubordination ſi parfaite entre tous les membres, que tous dépendent du chef, qui a une influence generale ſur tous; parce que ſans cela ils ne peuvent avoir la vie de la foy, ny de la charité, leſquelles ne ſe maintiennent que par cette union. Or c'eſt ce qui s'eſt fait d'abord à l'égard de ce Prince des Apôtres, & de ce chef viſible, que le Sauveur a luy même établi dans ſon Egliſe. Car enfin l'influence que ce chef a euë ſur ce grand corps, n'a pas été bornée au temps de ſa vie; elle continuë encore depuis tant d'années, & continuëra juſqu'à la conſommation des ſiecles; puiſqu'en conſequence de ſa glorieuſe confeſſion, c'eſt la foy de ſaint Pierre, qui s'eſt toûjours enſeignée, & qui s'enſeigne encore dans l'Egliſe, & il n'y a point d'autre pouvoir que celuy qui luy a été communiqué & qui a paſſé à tous ſes Succeſſeurs. Examinons encore cecy plus en détail, puiſque c'eſt ce qui diſtingue cet Apôtre de tous les autres, ce qui luy donne un rang tout particulier, & ce qui nous doit donner une plus juſte idée de ſon merite & de ſa grandeur.

Premierement il a eû ſur toute l'Egliſe une influence de lumiere, comme le ſoleil a ſur

tous les astres. C'est le nom que quelque Saints Peres donnent à cet Apôtre, & la comparaison qu'ils en font ; & d'autres ajoûtent que comme il faut une intelligence pour gouverner les Cieux, & les principales parties de ce monde visible, afin d'en régler les mouvemens, & empêcher qu'ils ne s'écartent de la route que Dieu leur a prescrite ; quelle intelligence visible n'a-t'il point fallu pour gouverner l'Eglise, qui est comme un nouveau ciel sur la terre, selon le langage des mêmes saints Peres, & qui est composée de tant de parties ? Les Apôtres en sont comme les astres, qui doivent porter la lumiere de l'Evangile par tout, *vos estis lux mundi*, leur disoit le Fils de Dieu luy-même ; mais Pierre est le soleil, dans lequel Dieu a renfermé la source de la lumiere même, pour la répandre sur les autres ; il n'a pas voulu que cette lumiere fût vague comme celle qui étoit au commencement du monde, je veux dire qu'il n'a pas voulu que chacun fût le juge, la regle & l'arbitre de sa foy, mais qu'on suivît celle de S. Pierre, laquelle s'enseigne dans l'Eglise, dont il est le chef, & qu'on ne s'en écartât jamais sans un danger manifeste de tomber dans l'erreur ; en sorte que ce fût par ses lumieres qu'elle fût conduite, qu'elle prononçât les oracles par sa bouche, qu'elle consultât ses sentimens dans les doutes, & dans les difficultez qui y peuvent naître, & que ce qu'il détermineroit juridiquement, & en qualité de chef, fût d'une certitude infaillible en tout ce qui regarde la foy. Si donc il s'y éleve des Heresies, c'est à lui à les détruire, à éclaircir tous les

Matth. 5.

Digitized by Google

doutes qui s'y forment, à donner la décision sur les contestations qui peuvent naître : & comme cette plenitude de lumieres a été donnée en sa personne à ceux qui lui succederoient dans le même rang, & dans la même primauté; nous voïons dans la suite des siecles, que c'est à ce même Tribunal que saint Athanase a eû recours contre les Arriens, que Saint Cyrille d'Alexandrie s'y est adressé contre Nestorius, & S. Augustin contre Pelage. C'est un Oracle vivant que Dieu a établi dans son Eglise, sans lequel les portes de l'Enfer prévaudroient bientôt contre elle; & tout y seroit bouleversé, & en confusion.

Mais pour nous arrêter à nôtre seul Apôtre, comme il avoit confessé le premier la dignité du Sauveur, ce fut aussi luy qui la prêcha, & qui l'annonça au Peuple tout le premier, car il n'eut pas plûtôt reçû le Saint Esprit avec les autres Apôtres, qu'il sortit du Cenacle, à la tête des autres; parla pour tous, & tout rempli de foy, tout penetré de cette charité divine qui le pressoit, tout embrazé de zele pour la gloire de son Maître, il parut sans crainte au même lieu, où il avoit tremblé à la voix d'une simple servante, & publia que ce Jesus crucifié étoit le Fils du Dieu vivant, en presence de ceux qui l'avoient fait mourir; mais avec tant de succez, que dés le premier sermon, il convertit trois mille personnes, & cinq mille dans une autre rencontre; de-là il porta cette même foy & ces mêmes lumieres aux Villes les plus voisines; & comme un chef, il répandit

ses

ſes influences ſur toutes les parties de ce grand corps.

Il commença par la Judée, comme ayant ſuccedé aux travaux & à l'employ de ſon Maître, pour achever ce qu'il avoit commencé, juſqu'à ce que Dieu luy eût fait connoître, par ce myſterieux linceul rempli d'animaux immondes, que le temps étoit venu auquel il ne falloit plus mettre de diſtinction entre les peuples, que Dieu vouloit réunir enſemble dans une même Religion; ce fut alors que comme chef de l'Egliſe univerſelle, il répandit ſes influences juſqu'aux extremitez de la terre, par la diſperſion qu'il fît des autres Apôtres, pendant que luy même parcourt en perſonne les Royaumes de Pont, de Galatie, de Cappadoce & de Bythinie; & durant ſept ans, qu'il tint ſon Siege à Antioche, il anima toute l'Egliſe naiſſante, & établit la foy par toutes les nations. Mais le Fils de Dieu qui l'avoit fait le chef univerſel de ſon Egliſe, voulut auſſi qu'il eût pour Siége la capitale du monde, afin que pendant qu'il envoyeroit les autres étendre la foy, par leurs courſes Apoſtoliques, il demeurât à Rome pour de là répandre ſes influences par tout; parce que, comme dit ſaint Leon, cette ville Maîtreſſe de tout le monde, ayant commerce avec toutes les autres nations, il y devoit établir le Siége de la Religion, pour de là porter & étendre la creance de la divinité du Sauveur à tous les peuples; ce qui ne s'eſt point fait ſans une ſage conduite de la divine providence, afin que cette ville, qui avoit été juſqu'alors comme le centre de l'idolatrie, &

qui n'avoit vaincu tous les peuples de la terre, que pour en prendre toutes leurs superstitions, ainsi que leur reproche le même saint Leon, devint, le Siege de cet Apôtre, pour commencer à renverser l'Empire du Demon, & y établir la foy du vray Dieu. Tellement qu'on peut dire qu'il a été cette Pierre dont il est parlé dans l'Ecriture, laquelle s'étant détachée d'une montagne, vint fraper & renverser ce grand Colosse, composé, non de tous les metaux, comme celuy que vit Nabuchodonosor, mais de toutes les divinitez monstrueuses. Il partit de la Judée, où il avoit commencé a porter la foy, pour venir détruire & renverser l'idolatrie jusques dans son fort & dans la capitale de son Empire, & pour établir sur ses ruïnes le trône de la Religion.

C'est de là qu'il a rendu tant d'oracles, c'est là qu'il a fait tant de réglemens pour l'établissement de l'Eglise, la enfin que ce chef, aprés l'avoir long-temps conduite & gouvernée, a donné sa vie pour elle, à l'exemple de son Maître; & par le même genre de mort que luy; car ce fut, comme vous sçavez, par le suplice de la croix: la croix du Sauveur luy a donné la vie, il faut grand saint! que la vôtre la conserve: & que vôtre sang serve là la cimenter, comme le sien a servi à la faire naître, & a l'établir. Mais ce sera, grand Apôtre, dans cette capitale du monde, que vôtre tombeau sera glorieux, comme le sien l'a été dans Jerusalem. Ce sera là que les Roys, les Empereurs, & les Souverains Monarques du monde viendront rendre leurs hommages à vos cen-

dres, comme dit saint Augustin, parlant du grand Constantin, *ad pedes Piscatoris occidit Imperator.* Un Charlemagne prosterné baisera toutes les marches qui conduisent à vôtre temple, un Henry mettra son Diadéme à vos pieds, un Estienne ne voudra regner que par vous, & les autres s'engageront solemnellement à soûtenir & à défendre la même Eglise que Jesus a commise à vos soins. Or quelle consolation & quelle assurance ne devons-nous point tirer de là, parmy cette multitude de Sectes, d'heresies, & de nouvelles religions, qui se sont élevées de temps en temps, & qui infectent encore aujourd'huy tant de royaumes de la Chrêtienté, de sçavoir que nous sommes dans une Eglise dont le chef a été établi par le Fils de Dieu, & dans la foy de celui qui pour recompense de sa foy, en a été la pierre fondamentale; si je me tiens fortement attaché à cette pierre, je ne puis être ébranlé; parce que je suis appuyé sur la fermeté même, qui est la parole de Dieu; je suis hors des atteintes de l'erreur, puisque toutes les portes de l'Enfer ne pourront jamais prévaloir contre elle; je suis assuré d'être dans veritable Religion; puisque je suis soûmis à celui que Dieu même en a fait le chef. C'est pourquoi l'unique moyen de ne s'égarer jamais dans les choses de la foy, est de s'attacher inébranlablement à cette pierre ferme, & de ne se separer jamais de ce chef. Au lieu que si cet appuy est une fois détruit & renversé, il n'y a plus rien qui puisse empêcher que l'erreur ne se glisse par tout, & que l'Eglise ne soit détruite & renversée en même-temps; car d'où

vient, je vous prie, que nos Heretiques ſont toûjours flotans, & diſent aujourd'huy d'une façon & demain d'une autre; qu'ils croyent tantôt un article, & qu'ils le changent au bout de quelque-temps, comme on leur a ſi ſouvent reproché ? C'eſt que leur foy n'eſt point appuyée ſur la ſolidité de cette Pierre, mais ſur le ſable mouvant de leur ſentiment propre, & de leur eſprit particulier. Ils ne reçoivent point les influences de ce chef, dont ils ſont ſeparez, & retranchez comme des membres corrompus; ils ſont emportez par le vent de la nouveauté, & d'une doctrine étrangere, ainſi
ad Epheſ. 4. que parle S. Paul, *& non circumferamur omni vento doctrinæ.* Je ne m'étonne pas s'ils ſont diviſez en tant de Sectes, & partagez en tant de factions differentes, qui ſe choquent & qui ſe détruiſent les unes les autres. Hé ! il n'y a point de chef qui les conduiſe ; chacun ſe fait arbitre de ſes ſentimens, chacun croit avoir l'eſprit de Dieu, & ſon aſſiſtance, qui n'a été promiſe qu'à l'Egliſe, dont ſaint Pierre eſt le chef. Depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, il y a eu plus de ſix cent hereſies, qui ont voulu faire des Egliſes à part, elles ont paſſé les unes aprés les autres, & elles ſont enfin tombées d'elles-mêmes ; quelle merveille, elles n'étoient point appuyées ſur la ſolidité de cette Pierre, ſur laquelle le Sauveur a fondé la ſienne, & qui a ſubſiſté depuis ſaint Pierre juſqu'à preſent, au milieu des orages, & des attaques continuelles de tant d'ennemys, toûjours entiere, toûjours la même, toûjours inébranlable, toûjours victorieuſe, ſans que tous les efforts des hom-

mes & des demons ayent jamais pû la renverser, *tu es Petrus, & super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam, & porta inferi non prævalebunt adversus eam.* Voilá ce qui fait le sujet de mon assûrance, & de ma consolation, d'être sous la conduite de ce chef, dans le bercail de ce Pasteur, & en un mot dans l'Egliſe dont saint Pierre est le fondement, mais revenons.

Et disons en second lieu, que comme ce grand Saint, en qualité de chef de l'Egliſe a eu une plenitude de puiſſance & d'authorité dans le Ciel, & sur la terre, il a eu auſſi une influence de Juriſdiction sur tous les membres de ce grand corps; puiſque ce pouvoir & cette authorité ne luy ont été donnez que pour les exercer le premier, & enſuite pour les communiquer aux autres, & les perpetuer ainſi juſqu'à la fin des ſiecles, de maniere que toute l'autorité & toute la juriſdiction, qui eſt dans l'Egliſe, n'eſt que par l'union avec la ſienne, & par dépendance de la ſienne. Je ne parle point, (Meſſieurs,) de cette puiſſance ſur le monde materiel, ſur les élemens, & ſur la mort même qui ſemble avoir été ſoûmiſe à ſa foy de ſaint Pierre entant que perſonne particuliere; c'eſt pourquoy il n'a pas tranſmis ce pouvoir à ſes ſucceſſeurs, auſſi n'étoit-il pas neceſſaire, mais je parle de la puiſſance qu'il a reçûë en qualité de chef, de cette authorité ſpirituelle attachée à la fonction de ſa charge, de cette puiſſance abſoluë & ſouveraine d'un côté, & de l'autre immenſe pour l'étenduë de ſa juriſdiction. J'ay dit abſoluë & ſouve-

raine, & je ne l'ay dit qu'aprés le Fils de Dieu même, qui la luy a communiquée. *Quodcumque ligaveris supra terram, erit ligatum & in cœlis, & quodcumque solveris super terram, erit solutum & in Cœlis.* Ce pouvoir de lier & de délier, de remettre les pechez ou de les retenir, & cela en dernier reſſort; puiſque la ſentence qu'il porte eſt en même-temps ratifiée dans le Ciel; c'eſt un pouvoir plein & entier, ſans reſtriction & ſans reſerve. Pouvoir tout divin, & qui n'appartient en propre qu'à Dieu ſeul. *Quis poteſt dimittere peccata, niſi ſolus Deus?* Il étoit vrai juſqu'alors, ce pouvoir étoit reſervé à Dieu ſeul; mais maintenant le Fils de Dieu l'a communiqué à ſon ſucceſſeur, & à celuy qu'il a établi le chef de ſon Egliſe; parce que comme il tient ſa place, il faut qu'il ſuccede à ſon authorité, pouvoir en un mot, plus grand que celuy des Roys, & des Souverains, qui peuvent bien faire grace aux criminels, mais non pas les rendre juſtes & innocens.

Luc. 5.

Ainſi, Meſſieurs, ce que Dieu diſoit autrefois au ſaint homme Job, pour rabatre l'idée & l'eſtime qu'il eût pû avoir de ſa perſonne, ſe peut verifier en celle de ſaint Pierre. *Si habes brachium ſicut Deus, & ſi ſimili voce tonas, eſto glorioſus, & in ſublime erigere.* Si tu as le bras auſſi puiſſant qu'eſt celuy de Dieu, & la voix pareille à la ſienne, tu peux bien préſumer de toy même, & t'eſtimer glorieux. Mais grand Apôtre! c'eſt maintenant que vous êtes glorieux, puiſque ces marques de gloire vous ſont ſi propres. *Si habes brachium ſicut Deus.* Vous avez le bras comme

Job. 40.

Digitized by Google

celuy de Dieu ; puisqu'il s'étend par tout, dans le Ciel, dans la terre, & dans les enfers: vous avez la voix comme celle de Dieu ; car vous pouvez dire, comme luy, *Remittuntur tibi peccata tua*, & l'effet suit toutes vos paroles, comme il suit les siennes, *& simili voce tonat.* Matth. 9. Il est vray qu'il a aussi communiqué ce pouvoir & cette authorité aux autres Apôtres, mais c'est avec quelque subordination à ce chef, comme dit saint Leon, *ut firmitas, quæ per Christum Petro tribuitur, per Petrum Apostolis consecratur.* Or c'est en quoy consiste l'influence que ce chef a sur toute l'Eglise, que tout le pouvoir des autres releve du sien, & que le sien n'est pas limité comme le leur ; mais qu'il a toute la terre pour l'étenduë de sa jurisdiction ; puisque toutes les nations sont de son ressort, & que les plus grands Monarques de la terre reconnoissent la puissance spirituelle de ce chef ; ce qui a fait dire encore au même saint Leon, que l'Empire de Rome n'a jamais été de si grande étenduë sous les Empereurs les plus puissans, que lors qu'elle est devenüe le Siege de saint Pierre, qui voit plus de sujets à ses pieds, que n'en ont vû tout les Cesars. Mais c'est un pouvoir tout spirituel, & une authorité pleine de douceur, conduite par la charité, qui fait que ce chef n'a que des influences benignes pour le bien, & pour le salut de tous ceux qui luy sont soûmis.

C'est pour cela qu'outre la foi que le Fils de Dieu exigea de ce grand Apôtre, avant que de l'établir le chef de son Eglise, il demanda un amour ardent & charitable, qui ne pouvoit

être grand envers le Sauveur, sans l'être en même-temps envers le prochain l'interrogeant jusqu'à trois fois, sur ce point, sçavoir s'il l'aimoit plus que les autres. *Simon Joannis diligis me plus his?* Cet Apôtre s'afligea de cette demande reïterée, craignant que son amour ne fût pas tel, qu'il pensoit aux yeux de celuy qui ne peut se tromper. Vous le sçavez ô mon Dieu! & vous qui connoissez ce qui se passe dans tous les cœurs, vous connoissez la situation du mien à cet égard, *tu scis quia amo te.* Oüy, grand Apôtre! Dieu le voit & le connoît; mais il veut tirer de vôtre propre bouche l'aveu & le témoignage de vôtre charité, aussi bien que celuy de vôtre foy; par l'une vous avez été éclairé plus que tous les autres, il faut aussi que par l'autre vous soyez embrasé d'une plus grande charité. Il faut que vous ayez plus d'ardeur, & plus de zéle que les autres, comme vous avez plus de lumieres, afin d'aymer & de conduire son troupeau; il s'est contenté d'une seule confession de vôtre foy, mais il en demande trois de vôtre charité, avant que de vous dire, *pasce agnos meos*; je vous établis le chef & le pasteur de mon Eglise qui est mon troupeau. Jusques-là qu'au sentiment des saints Peres, la raison pour laquelle le Fils de Dieu permit qu'aprés une foy si ferme, & une confession si genereuse, il desavoüât son Maître, fut pour luy donner un amour de compassion envers les pecheurs; comme s'il eût eu sujet de craindre, que dans ce souverain pouvoir d'ouvrir & de fermer le Ciel, de retenir ou de pardonner les pechez, son zéle trop boüillant

Joan. 21.

ne l'eût plûtôt fait pancher du côté de la severité, que de celuy de la douceur. Dieu voulut par sa chute, luy apprendre à avoir compassion de la fragilité des pecheurs, afin qu'ayant à disposer du Sang du Fils de Dieu versé pour luy, & pour les plus criminels, il appliquât le remede avec le même amour, & la même tendresse, dont on avoit usé envers luy-même. Et c'est (Chrêtiens,) d'où nous pouvons apprendre, que quelque pecheurs que nous ayons été, & pour grand que soit le nombre de nos crimes, il a laissé entre les mains des pécheurs comme nous, la puissance de remettre les pechez, pour nous faciliter le moyen de recourir à luy; & qu'il n'y a point d'offense qui nous exclüe de ses plus grandes faveurs, pourveu que nous imitions les larmes & la penitence de celuy, qu'il a donné pour chef à son Eglise.

Mais outre l'influence que ce chef a sur toute l'Eglise en general, il doit encore en avoir (Messieurs) sur chacun de nous en particulier par l'exemple qu'il nous a laissé de toutes ses vertus; car quoy que cela se puisse dire de tous les Saints, dont on ne fait le Panegyrique que pour nous exciter par l'exemple de leurs vertus à les imiter; on le peut dire encore plus particulierement de ce Prince des Apôtres, en qualité de chef, qui doit servir de modéle à tous les autres, comme il parle luy-même, *forma facti gregis ex animo.* Il faut qu'un pasteur serve d'exemple à son troupeau, & le chef à tous ses membres. Or quoique tout soit grand dans cét Apôtre, & digne de vôtre imitation, ce qui fait que l'Eglise chan- *Conclusion.* 1. *Petri.* 5.

te, que Dieu eſt admirable dans ſaint Pierre ; *in Petro te mirabilem prædicamus.* L'Unique choſe que je vous laiſſe à imiter pour concluſion de ce diſcours ; c'eſt celle qui a fait la ſource & le principe de ſes autres prerogatives ; ſçavoir ſa foy ; c'eſt ce qui l'a élevé à cette qualité de chef, & c'eſt cette même foy qui nous fait membres de l'Egliſe, & du corps myſtique du Fils de Dieu ; mais il faut que ce ſoit une foi vive, & animée de la charité, comme celle de ce grand Apôtre, nous ſouvenant de cette parole de ſaint Paul, qui vient bien à propos à mon ſujet ; qu'il faut que nous ſoyons établis ſur la foy des Apôtres, c'eſt à-dire, ſur la foy qu'ils ont établie, *ſuperædificati ſuper fundamentum Apoſtolorum* ; mais particulierement ſur celle de ſaint Pierre, qui en a été aprés le Fils de Dieu, la Pierre fondamentale.

Ad Epheſ. 2.

Or vous ſçavez qu'il doit y avoir du raport entre le fondement d'un édifice, & ce qu'on ajoûte pour l'élever ; car que diriez-vous, ſi maintenant ſur le fondement du Louvre, ou de quelqu'autre ſemblable palais ſomptueux, on vouloit bâtir des chaumines & des cabanes de paſteurs ? Ce ſeroit la plus haute folie & la plus grande irregularité qui ſe pût imaginer. C'eſt cependant ce qui nous arrive, lors que nos actions & nôtre vie ne répondent pas à la foy, que nous avons reçûë ; nous ſommes élevez & établis ſur ce fondement de la foy de ſaint Pierre, nous devons tenir nôtre place dans la ſtructure de l'Egliſe, qui eſt l'édifice du Fils de Dieu ; mais helas ! ne nous arrive-t-il point ce que ſaint Paul nous fait tant ap-

Digitized by Google

prehender, & ce qu'on doit si soigneusement examiner au jour du Jugement. *Si quis superædificaverit super fundamentum hoc, ligna, fœnum, stipulam, uniuscujusque opus manifestum erit*, si quelqu'un ajoûte pour élever ce fondement, du bois ou de la paille, si sur cette foy que nous avons reçûë de cet Apôtre, nous ajoûtons des actions de Payen, une vie molle, sensuelle & voluptueuse, c'est ce que saint Paul appelle élever de la paille sur ce fondement : *Uniuscujusque opus manifestum erit.* On verra alors la difformité de cet ouvrage, & on l'examinera avec toute la severité imaginable. Afin qu'il y ait donc du rapport entre l'édifice & le reste du fondement, il faut que nous ayons encore une foy forte & genereuse, comme celle de saint Pierre, laquelle nous porte à tout faire, & à tout entreprendre pour Dieu, comme luy ; car c'est en quoi il s'est davantage signalé dans l'Evangile ; mais en verité, pouvons-nous dire, que la nôtre soit de cette nature ? Cette langueur & cette lâcheté, que nous apportons au service de Dieu, imite-telle la ferveur de cet Apôtre ? Cette attache aux choses de la terre, a-t-elle du rapport avec cette generosité, qui luy fit renoncer à tout, dés le moment qu'il eut connu le Sauveur ? *Ecce nos reliquimus omnia & secuti sumus te.* Nôtre penitence imite-t-elle la sienne, aprés les infidelitez que nous avons commises contre Dieu ? Cet Apôtre, dit saint Augustin, aprés avoir renié son Maître, pleura son peché tout le reste de sa vie en sorte que les larmes luy avoient cavé les joües ;

1. ad Cor. 3.

Matth. 19.

& nous qui l'avons tant offenſé, avons-nous jamais pleuré une fois comme il faut ? Nous ne faiſons pas les actions de ſaint Pierre; parce que nous n'avons pas ſa foy. Eh ! grand Saint, il n'eſt pas neceſſaire que vous attendiez juſqu'à la fin des ſiécles pour juger les hommes, & condamner leur infidelité, comme le Fils de Dieu vous promit autrefois, pour recompenſe d'avoir tout quité afin de le ſuivre, vôtre foy les accuſe & les condamne dés maintenant, puiſqu'ils en ont ſi peu, en comparaiſon de vous. Mais plûtôt, grand Apôtre, employez vôtre pouvoir & vôtre credit pour nous obtenir cette foy ; c'eſt au chef à prendre l'interêt de ſes membres ; c'eſt à luy à parler pour tous, & à leur procurer ce qui leur eſt neceſſaire, & c'eſt ce que nous attendons de vous, afin qu'aprés avoir imité vôtre foy ſur la terre, nous participions à vôtre recompenſe, & à vôtre gloire dans le Ciel, où nous conduiſe, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE
DE
S. BONAVENTURE.

Ille erat lucerna ardens & lucens. *Joan. 5.*

C'étoit une lampe ardente, & luiſante tout à la fois. En S. Jean ch. 5.

CES deux paroles, qui ont fait l'éloge abregé du plus grand & du plus ſaint de tous les hommes, ſont les mêmes, Meſſieurs, dans leſquelles j'ay cru que je pouvois renfermer le Panegyrique du Seraphique Docteur dont vous honorez la memoire en ce jour. Non, que je prétende mettre en paralelle S. Bonaventure avec le grand S. Jean-Baptiſte, qui a eu le Verbe Incarné pour Panegyriſte de ſes vertus, ni que j'aye deſſein de vous faire trouver de juſtes raports entre ces deux éclatantes lumieres, ſeparées par un ſi long intervalle de temps, & ſi differens dans leurs miniſteres & dans leurs employs; mais parce que je n'ay point trouvé de paroles qui exprimaſſent mieux le caractere d'un Saint, qui a été tout à la fois con-

ſumé des plus pures ardeurs de la charité, & éclairé des plus hautes connoiſſances : de maniere qu'ayant fait une alliance de la ſcience la plus ſublime avec la charité la plus ardente, & ayant poſſedé l'une & l'autre dans une éminente perfection, ce ſeroit aſſez pour luy donner le rang que l'Egliſe luy a aſſigné parmi les Docteurs. Mais ce qui l'éleve au deſſus de tous les éloges, c'eſt premierement cette alliance étroite qu'il a faite d'une ſublime ſcience avec la pieté & la devotion ; ce qui lui a acquis le nom de Seraphique Docteur ; & en ſecond lieu, l'alliance de cette même ſcience, toute éminente & admirable qu'elle étoit, avec l'humilité la plus profonde, ce qui luy doit faire porter à juſte titre le nom de Docteur humble & éclairé tout à la fois.

Je pourois me flatter, Chrêtiens Auditeurs, d'avoir renfermé dans ces deux alliances aſſez rares & aſſez extraordinaires le veritable caractere de ce grand Saint, ſi la voix publique, l'oracle de l'Egliſe, & le ſentiment de tous ceux qui ont écrit ſa vie ne m'avoit point prévenu ; mais c'eſt cela même qui m'autoriſe à lui appliquer ces paroles, qui ont été dites du glorieux Précurſeur de Jeſus-Chriſt, *lucerna ardens & lucens*. Ce flambeau de l'Egliſe n'a pas moins eu d'ardeur que de lumiere, pour avoir fait cette alliance qu'on ne peut aſſez admirer. Car vous ſçavez que ce ſont deux préjugez qu'on s'eſt formé contre la ſcience, & que l'experience n'a que trop ſouvent juſtifié dans une infinité de perſonnes; ſçavoir que la ſcience d'un côté, deſſeiche le cœur & tarit la devotion, & de l'autre, qu'elle

enfle & enorgueillit l'esprit, en le rempliſſant de l'eſtime de ſoi-même, comme l'aſſure l'Apôtre ; ce qui a donc rendu la ſainteté de ce grand Docteur d'un caractere tout ſingulier, c'eſt qu'il a joint d'un côté la ſcience avec une devotion tendre, & une ardente charité ; & de l'autre avec une profonde humilité. C'eſt ce que nous verrons dans les deux parties de ce Diſcours, aprés que nous aurons imploré les lumieres du Saint Eſprit qui a operé ces deux grandes merveilles, emploïons pour cela l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

COMME S. Paul donne à la Charité un avantage incomparable ſur la ſcience, en diſant qu'elle lui eſt preferable en toutes choſes, *ſupereminentem ſcientiæ charitatem*, il eſt bien juſte, Chrêtiens Auditeurs, que dans l'éloge d'un S. Docteur, qui a poſſedé éminemment l'une & l'autre, nous commencions par l'alliance qu'il a faite de toutes les deux. Alliance aſſez rare, ſi vous prenez la charité pour une certaine tendreſſe de devotion, ou pour une pieté fervente, affectueuſe & ſenſible ; ou pour une onction celeſte, qui remplit le cœur d'une ſainte allegreſſe, laquelle fait goûter les choſes divines, & qui nous y porte avec une prompte & ardente volonté ; or je dis que l'union & l'alliance de la ſcience avec la charité priſe en ce ſens, eſt le caractere naturel du Seraphique Docteur ſaint Bonaventure ; auſſi eſt-ce ce qui doit faire la *ad Epheſ. 3.*

premiere partie de ſon éloge. Il n'en faudroit point d'autres preuves que le ſentiment de l'Egliſe, qui lui a donné ce nom pour le diſtinguer des autres, & qui marque aſſez que Dieu a donné luy-même ce grand Saint à ſon Egliſe comme un flambeau, qui a premierement réüni dans lui-même, & enſuite répandu dans les autres les lumieres des plus ſublimes connoiſſances, avec le feu & l'ardeur du divin amour.

Tout le monde ſçait que c'eſt de l'école du Seraphique S. François, qu'eſt ſorti ce ſaint Docteur, deſtiné de Dieu pour éclairer une infinité d'ames dans les voïes du Ciel, & pour embraſer les cœurs de l'ardeur de la charité dont il brûloit luy-même : Il fut voüé au ſervice de Dieu dans ce ſaint Ordre dés ſes plus tendres années, & l'occaſion qui obligea ſa mere de l'y conſacrer par un vœu exprés, montre évidemment les grands deſſeins que Dieu avoit ſur lui, & l'employ auquel la Providence le deſtinoit. Une dangereuſe maladie alloit l'enlever du monde, lors qu'à peine il avoit commencé d'y paroître ; quand cette pieuſe mere le voyant reduit à l'extremité, & ne pouvant eſperer ni de remede ni de reſſource dans les ſecours humains, eut recours à Dieu, à qui elle promit que ſi ce fils unique, & qui lui étoit uniquement cher, recouvroit la ſanté, par l'interceſſion du grand S. François, elle le lui offriroit de grand cœur, & ſe priveroit de la joye & de la conſolation qu'elle en recevoit, pour avoir celle de le voir dans un Ordre ſi ſaint, ſervir Dieu, dont elle lui avoit inſpiré la crainte & l'amour dés ſa

plus tendre jeuneſſe. Elle ajoûtoit dans la ferveur de ſa priere, que ſi elle n'avoit pas impetré la premiere naiſſance de ſon Enfant, par ſes vœux & par ſes larmes, comme avoit fait la mere de Samuël, c'étoit à ſon égard le même bienfait d'avoir obtenu le recouvrement d'une vie, qu'elle ſouhaitoit qui fût entierement conſacrée au culte & au ſervice du Seigneur.

L'évenement fit bien voir que la priere de cette vertueuſe mere fut exaucée. Ce fils de benediction recouvra la vie, comme un flambeau qui eſt prêt de s'éteindre, pour jetter enſuite de plus vives lumieres. En effet il commença à croître en ſcience & en vertu, pour ſe rendre digne membre d'un Ordre, dont la ſcience & la ſainteté fait encore aujourd'hui un des grands ornemens de l'Egliſe; mais Bonaventure joignit tellement l'étude des Lettres avec la haute ſcience de la charité, que ſon exemple ſeul eſt capable de nous convaincre que ce n'eſt point une regle generale, que plus on donne à l'une plus l'on ôte à l'autre; mais qu'au contraire elles ſe peuvent prêter la main, & ſe ſervir mutuellement de ſecours, pour parvenir à la perfection qui eſt propre de chacune en particulier. On a beau dire que la ſcience deſſeiche le cœur, en appliquant toute nôtre attention aux choſes qu'on médite, & dont l'on tâche d'acquerir une parfaite intelligence; ce qui fait comme diverſion des forces de l'ame, qui étant occupée toute entiere à ſpéculer, à méditer, à comprendre, à développer, & à faire de nouvelles découvertes, ne donne pas le temps à

la volonté de ſe répandre en affections, en deſirs, & en ces épanchemens de cœur, en quoy conſiſte proprement la devotion. En vain allegue-t'on que la grace eſt une ſource d'eau vive qui ſe communique par deux differens canaux, ſçavoir par l'eſprit & par le cœur, & que plus l'un ſe remplit, plus l'autre demeure vuide; ſi ce n'eſt pas ſans raiſon, c'eſt du moins ſans preuves convaincantes que l'on ſoûtient que la ſcience nous éloigne plûtôt de la dévotion, qu'elle ne nous y donne entrée. En vain ajoûte-t on enfin que Dieu ſe communique plus volontiers aux perſonnes ſimples qui vont droit à lui, & qui le cherchent dans la ſimplicité de leur cœur; ce qui fit dire un jour à S. Bonaventure lui-même, qu'une pauvre femme ſans ſcience, & ſans inſtruction, pouvoit autant aimer Dieu, que le plus ſubtil Theologien, & le Docteur du monde le plus éclairé.

Il ne faut, Meſſieurs, que l'exemple de nôtre Saint, pour faire voir que l'oppoſition qu'on ſe forme entre la ſcience & la devotion eſt chimerique, & que s'il y a quelque obſtacle qui rende l'alliance de ces deux choſes plus difficile & plus rare; cette difficulté ne vient ni du côté de la ſcience, ni du côté de la dévotion; puiſque la nature de l'une & de l'autre n'a rien qui favoriſe ce ſentiment, mais uniquement de l'uſage que les Sçavans font de la ſcience, qu'ils préferent aſſez ordinairement aux exercices de pieté; & quand ils ont plus de ſoin de cultiver leur eſprit par de nouvelles lumieres, que leur volonté & leurs mœurs par la pieté, & par les vertus chré-

tiennes. Nôtre Saint étoit bien éloigné de ce caractere & de cet esprit : car comme il préferoit infiniment la sainteté à toutes les plus sublimes connoissances, qu'il eût pû acquerir par son étude, & par le commerce avec les Sçavans, la dévotion & la pieté faisoit son premier soin, & il ne donnoit à l'étude que le temps qui lui restoit aprés s'être acquité de ses devoirs de pieté & de religion ; il faisoit l'essentiel de l'un, & l'accessoire de l'autre ; de maniere qu'il s'étudia à devenir saint, avant que de se rendre sçavant. C'est pourquoi il ne prît jamais rien sur ses dévotions, soit communes, soit particulieres pour le donner à l'étude ; mais il quittoit souvent ses livres pour vacquer aux œuvres de pieté, lors même qu'il avoit le plus de besoin de préparation, ou qu'il étoit le plus accablé de travail.

On admira sa fervente charité, lors qu'appliqué à l'employ laborieux d'enseigner la Theologie, il ne voulut jamais qu'on le déchargeât du soin des malades, qu'il avoit demandé avec instance, pour la dévotion qu'il avoit de servir Jesus-Christ, en la personne ses freres infirmes ; il s'étoit imprimé bien avant cette maxime, que la science des Saints étoit de sçavoir vivre comme eux, d'imiter leurs vertus, de s'unir à Dieu par l'oraison, & que sans cela, la science n'étoit qu'une vaine curiosité, *vani sunt homines, in quibus non subest scientia Dei* : comme dit le Sage, il étudioit, en un mot, pour se sanctifier, & pour s'exciter à l'amour de son Dieu par les connoissances qu'il acqueroit, & qu'il rap- *Sapient.* 13.

portoit toutes à ce but. Bien éloigné de ce desir insatiable de tout sçavoir, qui fait préferer la lumiere à l'ardeur, c'est à dire la science à la pieté, ou qui rapporte toute son étude à se faire la réputation d'un homme sçavant, & non pas pour être plus saint, & plus attaché au Dieu des sciences, comme parle le Prophete. C'est un abus & un desordre, dont S. Bernard se plaignoit de son temps, en condamnant avec raison cette avidité dereglée, & cette intemperance, s'il faut ainsi parler, qui fait preferer la science à la devotion, souvent même aux personnes consacrées à Dieu par leur état. Ces gens-là, dit ce Saint, renversent l'ordre que Dieu a établi dans son Eglise, où il veut que ceux qui en sont les Docteurs, & comme les flambeaux pour éclairer les autres, soient ardens avant que d'être lumineux, & que la lumiere ne soit que pour faire sentir le feu qui la produit, *lucerna ardens & lucens*. au lieu que la plûpart veulent seulement briller par l'éclat de leur doctrine, & s'établir sur le pied de Sçavans, souvent aux dépens de la charité qu'ils violent, ou qu'ils négligent d'acquerir, *volunt lucere, non ardere*; ils ne cherchent que la lumiere, dont ils sont ébloüis les premiers, avant que d'ébloüir les autres.

S. Bonaventure, Messieurs, prit une voïe tout opposée, car non seulement il préfera toûjours la pieté & la dévotion à la science; mais il fit même de la pieté & de la devotion, un moïen d'acquerir la science profonde en laquelle il s'est si fort distingué: moïen inconnu à la pluspart même des Sça-

vans, qui ne connoiſſent point d'autre voie pour parvenir à la ſcience, qu'un travail opiniâtre, & une application conſtante à l'étude; de paſſer les jours & les nuits à la lecture des livres qui traitent les choſes plus à fond, & enfin de creuſer, pour ainſi dire, par une profonde meditation, dans cet abîme des connoiſſances naturelles & divines, pour en tirer la verité. C'eſt tout le ſecret qu'ils ont pû découvrir; car pour peu d'eſprit qu'on ait avec cela, on ne peut, à leur avis, manquer d'arriver à un terme, en prenant le chemin qui y conduit. Autre illuſion des Sçavans ſur le chapitre de la ſcience, ils prennent à la verité, le chemin d'y arriver, mais non pas le plus court, & le plus infaillible. *S.* Bonaventure n'eut pas plûtôt appris à qu'elle ſcience Dieu vouloit qu'il s'appliquât, par la ſoumiſſion qu'il rendoit aux ordres de ſes Superieurs, que prenant des études profanes ce qui lui étoit neceſſaire pour ſe diſpoſer à de plus ſolides; par le ſecours du Ciel, qu'il imploroit ſouvent, il ſe rendit ſi parfait & ſi conſommé dans les ſaintes Lettres, dans la Theologie morale, & dans celle qu'on appelle ſcholaſtique, dans la lecture des Peres, & dans les veritez les plus abſtraites & les plus difficiles, qu'il fut jugé capable de les enſeigner dans la premiere Univerſité du monde, à l'âge de vingt-cinq ans. Ce fut une eſpece de prodige d'avoir fait un tel progrez en ſi peu de temps; & d'avoir plus avancé dans cette carriere, que les plus ſçavans ne font ordinairement à la fin de leur vie. Mais auſſi il faut ſçavoir que pour arri-

ver là, il prit un chemin plus sur & plus droit que les autres, & ce chemin fut de joindre à l'étude constante la pieté & la dévotion la plus fervente.

Il s'en déclara lui-même au grand Saint; & au grand Docteur saint Thomas, avec lequel il étoit lié par un commerce de science & d'une sainte amitié : car cét ami & ce Docteur si éclairé surpris des sublimes & admirables connoissances, que saint Bonaventure faisoit paroître dans ses leçons & dans ses écrits, l'ayant conjuré de ne lui faire plus un secret d'une chose qu'il souhaitoit sçavoir depuis long-temps; dans quelle source il puisoit une science si solide, & quels étoient les livres precieux, qui renfermoient de si rares trésors; Nôtre Saint lui en montra quelques-uns qui étoient le plus à son usage; Eh! ce n'est pas ceux-là que je cherche, lui repartit ce fidele ami; Je les ay lûs, & je n'y ay rien appris de semblable à ce que j'apprends de vous dans une seule conversation. Faites-moi part de ce trésor, puis qu'entre les amis tout doit être commun; la confidence que vous m'en ferez, me sera un gage de vôtre sincere amitié. Hé bien, répondit l'autre; puisque je ne dois rien avoir de caché pour vous; voila le livre le plus précieux de ma bibliotheque, en lui montrant un crucifix, vous sçavez mieux que moy, que dans celuy qu'il represente sont renfermez tous les trésors de la sagesse & de la science; c'est le livre dont parle l'Apocalypse, lequel est écrit au dedans & au dehors; c'est le Verbe érernel, la Sagesse increée, l'expression de toutes les veritez; ce

livre eſt écrit au dehors, les plaïes qui ſont ſur ce Corps adorable en ſont les caracteres : je lis dans ces caracteres ſanglans l'amour qu'il a eu pour moy, & il m'apprend celuy que je dois avoir pour lui ; j'y vois ce qu'il a fait, & il m'enſeigne tout ce que je dois faire, & ſa mort m'inſtruit comment je dois vivre ; le grand Apôtre qui avoit appris dans le Ciel les ſecrets les plus admirables, en revient là, il déclare qu'il ne ſçait autre choſe que Jeſus crucifié, & il étoit ſçavant parce qu'il l'avoit parfaitement étudié : ainſi mon cher Pere, ſi vous remarquez en moy quelque écoulement de cette ſcience toute divine, je vous en découvre la ſource toute entiere. C'eſt ce livre, helas ! fermé à la pluſpart des doctes du ſiecle, ce livre ſcellé de ſept ſceaux dont parle le Diſciple bien-aimé, qui pleuroit amerement de ce que perſonne ne pouvoit l'ouvrir. Il eſt ouvert aujourd'hui à quiconque y veut lire ; & voila, puiſque vous voulez que je vous ouvre mon cœur tout entier, voila mon principal livre, j'y trouve un fond inépuiſable de ſublimes veritez, de hauts ſentimens, de nobles connoiſſances ; ne m'en demandez pas davantage, ſi je ſçai quelque choſe, je le tire de là ; ſi l'Apôtre proteſte, qu'il ne ſçait autre choſe, que Jeſus-Chriſt crucifié, je vous déclare moy, que je ne ſçay que ce que j'apprends de ce crucifix.

Aprés cet aveu, Meſſieurs, on ne peut douter que ſa pieté & ſa dévotion, au lieu d'être un obſtacle à ſes études, n'ait eſté le moïen, & le ſecret merveilleux qu'il trouva pour parvenir à ce ſublime degré de ſcience qui l'a fait

admirer de tout le monde. Il eſt vray que la methode qu'il obſervoit dans cette étude, n'étoit pas toûjours la même ; il ne conſideroit pas toûjours ce Dieu-Homme attaché à la croix, il le méditoit quelquefois immolé dans le ſacrifice de l'Autel, & ſa dévotion qui le portoit à entendre & à ſervir les Meſſes le plus ſouvent qu'il pouvoit, n'a pas peu contribué à augmenter ſa ſcience & ſa pieté tout à la fois : il ſçavoit que l'un des effets de ce divin Myſtere, qu'on appelloit anciennement le myſtere de lumiere, étoit d'éclairer l'eſprit, auſſi-bien que d'embraſer le cœur : à quoy il faut ajoûter que la dévotion envers la Mere de Dieu, lui fut encore d'un grand ſecours pour le même deſſein. Il en avoit l'exemple tout recent devant les yeux dans le fameux Albert le Grand, qui par ce moïen devint le plus habile homme de ſon temps, dans des ſciences, où il ne pouvoit rien comprendre auparavant. De maniere que tout ce qui pouvoit entretenir le feu de la dévotion dans nôtre Saint, éclairoit en même temps ſon eſprit, & le rempliſſoit de lumieres, dont ſon viſage même paroiſſoit quelquefois tout éclatant.

L'on peut dire même, pour preuve de ſa pieté, que l'oraiſon ſe confondoit ordinairement avec l'étude à ſon égard ; car il demandoit ſouvent à Dieu dans ſes prieres, la ſcience qui lui étoit neceſſaire pour ſe ſanctifier, & quand il étudioit, c'étoit pour apprendre les moïens de devenir plus ſaint & plus parfait. De là vient qu'il étudioit ordinairement à genoux, comme s'il eût fait une fervente priere. Ce fut en cette poſture que le ſurprit

un

un jour le même S. Thomas, lorſque nôtre Saint écrivoit la vie de ſon glorieux Pere S. François : l'application avec laquelle S. Bonaventure méditoit ce qu'il mettoit par écrit ne lui fit pas prendre garde à la viſite qu'on lui rendoit, ce qui fit que ſaint Thomas craignant de l'interrompre ſe retira, en prononçant ces paroles, qui marquent l'eſtime qu'il faiſoit de ſon ami, *ſinamus ſanctum pro ſancto ſcribere.* C'eſt un Saint, qui compoſe la vie d'un autre Saint, ne le troublons pas dans une ſi pieuſe occupation.

Voila, Chrêtiens, un admirable ſecret, que peuvent apprendre de l'exemple de ce grand Saint tous ceux qui ſont pouſſez d'un veritable zele de ſe rendre utiles à l'Egliſe, & au public, par la ſcience qu'ils s'efforcent d'acquerir ; de joindre la dévotion avec l'étude, & de s'adreſſer à Dieu, qui eſt le Pere des lumieres & le Dieu des ſciences, comme parle l'Ecriture ; car c'eſt à ſes amis qu'il communique ces lumieres, & cette ſcience ; c'eſt à dire, à ceux qui lui ſont plus dévoüez, & plus attachez à ſon ſervice. Il les accorde même ſouvent pour recompenſe de la ferveur avec laquelle on le ſert ; & c'eſt une verité que nous apprend le Prophete Royal, qu'il faut s'approcher de Dieu ſi l'on veut être éclairé, *accedite ad Deum, & illuminamini.* Le Prophete apporte même cette raiſon pourquoy il a été plus éclairé que tous ceux de ſon âge, quoi qu'ils euſſent plus d'experience que luy ; parce qu'il avoit été plus pieux, & plus religieux obſervateur de ſa loy. *Super ſenes intellexi, quia mandata tua exquiſivi.* Ainſi ceux-là *Pſalm.* 33. *Pſalm* 118.

ſe trompent & s'abuſent, qui penſent parvenir à la ſcience par leur ſeul travail; car je veux qu'ils réuſſiſſent quelquefois, & qu'ils ſe rendent enfin habiles en quelque genre de ſcience; elles leur deviennent inutiles & quelquefois même préjudiciables; & Dieu ne beniſſant pas leur travail, ils ſe conſument de veilles pour n'acquerir que des connoiſſances ſteriles & infructueuſes. Apprenons donc de l'exemple de ce Saint, que quelque heureux genie qu'on ait pour les Lettres, & quelque vivacité d'eſprit qu'on ait reçû de la nature, les lumieres du Ciel ſont plus que tout le reſte pour devenir ſçavant, & que ces lumieres s'obtiennent par la pieté & par la dévotion.

Ajoûtez en troiſiéme lieu, que comme la ſcience & la pieté ſe donnent mutuellement de la force & de l'éclat; c'eſt l'alliance de ces deux choſes qui diſtingue ce ſaint Docteur, de tous les autres, & qui rend ſes Ecrits auſſi puiſſans pour enflâmer les cœurs dans la charité, que propres à inſtruire les eſprits de tous les devoirs de la Religion; auſſi eſt-ce ce qui lui a fait mériter le nom de Seraphique Docteur, comme nous avons déja dit, pour marquer que ſa ſcience étoit d'un caractere tout ſingulier, & que l'ardeur, dont ſon cœur étoit embraſé, ne cédoit point aux lumieres de ſon eſprit. C'eſt un miracle, diſent quelques Ecrivains de ſa vie, qu'il ait tant lû & tant écrit en ſi peu de temps; mais ce n'en eſt pas un moins ſurprenant, qu'il ait donné la plus grande partie de ce même temps à la pieté, & aux œuvres de charité.

S'il parle dans ses Ecrits, en maître sçavant & éclairé, ne semble-t-il pas aussi, dit le Pape Sixte V. que le S. Esprit même s'est exprimé par sa plume, & que l'amour divin se soit comme peint dans toutes ses paroles ? Certes si le Disciple bien-aimé nous avertit que ce n'est point par des paroles, mais par des actions, que l'on marque l'amour que l'on a pour quelqu'un, *filioli non diligamus verbo neque lingua sed opere & veritate* ; ne peut-on pas excepter S. Bonaventure de cette regle ; puis que chaque parole qu'il écrit est une expression vive de la charité dont son cœur brûloit, ou bien dire selon l'Evangile, que sa bouche parloit de l'abondance de son cœur ; & qu'enfin tout animé de l'Esprit de Dieu, il ne pensoit qu'à l'aimer, & à le faire aimer ; en quoy consiste la véritable dévotion. Telle étoit celle de ce grand Saint qui n'a point été desséchée par l'étude, ni même interrompuë par la multitude des employs, qui l'occupoient sans relâche, ni par l'embarras des affaires les plus importantes du gouvernement de tout son Ordre, dont il fut chargé dés l'âge de 35. ans, ny par les travaux de la Prédication, ny enfin par le penible & ennuyeux exercice d'enseigner & d'écrire : diray-je même que c'est dans ce dernier employ qu'il a fait connoître combien il étoit vivement penetré de cette tendre & ardente devotion. Il ne faut qu'ouvrir ses livres pour en être convaincu ; tout y respire la sainteté, le sujet, le stile, les pensées : c'est son cœur qui parle, & qui y exprime ses sentimens. On dit qu'il a fait prés de trois cens livres de pieté, sans

1. Ioan 3.

y comprendre les Commentaires sur les livres de l'Ecriture Sainte, & les Discours sur les Mysteres de nôtre Religion : ce sont autant de monumens de sa dévotion & de sa pieté, dont ceux qui nous restent sont tout remplis. Quels traits perçans de cette charité toute ardente ne lance-t-il point dans ses pieuses méditations ? quoy de plus tendre, de plus vif & de plus animé que les entretiens qu'il y fait avec son Sauveur crucifié ? on diroit que son cœur seroit tout liquefié par l'ardeur de la charité qui l'avoit embrasé, comme celui de l'Epouse des Cantiques : quelle tendresse de dévotion n'inspire-t-il point dans le livre qu'il a luy-même intitulé, l'Aiguillon de l'Amour de Dieu ? Il avoit bien raison de lui donner ce nom, rien n'est plus capable de nous porter à l'aimer que les motifs qu'il y étale d'un stile pressant, qui semble l'imprimer jusqu'au fond du cœur ; Tous les autres sont à peu prés du même caractere : Il y est mystique sans être outré, solide & dévot, sans donner dans ces imaginations, où quelques-uns de ceux qui l'ont voulu imiter, se sont laissé aller ; & ce qui est assez singulier, au lieu que souvent les autres mystiques ne se rendent pas intelligibles dans le choses mêmes les plus communes ; celuy-cy au contraire, répend même de l'onction sur les matieres les plus abstraites. Il n'y a rien de plus solides, ni de plus orthodoxe que la doctrine de ce grand Saint, qui ne s'éloigne en rien des sentimens de l'Eglise ; mais vous diriez en même temps qu'il y tendroit des pieges pour attirer les ames à la pieté ; aussi est-ce

son but & sa fin ; c'est-là où il revient de partout ; il prend occasion de tout ce qui se presente d'inspirer aux personnes les plus froides & les plus languissantes, tantôt le zele de la gloire de Dieu, tantôt la confiance en son infinie misericorde, tantôt un profond respect pour sa souveraine Majesté, & sur tout, une extrême reconnoissance de ses bienfaits. C'est, en un mot, le Docteur dévot, qui excite dans les cœurs les sentimens de dévotion, dont il est luy-même tout penetré.

Ce qui fait que le saint Evêque le grand S. François de Sales, qui a prescrit luy-même de si sages regles de la dévotion, quelque estime qu'il eût pour tant de sçavans Theologiens, préferoit nôtre Saint à tous les autres, parce qu'il n'en trouvoit point qui eussent si parfaitement allié la science avec la sainteté, ni qui inspirât l'une & l'autre, comme fait ce saint Docteur ; & le pieux & sçavant Gerson souhaitoit que tous ceux qui s'appliquent à la Theologie, en vuë d'embrasser l'état Ecclesiastique, comme il y en a peu d'autres qui s'engagent dans cette longue & penible carriere, n'eussent point d'autres Maîtres que cet admirable Docteur, qui apprend à connoître & à aimer les choses divines toutes à la fois, & qui n'est pas moins utile à former les mœurs qu'à nourrir l'esprit. A quoy bon ajoûte-t-il multiplier les livres & les écrits ? que ne multiplie-t-on plûtôt ceux de cet incomparable Docteur, qui non seulement apprend tout ce qu'il faut sçavoir & tout ce qu'il faut faire ; mais qui excite à apprendre par la sublimité des choses q u'il en

ſeigne, & qui anime à le pratiquer, par la maniere dont il enflâme le cœur. Voila, Chrêtiens Auditeurs, comme ce ſaint Docteur a uni la ſcience avec la dévotion, voïons maintenant la deuxiéme alliance qu'il a faite, & qui n'eſt pas moins admirable, qui eſt d'avoir une éminente capacité avec une humilité profonde. C'eſt la ſeconde Partie de ſon éloge, & de ce Diſcours.

II. PARTIE. Si l'alliance de la dévotion avec la ſcience eſt ſi rare & ſi difficile, comme l'experience ſemble le faire voir ; il n'eſt pas moins conſtant, Meſſieurs, que la ſcience & l'humilité ne ſont pas moins difficiles à accorder : l'oracle de la verité même l'a decidé par la bouche de l'Apôtre, que la ſcience eſt fiere de ſon naturel, & enfle le cœur, qui n'eſt déja que trop porté de lui-même à l'orgueil. D'ailleurs comme l'humilité chrêtienne conſiſte dans la connoiſſance que l'on a de ſon néant, & de ſon peu de mérite, & enſuite dans le deſir que l'on a de ſe voir abaiſſé & humilié ; ne ſemble-t-il pas que la contradiction qu'il y a entre ces deux choſes ſe remarque dans leur nature, & dans leurs effets ? puiſque l'une nous éleve & nous remplit l'eſprit de nôtre propre eſtime, & l'autre nous abaiſſe, en nous inſpirant de bas ſentimens de nôtre indignité ; l'une ſemble nous diſtinguer du commun des hommes, & l'autre, nous met ſous les pieds de tout le monde. La ſcience aime l'éclat, & une haute réputation, & l'humilité cherche l'obſcurité & les tenebres, & ne veut être connuë que de Dieu ſeul ; la premiere rend un homme

auſſi attaché à ſes ſentimens qu'il eſt entêté de ſon merite, & la ſeconde, parfaitement ſoûmis aux ſentimens de l'Egliſe, & préfere toûjours les lumieres d'autrui aux ſiennes propres. De-là vient que S. Paul ne rend point d'autre raiſon de la réprobation de ces anciens Philoſophes, que leur ſuffiſance orgueilleuſe, qui leur a fait rebuter les véritez de l'Evangile, & s'évanoüir dans leurs propres connoiſſances, comme s'exprime cét Apôtre, *evanuerunt in cogitationibus ſuis.* *ad Rom. 1.*

Il ne faut pas cependant s'imaginer, Meſſieurs, que la ſcience ſoit oppoſée en effet à l'humilité chrêtienne; puiſque celuy qui s'eſt donné lui-même pour modele de l'humilité poſſedoit tous les treſors de la ſcience, & que le même Apôtre veut que les Miniſtres de l'Evangile s'appliquent à ſe rendre ſçavans; les Docteurs enfin ne tiendroient pas un rang ſi conſiderable dans l'Egliſe s'ils n'avoient eu autant d'humilité que de ſcience. Il eſt pourtant vray, que comme l'alliance & le parfait accord d'une ſcience peu commune & d'une humilité à l'épreuve de la réputation la mieux établie, des emplois les plus éclatans, & des dignitez les plus capables de remplir les deſirs les plus ambitieux, que l'alliance, dis-je, d'une telle ſcience, & d'une telle humilité eſt rare & difficile, & marque un fond de ſainteté extraordinaire; je ne crains point cependant de dire que c'eſt l'un des principaux caracteres de l'incomparable S. Bonaventure; puis qu'il y en a peu qui aïent poſſedé l'un & l'autre dans ce ſouverain degré, qui l'a fait

distinguer entre les Sçavans & entre les humbles tout à la fois.

Premierement, ce grand Saint s'est distingué par son éminente doctrine, entre les plus grands hommes de son temps; puis qu'en effet peu de personnes ont fait plus de bruit dans le monde, & se sont maintenus sur le même pied, dans les siecles suivans. Or pour en être venu là, il falloit qu'il eût un esprit naturellement élevé, & un genie superieur qui perçât les obscuritez d'une science aussi épineuse que l'est la Theologie, pour s'être rendu capable de l'enseigner dans un âge auquel les autres sont à peine capables de l'apprendre. C'étoit dans le siecles des grands hommes, pour la multitude de ceux qui se sont signalez dans cette sublime science. Un Albert le Grand, un Alexandre de Halez, qu'on appelle le Docteur irrefragable, saint Thomas l'Ange de l'Ecole, Scot le Docteur subtil, saint Antoine de Padoüe, quels hommes, Messieurs, quels fonds de science! quelles lumieres de l'Eglise! Sans parler d'une infinité d'autres, dont les noms & les écrits passeront jusqu'à la posterité la plus reculée: la gloire neanmoins & la reputation de ces grands hommes n'a point obscurci celle de saint Bonaventure, & n'a point empêché que la premiere Université du monde, & la plus feconde en grands esprits & en sçavans hommes ne l'ait admiré, & regardé comme l'une de ses plus brillantes lumieres; qu'Alexandre de Halez qui a été son maître, n'ait confessé qu'il apprenoit plus de son disciple, qu'il ne

lui enſeignoit ; que ſaint Thomas ne vint écouter ſes leçons avec aſſiduité, & que ſurpris d'une ſcience ſi ſublime, il ne l'ait conjuré de lui décourir la ſource d'où il la puiſoit, & qu'enfin tous les ſçavans n'avoüent que pour l'intelligence des ſaintes Lettres, & de la Theologie qui s'enſeigne dans écoles, il ne cedoit à perſonne de ceux qui l'ont precedé & qui l'ont ſuivi, & que peu au contraire lui ſont comparables ; c'eſt le témoignage qu'en a rendu le pieux & le ſçavant Chancelier de l'Univerſité de Paris, dont nous avons déja parlé. *Neſcio ſi unquam talem Doctorem habuerit ſtudium Pariſienſe.* Ne faiſons point de comparaiſon odieuſe, & laiſſons à chacun la liberté de porter ſon jugement ſur ce point, & à Dieu ſeul le droit de juger de ſon merite & de ſa ſainteté ; il eſt conſtant qu'il y en a eu peu, qui ayent eu plus d'éclat, qui ſe ſoient plus acquis de réputation pour la ſubtilité de l'eſprit, & pour l'étenduë de la capacité.

Mais ce qui fait ſon merite devant Dieu, & le ſujet de l'éloge d'un grand Saint, c'eſt que ſon humilité a égalé cette ſcience ſi ſublime & ſi profonde ; comme s'il avoit pris à tâche de s'abaiſſer auſſi bas dans ſon idée, qu'il étoit élevé dans celle des autres. Tout le monde eſt ébloüi de l'éclat de cette lumiere, & il eſt l'unique qui ne l'apperçoit point ; ſemblable en ce point à Moyſe, qui deſcendant de la montagne ne voyoit point l'éclat de ſon viſage, que les yeux de ceux qui le regardoient ne pouvoient ſoûtenir. Le deſir qu'il eut de ſe

cacher au monde, & de vivre inconnu le fit entrer dans l'Ordre de saint François, qui fait une profession plus particuliere de l'humilité dont il porte même le nom. Là il brille parmi tant de grands hommes qu'il y trouve, il y fait paroître un genie capable des premieres charges, & tout son Ordre comptoit sur luy pour les plus importans emplois : mais saint Bonaventure n'aspire qu'aux plus abjets & aux plus humilians, de servir les pauvres & les malades ; & tout ce qu'il y a de plus rebutant, fait pour ainsi dire, le plus haut point de son ambition. On le juge capable de prendre le degré de Docteur, & il a pour associé S. Thomas qui doit être reçû en même jour. N'attendez-vous point que la concurrence de ces deux grands hommes fasse naître de l'émulation, & l'émulation quelque different à qui passera le premier dans une occasion, où les plus humbles se croyent obligez de soûtenir leurs droits, & de conserver leur rang ? Il y a des avantages & des prérogatives attachez à l'antiquité, que les plus modestes & les moins ambitieux ne jugent pas à propos de ceder. Le droit de saint Bonaventure n'étoit point contesté ; mais son humilité s'y opposa ; il ceda à son competiteur. Ce mot se souffriroit à l'égard d'un autre, ou dans une autre occasion ; mais ici il n'y eut point d'autre contestation qu'à qui se cederoit mutuellement ; & saint Bonaventure crut avoir remporté l'avantage d'avoir obligé saint Thomas de passer le premier. Voilà l'ambition des Saints de se mettre s'ils pouvoient sous les pieds de tout le monde.

Digitized by Google

L'humilité de ce saint Docteur ne s'est pas tenüe dans ce premier degré, qui consiste à ne se point élever par un sentiment d'orgueil, quelque merite ou quelque avantage qu'on ait sur les autres ; il y en a un autre plus rare, & qui n'est en usage que parmi les saints, c'est de fuïr l'honneur & la gloire, qu'on leur veut rendre, comme une justice qui est düe à leur merite ; car alors bien loin de s'oublier eux-mêmes, ou d'être ébloüis de cet éclat, ils en deviennent plus modestes. Ce fut la conduite de nôtre Saint ; son humilité ne lui inspiroit que de bas sentimens de soy-même ; mais elle ne pouvoit empêcher que les autres n'en conçûssent de hauts & d'avantageux. Le Souverain Pontife, qui étoit alors Clement quatriéme, luy offrit l'Archevêché d'Ebora ; nôtre Saint fit pour s'en défendre, ce que mille autres auroient fait pour l'obtenir ; c'est à dire, qu'il se servit de tous les moyens imaginables pour l'éviter ; il fut assez éloquent pour faire approuver son refus au Pape, qui plus persuadé par son humilité que par ses raisons, ne lui voulut pas faire davantage de violence. Il avoit une telle horreur pour les loüanges, pour les applaudissemens, & pour tout ce qui avoit quelque air d'ostentation, qu'il ne pouvoit s'empêcher de le témoigner, tantôt en fuyant la conversation de ceux qui marquoient avoir trop d'estime de sa capacité ou de sa vertu ; tantôt en reconnoissant, & en découvrant lui-même ses défauts ; & ses livres ne sont pas moins remplis de sentimens d'une profonde humilité, que d'une tendre & af-

fectueuſe devotion ; il en laiſſe des traces par tout. De ſorte, Meſſieurs, que ſi l'orgueil, & la bonne opinion que chacun a de ſa propre ſuffiſance aveugle le commun des ſçavans, on peut dire au contraire que l'humilité aveugloit en quelque maniere nôtre Saint, & lui faiſoit découvrir des défauts dans ſa perſonne & dans ſes livres, que nul autre n'y appercevoit.

Que vous étiez éloigné, grand Saint, du défaut que l'on croit attaché aux ſçavans, d'être idolâtres de leurs ſentimẽs, lors que dans les queſtiõs les plus délicates & les plus épineuſes, vous ſuiviez toûjours les lumieres des autres plûtôt que les vôtres, & qu'avec la docilité d'un novice, vous conſultiez ceux-là mêmes qui vous écoutoient comme un oracle; lors que vous défiant toûjours de vous-même, vous vous conduiſiez par les conſeils d'autrui, lors qu'enfin infiniment reſervé à decider ſur ce qui n'étoit point de foi, vous parliez avec tant de modeſtie & de circonſpection des ſentimens que vous ne pouviez approuver ; & que vous priez ceux qui ſuivoient les vôtres de ne les point prendre comme des veritez infaillibles ; vous ne vous contentiez pas de les ſoumettre au jugement de l'Egliſe, vous les abandonniez même à la cenſure de tous les autres Docteurs que vous regardiez comme vos maîtres, & vous proteſtiez que vous ſeriez le premier à reconnoître & à publier les défauts ou les erreurs qu'on auroit remarqué dans vos écrits ; ce qui faiſoit qu'on ne ſçavoit qu'admirer davantage, ou une capacité ſi rare, ou une ſi profonde humilité.

Digitized by Google

Voicy pourtant un autre degré de cette vertu, que saint Bernard regarde comme le plus rare, c'est de conserver ces bas sentimens de soi-même dans la plus haute élevation. Car enfin ce n'est pas une chose fort extraordinaire, qu'une personne dans l'obscurité, ou que la nature n'a en rien favorisée, soit humble, ou borne son ambition à l'état auquel elle se trouve; mais que dans les charges & dans les dignitez où le merite a placé une personne, & où les communs suffrages l'ont élevée, ne s'en fasse point acroire, ou ne se donne point ces airs de suffisance qui sont si odieux, & qui attirent plus de mépris que de respect; c'est une vertu rare, & qui merite l'admiration de tout le monde. *Rara virtus est humilitas honorata.* Mais où en trouverons-nous des exemples plus admirables que dans nôtre humble Docteur? Aprés avoir dignement soûtenu l'honneur de son Ordre dans l'Université de Paris, on jetta les yeux sur luy, pour remplir la place de General de cet Ordre même, où il se trouvoit grand nombre de personnes illustres pour leur naissance, & d'autres pour leur éminente capacité. On en tiroit tous les jours de celebres Professeurs pour les Universitez, des Prélats, des Cardinaux, & même des Souverains Pontifes pour gouverner l'Eglise, & il ne peut venir dans la pensée que cet Ordre en manquât pour le gouverner lui-même. S. Bonaventure est cependant choisi d'un consentement unanime parmi tant de grands hommes, il en est lui-même tout confus, se voyant obligé d'accepter cette char-

ge aprés toutes les resistances permises : c'est ce qu'on attendoit de son humilité ; mais ce qui surpassa toute l'attente qu'on en avoit, fut qu'il ne changea rien dans sa conduite particuliere, qu'il conserva la même douceur, la même condescendance, & les mêmes pratiques des exercices les plus humilians ; & même dans la fermeté qu'il fit paroître pour maintenir la discipline Religieuse, son humilité & son exemple firent plus d'effet que les réglemens les plus sagemens établis.

Ajoûterai-je enfin, que comme la science n'a jamais été plus honorée que dans ce grand Saint, jamais aussi nul n'a porté l'humilité plus loin ; puisqu'il en est venu jusqu'à aimer l'humiliation, & à préferer l'obscurité & le mépris à l'éclat, aux dignitez, & à tout ce qui peut relever un homme au-dessus des autres. Je parle, Messieurs, sans exaggeration, & sans outrer mon sujet, puis qu'en effet on lui presenta la premiere dignité du monde, c'est à-dire, le Souverain Pontificat, & le gouvernement de toute l'Eglise. Ce ne fut pas, Messieurs, un vain projet, mais le choix de tout le Conclave, qui donna occasion à nôtre Saint de pratiquer la plus grande humilité, par le refus de la plus haute dignité qui soit sur la terre. Voicy le fait, jugez du merite de cette humilité surprenante.

Il y avoit trois ans entiers que le Conclave étoit assemblé pour l'élection d'un Pape, aprés la mort de Clement quatriéme, sans qu'on pût s'accorder sur le choix d'un successeur ; & les factions differentes, étant également puissan-

tes, les affaires étoient dans une ſituation à faire perdre toute eſperance d'accommodement, ou du moins, étoient en danger de traîner long-temps, avec un notable préjudice de toute la Chrétienté. On eut recours au Ciel, & aprés des vœux & des prieres, les Cardinaux qui ne pouvoient convenir d'aucun ſujet parmi eux, pour remplir cette ſuprême dignité, en chercherent ailleurs, & jetterent les yeux ſur l'humble General de l'Ordre de ſaint François. Cet ordre avoit déja donné quatre Souverains Pontifes à l'Egliſe, & tout le Conclave jugea que perſonne ne pouvoit remplir plus dignement cette place, que celui, que ce même Ordre avoit choiſi lui-même pour ſon chef; un ſeul obſtacle s'oppoſoit à un expedient ſi prompt, & qu'on ne douta point qui ne fût inſpiré par le ſaint Eſprit, ce fut l'humilité du ſaint General, qu'on ſçavoit aſſez qu'il n'y conſentiroit jamais. On y pourvut, en luy preſentant l'alternative, ou d'accepter cette dignité ſuprême, ou de donner une perſonne de ſa main capable de la ſoûtenir. Que penſez-vous, Chrêtiens, d'un évenement ſi ſingulier? Je vous avoüe qu'il embarraſſa noſtre Saint, qui eut aſſez de peine à ſe tirer d'un pas ſi dangereux, car c'eſt ainſi qu'il en parle, & qu'il ne regardoit que comme un piege tendu à ſon humilité; parce qu'il ne trouvoit guere de difference dans l'honneur qu'on lui preſentoit d'occuper le premier trône du monde, ou d'avoir la gloire d'y placer celui qu'il lui plairoit. Il eût abſolument refuſé l'un & l'autre, ſi le beſoin

preſent qu'on avoit de ſon ſervice en cette occaſion, & l'état où les affaires alloient être reduites ſans une détermination prompte & préciſe, ne l'eût obligé de ceder aux inſtances qu'on lui fit, mais ſi ſon humilité parut dans le refus abſolu qu'il fit de cette dignité pour lui même, elle n'éclata pas moins dans la maniere dont il ſe comporta pour en choiſir un autre. Car il n'eut égard ni à la chair, ni au ſang pour compter un Pape dans ſa famille, ni même à procurer cette gloire à ſon Ordre, afin d'en confirmer les privileges, & d'y en ajoûter de nouveaux; il n'eut pas même la penſée de ſe faire un ami qui lui ſeroit obligé de ſon élevation à ce haut rang; mais arbitre d'un ſort ſi heureux & de la premiere Couronne du monde, il ne va chercher ni dans ſa maiſon, ni dans ſon Ordre, celuy, ſur la tête duquel il la doit mettre; il choiſit celuy qu'il juge le plus digne de la porter; il va chercher dans le fond d'une ſolitude, & dans les deſerts de la Paleſtine un ſaint homme qu'il tire de cette obſcurité, pour lui mettre la Thiare ſur la tête, & apporte pour raiſon de ce choix, qu'il n'en connoiſſoit point de plus ſaint, & par conſequent de plus digne d'en porter le nom, & de ſoûtenir le poids de cette dignité.

A t-on jamais vû, Meſſieurs, un exemple d'humilité & de deſintereſſement plus admirable? Certes je ne m'étonne plus, ſi Dieu qui ne ſe ſert que des humbles pour procurer ſa gloire, a employé ce grand Saint dans les plus importantes affaires de l'Egliſe, pour

l'oppoſer aux hérétiques de ſon temps, pour refuter les erreurs, & les livres pernicieux, pour défendre l'état Religieux qui fut vivement attaqué, & qu'on s'éforça de détruire. Mais le plus glorieux de tous ſes ouvrages, du moins celui auquel il contribua le plus, fut la réünion de l'Egliſe Grecque avec la Latine, aprés un Schiſme de pluſieurs ſiecles, & aprés tant de tentatives inutiles pour les accorder ſur la Proceſſion du ſaint Eſprit. Grégoire X. Pape Saint & zelé ne deſeſpera point d'en venir à bout, & remit en cette occaſion les interêts de l'Egliſe & de la Religion entre les mains de celui, qui comme nous avons vû, l'avoit élevé ſur la Chaire de ſaint Pierre; il ne jugea perſonne plus capable de traiter cette affaire, que nôtre Saint Docteur, dont la ſcience pouvoit réſoudre toutes les difficultez, que la ſubtilité des Grecs avoit coûtume d'oppoſer, & l'humilité de les attirer, & les obliger de ſe rendre à la force de ſes raiſons. Un Concile general fut convoqué à Lyon pour ce ſujet, & l'humble Bonaventure obligé d'accepter la dignité de Cardinal Evêque, pour donner plus de poids & d'authorité à une ſi importante negociation; & quelque reſiſtance qu'il y apportât de ſon côté, cette promotion ſe fit d'une maniere qui n'a point eu d'exemple devant ni aprés luy. L'Aſſemblée fut l'une des plus nombreuſes qu'on ait jamais vûës; le Souverain Pontife y étoit en perſonne; l'Empereur d'Orient, un Roy d'Aragon, les Ambaſſadeurs de tous les Souverains de l'une & de l'autre

Eglise, des Patriarches, des Cardinaux, un grand nombre de Prélats, & des Ecclesiastiques de tous les Ordres. Nôtre Saint en fit l'ouverture, & comme s'il eût encore eu la qualité de Docteur & de maître, il fut l'arbitre de toutes les disputes, de toutes les Conferences, & de toutes les Déliberations. Les Grecs furent hors de combat par les raisons qu'apporta saint Bonaventure comme Theologien & comme Docteur; mais ce ne fut qu'aprés avoir été vaincus par son humilité qu'ils rendirent les armes; toute l'Eglise reconnut que ce fut par la science de Bonaventure qu'ils furent vaincus, mais que son humilité acheva d'en triompher; puis qu'ils avoüerent qu'ils ne pouvoient resister à une science si sublime jointe avec tant de modestie.

Conclusion. Voilà, Messieurs, un abregé de l'éloge de ce grand Saint, d'avoir fait une double alliance de la science avec la ferveur de la devotion & des sentimens d'une profonde humilité; par l'une il a fait un fruit inestimable dans l'Eglise, & par l'autre il s'est rendu glorieux devant Dieu & devant les hommes. Ce grand Saint mourut avant la conclusion de ce Concile, dont il sembloit qu'il fût comme l'ame & l'esprit; & l'une & l'autre Eglise, qu'il avoit si heureusement réünie, témoigna, comme à l'envy, le regret de l'avoir perdu, & il n'y eut personne dans cette auguste Assemblée, qui ne s'écriât, que la Colomne de la Chrêtienté étoit tombée par terre, *cecidit columna Chri-*

ſtianitatis, & que le flambeau de l'Egliſe étoit éteint. Ce fut, Meſſieurs, la douleur qui arracha cette plainte ; car quoique cette lumiere ait diſparu aux yeux des hommes, elle ne laiſſe pas de briller dans le Ciel, ſelon ces paroles du Prophetes, *qui ad juſtitiam erudiunt multos, fulgebunt ſicut ſtellæ in perpetuas æternitates.* Ses écrits au défaut de ſa préſence continüeront dans tous les ſiecles d'éclairer l'Egliſe d'une ſaine & ſalutaire doctrine, & les pieux ſentimens qui y ſont répandus y entretiendront le feu de la charité, que le Fils de Dieu y eſt venu allumer. De maniere que pour devenir ſçavant & devot tout à la fois, il ne faudroit point d'autres livres, ni d'autre inſtruction que celle que ſes livres renferment, comme témoigne encore le devot & docte Gerſon, qui ſemble avoir été l'admirateur de ce grand Saint. *Daniel.* 12.

Tout le monde à la verité ne peut pas parvenir à cette profonde érudition où eſt arrivé nôtre Saint, auſſi n'eſt-il pas neceſſaire, & Dieu ne l'exige pas ; mais il n'y a perſonne qui ne ſoit capable d'imiter ſon humilité, ſa devotion, & la ferveur de ſa charité, & par ce moyen, ſi nous ne pouvons luire & briller comme ce flambeau de l'Egliſe, nous pouvons exciter & entretenir ce feu, que le Fils de Dieu eſt venu allumer dans nos cœurs, & être du moins des lampes ardentes ; c'eſt ce que ce Saint diſoit luy-même, qu'il n'y avoit point d'eſprit ſi groſſier, qui ne pût autant aimer

Dieu que le plus grand Docteur du monde ; c'eſt une haute & ſuréminente ſcience que la charité, comme parle ſaint Paul, & comme rien ne nous la peut ravir, rien ne nous peut empêcher de l'acquerir, d'y exceller, & de nous y rendre parfaits ; & puiſque c'eſt ce qui nous fait Saints, & ce qui nous rend conſiderables aux yeux de Dieu, c'eſt auſſi ce qui fera le meſure de nôtre gloire dans le Ciel, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE Ste MADELAINE.

Dilexit multum. *Luc. 7.*

Elle a beaucoup aimé. En S. Luc. ch. 7.

QUI n'admirera, Chrêtiens, le pouvoir ſouverain de la grace du Sauveur, qui a pû faire une telle impreſſion ſur le cœur d'une pechereſſe, que d'en faire un modele de penitence & d'éteindre l'amour profane de ſon cœur, pour y en allumer un autre tout celeſte & tout divin ? Ce fut autrefois le crime de Madelaine d'avoir beaucoup aimé, mais c'eſt maintenant ſa gloire, & le ſujet de ſon éloge. Le changement d'objet de ſa paſſion a fait celui de ſa vie, & d'une ame toute mondaine, qui n'aimoit que la vanité, qui ne refuſoit rien à ſes plaiſirs, qui étoit toute occupée du ſoin de ſa perſonne, il en a fait cette Madelaine, dont le cœur pénétré des plus pures flâmes de la charité, a merité ce glorieux aveu de la bouche de la

verité même, d'avoir beaucoup & saintement aimé, *dilexit multùm.* D'où l'on peut inferer que d'une grande pechereſſe, elle eſt devenuë une grande Sainte, & un Seraphin ſur la terre, dont l'employ, le ſort & le partage, dés le premier moment de ſa converſion juſqu'à la fin de ſa vie, a été d'aimer ſon Sauveur & ſon Dieu; heureux partage! qui ne luy ſera jamais ravi, comme le Fils de Dieu même l'en a aſſûrée; puis qu'elle n'a point ceſſé de l'aimer, & que ſon amour durera autant que l'éternité même, *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.* Luc. 10.

Or comme c'eſt cet amour, Meſſieurs, qui fait les Saints ſur la terre, auſſi bien que les Bienheureux dans le Ciel, & qui étant la meſure de leur merite, fait enſuite celle de leur gloire & de leur bonheur, & qu'enfin c'eſt dans le plus ardent amour que conſiſte le plus haut, & le ſouverain degré de la perfection; puis-je faire un plus juſte & un plus avantageux éloge de cette ſainte Amante du Sauveur, que celui que ce Sauveur en a fait lui même en ces deux paroles, *dilexit multum*, elle a beaucoup aimé; voila l'abregé, ou pour mieux dire la perfection de ſa ſainteté, de ſes merites & de toutes ſes vertus; faiſons donc voir que Madelaine a beaucoup aimé, & nous en aurons fait un Panegyrique achevé; n'y cherchons point toutes les autres vertus; puiſque la charité qui en eſt la Reyne, les a toutes eües à ſa ſuite, & ne nous mettons point en peine d'y faire voir toutes les autres paſſions les plus nobles qui ſont les grandes ames; l'amour, qui ſelon

saint Bernard, les change toutes en luy-même, ne manque jamais de les mettre aussi toutes en exercice ; mais pour marquer plus en particulier le triomphe de la divine charité dans le cœur de Madelaine, montrons que tout autre amour a cedé à celuy de son Dieu, aprés l'avoir arraché au monde, aux plaisirs, à tout ce qui l'avoit si long-temps & si indignement occupée. C'est le S. Esprit, vous le sçavez, qui répand cet amour dans les cœurs ; nous avons donc besoin de ses feux, pour embraser les nôtres, & de ses lumieres pour en connoître la necessité. Demandons l'un & l'autre par l'interceſſion de celle que l'Egliſe appelle la Mere du saint Amour, en luy disant,

Ave Maria.

SI l'amour en general est une passion victorieuse, qui a triomphé des Conquerans mêmes de toute la terre ; il me semble, Chrêtiens Auditeurs, qu'on ne peut élever plus haut l'amour que Madelaine a eû pour le Fils de Dieu, ny en faire voir dans un plus beau jour la grandeur & la force, que de dire qu'elle a entierement détruit la tyranie de l'amour sensuel & mondain, triomphé de tout ce que cette imperieuse passion a de plus puissant, & rompu tous les attachemens honteux d'une ame passionnée pour les objets de la terre, afin de s'atacher uniquement & inséparablement au Sauveur. Je sçay bien qu'on étale avec une affectation badine, les

conquêtes qu'a fait l'amour profane ſur tant de Roys & de Souverains, & les trophées qu'il a erigé dans tous les ſiecles, que les Peintres & les Poëtes nous le repreſentent ſous des Jerogliphes les plus pompeux, & que l'experience même ne nous fait voir que trop ſouvent les effets funeſtes de cette malheureuſe paſſion, qu'on peut appeller la cauſe de preſque tous les deſordres que nous voïons dans le monde; mais avec quelque excés que l'on exagere tout cela, je diray que ce ſont autant de preuves de cette parole, que le Sauveur a prononcée en faveur de nôtre Sainte, *dilexit multùm*, qu'il faut qu'elle ait beaucoup aimé; puiſque dés le premier moment que la grace a éclairé ſon eſprit, & que la charité divine a embraſé ſon cœur, elle a tout quitté, tout vaincu, renoncé à tout, & triomphé genereuſement de tout.

Auſſi cette victoire n'eſt elle duë qu'au divin amour, que le Texte ſacré nous aſſure être plus fort que la mort même; & ſi ſaint Auguſtin n'a point craint de dire, que ça été le grand effet, & comme le triomphe de la grace, de changer un perſecuteur en un Apôtre, en parlant de ſaint Paul; j'eſpere que je juſtifieray aſſez dans la conduite de Madelaine, que le grand effort de cette même grace, & le triomphe de la charité, a été de porter une ame pechereſſe à renoncer à tous les charmes du monde, & à rompre tous les attachemens qu'elle y avoit, pour être toute à Dieu par un dévouëment entier & parfait, *dilexit multùm*. Je ne veux donc point d'autre ſujet de ſon Panegyrique, que de vous montrer

trer que la force & la grandeur de ſon amour a paru également : premierement à ſe détacher de tous les objets qui luy tenoient le plus au cœur, & qu'elle a enſuite deteſté, par une prompte, entiere, & ſincere converſion : en ſecond lieu de s'être uniquement attachée au ſervice du Fils de Dieu, par une parfaite union, puiſqu'elle l'a cherché & ſuivi par tout, & qu'elle luy a conſacré toutes ſes affections pendant le reſte de ſa vie. Separation & détachement de tout autre objet, par la force d'une charité ardente, qui a conſumé tout ce qu'il y avoit d'impur & de dereglé dans ſon cœur : ce ſera ma premiere Partie ; union étroite & attachement inviolable au ſervice, & aux intereſts de ſon Liberateur : ce ſera la ſeconde ; deux grands effets de l'amour divin, & les deux choſes en quoy elle peut ſervir de modele aux plus grands Pecheurs & aux plus grands Saints ; c'eſt ce qui fera le partage de ſon éloge, & de tout ce Diſcours.

Comme l'amour ne ſe fait connoître que par les effets, c'eſt ſans doute, Chrêtiens, la regle la plus ſûre, & la plus juſte que l'on puiſſe prendre de ſa grandeur & de ſa force, dit ſaint Gregoire, que d'en juger par ce qu'il opere, c'eſt à dire, par la grandeur des choſes qu'il entreprend, & par les obſtacles qu'il ſurmonte ; *amor ſi verus eſt, magna operatur, ſi verò operari renuit, amor non eſt.* C'eſt pourquoy on ne peut être mieux perſuadé que Madelaine a beaucoup aimé, qu'en conſiderant la difficulté de ſon entrepriſe, & avec quel courage elle eſt venu à bout de changer

de vie, de ſentimens, d'affections, de deſirs; car comme on ne paſſe pas d'une extremité à l'autre, ſans donner de grands combats, & ſans ſe faire de grandes violences; on peut dire que la converſion de cette fille mondaine a été la plus grande conquête que le Fils de Dieu ait faite ſur le monde, dont il étoit venu renverſer les maximes, affoiblir le pouvoir, & détruire l'empire, qu'il avoit ſi tyranniquement uſurpé. Il faloit commencer par un coup d'éclat, qui le pût acrediter d'abord, & donner quelque marque de ſon pouvoir; or il ne pouvoit choiſir une perſonne ni plus connüe, ni engagée plus avant dans le party de ce redoutable adverſaire, ny qui y fût enfin attachée par des liens plus forts, & plus difficiles à rompre, que l'étoit Madelaine, parce que pour la retirer de ces engagemens funeſtes, il falloit faire trois choſes également difficiles a obtenir; il falloit la déſabuſer des charmes du monde, dont elle étoit enchantée au delà de ce qui ſe peut imaginer. Il falloit en détacher ſon cœur, qui avoit un penchant incroyable aux plaiſirs & aux divertiſſemens; il falloit enfin qu'elle paſsât par-deſſus toutes les conſiderations qui pouvoient la détourner de faire une declaration ſi publique d'une converſion qui alloit faire le ſujet des entretiens de toute la ville, autant de circonſtances qui marquent la force & la grandeur de ſon amour, examinons les par ordre.

Il falloit premierement, déſabuſer Madelaine des vanitez du monde; & pour cela, éclairer ſon eſprit des plus vives & des plus

pénétrantes lumieres de la Grace, dont le pouvoir parut dans le changement, que cette Pechereſſe fit de ſa pure volonté : mais pour concevoir la difficulté qu'elle y reſſentit, ſouffrez que je vous repreſente le malheureux état, où ſes déſordres l'avoient reduite, avant que le Fils de Dieu eût fait éclater ſa miſericorde à ſon égard. Je ne puis à la verité me perſuader qu'une fille de naiſſance, & d'une qualité auſſi diſtinguée qu'étoit celle-là, fût du nombre de ces malheureuſes proſtituées, perduës d'honneur & de conſcience, ſans honte & ſans pudeur ; il n'y a nulle apparence que ſes proches, qui étoient les plus conſiderables de la ville, euſſent ſouffert cette infamie, qui eût rejailli ſur eux ; mais ſi c'eſt celle, dont le Sauveur chaſſa ſept demons, comme raporte l'Evangile ; je crois que la vanité, le luxe, le deſir de plaire, la galanterie, le libertinage, & l'amour des divertiſſemens mondains, étoient les ſept demons qui s'étont fortement emparez de ſon cœur, & qui la rendoient eſclave d'autant de paſſions.

Sa beauté ſur tout qui lui attiroit une foule d'adorateurs, la rendoit vaine, & entêtée de ſon propre merite. Je ſçai bien qu'on ne luy peut faire un crime de ce preſent de la nature ; mais au lieu de ſe précautionner, & de ſe défendre du danger auquel cet avantage l'expoſoit, elle le cultivoit avec un ſoin, & par des artifices qui ne pouvoient être innocens ; c'eſt peut-être pour cela, que l'Evangile lui donne le nom de pechereſſe ; parce qu'elle étoit comme un

piege tendu à une jeuneſſe libertine, par les ajuſtemens, & par l'immodeſtie de ſes habits; ce qui a fait dire depuis à Tertulien, *Non de integrâ conſcientiâ venit ſtudium placendi per decorem*, que ce ſoin & ce deſir de plaire, & cette vaine complaiſance, que ce ſexe marque dans une beauté fragile ne peut venir d'une conſcience pure; puiſqu'il ne fait que trop voir que le cœur eſt corrompu, à quoy il faut ajoûter que cette fille étant connüe de toute la ville, non pour des infamies ſcandaleuſes, comme pluſieurs s'imaginent, mais pour ſon humeur enjoüée, complaiſante, & un peu libre, elle étoit de tous les cercles, de toutes les aſſemblées, & de toutes les parties de divertiſſement, & par tout faiſoit parler d'elle, pour ſes parures affectées, pour ſes cajolleries, pour ſes airs immodeſtes & trop mondains: de maniere que tout cela montroit qu'il y avoit du déréglement dans ſes mœurs & dans ſa conduite. C'eſt à mon avis ce que l'on peut penſer de plus raiſonnable de cette pechereſſe, avant que le Fils de Dieu eût jetté ſur elle un regard miſericordieux, pour la retirer du precipice où elle s'enfonçoit tous les jours de plus en plus; ce fut pour elle une heureuſe avanture, ou plûtôt une de ces favorables occaſions, que la grace a coûtume de ménager, pour nous faire ouvrir les yeux ſur le malheur où nous ſommes engagez, qu'elle entendit quelques-uns des admirables diſcours, que le Sauveur fit au peuple; & peut-être que la curioſité l'avoit portée comme les autres, à entendre un homme qu'on regardoit comme un Pro-

phete, puissant en paroles, & aprés lequel le monde couroit en foulle ; elle se reconnut dans le portrait que ce Prédicateur celeste fit de ses désordres, & du déplorable état d'un pecheur qui a abandonné Dieu; elle écoute avec consolation, les charitables empressemens avec lesquels Dieu, comme un bon Pasteur, cherche la brebis égarée, & s'éforce de la ramener au bercail; elle y aprît que le Dieu des misericordes ne veut point la mort du pecheur, mais l'attend à pénitence, & a toûjours les bras ouverts pour le recevoir; peut-être même fut-elle presente à la peinture sensible qu'il fit de sa misericorde divine, dans la parabole de l'enfant prodigue. Quoi qu'il en soit, elle conçut que celuy qui parloit avec tant de force & d'onction, luy parloit de la part de Dieu; & passant ensuite de ces discours aux qualitez de sa personne, son air majestueux & modeste, sa douceur incomparable, le zele qu'il avoit pour le salut des pecheurs, la saintetè de sa vie, & les miracles dont il authorisoit sa mission, luy firent aisément comprendre que ce n'étoit pas un homme ordinaire, mais que c'étoit ou un grand Prophete, ou le Messie promis de la Loy, & attendu depuis si long-temps; ainsi penetrée jusqu'au fond de l'ame des veritez ausquelles elle n'avoit jamais pensé, elle s'en retourna pour y faire à loisir de serieuses reflexions.

Cette premiere lueur de la grace la jetta dans une confusion de pensées, qu'elle ne put bien démêler, jusqu'à ce que la lumiere croissant peu à peu, & faisant un plus grand

jour dissipa au même-temps le charme qui luy mettoit un bandeau devant les yeux. Elle reconnut la verité, & le prix des biens éternels, qu'elle avoit ou ignorez ou mépriſez juſqu'alors ; elle reconnut la vanité, & l'illuſion des choſes de la terre, dont elle avoit été ſi long-temps enchantée ; & un ſeul rayon de cette divine lumiere effaça toutes ſes vaines idées de beauté, de plaiſir, de grandeur, & de ces vains amuſemens d'une ame mondaine, qui ne ſe nourrît que de chimeres, qui ne paroiſſent agreables, que pendant que dure l'enchantement, cette lumiere enfin ayant mis tous ces objets dans leur juſte point de vûë, Madelaine ſe deſabuſa des apparences trompeuſes de cette figure du monde qui paſſe, & perdit en un inſtant, toute l'eſtime & toute l'affection qu'elle avoit pour la bagatelle, & pour tout ce qui faiſoit alors, & ce qui fait encore aujourd'hui l'occupation preſque unique des perſonnes de ſon ſexe. Quels furent alors, je vous prie, ſes ſentimens ? & qui pouroit dépeindre les agitations de ſon cœur ? L'on peut dire ſeulement qu'elle ſe vit comme tranſportée dans un nouveau monde, où d'autres objets frapérent ſes yeux, & tous ſes ſens. Ah Dieu ! où ay je été, s'écria t'elle, & comment ay-je vêcu juſqu'à preſent ? Quel charme m'a ſeduite, aveuglée juſqu'à oublier ce que je ſuis, & ce que je ſeray pour jamais ? Quel party aurois-je à prendre que le deſeſpoir, dans le malheureux état où je me vois, ſi celuy qui a daigné me le faire voir, ne m'avoit donné eſperance du pardon, & confiance

dans la miſericorde de mon Dieu. Mais il n'eſt pas ſeulement queſtion de découvrir le malheur où je me ſuis precipitée durant cet aveuglement ; il s'agit d'en ſortir, & d'en chercher le remede que je ne puis trouver, que dans la bonté de celuy-là même, qui me l'a fait connoître. S'il eſt venu pour les pecheurs, comme il l'a ſi publiquement declaré, il ne rebutera pas une pechereſſe, qui eſt la premiere laquelle a eu recours à lui, pour les maladies de l'ame ; au lieu que les autres n'y vont que pour les maladies du corps. S'il eſt Sauveur, il commencera par celle, dont le ſalut eſt le plus deſeſperé ; & puis qu'il a bien ſçû lire dans mon cœur l'état de ma vie, il me ſçaura du moins preſcrire la conduite, qu'il faut prendre pour le mieux régler à l'avenir. Allons, ne differons plus, je n'ay tenu que trop long-temps, contre de ſi puiſſans attraits ; il achevera ce qui n'eſt encore qu'ébauché, par une entiere converſion, par un changement parfait, & par un retour ſincere vers ce Dieu, que j'ay ſi indignement offenſé ; il me rappelle de mes égaremens, écoutons ſa voix, il m'envoye un guide éclairé pour me remettre dans les voyes du ſalut, ſuivons le, & ne tardons pas davantage.

Ces ſentimens, Meſſieurs, furent ſi tumultueux, qu'ils ne luy donnerent aucun repos, & ſa conſcieuce aſſoupie par la longue habitude qu'elle avoit contractée dans ſes deſordres, ſe reveillant tout d'un coup, commença à luy déchirer le cœur par les plus cruels remors ; alors les choſes qu'elle trai-

toit de bagatelles, luy parurent des crimes énormes, & toute la laideur de ſes pechez ſe repreſentant à ſes yeux, elle eut horreur d'elle-même, & ne ſe put ſouffrir ; voilà le premier effet de l'amour de Dieu, qui entre dans un cœur, en même-temps qu'il déteſte le peché, il ouvre les yeux de l'eſprit, au lieu que l'aveuglement naît de la paſſion que l'on a pour les choſes de la terre, ainſi que parle le Sage, *faſcinatio nugacitatis obſcurat mentem, & inconſtantia concupiſcentiæ transvertit ſenſum.* De maniere que l'on peut dire, que la raiſon, pour laquelle tant de perſonnes ſont ſi furieuſement entêtez des vanitez du ſiecle, & ſi fortement attachez à tant d'amuſemens, c'eſt qu'ils aiment le monde, & conſequemment qu'ils n'ayment point Dieu, comme conclud le Diſciple bien aimé, *qui diligit mundum, non eſt caritas Patris in eo*, mais mettez une étincelle de charité dans ce cœur, elle y portera la lumiere avec le feu, elle fera tomber ce charme, diſſipera l'illuſion, & luy fera voir les veritez éternelles dans tout un autre jour qu'il ne les avoit encore aperçûës ; on ne vous ayme point, ô mon Dieu ! c'eſt pourquoy on eſt aveuglé ; voyez cette femme, ou cette fille mondaine, uniquement occupée du ſoin de ſon corps, & qui méne une vie remplie de déſordres, elle ne voit pas le malheureux état où elle eſt, ny combien ſon ame eſt corrompüe ; c'eſt pourquoy elle ne s'applique qu'à ſatisfaire ſes ſens, & à goûter les plaiſirs de la vie. De là, le luxe, la liberté de la converſation, & les cajoleries ;

Sapient. 4.

1. Joann. 2.

de là cet oubli de Dieu, de l'éternité, & de toutes les veritez chrêtiennes ; si elle étoit touchée des sentimens de Dieu, comme le fut Madelaine, la douleur de ses pechez & la componction, qui est le premier fruit de la charité, luy feroit imiter la pénitence & la conversion de nôtre pechereſſe, qui est déja bien changée ; puisqu'elle est entierement resolüe de renoncer au monde & à ses plaisirs.

C'est la seconde chose que produit en elle l'ardent amour qu'elle avoit conçû, *dilexit multum*, amour puissant, amour efficace, qui lui fait executer la sainte & genereuse résolution qu'elle a prise, & rompre tous les obstacles qui s'y opposent. En effet l'amour qui est fort comme la mort l'a imitée en ce point, il rompt tous les liens par où elle tenoit au monde, il la separe de tout ce qu'elle cherissoit le plus, & luy fait faire un éternel divorce avec tous les objets de sa vanité ; étrange difficulté ! Je l'avoüe, Chrêtiens Auditeurs, mais aussi preuve incontestable de la grandeur de son amour ! parce qu'il en est à peu prés de la conversion des pecheurs, dans l'ordre de la grace, comme des changemens qui se font dans la nature; elle ne se fait point sans resistance, sans agitation, & sans combat ; delà viennent ces pretextes pour differer toûjours de jour en jours, & de là ces obstacles que l'on se forme, qui faisoient dire à saint Augustin, *modo & modo, & illud modo non habebat modum.* Attendons un peu, prenons nos mesures, ne nous hâtons point, de peur d'être

obligez de retourner sur nos pas.

A la verité, l'assurance que le Sauveur donna à Madelaine que ses pechez luy étoient remis, en consideration de son ardente charité, luy épargna les troubles & les agitations que ressent d'abord une conscience embarrassée de mille choses difficiles à éclaircir, ou engagée dans mille intrigues; qui demandent beaucoup de discussion, ce qui fait souvent dans un pecheur un cahos également affreux à voir, & difficile à débroüiller. Non, Madelaine n'avoit rien à craindre de ce côté-là, aprés la sentence de son Juge, prononcée en sa faveur. Mais elle sçavoit qu'elle étoit obligée de sa part à une condition qu'il luy falloit absolument accomplir, qui est de changer de maniere de vie à l'avenir; aussi pour s'ôter en quelque façon le moyen de la continüer, ou de la reprendre, elle y renonce par une action d'éclat, en entrant chez les Pharisien, pour y pleurer & detester ses pechez aux pieds du Fils de Dieu. Les larmes qu'elle répand en abondance, marquent le regret de les avoir commis; & autant de baisers qu'elle donne aux pieds sacrez de son Liberateur sont autant de gages & d'assurances qu'elle luy donne de la fermeté de sa resolution, & du détachement de tous les objets qui avoient si indignement occupé son cœur.

Aussi le Fils de Dieu, qui voyoit ce qui se passoit interieurement dans Madelaine, ne lui dit pas, en gueriſſant les playes de son ame, ce qu'il avoit coûtume de dire à ceux qu'il gueriſſoit des maladies

du corps. *Noli amplius peccare*, vous voilà gueri, donnez vous de garde de pecher une autre fois, il ſçavoit bien que ſa reſolution ſeroit auſſi conſtante qu'elle étoit ſincere. Mais ne penſez pas pour cela qu'il n'en dût rien coûter à Madelaine, ou qu'elle ne dût rien prendre ſur ſon naturel, & ſur ſes paſſions; elle éprouva tout ce qu'il y a de plus ſenſible dans la ſéparation des choſes avec leſquelles on eſt lié le plus étroitement par une forte habitude; elle reconnut le violent effort qu'il faut faire ſur ſoi-même, pour rompre les liaiſons dangereuſes où l'on s'eſt engagé, pour ſe priver des compagnies agreables, & des autres divertiſſemens; car enfin il faut convenir que ce n'eſt pas toûjours la même choſe de pleurer durant quelque-temps ſes pechez, & d'y renoncer abſolument. Saint Auguſtin touché de Dieu, ſe ſentoit le cœur rempli de bons ſentimens, & de ſaints deſirs, il pleuroit même, & pouſſoit des ſanglots; mais tout cela n'opéroit pas le changement de mœurs que Dieu attendoit de lui; il pleuroit ſeulement ſes deſordres paſſez, & ne pouvoit ſe déterminer à regler ſa vie pour l'avenir. Il n'en fut pas de même de Madelaine, elle pleura ſes pechez, & elle les quitta au même moment, & comme l'operation de la grace fut plus prompte dans elle, que dans ſaint Auguſtin; dés l'inſtant même qu'elle eut reçû la remiſſion de ſes crimes, ce ne fut plus cette Madelaine pechereſſe, cette eſclave de ſes plaiſirs, cette fille plongée dans le luxe, & dans la molleſſe, & cette mondaine qui

étoit le ſcandale de toute la ville ; elle renonça à tout, au jeu, aux divertiſſemens, aux converſations, aux attachemens, aux plaiſirs, elle effaça juſqu'au ſouvenir de tout cela, ou ſi elle le conſerva, ce ne fut que pour luy être un motif de pleurer le reſte de ſes jours ; de maniere que l'amour de Dieu, qui prît une entiere poſſeſſion de ſon cœur, y conſuma toute l'affection qu'elle avoit pour le monde, & pour ſes amuſemens dont elle étoit auparavant toute occupée.

Les autres difficultez qu'elle trouva dans une ſi genereuſe action, ne marquent pas moins la grandeur de ſon courage & de ſon amour. Car en troiſiéme lieu ; ce ne fut point par le mouvement d'une ferveur paſſagere & indiſcrete, qu'elle entreprit de faire ce changement, & qu'elle en fit une declaration ſi publique ; elle y avoit fait une meure reflexion ; mais je vous prie d'y en faire un peu vous mêmes ; pour y reconnoître combien nos reſolutions ſont foibles, & nôtre amour languiſſant. Si tous les pechez étoient du nombre de ceux qui ne deshonorent point dans le monde, & qui ne bleſſent point la reputation, ou même ſi c'étoient de ces ſortes de pechez que le monde a coûtume de conſacrer, comme l'ambition, & la vengeance, dont mille perſonnes ſe font aſſez ſouvent un merite, on ne s'étonneroit pas que cette ſainte Pénitente eût eu le courage de s'en accuſer aux pieds de ſon Juge, & devant une nombreuſe aſſemblée de conviez ; mais d'y faire un aveu de ſon liber-

tinage, & des déſordres qui étoient capables de luy couvrir le viſage de confuſion, je ne conçois rien de plus humiliant pour une perſonne de ſon ſexe & de ſa qualité. Jugeons-en, Meſſieurs, par nous mêmes, quand il faut ſeulement les découvrir dans le ſecret de ſa confeſſion, qui dans l'idée de bien des gens, paſſe pour une eſpece d'agonie mortelle, ou bien de rigoureux martyre, non qu'il faſſe couler le ſang des veines, mais parce qu'il le fait monter au viſage, par la honte & la confuſion qu'il y a de declarer ſes pechez.

Or cette honte que Tertulien nous aſſure être attachée à toutes ſortes de pechez; *Omne vitium natura pudore ſuffudit.* Cette honte, dis-je, eſt encore plus naturelle au ſexe, qui a reçû en partage la pudeur & l'honnêteté, & que la moindre tache en cette matiere a coûtume de le décrier d'une maniere à n'en revenir jamais. Madelaine avoit prévû toute cette confuſion que l'aveu de ſes deſordres luy devoit attirer; mais ſa charité lui fait paſſer par-deſſus cette conſideration; & l'on peut dire d'elle ce que ſaint Ambroiſe a dit du ſaint Roy David, qu'il ſembloit n'avoir peché, que pour ſervir enſuite d'exemple d'en faire une ſincere penitence; & qu'il s'étoit fait un art de ſon experience; parce que s'il avoit appris à commettre le crime, il montroit auſſi le moyen de l'effacer, *uſus artem fecit, & ægritudo magiſterium.* Ainſi Madelaine aprés avoir peché, enſeigne comme il faut expier ſes pechez; non ſeulement, en ſur-

ſurmontant la honte qu'elle avoit de ſe declarer criminelle ; mais encore celle même qu'on a quelquefois de pratiquer la vertu ; ce qui n'eſt pas un moindre obſtacle à un veritable changement de vie.

Car enfin, qui ne ſçait ce que peut ſur un cœur encore chancelant & peu affermi dans le ſervice de Dieu, ce que peut, dis-je, la crainte des jugemens des hommes, de leurs diſcours, de leurs railleries, & de leurs cenſures ? C'eſt ce qu'on appelle le reſpect humain, l'ennemi de la pieté & de la Religion. Il faut, de l'aveu de tout le monde, une grande force d'eſprit pour ſoûtenir ce rude combat, pour mépriſer ce que les hommes peuvent dire, & penſer de nous : & nous voyons que la pluſpart des perſonnes qui ſe donnent à Dieu, ſont ébranlées par cette rude tentation. Il arrive même aſſez ſouvent que ceux qui n'ont pû être détournez de faire le mal, par la crainte de l'infamie, n'oſent faire le bien par la crainte qu'ils ont qu'on ne parle d'eux ; telle eſt la foibleſſe des Chrêtiens ſur ce chapitre. Honte de nôtre ſiécle ! s'écrie Salvien, ſur ce ſujet ; faut-il que la Religion Chrêtienne ſoit devenüe l'opprobre de Jeſus-Chriſt ; qui bien loin de trouver des témoins & des martyrs qui défendent ſa cauſe, n'oſent pas même embraſſer publiquement ſon party ? Or avec quelle force nôtre ſainte Pénitente n'a-t'elle point ſurmonté ce grand obſtacle ? Et n'eſt-ce pas avec raiſon que ſaint Auguſtin l'appelle *frontoſa ad ſalutem*, c'eſt à dire, qu'elle s'étoit fait le front à tous les diſcours des hommes ;

qu'elle n'a point redouté leurs jugemens, qu'elle ne s'eſt point miſe en peine de ce qu'ils pouroient dire ou penſer à ſon deſavantage; mais qu'il falloit que ſa charité fût grande, pour bannir entierement cette crainte, qui toute frivole & ridicule qu'elle eſt en elle-même, ne laiſſe pas d'être un grand obſtacle aux meilleurs deſſeins. Que ſi nous devons conclure de tout cela, que Madelaine a beaucoup aimé; jugeons en maintenant, Meſſieurs, par l'attachement qu'elle a eu pour la perſonne du Fils de Dieu; aprés qu'elle ſe fut entierement conſacrée à ſon ſervice. C'eſt ma ſeconde Partie.

Comme c'eſt le propre de l'amour en general, d'unir les cœurs, & de les attacher ſi fortement l'un à l'autre, qu'il ſemble que des deux il n'en faſſe qu'un; il ne faut pas s'étonner de voir que l'on prenne part à tout ce qui touche un amy, qu'on recherche ſon entretien, & qu'on s'afflige de ſon abſence, par un certain charme inexplicable, qui fait qu'on ne s'ennuye jamais de voir ceux que l'on cherit tendrement; au contraire ſans cette preſence, tous les lieux nous ſemblent ſouvent une ſolitude, tous les divertiſſemens deviennent ennuyeux, & la vie même nous eſt ſouvent à charge; & l'on en a vû qui n'ont pû ſurvivre à leurs amis, que la mort leur avoit ravis. Reconnoiſſez-vous, Meſſieurs, à ce caractere la charité de Madeleine? L'objet de ſes affections eſt changé, & de profane qu'étoit ſon amour, il eſt devenu tout ſaint & tout divin; ce n'eſt donc pas merveille, qu'elle ne cherche maintenant que ſon Sau- II. Partie.

veur, qu'elle le ſuive par tout, que ſi-tôt qu'elle connoît le lieu où il eſt, elle y court avec une ardeur, & un empreſſement, qui marque la paſſion qui la tranſporte, ou qui la preſſe vivement; comme ſaint Paul dit enſuite de luy-même, *charitas urget nos.* G'eſt ce qui parut dés le moment que ſon cœur en fût penetré; car comme elle étoit violente déſlors, & que cet embraſement éclata tout d'un coup, comme il ſemble que le Fils de Dieu veüille faire entendre luy-même, en diſant non-ſeulement qu'elle aime beaucoup, mais qu'elle a beaucoup aimé, elle reſſentit déſlors cet empreſſement inquiet de l'aller trouver, *ut cognovit quod accubuiſſet in domo Simonis leproſi.* Voyez-vous comme elle ne penſoit à autre choſes, qu'elle eſt inſtruite des lieux où il a coûtume de ſe trouver, & que comme l'épouſe des Cantiques n'eſt occupée qu'à chercher ſon bien-aimé, *indica mihi ubi cubes in meridie.* Madelaine n'a autre ſoin que de s'informer du lieu où le Fils de Dieu ſe retire, *ut cognovit quod accubuiſſet*; ſi-tôt qu'elle eut apris qu'il étoit entré dans la maiſon de ce Phariſien, dans cet inſtant même, preſſée par la violence de ſon amour, elle vient le trouver.

2. ad Cor. 5.

Luc. 7.

Cantic. 1.

Diſons plutôt que quoy que ſon amour ſoit changé, il garde pourtant la même conduite, car lors qu'elle étoit une mondaine, adonnée à ſes plaiſirs, elle étoit inſtruite & avertie de toutes les parties de divertiſſemens qui ſe faiſoient dans une Ville, & ne manquoit guere de s'y trouver; on l'y attendoit,

Digitized by Google

comme ſi elle eût été l'ame de toutes les compagnies, dont elle faiſoit l'agréement & la joye; mais de rechercher les aſſemblées de pieté, & les perſonnes qui pouvoient la porter au bien, & luy en donner l'exemple, ce n'eſt pas dont elle ſe mettoit en peine. Vous en pouvez juger par la vie que menent tant de perſonnes de ſon âge & de ſon caractere, que l'on trouve bien dans les compagnies agréables, dans les cercles, dans les parties de divertiſſemens, mais jamais dans les lieux de devotion, ſi ce n'eſt pour s'y faire voir, & peut-être pour y changer le culte de Dieu en un culte d'Idole, comme le Prophete vit en eſprit ce qui ſe paſſoit dans le Temple de Jeruſalem; Mais nôtre Madelaine eſt bien revenuë de toutes ſes vanitez criminelles, une penſée plus ſalutaire, occupe ſon eſprit, & un deſir plus ſaint auſſi bien que plus ardent, preſſe ſon cœur; elle ne cherche que celuy qui l'a bleſſée d'une charité toute divine, & & qui luy a laiſſé au cœur le trait d'une componction interieure, qui luy fait fuïr les grandes aſſemblées, & ne trouver plus de plaiſir que dans les larmes de la pénitence; recherchée qu'elle étoit auparavant de ſes adorateurs profanes, elle n'a plus d'autre ſoin que de rechercher ſon aimable Sauveur, de ſe coler à ſes pieds, de luy ouvrir ſon cœur, de joüir de ſa preſence, d'écouter toutes les paroles qui ſortoient de ſa bouche, & de s'unir à lui de cœur & d'affection, à quoi le Fils de Dieu répondit de ſa part; car aprés l'avoir défenduë contre le jugement qu'en avoit fait le preſomptueux Phariſien, & luy

avoir accordé la remiſſion entiere de ſes pechez, deſlors il ſe l'attacha pour jamais, l'admit à ſa ſuite, & l'adopta en quelque maniere en ſa famille, en l'aſſociant à ſa ſainte Mere; de maniere que lors qu'il luy faiſoit l'honneur de la viſiter dans ſon Château, laiſſant à ſa ſœur, qui étoit d'un autre caractere de ſainteté, tout le ſoin du domeſtique, & la charge de le bien recevoir, elle ne ſe mêle d'autre choſe que de l'écouter, de conſiderer ſes actions, & de s'unir de cœur à celuy qui faiſoit déja ſon ſouverain bien; & voila la marque d'un grand & véritable amour, s'occuper de ce qu'on aime, le rechercher avec paſſion, s'y attacher avec ardeur, ne s'en pouvoir diſtraire, n'y s'en ſeparer.

Mais en même temps, Chrêtiens, ſi nous reconnoiſſons, par cet attachement, la violence de l'amour de Madelaine, n'y reconnoiſſons-nous point la froideur du nôtre, qui va juſqu'à l'indiference, & de l'indiference juſqu'à l'oubly? Nous devons aimer Dieu, ſans doute, vous n'en diſconvenez pas; c'eſt le premier precepte qu'il vous donne, & au lieu que dans les autres commandemens, il ſe contente de la ſubſtance des choſes qu'il ordonne, ſans nous en preſcrire la maniere, dans celuy-cy, il s'explique, & ſur le precepte de l'aimer, & ſur la maniere de l'accomplir, en demandant un amour de tout nôtre cœur, de tout nôtre eſprit, & de toute nôtre ame; tout autre amour eſt indigne de luy, il veut tenir le premier rang dans nôtre cœur; il veut l'occuper tout entier, il veut avoir toute l'eſtime de nôtre eſprit, & poſſeder

toutes les puissances de nôtre ame. Mais helas ! que nôtre amour est foible en comparaison de celuy de Madelaine, puisqu'il ne faut rien pour nous separer de luy, que nous partageons nôtre cœur à mille objets differens ; & que bien loin de l'aimer & de ne chercher que luy, nous luy préferons presque toutes les creatures !

De plus l'amour de Madelaine est genereux, qui l'a fait suivre le Sauveur jusqu'à la croix, & mépriser la haine & les persecutions des Pharisiens, comme elle avoit mépriſé auparavant leurs discours & leurs railleries, & passé par dessus tous les respects humains ; car qui peut douter, que ces Prêtres de la Loy persécutant par tout le Fils de Dieu, & le haissant à mort, n'étendissent leurs haines sur ceux qui étoient de sa suite, comme sur ses Disciples ; & encore plus particulierement sur ceux, qui l'assistoient de leurs biens, & qui s'étoient hautement déclarez pour lui, entre lesquels Madelaine tenoit le premier rang. Ils sçavoient que le Sauveur se retiroit assez souvent en Bethanie, où Madelaine & sa sœur le logeoient & le recevoient avec tout l'accüeil, que leur inspiroit leur ardente charité. Que si le rang qu'elles tenoient, les mettoit à couvert des insultes des ennemis du Fils de Dieu, elles n'étoient pas à couvert de leur haine ; jusque-là qu'ils firent dessein sur la vie de leur frere Lazare, que le Sauveur avoit ressuscité, *sed & cogitaverunt ut Lazarum interficerent*, mais quand ils eurent enfin concerté & resolu la perte de ce nouveau Prophete, qui faisoit ombre à *Joan.* 11.

leur Synagogue, & qu'ils l'eurent condamné à mort; Madelaine ne l'abandonna pas pour cela. Ce deſſein ſi furieux étoit aſſez connu, & l'on en avoit donné avis au Sauveur même dans le dernier feſtin qu'il fit en Bethanie, où cette ſainte Amante ne laiſſe pas pour cela de l'aller trouver, de ſe proſterner une ſeconde fois à ſes pieds, & aprés avoir épuiſé toutes ſes larmes à pleurer ſes pechez, elle répandit des liqueurs precieuſes ſur ſa tête, ſur quoi le Fils de Dieu prenant la défenſe contre les murmures de Judas, dît hautement qu'elle avoit prévenu par cette onction, ſa ſepulture; & lui ſçut tant de gré de cét amour genereux & intrepide, qu'il voulut qu'on ſe ſouvint de cette action auſſi long-temps que dureroit la memoire de ſa mort; & que partout où ſon Evangile ſeroit publié, l'on publiât auſſi ce que Madelaine a fait pour lui, lorſque le monde avoit déja conſpiré ſa mort. Mais ſi elle prévient cette funeſte mort par le pieux office qu'elle lui rend, elle ne l'abandonne pas lorſqu'il porte ſa croix ſur le Calvaire pour y expirer. Ses Diſciples prennent la fuite; l'un le déſavouë, & la crainte diſperſe les autres, à la reſerve d'un ſeul; mais l'amour de Madelaine plus fort & plus genereux, redouble ſes ſoins, & ſes ſervices; elle l'accompagne lors qu'on le cõduit par les ruës de Jeruſalem, elle fend la preſſe ſans crainte des bourreaux, & des officiers de la Juſtice, pour s'aller coller juſqu'au pied de ſa croix, afin de lui rendre autant qu'elle peut ſes derniers devoirs; que ſi on l'en empêche, pour mêler du moins ſes larmes avec le ſang de

son Sauveur, & lui marquer, que si son amour a été tendre, humble & respectueux chez le Pharisien, où elle le fut trouver la premiere fois ; il sera fort & genereux à la croix & sur le Calvaire ; où en effet elle eut besoin de toute sa force pour voir souffrir celui qu'elle aimoit uniquement, & demeurer ferme dans cét accablement de douleurs, qu'elle ressentit à la vuë des tourmens, & de la mort de son Dieu.

C'est icy, Chrêtiens, où l'on peut dire en un bon sens, qu'elle fut martyre de la charité, puisque les douleurs du Sauveur luy furent plus sensibles que si elle les eût souffertes elle-même ; & c'est une remarque qu'ont fait quelques saints Peres, qu'aucun de ceux qui assisterent à la mort du Sauveur, n'ont souffert une mort violente, comme les autres Apôtres, & quelques-uns de ses Disciples, parce que la vuë de la mort du Fils de Dieu leur tenoit lieu de martyre, & qu'ils avoient assez marqué leur amour, & signalé leur courage, d'être présens à un si tragique spectacle, & d'avoir soûtenu toute la douleur qu'il leur pouvoit causer. Mais c'est ce que l'on peut dire en particulier de Madelaine ; car comme personne, aprés la glorieuse Vierge, n'a aimé plus ardemment ny plus tendrement le Sauveur des hommes, jamais aussi personne n'a ressenti plus vivement ses douleurs ; & comme ses yeux, & tous ses sens furent alors si fortement frapez de ce triste objet, elle n'en perdit jamais depuis le souvenir, qui réveilloit à tous momens, sa douleur avec son amour, & qui luy fut un rigoureux & un continuel

martyre, en ſurvivant en quelque maniere à elle-même, pour ne vivre plus que pour ſervir de modele du plus grand & du plus genereux amour qui fut jamais.

En effet, n'éclata-t-il pas encore davantage aprés la mort de ſon Sauveur; puis qu'elle eut le courage de l'aller chercher juſqu'au tombeau, & dés la pointe du jour, pour lui rendre les derniers devoirs, avec les pieuſes femmes qui avoient fait proviſion de parfums pour ce ſujet; juſque-là que ne l'ayant point trouvé, & les autres s'en étant retournées, Madelaine eut la force d'y demeurer ſeule, ſans s'effrayer ny des Anges qui avoient paru, ny des Gardes qui pouvoient retourner pour voir ce que ce corps étoit devenu; attentive à l'unique objet de ſon amour, elle ne s'effraie de rien, elle le cherche par tout, réſoluë de l'enlever à quelque prix que ce ſoit, & en quelque lieu qu'elle le trouve; ce qui luy fit dire au Sauveur même, qui luy apparut ſous la forme d'un Jardinier, *Domine ſi tu ſuſtuliſti, dicito ubi poſuiſti eum.* Elle n'a égard ny à ſa foibleſſe, ny à la bienſéance; elle ne conſulte que ſon amour, d'où ſon courage emprunte des forces; auſſi fut-elle la premiere à qui le Sauveur daigna ſe faire voir aprés ſa reſurrection, *apparuit primò Mariæ Magdalenæ*, dit l'Evangile, & ſa generoſité fut recompenſée de cette premiere viſite, comme celle qui avoit marqué plus d'attachement pour ſa perſonne, celle qui l'avoit ſuivi, accompagné, cherché avec plus de ferveur & de courage; en ſorte que rien ne fut capable de l'en ſéparer, & que ſon amour

Joan. 20.

Marc. 16.

ne fut pas seulement entier, & genereux jusqu'à la mort du Fils de Dieu, mais qu'il continua jusqu'à la sienne propre, par une fidelité & une constance qui ne finit qu'avec sa vie.

C'est la troisiéme qualité de son Amour; comme ce fut proprement le partage de Madelaine, de mener une vie contemplative, toujours occupée du souvenir des bienfaits de son Sauveur, de sa misericorde à son égard, & sur tout de sa mort, dont elle avoit été témoin; elle demeura en possession de cét heureux sort, & cette meilleure part qu'elle avoit choisie, ne lui fut point ravie, comme le Fils de Dieu l'en avoit assurée; & cela durant 30. ans, qu'elle lui survêquit; car depuis qu'elle l'eut veu expirer sur la croix, elle conserva dans son cœur l'imago de ses douleurs, que son amour luy avoit imprimées bien avant; pour les rappeller à tous les momens de sa vie; & l'amour de Dieu, qui entre dans la douleur de nos crimes, y entretint cet esprit de componction, qu'un Chrêtien ne doit jamais perdre non plus que la vuë & le souvenir de ses pechez; outre que la venuë du Saint Esprit, l'ayant plus parfaitement éclairée de tous nos Mysteres, aussi bien que les Apôtres, & les autres disciples, & ayant encore épuré cet amour, allumoit sans cesse de nouvelles flâmes dans son cœur, & ayant vû de ses propres yeux son Sauveur monter au Ciel le jour de son Ascension, elle ne pouvoit plus avoir de pensée pour la terre & pour les choses de ce monde; sa veuë & ses desirs étoient sans cesse

tournez vers le lieu où étoit cet unique objet de ſon affection, auſſi prit elle la reſolution de ne penſer plus à autre choſe, puis qu'au raport de quelques Hiſtoriens, elle s'enfonça dans l'horreur d'une ſolitude, & dans le creux d'un rocher, où elle ſembla ne vivre plus que de l'amour de ſon Dieu. Ah! qui pouroit ſçavoir quels furent ſes ſentimens, & les ſoupirs que ſon cœur pouſſa durant un ſi long intervalle de temps? c'eſt ce qui n'eſt pas venu juſqu'à la connoiſſance des hommes; mais jugeons nous-mêmes quelle devoit être l'union de ſon cœur avec ce divin objet, pour paſſer les jours & les nuits dans cet exercice, ſans ennuy, ſans laſſitude, ſans dégoût, quels furent les délices celeſtes dont il joüiſſoit, pendant qu'il ſe fermoit à toutes les conſolations de la terre? auſſi tient-on par tradition qu'elle étoit élevée pluſieurs fois le jour juſqu'au Ciel, pour y joüir de la converſation des Anges, & y entendre leurs concerts; juſqu'à ce qu'enfin ſon cœur ne pouvant plus ſouffrir la violence de cet amour deſſeicha d'une ſainte langueur, & ſon eſprit alla ſe réünir à ſon Sauveur qu'elle avoit ſi ardemment aimé; ainſi ſon amour fut victorieux de la mort, puis qu'il perſévera aprés la mort même, & qu'il continuera durant toute l'éternité pour juſtifier l'oracle que ſon Sauveur avoit prononcé en ſa faveur, *Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.*

Luc. 10.

Concluſion. Voila, Chrêtiens, quel doit être nôtre amour envers Dieu, & quoi que la concluſion la plus naturelle que l'on doive tirer de l'exemple

l'exemple de Madelaine, soit d'imiter sa penitence ; parce que c'est ce qui nous convient le mieux ; & que plusieurs l'aïant imitée dans ses crimes, il est trop juste & trop raisonnable qu'ils l'imitent dans sa conversion, dans le changement de sa vie, & dans les rigueurs de sa penitence ; mais outre que tous ceux à qui je parle, ne l'ont pas suivie dans ses désordres, & qu'il y a des ames innocentes, qui ont toujours été bien éloignées de ces déreglemens ; je ne crois pas m'éloigner moy-même de cette fin, en exhortant tout le monde à imiter l'amour ardent qu'elle a eu pour son Dieu ; parce que travailler à détruire ses vices & ses passions par l'austerité, par les jeûnes, & par les autres exercices de la penitence ; c'est prendre un long chemin ; & il sera difficile de continuer, & d'en venir à bout ; mais faites que la charité prenne possession d'un cœur, ce feu consumera bien-tôt tout ce qui lui est contraire, il portera bien-tôt une ame aux plus rigoureuses austeritez, il la détachera du monde, & de toutes les vanitez de la terre ; ce qui fait que S. Augustin ne veut rien prescrire à une personne qui ayme Dieu ; il n'y a, dit-il, qu'à la laisser faire, ou plutôt qu'à régler sa ferveur, & les mouvemens de son zele ; car elle en fera plus qu'on ne voudra, *ama & fac quod vis* ; de maniere que c'est suivre une voïe abregée, & ramasser tous les preceptes dans un seul, comme dit l'Ecriture ; mais il faut que ce soit un amour ardent, un amour genereux, & un amour constant, qui d'une Ma-

delaine pechereſſe en ayant fait une grande Sainte, élevée au deſſus d'une infinité de vierges,& placée parmi les plus hauts Seraphins, aura la force de laver tous nos crimes, de nous rendre agréables aux yeux de Dieu, & de nous mettre en poſſeſſion de nôtre ſouverain bonheur, dans l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

PANEGYRIQUE DE SAINT JACQUES LE MAJEUR.

Dic ut ſedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, & unus ad ſiniſtram, in regno tuo. *Matth.* 20.

Seigneur ordonnez que mes deux fils que voici, ſoient aſſis, l'un à vôtre droite, & l'autre à vôtre gauche; c'eſt la demande que fit au Fils de Dieu la mere des enfans de Zebedée, ſaint Jacques & ſaint Jean, en faveur de ſes deux enfans. En ſaint Matthieu, ch. 20.

ON ne peut guere, Meſſieurs, marquer plus d'ambition, qu'en fît paroître cette mere paſſionnée pour l'avancement de ces deux enfans; mais je crois que l'erreur, qui luy étoit commune avec tous ceux de ſa nation, touchant la grandeur temporelle du Meſſie, eut du moins autant de part à cette demande, que l'amour

maternel, & le desir ambitieux de voir l'élevation de ces deux fils. Saint Ambroise & saint Jerôme excusent la temerité de cette mere, sur le secours & l'assistance qu'elle recevoit du travail de ces deux freres, qui étoient le soûtien de sa famille, & dont elle se voyoit privée, en consentant qu'ils s'attachassent à la personne du Sauveur, & qu'ils fussent de sa suite; de maniere qu'elle se fût consolée, & comme dédommagée d'une perte, qui lui étoit bien considerable, s'ils avoient du moins l'honneur d'être les plus prés de lui, comme ils avoient eu l'avantage de le reconnoître des premiers.

Mais la verité du fait est, que cette mere ne se fût pas hazardée à faire de son chef cette demande si indiscrete, & si à contretemps, si elle n'y eût été poussée par ses enfans mêmes, qui par un esprit d'ambition, & selon la remarque de saint Chrysostome, par une espece de jalousie, de voir que leur Maître donnoit à Pierre, en toutes les rencontres, l'avantage sur les autres Disciples; (Car ils n'étoient pas encore élevez au-dessus de ces foiblesses humaines, comme ils le furent depuis,) firent demander au Sauveur du monde, par la bouche de leur mere, cette marque de distinction. Le Fils de Dieu ne rebuta point la mere avec rudesse, & ne pouvant luy accorder ce qu'elle souhaitoit si ardemment, parce que l'ordre de la sagesse divine ne le permettoit pas, il adressa sa réponse aux deux enfans, qui n'avoient pas encore assez bien appris dans l'Ecole de ce

grand Maître, la maxime fondamentale de toute sa doctrine, qu'il leur expliqua sur l'heure même; en leur disant qu'ils ne sçavoient ce qu'il demandoient; que ces places si élevées où ils aspiroient, ne se donnoient qu'au merites & puis, leur parlant en Maître qui sçavoit relever les fautes de ses disciples, il leur demanda s'il pouvoient boire son Calice, c'est à dire s'ils étoient prêts de prendre part aux souffrances de sa passion, ce qui étoit absolument necessaire, pour meriter une si haute récompense, *potestis bibere Calicem quem ego bibiturus sum?*

Cette demande ne les déconcerta point; Messieurs, ils répondirent hardiment qu'ils étoient prêts à tout; mais le Sauveur témoigna n'être pas si mécontent de leur réponse, qu'il l'avoit été de leur demande, en les assurant qu'ils auroient part à son Calice, que c'étoit une grace, & une faveur dont ils reconnoîtroient un jour le prix; mais que pour être assis à sa droite & à sa gauche, c'étoit une prérogative reservée à ceux, à qui son Pere l'avoit reservée de toute éternité. Or c'est sur cela, Messieurs, que je fonde l'éloge, que j'ay entrepris de vous faire du grand Apôtre, dont l'Eglise celébre la fête en ce jour; car j'ay dessein de vous montrer que le Fils de Dieu lui a plus accordé que cette mere ambitieuse n'avoit demandé en sa faveur, du moins au sens que les uns & les autres l'avoient entendu; puis qu'il luy a donné un rang auprés de sa personne mille fois plus avantageux, que

s'il luy avoit donné la premiere place dans le Royaume temporel, tel qu'ils s'imaginoient que devoit être celuy qu'il étoit venu établir sur la terre ; c'est ce qui fera le sujet de ce discours, aprés que nous aurons implo-é le secours du Ciel, par l'entremise de Marie.

Ave Maria.

COmme Dieu est non seulement grand, & infiniment élevé au-dessus de toutes les grandeurs ; mais encore qu'il est le seul Tres-haut, & le seul Tout-puissant ; c'est, Messieurs, une verité inconteſtable, que ses creatures n'ont de gloire, de merite, & d'excellence, qu'autant qu'elles ont de rapport à cette premiere & infaillible regle de la veritable grandeur ; c'est à dire, autant qu'elles le representent plus parfaitement ; ou qu'elles l'approchent de plus prés ; c'est sur ce principe qu'est fondée toute la distinction qui se trouve parmi elles ; & c'est ce qui fait que les unes sont en effet plus parfaites, & dans un rang plus élevé que les autres, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celuy de la grace, à proportion de la fin, & de l'employ à quoy Dieu les destine ; mais c'est sur ce fondement que je prétens vous montrer que le grand saint Jacques, sans parler de saint Jean, dont nous avons fait l'éloge en son lieu ; que le grand saint Jacques, dis-je, a reçû plus de bienfaits du Sauveur du monde, qu'il ne luy

en avoit fait demander par l'entremiſe de cette mere paſſionnée pour l'établiſſement de ſes enfans : vous en ſerez perſuadez, Chrêtiens Auditeurs, ſi vous demeurez d'accord avec tous les Peres. Premierement que le Royaume que Jeſus-Chriſt eſt venu établir ſur la terre, n'eſt autre que ſon Egliſe, qui s'appelle même ſouvent dans l'Evangile, le Royaume des Cieux ; parce qu'elle eſt la voye qui y conduit, & qu'on ne trouvera jamais place dans l'un, ſi l'on n'eſt admis dans l'autre. En ſecond lieu, ſi vous ſuppoſez, que ceux ſur qui Dieu a jetté les yeux, pour être les premiers fondemens de cette Egliſe & de ce Royaume, qui ſont ſes Apôtres, y tiennent auſſi le premier rang, & que comme ils ont eu les premices de l'eſprit, ils ont auſſi receu des graces proportionnées à leur employ, & enſuite une ſainteté plus éminente que les autres.

Auſſi eſt-ce le ſentiment de l'Egliſe qu'ils ſont les plus élevez dans la gloire ; juſques-là que le Sauveur même leur promit qu'ils ſeroient un jour aſſis avec lui ſur des trônes de gloire, pour juger les douze Tribus d'Iſraël ; ce qui a bien du rapport à ce que la mere de nôtre Apôtre demandoit pour ces deux enfans. Ce qui juſtifie donc ce que je viens d'avancer à la gloire de ſaint Jacques, que nous appellons le Majeur, pour ne le pas confondre avec un autre de même nom, qui fut le premier Evêque de Jeruſalem ; ce qui fait, dis-je, la gloire propre de celui que nous honorons en ce jour, eſt la diſtinction même que le Fils de Dieu a fait

de luy, dans les choſes mêmes que nous devons enviſager comme les plus glorieuſes, & les plus capables de picquer nôtre ambition, en luy donnant premierement une place particuliere dans ſon Ecole, & en le mettant au nombre de ſes premiers Diſciples, qui eſt ſans doute une préference ſur le reſte des hommes. En ſecond lieu, en lui donnant un rang conſiderable & diſtingué entre les Apôtres, & en l'aſſociant à ceux qui devoient être les colomnes de ſon Egliſe; & enfin en lui donnant plus de part à ſon Calice, & à ſa croix, qui eſt une faveur qu'il n'a faite qu'à ſes plus chers amis, & aux Saints du premier Ordre; ainſi l'amour tout particulier que le Fils de Dieu a eu pour ſaint Jacques, la place & le rang qu'il lui a donné parmi ſes Apôtres, la part qu'il a voulu qu'il prît au Calice de ſes ſouffrances, trois faveurs & trois prerogatives, que je ne crains point d'appeller trois ſouces des grandeurs, qui ont élevé cet illuſtre Apôtre, plus haut que ſa mere ne l'avoit ſouhaité, & que lui-même n'eût oſé prétendre; c'eſt ce qui fera le partage de ſon éloge, & de tout ce diſcours, apportez y de vôtre part une favorable attention.

I. PARTIE. Ce fut l'ambition, avoüons-le encore une fois, qui pouſſa ſaint Jacques à faire demander la premiere place dans le Royaume de Jeſus-Chriſt; mais ç'a été dans le Fils de Dieu une marque & un gage d'une prédilection toute ſinguliere, de lui avoir plus accordé qu'il ne demandoit, quand il n'auroit fait autre choſe en ſa faveur, que de le

mettre au nombre de ſes Diſciples ; puiſque c'eſt une préference aſſez conſiderable pour le diſtinguer entre une infinité d'autres de ſa nation, auſquels il n'a pas fait la même faveur. *Non fecit taliter omni nationi, neque judicia ſua manifeſtavit eis* ; faveur en effet ſi conſiderable, que nul ſceptre, nul royaume, nul avantage ne peut ſeulement entrer en comparaiſon : car ſi au ſentiment de l'Apôtre, les Juifs ont été le peuple choiſi, à cauſe des promeſſes qui lui ont été faites, & du bonheur incomparable d'avoir poſſedé un Homme-Dieu, quoy que ce peuple ingrat l'ait méconnu, & n'ait pas tiré profit d'un ſi grand avantage ; dites-moy quelle faveur, & quelle préference d'eſtime & de bienveillance n'at-ce point été pour ceux à qui il s'eſt fait connoître plus particulierement ? Qu'il a éclairez de ſes plus vives lumieres, & à qui il a découvert ſes myſteres les plus cachez & les plus impénetrables ? Tels ont été ſes Diſciples, qui ont été les témoins de ſes miracles, les confidens de ſes plus ſecretes penſées, & les Prédicateurs de ſa Loi ; ce ſont ceux qu'il a pris ſoin d'inſtruire lui-même de ſa doctrine, & dont il s'eſt ſervi pour en inſtruire les autres : auſſi eſt-ce pour cela qu'il a bien daigné les appeller ſes amis : *Non dixi vos ſervos, ſed amicos, quia quæcunque audivi à patre meo, nota feci vobis.* *Pſalm.* 147. *Joan.* 15.

Or quand ſaint Jacques n'auroit reçû que cette faveur, & cet inſigne bienfait du Sauveur des hommes ; ne ſeroit-il pas mille fois plus conſiderable, par rapport à ſon bon-

heur éternel, que s'il eût été assis à sa droite & à sa gauche, dans ce Royaume temporel, & chimerique, tel qu'il s'imaginoit que devoit être celuy du Messie, qu'on attendoit depuis si long-temps ? Car je doute que ce grand Saint, qui fut depuis si éclairé dans les mysteres du Royaume de Dieu, eût alors d'autres vûës, que d'un Royaume de la terre ; ou de plus haute idée du Messie, que celle qu'avoit le commun des hommes de ce temps-là, d'un Monarque Puissant & Souverain, qui devoit délivrer le peuple d'Israël de la servitude, & assujetir les autres nations à son Empire ; c'est pourquoy ce Saint bornoit alors son ambition à se voir le premier dans ce Royaume imaginaire, ou du moins à y tenir l'un des premiers rangs ; ce n'est pas même merveille qu'il fût dans une illusion si grossiere ; puisque les autres Disciples comme luy, à peine purent-ils en être desabusez aprés la Resurrection du Sauveur, témoin la demande qu'ils lui firent ; s'il ne rétabliroit point le Royaume d'Israël en sa premiere splendeur : *Domine si in tempore hoc restitues regnum Israël*, ne fut-il pas mieux partagé, d'être declaré en qualité de Disciple de ce Sauveur, enfant du Royaume, heritier de Dieu même, coheritier de Jesus-Christ, car ce sont le titres qui sont dûs aux personnes choisies & prédestinées, qui n'ont point de liaison plus particuliere avec luy, que d'être ses serviteurs & ses sujets, & qui cependant ne laissent pas de porter le nom d'enfans de Dieu. Quel rang ne tiennent

Act. 1.

donc point dans ſon eſprit, ceux qui outre cette qualité commune à tous les Chrétiens, ont encore été veritablement ſes Diſciples, élevez dans ſon école, & qui ont appris les maximes Evangeliques de la bouche de ce divin Maître ? ils ont été de ſa ſuite, toûjours auprés de ſa perſonne. Que ſi c'eſt regner que d'être au ſervice de Dieu ; n'eſt-ce pas encore une autre marque de grandeur dans ſaint Jacques, que d'avoir été un de ſes Diſciples favoris, auſquels il a témoigné plus de familiarité & plus de confiance ?

C'eſt ce qui paroît dans la maniere dont le Fils de Dieu l'a appellé à ſa ſuite ; car ſelon la remarque de ſaint Auguſtin, cette vocation ſe fit par deux fois, la premiere lors qu'ayant aidé ſaint Pierre dans cette pêche miraculeuſe, où ſa barque fut toute remplie de poiſſons, & qui ne fut pas plûtôt arrivée à terre, que ces deux freres Jacques & Jean, dont il ſemble que toutes les aventures ayent été communes durant la vie du Sauveur, furent mis au nombredes Diſciples, avant que d'être aſſociez à la dignité de l'Apoſtolat. Or comme cette vocation commença par un miracle ſignalé, qui étonna ſi fort ſaint Pierre, que tout éfrayé, & ſurpris de cette merveille, il ſe jetta aux pied du Sauveur, pour luy faire un aveu ſincere qu'il étoit indigne d'être au ſervice d'un ſi grand Maître ; il y a bien de l'apparence, que les deux freres, qui furent témoins de ce prodige, & du bas ſentiment que ſaint Pierre avoit de ſoy-même,

n'osant s'offrir à luy, attendirent que le Sauveur les invitât à le suivre ; ce qu'il fit peu de temps aprés ; lors qu'ayant appellé Pierre & André, qui furent les deux premiers, & s'étant un peu avancé, il apperçut Jacques & Jean qui racommodoient leurs filets ; car alors trop heureux de s'attacher uniquement à lui, ils abandonnérent barque, filets, serviteurs, leur propre pere, tout ce qu'ils avoient, & tout ce qu'ils pouvoient prétendre au monde, ne reconnoissant point de plus grand trésor, que d'être disciples de celuy qu'ils regardoient comme leur Messie, & de s'attacher inséparablement à son sort, tel qu'il dût être.

Que si la conjecture de saint Epiphane est veritable, que saint Jacques avant que d'être Disciple du Fils de Dieu, l'étoit de son Précurseur le grand saint Jean-Baptiste, & qu'il fut l'un de ceux que ce Saint députa vers le Sauveur, pour apprendre de sa propre bouche, s'il étoit celuy qu'ils attendoient depuis tant de siécles : *Tu es qui venturus es, an alium expectamus* ? Et que ce ne fut qu'aprés avoir fait un fidele rapport à celuy qui l'avoit envoyé, de ce qu'il avoit vû, & appris que ce Jesus étoit veritablement l'esperance d'Israël, qu'il avoit pris congé de son premier Maître, pour suivre le second ; ne fut-ce pas un motif au Sauveur du monde de donner quelque marque de distinction, & de préference à ce nouveau Disciple, qui

Matth. 11.

ne se donnoit à luy, que par l'estime qu'il faisoit de sa personne ? Je ne sçai si ce que quelques-uns ajoûtent, est mieux fondé ; que S. Jacques étoit proche parent du Fils de Dieu, selon la chair, ce qui n'est point revoqué en doute de S. Jacques le Mineur ; mais ceux qui en ont fait le capital de son éloge, s'étant appuyez sur des conjectures incertaines, ont cherché dans la nature, des raisons de l'affection particuliere que le Sauveur a euë pour luy, au lieu que cette Sagesse éternelle ne les a tirées que du côté de la grace, & des avantages, dont il étoit luy-même l'auteur : comme nous apprenons de ces paroles, *qui facit voluntatem Patris mei, ille meus frater, & soror, & mater est* : que celui qui étoit soûmis à la volonté de son Pere, lui tenoit lieu de frere, de sœur, de mere, & de l'alliance la plus proche qui puisse être dans la nature. *Matth.* 12.

Ce qui est constant, Messieurs, c'est que le Fils de Dieu a eu pour ce disciple une estime toute particuliere, & que s'il n'a pas tenu le premier rang auprés de lui, il en a tenu un si considerable, qu'il n'a pas eu sujet d'envier le sort des autres ; & que ce ne fut que par un desir naturel, qu'il écouta trop, qu'il fit demander d'être assis à la droite de son Maître dans son Royaume, sans faire réflexion sur ce qu'il pouvoit souhaiter de plus avantageux. Peut-être même que se voïant déja favorisé dans toutes les rencontres, & même preferé à quelques autres Disciples, dans une infinité de rencontres, il apprehenda de perdre le rang qu'il occupoit dans son cœur, & de déchoir de sa faveur, & que ne manquant à son bon-

heur que d'en joüir éternellement, il en demandoit seulement la continuation. En effet quelle preuve plus évidente lui pouvoit donner cet Homme-Dieu, de la consideration qu'il avoit pour lui, que de le tenir toûjours à ses côtez, pour ainsi dire, aussi bien que son frere S. Jean, qu'on appelloit pour ce sujet le Disciple bien-aimé, de le vouloir avoir pour témoin de ses plus éclatans miracles, de lui confier ses plus importans secrets, & en un mot, d'être du nombre des trois à qui le Sauveur a marqué le plus de confiance, & une plus singuliere affection ? Il a été l'un de ceux à qui le Sauveur a changé le nom, par raport aux desseins & aux vües qu'il avoit sur eux, en le nommant le fils du tonnrere. Il se trouva à la resurrection de la fille de Jaïre, qui fut le miracle par lequel il commença à donner des preuves de sa mission ; il fut témoin avec S. Pierre & S. Jean, de la Transfiguration qui se fit sur le Thabor. Mais la plus insigne faveur, & la marque la plus singuliere de son affection, est de l'avoir choisi pour être l'un des témoins de son agonie mortelle dans le Jardin des Olives ; lors que par l'effort de la tristesse, & de l'amertume de son cœur, il sua le sang & l'eau, dans la vive pensée des tourmens, & de la mort qu'il avoit devant les yeux ; l'on peut dire en general, que par tout où le Sauveur s'est trouvé pour y donner quelques marques de sa puissance, entant que Dieu, ou de ses foiblesses entant qu'homme, il a voulu que saint Jacques y fût présent. Preuve inconteſtable de la consideration qu'il avoit pour lui, & du rang que ce Saint te-

noit parmi les autres Disciples.

Que dirai-je des autres faveurs que ce divin Maître lui a faites, & des autres avantages que ce Saint en qualité de Disciple en a reçûs, qui peuvent bien remplacer le rang qu'il souhaitoit ? Peut-on douter, par exemple, qu'il n'ait eu une connoissance particuliere de la personne, & de la divinité du Sauveur ? Car enfin qu'auroit-il appris autre chose dans son école, que ce qui le pouvoit rendre éternellement heureux ? comme le Sauveur l'a dit lui-même, *hæc est vita æterna, ut* Joan. 17. *cognoscant te Deum verum, & quem misisti Jesum Christum.* Ne doit-on pas croire que le Fils de Dieu luy ayant marqué la même familiarité qu'à son frere S. Jean, & à S. Pierre ; car ce sont les trois qui ont eu le plus de part à ses secrets, & qui sont entrez le plus avant dans sans confidence, il lui a aussi revelé plus particulierement ces divins mysteres, & communiqué les mêmes lumieres ? ou peut-on s'imaginer qu'ayant été également instruit dans l'école du même Maître, il n'ait pas également profité des ses plus familiers entretiens ? outre que les deux freres étant étroitement unis ensemble, si l'un a eu quelque particuliere connoissance, ou découvert quelque mystere, il en auroit fait part à l'autre: & il faut conclure que si le Sauveur a mis quelque difference entre eux, par raport aux démonstrations exterieures de bienveillance, de familiarité, ou de tendresse ; il y en a peu, ou point du tout mis, quant à la solide amitié, qui consiste dans l'estime, & dans l'affection que l'on a pour quelqu'un.

C'eſt pour quoy je demanderois maintenant volontiers, ſi ces graces ſi ſingulieres, & ces bienfaits ſi ſignalez ne ſont pas preferables à cet honneur imaginaire, d'être aſſis à la droite ou à la gauche du Meſſie, dans ce royaume temporel, tel que lui & ſa mere ſe l'étoient figuré? d'où nous devons tirer cette importante inſtruction, que ſi par le royaume du Fils de Dieu, nous entendons ſon royaume celeſte, tous ceux qui auront le bonheur d'y entrer, ſeront tous grands, & que tous poſſederons le même royaume, tout entier, & ſans partage; car quoi qu'il y ait des rangs differens & des prééminences, quedonne le mérite, ou que Dieu a deſtiné à quelques-uns préferablement aux autres, tous ſeront enfans de Dieu, tous heritiers du Ciel, tous grands roys, ſans que les uns envient le ſort & le bonheur des autres; mais que pour y arriver, ce n'eſt pas comme dans les royaumes de la terre, où l'on veut toûjours s'élever par une ambition déreglée; pour obtenir la premiere place dans celui du Ciel, il faut s'abaiſſer au deſſous de tout le monde, enſorte que, ſelon l'oracle de la verité même, les premieres places de ce royaume celeſte ſont dûës à ceux qui ont recherché les dernieres ſur la terre, puiſque ceux qui y ſeront les plus élevez, ſeront ceux qui auront été les plus humbles de cœur, & qui ſe ſeront abaiſſez par les plus profondes humiliations.

Que ſi par le royaume du Fils de Dieu, nous entendons ſon Egliſe, qui eſt ordinairement exprimée par ce nom, dans l'Ecriture,

il y a auſſi des rangs & des ordres differens : puiſque c'eſt pour cela qu'on la nomme une Hierarchie ; nous devons ſans doute du reſpect, & de la ſoumiſſion à ceux qui en occupent les premieres places ; mais l'on peut dire de ceux qui les briguent, & qui s'efforcent d'y parvenir, par d'autres voyes que par celles du mérite, à quoi les hommes n'ont pas toûjours égard, que ceux-là, dis-je, ne ſçavent ce qu'ils demandent ; que cette élevation ne ſert ſouvent qu'à leur préparer un plus profond precipice ; & que s'ils avoient bien conſideré les devoirs qui y ſont attachez, les obligations qu'elles leur impoſent, le compte effroyable qu'ils auront à rendre au jugement de Dieu ; ils concevroient eux-mêmes qu'ils ne ſçavent ce qu'ils demandent, & encore moins ce qu'ils font ; quand ils s'y pouſſent, & qu'ils employent ſouvent les moyens les plus injuſtes & les plus indignes pour y arriver ; l'ambition s'y gliſſa dés les premiers temps de l'Egliſe, comme s'en plaint le Diſciple bien-aimé, *qui amat primatum gerere Diotrephes, non recipit nos*, & ſouvent l'honneur, qui y eſt attaché, & les prééminences, ſont l'unique motif qui les fait rechercher, ſans penſer que la premiere leçon que le Fils de Dieu enſeigne dans ſon école, eſt l'humilité, qui tient, dit ſaint Bernard, de la nature des corps peſans, qui tendent toûjours vers leur centre, & qui ne ſont jamais en repos qu'ils ne ſoient placez dans le plus bas lieu. Dieu, dans ce royaume de ſon Egliſe, auſſi bien que dans celuy du Ciel, a diſtribué les places & les

Epiſt. 3. Ioan.

rangs, selon l'ordre de sa Sagesse, sa Providence a ses vuës, que les nôtres ne doivent pas entreprendre de pénetrer. Ce qui est constant, c'est que ceux qui occupent les premieres places dans l'un de ces royaumes, ne tiennent pas toujours dans l'autre le même rang; & que la seule émulation qui est permise à un Chrêtien, est de s'efforcer d'être le plus fidele au service de ce souverain Maître, de s'acquiter le plus exactement de ses devoirs, d'être plus saint, plus humble, & plus vertueux que les autres; & Dieu, qui est fidele dans ses promesses, ne manquera pas d'avoir soin de nôtre avancement, & de nous élever à proportion de nôtre humilité, & du bon usage que nous ferons de ses graces & de ses bienfaits. C'est la maniere dont il en a usé envers saint Jacques, à qui le Sauveur a plus accordé qu'on ne lui avoit demandé, non seulement par cette distinction entre ses Disciples, mais encore par celle entre ses Apôtres. C'est ce que nous allons voir en cette seconde Partie.

II. PARTIE. Pour concevoir, Messieurs, à quel degré d'honneur l'Apostolat éleve un Chrêtien au dessus du reste des hommes, il ne faut que faire reflexion sur le rang qu'elle lui donne dans l'Eglise, qui est le Royaume du Fils de Dieu, & quelle idée les Apôtres mêmes s'en sont formée. Car c'est peu, que saint Paul, qui lui-même avoit été appellé à cette éminente dignité, & qui connoissoit sans doute l'importance de cet employ, ne se contente pas de lui assigner le premier rang dans ce Royaume qu'il a sur la terre, *quosdam quidem*

Deus posuit in Ecclesiâ, primùm Apostolos, secundò Prophetas, deinde Doctores; mais il la prefere à la qualité de Prophete, dont le ministere étoit auparavant d'intimer les volontez de Dieu à son peuple; ensuite aux Docteurs, dont l'employ est d'instruire & d'éclairer; à ceux qui ont la vertu de faire des miracles; à ceux qui ont eu le don de parler diverses langues; & même à ceux qui sont capables de gouverner les autres, & de les conduire; en un mot, à tout ce qu'il y a dans l'Eglise de plus noble & de plus éclatant. Ce qui fait que S. Chrysostôme appelle l'Apostolat, le Consulat de l'Eglise, entendant par là, la premiere & la plus considerable fonction, dont Dieu ait honoré ses Ministres. Aussi sont-ils les associez du Fils de Dieu dans la conversion des peuples, *Dei sumus adjutores.* les premiers fondemens sur lesquels il a établi son Eglise. *Ædificati super fundamentum Apostolorum*; Et si vous parcourez tous les titres d'honneur, & les éloges que le Texte sacré leur donne, vous trouverez que tantôt il les appelle des hommes animez de l'Esprit de Dieu, des envoyez de sa part pour annoncer le royaume de Dieu à toutes les nations, des Ambassadeurs du Tres-haut, qui agissent en son nom, *Pro Christo legatione fungimur*; ses Ministres enfin, & les dispensateurs de ses graces & de ses mysteres. C'est l'idée que non seulement saint Paul s'en étoit formée; mais qu'il vouloit même que les autres s'en formassent comme des personnes choisies de Dieu, élevées au dessus de tous les autres hommes, appellées par une voca-

1. *ad Cor.* 12.

1. *ad Cor.* 3.

ad Ephes. 2.

Ibidem. 5.

Digitized by Google

tion ſpeciale, pour travailler au ſalut des au-
2. *ad Cor.* 4. tres. *Sic nos exiſtimet homo ut miniſtros Chriſti, & diſpenſatores Myſteriorum Dei.* Rang d'honneur enfin, dignité, prérogative, qui ſemble le plus haut degré de gloire, où Dieu ait jamais élevé les hommes. Auſſi les Apôtres s'en faiſoient-ils honneur, & ne prenoient point d'autre titre pour autoriſer leur
Ad Rom. 2. employ : *Paulus vocatus Apoſtolus, Petrus Apo-*
Ep. 1. *Petri.* *ſtolus Ieſu Chriſti.* C'eſt le comble & le faiſte de toutes les grandeurs, qui leur donnoit le premier rang dans l'Egliſe de Dieu.

Certes, Chrétiens, quand S. Jacques n'auroit reçû du Sauveur autre marque de diſtinction, que d'être admis au rang de ces hommes choiſis, & appellez de Dieu pour être placés en ce haut rang, ne ſeroit-ce pas en quelque maniere, l'avoir placé à ſa droite ? N'eſt-ce pas même lui avoir accordé plus que jamais il n'eût oſé eſperer ? S'il eût connu l'honneur qu'on lui faiſoit, ou plûtôt qu'on lui avoit déja fait, n'auroit-il pas été dédommagé au delà du centuple, de tout ce qu'il auroit pû quitter dans le monde, puiſque ce fut la promeſſe qu'il fit à S. Pierre & à S. André pour les attirer à ſon ſervice, de leur dire que de Pêcheurs de poiſſons qu'ils étoient, ils deviendroient Pêcheurs des hommes ? Car c'étoit l'employ auquel il deſtinoit nôtre Saint auſſi bien que les autres, & en quoy conſiſte l'Apoſtolat, d'attirer les hommes à Dieu, & de procurer leur ſalut. Ce que ſaint Denys appelle l'employ le plus divin qui puiſſe être ; puiſque ç'a été celuy du Fils de Dieu même, *Divinorum omnium diviniſſimum*

Mais quelle doit être la gloire du grand saint Jacques, d'avoir non seulement été du nombre des douze, que Dieu a preferez à tout le reste du monde, mais d'avoir un rang considerable entre les Apôtres mêmes; & s'il n'en a pas été le Prince & le Chef, qui est la prerogative qu'a reçû S Pierre, il a reçû d'autres avantages, qui lui ont pû faire dire aussi-bien qu'à S. Paul, *Existimo nihil me minus fecisse à ceteris Apostolis.* 1. *ad Cor.* 11.

Ces paroles de saint Paul (Mess.) nous marquent que parmi les Apôtres mêmes, il y a eu quelque distinction de rangs, & qu'ils ont rendu des services plus considerables à Dieu les uns que les autres; mais c'est le sentiment commun des Peres & des Interpretes, que S. Jacques a été du nombre de ces grands Apôtres, ausquels S. Paul ne craint point de se comparer, quand il considere la multitude de ses travaux, quoy-que par un sentiment d'humilité, il se regarde comme le dernier des hommes, & indigne d'avoir été appellé à un si illustre Ministere; quand il fait reflexion à ce qu'il est de lui-même, & au peu de merite qu'il a de son fonds. Saint Jacques donc a tenu rang parmi les grands Apôtres, comme l'un de ceux pour qui le Fils de Dieu a eu le plus de consideration; soit dans le partage des lieux, où il a porté & cultivé la Foy; soit pour la maniere dont il a soutenu la dignité de son Apostolat, deux choses qui meritent une particuliere reflexion.

Premierement comme le Fils de Dieu étoit venu pour éclairer toutes les nations, & pour les appeller à la connoissance de la verité;

Digitized by Google

vous ſçavez l'ordre qu'il donna à ſes Apôtres de porter ſon nom, & de prêcher ſon Evangile à toute la terre ; *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ.* *Marc. 16.* Ce fut l'une des dernieres paroles qu'il leur dit, en montant au Ciel en leur preſence. Ils obeïrent, aprés qu'ils eurent reçû le ſaint Eſprit, qui les remplit d'un zele capable d'embraſer tout l'univers. Or il ne faut point douter que ce ne fût par l'inſpiration du même Eſprit, & par une conduite de la divine Providence, qu'on aſſigna à chacun le lieu de ſa miſſion, & qu'on partagea les Provinces & les Royaumes. On connoiît les peuples & les nations, où ils ont penetré, pour y porter les lumieres de la Foy, & nous ne voyons rien dans l'Ecriture de plus viſiblement accompli, que cette prediction du Prophete, *In omnem terram exivit ſonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum.* *Pſalm. 18.* Mais dans ce département de toutes les nations du monde, comme la Judée a été le peuple favori, auquel le Fils de Dieu s'eſt manifeſté le premier, & par où il a commencé lui-même à éclairer les hommes, qu'il a eu des égards pour ce peuple, qu'il n'a pas eu pour le reſte de la terre, ne peut-on pas dire auſſi, que celui de ſes Apôtres qu'il a deſtiné pour le cultiver, a été le plus favoriſé dans ce partage ; puiſqu'il a été choiſi pour continuer les travaux du Fils de Dieu même, pour joindre ſes ſueurs avec le ſang de ſon divin Maître, qui a voulu commencer à travailler au ſalut des hommes par la Judée.

C'eſt à cet employ comme le plus impor-

tant & le plus difficile tout à la fois, que cet Apôtre étoit deſtiné. Il falloit un homme d'un zele & d'un merite auſſi diſtingué que l'étoit celuy de S. Jacques, ou plûtôt qui fût auſſi favoriſé que lui des dons du ſaint Eſprit, pour ſoûtenir ce choix. Oüy, grand Apôtre! ce ſera vôtre partage; vous pourſuivrez les conquêtes de vôtre Maître, vous marcherez ſur ſes traces; vous l'avez déja accompagné par tout, & vous avez en quelque maniere couru la même lice avec lui; vous connoiſſez les lieux, & le genie de cette nation; vous avez appris, ſur l'exemple du Sauveur même, la conduite qu'il vous y faut tenir, & vous êtes comme ſon ſubſtitut, ou comme ſon ſucceſſeur dans ce miniſtere ſi ſaint & ſi glorieux: Il diſoit pendant qu'il vivoit avec vous, qu'il n'étoit envoyé que pour des brebis, qui étoient en danger de ſe perdre dans Iſraël. Allez donc prévenir leur perte, allez cultiver le pays même que vôtre Sauveur a arroſé de ſon ſang, allez recueillir la moiſſon qu'il a ſemée, elle eſt aſſez ample pour exercer & ſatisfaire vôtre zele. Il y conſent, Meſſieurs, & il accepte avec joye cet employ; non parce qu'il eſt le plus honorable, mais parce qu'il eſt le plus difficile. En effet comme jamais un Souverain ne marque plus d'eſtime pour un de ſes Generaux d'armées, que lorſqu'il l'expoſe à ſes plus redoutables ennemis, ni la confiance qu'il a dans la conduite d'un de ſes Gouverneurs de Province, que lorſqu'il l'envoye pour reduire la plus rebelle, & la ſoumettre à l'obeïſſance de ſon Prince, pour pacifier les troubles, pour réta-

blir l'ordre, & ranger tout le monde à ſon devoir. Quelle diſtinction n'a-t-on point eu pour S. Jacques, en lui confiant le ſoin de cultiver le même champ que le Sauveur a arroſé de ſes ſueurs, & de l'employer à travailler ſur le même projet ?

Ajoûtez que cet employ n'étoit pas ſeulement le plus glorieux, mais encore le plus difficile, & le plus hazardeux ; puiſqu'on avoit déja commencé à perſecuter les Fideles, & à les traîner devant les Tribunaux, pour étoufer cette nouvelle Secte dés ſa naiſſance. Le mauvais traitement qu'on avoit fait au Sauveur pour en avoir été le premier Auteur, étoit un préſage de ce que devoient attendre ceux qui entreprendroient de le ſuivre, & de publier cette nouvelle Religion ; & enfin la haine, dont ce peuple étoit prévenu contre le Fils de Dieu, qu'il avoit refuſé de reconnoître pour le Meſſie, ſeroit un puiſſant obſtacle au progrés de l'Evangile, qui alloit mettre fin à la Loy ancienne, & à toutes ſes ceremonies. S. Jacques d'ailleurs ne pouvoit ignorer qu'il auroit pour adverſaire, la même Synagogue, qui avoit pourſuivi la mort du Fils de Dieu avec tant de fureur, qu'il auroit en tête les mêmes ennemis, Prêtres, Pontifes, Scribes, Phariſiens, & que la croix de ſon Maître, qu'il entreprenoit de faire adorer dans le lieu même, où elle étoit le plus en horreur, & parmi une nation, où elle étoit un ſujet de ſcandale, lui attireroit une étrange perſecution ; que les autres Apôtres n'avoient à combattre que des ſuperſtitions, & le culte des faux Dieux, en ſorte que ces tenebres,

nebres, pour épaisses qu'elles fussent, se dissiperoient aux premiers rayons de la foy, & que les seules lumieres de la raison feroient connoître à des Idolâtres, l'aveuglement où ils avoient été jusques alors, & qu'ainsi le succés de leurs travaux étoit immanquable; au lieu que l'issuë des siens étoit aussi douteuse, que le peril en étoit certain. C'est cependant le sort qui échut à cet Apôtre, ou plûtôt le partage que la Providence lui destina, par préference, & par une espece de preciput sur les autres Apôtres; parce que les faveurs les plus considerables que Dieu a coutume de faire à ses amis, sont les occasions de souffrir, & les emplois, où il y a plus à travailler pour sa gloire; comme nous dirons tantôt. Aussi nôtre Saint appliqua-t il tous ses soins à remplir dignement cet employ.

Il parcourut, au rapport de plusieurs bons Auteurs, les douze Tribus d'Israël, en prêchant la Foy: si ce n'est pas avec le même succés que les autres Apôtres, il ne faut pas s'en étonner, puisque le Fils de Dieu lui-même avoit si peu avancé dans cette même entreprise, qu'aprés sa mort, à peine se trouva-t-il six-vingt Chrétiens, qui furent tout le fruit de ses travaux. On ne peut en imputer la faute à nôtre Apôtre, son zele étoit trop connu, & le Sauveur même semble le lui avoir inspiré avec le nom d'Enfant du tonnerre qu'il imposa aux deux freres, lorsqu'il les appella à l'Apostolat; & ils n'en témoignerent que trop, lorsqu'ils voulurent faire descendre le feu du ciel sur les habitans de Samarie, qui leur avoient refusé l'entrée de

leur Ville, ce qui donna occasion au Fils de Dieu, de regler ce zele, & de les instruire des qualitez que devoit avoir celui de la nouvelle Loy, & de quel esprit il devoit être animé. Aussi nôtre Saint sçut bien ensuite le mettre en usage, en s'appliquant à la conversion de son pays avec tant d'ardeur, que toute la Judée en fut émuë, & conspira sa mort, comme étant l'un des plus fermes appuis du Christianisme naissant. La persecution fut en effet si furieuse, qu'il fut obligé de ceder à la violence de cette tempête, & de chercher dans les pays les plus éloignez, sur qui exercer ce zele dont il étoit tout embrasé, & à faire entendre cette voix de tonnerre dont il portoit le nom.

C'est icy, Messieurs, où j'avouë que les Historiens de sa vie sont partagez, puisque les uns assurent qu'il passa en Espagne, qui est l'une des extrémitez du monde; & les autres soûtiennent qu'il se tint caché durant le temps de cette persecution, pour se reserver à recommencer ses travaux Apostoliques, aprés que l'orage auroit cessé. Je ne pretend pas décider icy la question, où il y a de grandes difficultez de part & d'autre; mais comme la Tradition, & les monumens anciens que cette pieuse nation conserve encore, comme des marques authentiques de l'arrivée de cet Apôtre dans leur pays, est d'un grand poids en cette matiere, qu'on compte même jusqu'au nombre des Disciples qu'il y a eus, & des personnes qu'il y a converties, c'est sans doute un fondement assez solide pour dire que ce grand Saint n'a pas

moins travaillé que les autres Apôtres, & qu'il a eu la gloire d'avoir annoncé l'Evangile aux Juifs & aux Gentils ; qu'il a fait connoître Jesus-Christ jusqu'aux extrémitez du monde ; & que si Dieu ne lui a pas donné la consolation de voir les Temples abatus, les Idoles brisées, la Croix adorée, & les Idolâtres convertis, cela ne diminuë rien de la gloire de son Apostolat ; ce sont les travaux que Dieu considere, & non pas le fruit & le succés, qui ne dépend pas de nous. *Ego plantavi, Apollo rigavit, sed Deus incrementum dedit*, disoit S. Paul lui-même au milieu de ses plus grands succés. C'est moy qui a planté, c'est Apollo qui a arrosé cette nouvelle plante, mais c'est Dieu qui l'a fait croître, & qui l'a amenée à sa perfection. De maniere, Chrétiens, que l'exemple même de l'Apôtre S. Jacques est une importante instruction à tous ceux qui travaillent à ce glorieux ministere, de laisser à Dieu le succés de leurs travaux, & de ne se point rebuter, ou perdre courage, si le fruit ne répond pas à leurs soins, ou si leurs entrepriſes ne réüssissent pas selon leurs desirs ; c'est sur l'intention, & sur l'ardeur de nôtre zele, que Dieu se regle dans la récompense de nos services, & non sur l'évenement, & sur la réüssite de nos desseins, dont nous ne sommes nullement responsables. 1. *ad Cor.* 3.

Ainsi comme le nom & le ministere de l'Apostolat n'est pas seulement propre de ceux qui portent la lumiere de l'Evangile aux nations les plus éloignées, mais encore de tous ceux qui travaillent au salut du prochain,

par leurs instructions, par leurs exemples, par leurs conseils, ou par les salutaires corrections qu'ils font aux pecheurs, quand elles ont pour fin de les détourner du vice, & de les porter à la vertu; ils ne doivent point se desister, si ceux envers lesquels ils s'employent, n'en tirent pas tout le fruit qu'on en attendoit. Si nos soins sont inutiles à leur égard, c'est de quoy ces personnes auront à répondre à Dieu: mais nous ne perdrons rien pour cela de nôtre merite, & de nôtre récompense; n'ayons en vûë que les interests de Dieu, & Dieu prendra le soin des nôtres; la récompense que Dieu promet à ceux qui travaillent pour sa gloire, est en cela differente de celle que le monde donne à ses partisans: car le monde la mesure au succés; mais Dieu n'a égard qu'à la volonté & au desir de lui rendre service, & il sçait bien faire le discernement entre le succés & la grandeur du travail dont il nous tient toûjours compte. Verité consolante, Chrétiens, pensée capable d'animer les plus lâches à travailler pour Dieu, en travaillant pour le prochain! d'être bien persuadé que ce souverain Remunerateur se contente de nôtre bonne volonté, qui lui tient lieu de nos services effectifs; qu'il nous tient compte de nos efforts, de nos desseins & de nos desirs, & qu'il n'exige de nous que ce qui est en nôtre pouvoir. Tout au contraire du monde ingrat, & méconnoissant des services qu'on lui rend, qui ne sçait pas même ce qu'on fait pour lui, qui s'offense souvent de ce qui devroit davantage lui plaire, qui n'a égard qu'au succés, ne juge que par l'évene-

Digitized by Google

ment, & qui veut enfin qu'on faſſe toutes les avances, & compte pour rien tout ce qui ne répond pas à l'idée ou à l'eſperance qu'il en a conçuë. Mais en travaillant pour Dieu, quelle conſolation, & quel adouciſſement de nos peines! de ſçavoir que rien ne demeure ſans récompenſe. Outre que tres-ſouvent (& c'eſt un point de morale qu'il faut bien remarquer) que tres-ſouvent, dis je, ces travaux ſans ſuccés non ſeulement ne perdent rien de leur merite devant Dieu, mais même nous en acquerent un plus grand, plus ſûr, moins ſujet à être corrompu par la vaine gloire; & d'autant plus pur & plus conſiderable, que c'eſt uniquement travailler pour Dieu, & boire, comme l'on dit, le calice tout pur. Ce qui me fait inſenſiblement tomber dans la troiſiéme Partie de l'éloge de ſaint Jacques, auquel le Fils de Dieu pour marque de préference & de diſtinction qu'il a eu pour lui, a fait part de ſon Calice & de ſa Croix; puiſqu'il eſt le premier qui a ſouffert le martyre entre les Apôtres, ſelon la courageuſe réponſe qu'il fit au Sauveur, qui lui demandoit s'il pourroit boire le Calice de ſa Paſſion. C'eſt ce que nous allons voir en ce qui nous reſte de temps.

III. PARTIE.

Je reviens encore, Meſſieurs, à la demande ambitieuſe, que la mere des enfans de Zebedée fit au Sauveur du monde, de lui accorder pour eux, les deux premieres places de ſon Royaume; car vous ſçavez que le Fils de Dieu, pour faire comprendre à ces deux freres la témerité d'une demande ſi à contretemps, leur en fit une autre, qui ſembloit

être une condition, ſans laquelle cette prérogative ne ſe pouvoit accorder. Pouvez-vous boire le Calice, que je dois boire moy-même ? leur répondit-il, comme s'il eût voulu dire, penſez-vous pouvoir parvenir à ce haut degré d'honneur, ſans l'avoir à titre de merite & de récompenſe ? & par quel autre moyen pouvez vous vous en rendre dignes, qu'en prenant part au Calice de ma Paſſion ? S'il ne tient qu'à cela, repartirent hardiment ces deux Apôtres, qui ne manquoient pas de reſolution, nous le pouvons, faites-en l'épreuve, Seigneur, & vous trouverez en nous, des Diſciples, non ſeulement dociles, mais de plus preſts à vous ſuivre, & à marcher ſur vos traces. Sur quoy le Sauveur, qui avoit prévû leur réponſe, & qui connoiſſoit la ſituation de leur cœur, les aſſure qu'ils auroient à la verité part à ſon Calice ; mais que pour les premieres places de ſon Royaume, ils devoient s'en rapporter à la juſtice, & à la liberalité de ſon Pere, qui connoiſſoit le merite de chacun, & qui avoit déja diſpoſé de ces premiers rangs en faveur de ceux auſquels il les avoit deſtinez. *Sedere autem ad dexteram meam, aut ad ſiniſtram, non eſt meum dare vobis, ſed quibus paratum eſt à Patre meo.*

Ces paroles, Meſſieurs, bien conſiderées ; ſont plûtôt une reprehenſion tacite de leur ambition, qu'une excluſion toute entiere & abſoluë de toutes leurs pretentions ; car je ne crains point d'ajoûter que s'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils deſiroient, dans le ſens, & de la maniere qu'ils le concevoient, & que je

crois vous avoir fait assez concevoir, ils ont obtenu quelque chose de plus grand, & de plus avantageux ; puisque leur martyre ayant été privilegié, leur gloire & le rang qu'ils obtiennent dans le Ciel, qui est le Royaume qu'il promet à ses fideles serviteurs, sont aussi tout à fait distinguez ; car sans parler icy de S. Jean, qui merite un éloge à part ; examinons seulement le martyre de saint Jacques, & la part que le Fils de Dieu luy a faite de son Calice, pour juger de la place, que cet Apôtre tient auprés de ce Roy de gloire.

C'est un sentiment commun, Messieurs, que ceux qui ont le plus souffert pour Dieu, & avec plus d'amour, en ce monde, sont les plus élevez dans la gloire, & tiennent les premiers rangs dans ce Royaume éternel ; l'Evangile semble l'insinuër, & saint Jean dit formellement dans l'Apocalypse, qu'ils seront assis dans le même trône avec le Fils de Dieu. *Vincenti dabo sedere mecum, in throno meo*, & le même nous assure que les Martyrs, qui sont ceux qui ont proprement bû le Calice du Sauveur, & qui ont lavé leur vêtement dans le Sang de l'Agneau, sont devant le trône de Dieu, pour dire par cette expression, qu'ils l'approchent de plus prés, & qu'ils rempliſſent les premiers rangs dans le Ciel. *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ, & laverunt stolas suas in sanguine Agni.* Mais voicy ce qu'il conclud de là : *Ideò sunt ante thronum Dei, & qui sedet in throno habitabit super illos* ; c'est pourquoy ils sont devant le trône de Dieu, & celuy qui est assis sur ce trône habitera sur eux,

Apocal. 3.

Apocal. 7.

& voicy ce que j'en infere, que le martyre de saint Jacques ayant eu des prérogatives assés singulieres sur les autres, il merite aussi un rang de gloire distingué, & une place considerable auprés de l'Agneau.

Premierement, il a été le premier entre les Apôtres, qui a eu part au Calice du Fils de Dieu; c'est à dire, qu'il a souffert le martyre tout le premier pour le nom & pour les interêts de son Maître; comme saint Estienne a été le premier entre les Levites. Or qui ne sçait qu'être entré le premier dans la lice, & avoir frayé le chemin aux autres; avoir le premier combatu, & remporté la victoire le premier, est une circonstance, qui merite une prérogative d'honneur, que les autres ne peuvent égaler; parce qu'ils ne font que suivre les traces de celui qui leur a donné l'exemple, en essuyant les prémieres difficultez, & en levant les premiers obstacles. C'est donc ce rang d'honneur, cette prérogative & cette couronne que merite saint Jacques, qui est grand dans l'Eglise, pour avoir été l'un des premiers Apôtres, mais encore plus grand devant Dieu, pour avoir versé son sang le premier de tous; car c'est alors qu'il peut répondre au Sauveur qui luy avoit demandé s'il auroit le courage de boire son Calice : *Possumus*, oüy je le puis; puisque je l'ay bû effectivement : c'est une faveur incomparable de m'avoir jugé digne de souffrir pour vôtre amour; mais ce que je n'aurois jamais osé esperer, ni me promettre, c'est d'avoir bû ce Calice le premier; l'impression de vos lévres y étoit encore

marquée, lors que j'ay eu le bonheur de le boire aprés vous, vous m'avez donc accordé plus que je ne vous demandois.

Les autres circonſtances de ce martyre ne luy ſont pas moins avantageuſes ; car non ſeulement il a ſouffert la mort le premier pour celuy qui a daigné mourir pour luy ; mais ce ſont les mêmes perſecuteurs qui la luy ont procurée, & une partie des mêmes Boureaux ; puiſque ce fut par les inſtances, & par les pourſuites du même peuple, & apparemment pluſieurs de ceux qui avoient conſpiré contre le Maître, pourſuivirent la mort du Diſciple, pouſſez du même eſprit, & animez de la même fureur. Il trouva un Herode qui lui ôta la vie, pour gratifier ceux de ſa nation, comme ſi ç'ût été le plus grand plaiſir qu'il leur eût pû faire, afin d'éteindre le nom & la memoire de Jeſus-Chriſt dans le ſang de celuy qui en avoit annoncé la Loy, & la Religion à toute la Judée; cét Apôtre s'étoit ſouſtrait pour un tẽs à la fureur de ce premier Perſécuteur du Chriſtianime, & c'eſt durant cet intervalle que l'on croit qu'il fut en Eſpagne, d'où il ne fut pas plûtôt de retour pour recommencer ſon miniſtere, qu'il ſignala ſon courage par ce glorieux martyre. Il eut même l'occaſion de pratiquer à la mort, l'acte le plus heroïque de miſericorde, dont le Sauveur lui avoit donné l'exemple ſur la Croix ; il pardouna ſa mort à celuy même, qui la luy avoit procurée en le livrant au pouvoir de ſes Juges; mais qui depuis ſurpris de la conſtance de cet Apôtre, & de la joye qu'il faiſoit paroître en mourant pour Jeſus-Chriſt, ſe jetta

aux pieds de nôtre Apôtre, & luy demanda instamment pardon ; le Saint l'embrassant tendrement, luy donna le baiser de paix, & eut la consolation de l'avoir pour compagnon de sa precieuse mort, de maniere qu'il eût pû lui dire, ce que le Fils de Dieu dit à l'un des voleurs, qui mouroit en sa compagnie : *Hodiè mecum eris in Paradiso*, vous serez en cet heureux jour avec moy dans le Ciel ; car l'un & l'autre tendirent genereusement le cou au Boureau, qui les mit en possession d'un éternel bonheur.

Conclusion. Ainsi mourut le Grand saint Jacques, aprés avoir passé sa vie au service du Sauveur du monde durant le temps de sa prédication, & aprés la Resurrection, dans les travaux Apostoliques, pour avancer les conquêtes, & poursuivre les desseins de son divin Maître. Comme il avoit été favorisé d'un affection toute singuliere de cet Homme Dieu, il eut aussi un attachement tout particulier à sa personne, & à sa doctrine, & eut un zéle ardent pour sa gloire ; sa reconnoissance fut genereuse, sa fidelité constante, son application infatigable ; & aprés avoir reçû le saint Ffprit avec les autres Apôtres, bien loin d'être touché de ces sentimens d'ambition, qui luy avoient fait demander la prémiere place dans le Royaume du Fils de Dieu ; il ne chercha plus que la derniere ; par les sentimens d'une profonde humilité, qui le fit consentir à ce qu'un autre Apôtre de même nom fut choisi pour Evêque de Jerusalem, & tint, à raison de cette dignité, le premier rang dans le pays où étoit alors renfermée l'Egliſe naissante ;

Digitized by Google

pendant que Pierre qui en étoit le chef universel, iroit établir son Siége ailleurs. Nôtre Apôtre pouvoit prétendre à cet honneur, & il semble qu'il devoit occuper la premiere place dans le lieu où il avoit cultivé la Foy; mais il ne pensoit plus à cette marque de distinction, pour laquelle il avoit témoigné tant de passion; mais en recompense, outre le haut dégré de gloire qu'il possede dans le Ciel, Dieu l'a voulu rendre glorieux sur la terre, par le culte & la veneration de tous les peuples qui viennent de toutes les parties du monde honorer ses Reliques qui furent transportées en Espagne aprés sa mort, & où il est reconnu pour Protecteur de ce grand Royaume.

Son sepulcre y est devenu glorieux par une infinité de miracles, qui se multiplient tous les jours; mais ce qui est une preuve plus authentique de la gloire dont il est en possession; c'est que Dieu luy a accordé aprés sa mort, ce qu'il semble luy avoir refusé durant sa vie; sçavoir la conversion d'une infinité de pecheurs, ausquels par sa faveur auprés de Dieu, il impétre l'esprit de pénitence, & de componction de leurs pechez. Il sembloit manquer quelque chose à sa gloire de ce côté-là; car nous ne lisons pas qu'il ait converti beaucoup d'Infidéles durant sa vie; mais en recompense, il y a peu de Saints dans le Ciel, qui ayent plus de pouvoir auprés de Dieu, pour impétrer en faveur des pecheurs, la grace d'une parfaite conversion; c'est ce qui m'oblige, grand Saint, de m'adresser à vous, afin de l'obtenir cette grace, pour tous ceux qui m'écoutent, & de vouloir joindre maintenant

la protection de la France, à celle que vous donnez à l'Espagne depuis si long-temps ; puisque le mur de division, qui a si long-temps separé ces deux Nations est rompu, & que les Souverains, qui gouvernent ces deux puissans Etats, étant si étroitement unis par les liens du Sang, les peuples se réünissent dans le culte qu'ils vous rendent, & que par vôtre intercession vous procuriez à tous les deux le Royaume éternel dans le Ciel, où vous tenez un rang si considerable. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE
DE
SAINTE ANNE.

Concepit Anna & peperit. 1. *Reg. cap.* 1.

Anne conçut & enfanta, aprés tant de vœux & de prieres. Au 1. liv. des Rois. ch. 1.

C'Est ce que l'Ecriture dit d'Anne mere du Prophete Samuel, & ce que j'applique aujourd'hui à une autre sainte Anne mere de Marie, qui a eu le bonheur de porter en son sein, & de donner au monde le Verbe éternel. Il y a sans doute sujet de s'étonner, Chrêtiens, de voir que l'Evangile ne dit pas un seul mot des Ancêtres de la Bienheureuse Vierge, que par raport à ceux qui étoient communs à toute la Tribu dont elle étoit descenduë, & qu'il ait passé sous silence les noms mêmes de saint Joachim, qui fut son pere, & de sainte Anne sa mere, quoi qu'il semblât assez important de nous en instruire; puisque ce ne luy étoit pas une petite gloire, d'avoir reçû la naissance de deux personnes si illustres, & si recommandables pour

leur pieté ; mais c'eſt que dans la ſuite des temps, la dévotion des Fideles y devoit aſſez ſuppléer par le culte qu'on leur rendoit, & que l'Egliſe en dit tout ce qui s'en peut dire de grand quand elle nous apprend que ſainte Anne a été mere de celle qui a donné l'être à ſon Createur. Les Grands du monde tirent leur nobleſſe de leur Ancêtres ; plus ils en peuvent compter en leur Genealogie, plus ils eſtiment leur ſang & leur maiſon conſiderable ; Ainſi le cours des Generations eſt une eſpece de fleuve qui roule ſes eaux de ſiecle en ſiecle, & qui groſſit à meſure qu'il s'éloigne de ſa ſource : mais la nobleſſe de ſainte Anne à eu un autre cours que celle des Grands de la terre ; Il eſt vray qu'elle ſe peut glorifier d'être de la premiere Famille du monde ; puis qu'elle eſt deſcenduë de David, le plus grand & le plus ſaint de tous les Roys ; mais ſa véritable gloire eſt d'être Mere de la Famille de Dieu même. Anne eſt Mere de Marie, & Ayeulle de Jeſus-Chriſt. Voila le comble de ſes grandeurs ; on ne peut encherir ſur cette loüange, l'alliance qu'elle a avec ſes deux Enfans, fait ſa gloire & ſon Panegyrique. Car comme pour faire l'éloge de Marie, c'eſt aſſez de dire qu'elle eſt Mere de Jeſus, qui eſt Dieu & Homme tout enſemble, c'eſt aſſez de dire, de même que ſainte Anne a été mere de Marie ; puiſque leur gloire eſt commune, que l'on doit juger de la ſainteté de l'une par raport à celle qui étoit convenable à l'autre ; & que les avantages, les faveurs & les graces que la Fille a receuës du Ciel,

remontent & rejailliſſent ſur la Mere, qui a dû y avoir part.

Ainſi, Meſſieurs, pour faire le Panegyrique de ſainte Anne, en ce jour que l'Egliſe a conſacré à ſa memoire, comme il eſt inſeparable de celui de Marie, n'en cherchons point ailleurs le ſujet, que dans celle à qui elle a donné l'être, qui a réflechi ſur elle les plus beaux rayons de ſa gloire, & fait remonter en quelque maniere ſa ſainteté ſur celle dont elle a receu la vie : en deux mots comme Marie eſt la plus glorieuſe de toutes les pures creatures, elle a communiqué ſa glore à ſainte Anne, nous le verrons en la premiere Partie ; comme Marie eſt la plus ſainte de toutes les creatures, elle a procurée les graces, la ſainteté & tous les biens ſurnaturels à celle dont elle avoit reçeu les biens de la nature ; ç'en ſera la ſeconde, & tout le partage de ce Diſcours, aprés que nous aurons imploré les lumieres du Ciel par l'entremiſe de cette même Vierge, qui eſt trop intereſſée en la gloire de ſa Mere, pour nous refuſer ſon ſecours, que nous demanderons par les paroles de l'Ange.

Ave Maria.

QUoique la nobleſſe du ſang, & la grandeur de la naiſſance fût hereditaire dans la Famille de ce Verbe Incarné, & le ſeul de tous les biens de ce monde a quoi ce Dieu-Homme n'a pas voulu renoncer, en renonçant à tout le reſte pour nôtre amour, il faut pour-

tant, Chrêtiens, en juger tout autrement que de la naiſſance des autres hommes, puiſque dans ceux-cy, la gloire deſcend & paſſe des Peres aux enfans, & des Ancêtres à tous ceux qui en tirent leur origine; mais celle du Sauveur remonte, & en prenant ſa ſource de luy même, ſe répand enſuite ſur tous ceux qui l'ont precedé, leſquels ſont d'autant plus glorieux, qu'ils l'approchent de plus prés, & qu'ils ont contribué plus immediatemt à luy donner l'être & la vie. De maniere que l'on peut dire, que comme le fruit anoblit l'arbre, & en fait toute l'excellence; ainſi cét Homme-Dieu communique le merite & la gloire à toute la tige dont il eſt deſcendu, & rend glorieux tous ceux qui ont eu le bonheur de contribuer à ſa naiſſance; avec cette difference néanmoins qu'il a eu de grands égards à la proximité, & que s'il a ſouffert des taches dans quelques-uns de ſes Ancêtres, qui ne le touchoient que de loin, ce ruiſſeau s'eſt épuré à meſure qu'il s'eſt approché de ſa ſource, & que celui qui eſt la véritable gloire l'a réflechie avec plus d'éclat ſur tous ceux qui ont compoſé la Famille dont il eſt ſorti. C'eſt, Meſſieurs, ſur ce principe que j'établis la gloire de l'illuſtre ſainte Anne, dans la premiere partie de ce Diſcours en diſant qu'elle eſt mere de la glorieuſe Vierge: Voyla un ample Panegyrique compris en deux mots, & comme tout ce que nous en pourions dire davantage eſt incertain, n'étant appuyé que ſur des conjectures, tenons nous à ce principe inconteſtable, & faiſons-en voir les conſequences na-

turelles, qui ſans nous écarter de nôtre ſujet nous ouvriront un champ aſſez grand & aſſez fecond pour fournir à l'éloge le plus glorieux qu'on luy puiſſe donner.

Premierement, comme la gloire de Marie, à laquelle ſainte Anne a donné la naiſſance, eſt d'avoir un Fils qui eſt Dieu ; n'eſt-ce pas une gloire incomparable à cette ſainte femme, d'avoir une Fille qui eſt la Mere de ſon Dieu ? Si l'une eſt incomprehenſible au ſentiment de tous les Docteurs, ce qui fait que ſaint Thomas met la maternité divine entre les choſes qui paſſent l'intelligence de tous les hommes ; l'autre du moins n'eſt t il pas le plus haut degré de gloire que nous puiſſions concevoir, d'être mere de celle qui a donné l'être à un Dieu ? Je ſçay bien qu'il y aura toûjours une difference infinie ; mais aprés tout c'eſt celle qui doit tenir le premier rang aprés la dignité de Mere de Dieu ; Ce qui me fait raiſonner de l'une avec quelque proportion comme de l'autre, & dire que comme dans le conſeil éternel de Dieu, il avoit été réſolu que le Verbe éternel naîtroit de Marie, qui fut choſie entre toutes les creatures pour être ſa Mere, que ce fut elle ſur qui il arrêta les yeux, & qu'il ſépara par ce choix, de la foule des autres, par une diſtinction toute particuliere, qui fut le plus haut comble de gloire, où une pure creature pouvoit parvenir : Diſons auſſi que ſainte Anne a été renfermée dans le même ordre de la Providence ; & que comme Marie fut choiſie & predeſtinée pour être la mere de ce Fils, ſainte Anne a été choiſie & predeſtinée entre toutes les

femmes pour être la mere de cette Vierge ; que comme le Sauveur des hommes, dans le deſſein de Dieu, devoit naître de Marie ; de même, cette heureuſe Vierge devoit naître de Joachim & de ſainte Anne ; & qu'ainſi j'ay raiſon de dire que comme la gloire du Verbe Incarné retourne & rejaillit ſur celle qui eſt ſa mere, & lui communique une grandeur incomprehenſible ; celle de Marie s'étend de même ſur ſainte Anne, & lui donne une gloire incomparable ; que comme dans l'affinité étroite qui eſt entre Jeſus & Marie, la grandeur de l'une ſe doit meſurer par la grandeur de l'autre, pareillement dans l'affinité qui n'eſt pas moins étroite entre ſainte Anne & Marie, il faut juger de l'excellence & de la gloire de la mere, par celle de la fille. Ce ſont des regles qui ſont infaillibles, parce qu'elles ſont établies ſur la nature même, & par conſequent qui viennent de Dieu, qui en eſt l'auteur.

De-là, Meſſieurs, quelle ſource, je vous prie, de bonheur & de grandeur ! voila ce qui fait, dire à ſaint Jean de Damas, qui eſt un des premiers qui a mis en vogue le culte de ſainte Anne, comme aïant une liaiſon étroite avec celuy de la Mere de Dieu ; voila, dis-je ce qui luy fait dire, *ô par beatum Ioachim & Annam ! vobis creatura omnis obſtricta eſt, per vos enim donum donorum præſtantiſſimum creatori obtulit, nempe caſtam matrem, quæ ſola creatore digna fuit* ; heureux mariage dont eſt ſorti le preſent le plus riche & le plus précieux, que le Ciel nous pouvoit faire, de celle qui ſeule a été digne de donner la vie à

son Createur ! mais que celle qui a fait ce present, & qui a renferme ce precieux tresor est glorieuse elle-même ! Aussi voyons-nous, que Dieu garde une espece de proportion entre Marie à l'égard de sainte Anne, & du Sauveur à l'égard de Marie, celuy-cy ne devoit naître que d'une Vierge, & l'autre que d'une mere sterile, pour nous apprendre que Dieu a operé dans l'une & dans l'autre, d'une maniere toute particuliere, pour rendre plus glorieux le principe de son être ; que le miracle qui se fait dans l'une dispose à la creance de l'autre, & qu'en un mot comme il a voulu naître dans le sein de son Pere, où il est l'éclat de sa gloire, *splendor paternæ gloriæ*, il a voulu en faire une ébauche & un essay sur sa mere, qui naissant de sainte Anne sterile, a fait voir que la grace avoit plus de part que la nature en sa production. D'où il faut inferer que comme il se fait un rejaillissement de la gloire du Fils de Dieu sur Marie, lequel ne se peut exprimer ; il s'en fait un autre de Marie sur sainte Anne, pour lequel nous ne devons avoir que de l'admiration, & dont nous ne pouvons parler plus justement, que par la comparaison de l'un avec l'autre, avec la proportion que demandent leurs differentes qualitez.

C'est pourquoy je dis en second lieu, & j'infere du même principe que nous avons établi, que comme la gloire de Marie, en qualité de mere du Sauveur, naît de la proximité qu'elle a avec cet Homme-Dieu, laquelle l'approche plus prés de luy que toutes les autres creatures ; en communiquant cette même proximité à sainte Anne, elle luy fait

part par une ſuite neceſſaire de ſa gloire, & de ce qu'elle a de plus grand. Appliquez-vous je vous prie à bien pénétrer cecy, & ne vous rebutez pas s'il faut un peu plus de ſpeculation dans cét éloge, que dans celuy des autres Saints, dont les actions, qui nous ſont connuës, fourniſſent des reflexions qui naiſſent des faits particuliers que nous pouvons imiter, je dis donc que comme la gloire de Marie vient d'avoir approché plus prés de Dieu que le reſte des creatures, & d'avoir eu plus de relation avec luy; elle a communiqué cette gloire à ſainte Anne, en luy ſervant reciproquement de lien pour l'approcher, & pour l'attacher en quelque façon de plus prés à ce même Homme-Dieu; puiſqu'elle luy donne la qualité & le nom d'ayeule du Sauveur. De maniere que la raiſon de ſaint Auguſtin, qui tire la gloire & l'avantage de Marie de cette proximité, & de cette conſanguinité, comme parlent les autres, doit s'étendre juſques ſur ſainte Anne, *caro Chriſti caro Mariæ*, que le ſang qui coule dans les veines du Sauveur, eſt celuy de Marie, & ſa chair une partie de ſa chair; il faut dire que c'eſt auſſi en quelque façon, la chair & le ſang de ſainte Anne, puiſqu'elle a communiqué l'un & l'autre à Marie, ce ſang a coulé dans les veines de la mere avant que de couler dans les veines de la fille, & paſſé enſuite dans celles du Sauveur; car ayant donné la vie à l'arbre ce n'eſt point une conſequence forcée, ni tirée de trop loin d'inferer qu'elle l'a donc donnée au fruit; & comme dans l'arbre des genealogies que l'on a coûtume de dreſſer, ſi

les peres & les meres en sont la tige, les ayeuls en sont la racine, & les enfans qui en sont les fruits, tirent la vie des uns par le moyen des autres ? Qui n'inferera donc en même-temps, que comme le Sauveur fait la gloire de Marie, que c'est sur elle qu'elle s'est refléchie toute la premiere, par la qualité de mere, & par les droits que les parens acquerent sur leurs enfans en leur donnant la vie ; sans doute, puis qu'aprés Marie, sainte Anne se trouve la plus proche, elle en reçoit les premiers rayons, qui ne sont point encore affoiblis par la distance, & par l'intervalle qui ne les separe point de si loin, que le rang de mere ne se trouve dans toutes les deux ; dans l'une plus immediatement à la verité que dans l'autre, ce qui tire la glorieuse Vierge hors de pair, & de toute comparaison ; mais toûjours l'une en porte le nom à cause de l'autre, & cette qualité luy a donné part aux respects & aux soumissions que le Fils de Dieu rendoit à sa mere, supposé ce qu'assurent quelques Saints Peres qu'elle fut encore en vie, lors que ce Verbe Eternel est venu au monde, & qu'elle est comprise dans cette parole de l'Evangile, *& erat subditus illis*, qu'il étoit soumis à ses parens non seulement par la loy commune qui y assujettit tous les autres enfans, mais encore par l'inclination particuliere qu'il avoit de vivre dans la dépendance, & d'autoriser par son exemple le precepte qui oblige de rendre les respects qui sont dûs à ceux qui nous ont donné l'estre. *Luc. 2.*

Elle a donc partagé cette gloire avec la Bienheureuse Vierge, d'avoir eu droit de

commander à un Dieu, & d'avoir eu un Dieu qui lui a été ſoumis ; mais pour ne point faire de fond ſur ce qui eſt incertain, cette gloire eſt aſſez grande & aſſez ſinguliere d'avoir eu aprés Marie, la plus grande alliance qui pouvoit être avec cet Homme-Dieu, & ſi ç'a été une ſi grande gloire à ces anciens Patriarches, d'avoir été les ancêtres du Meſſie ; ſi un Abraham, un David & tant d'autres ont triomphé de joye dans cette penſée, qu'un Dieu naîtroit un jour de leur race, & ſeroit comté parmy leurs deſcendans, quoy qu'ils ne duſſent y contribuër que de loin, & n'apporter à ſa naiſſance que des diſpoſitions fort éloignées, ſi la reflexion de cette gloire n'a pas laiſſé de les couvrir de tant d'éclat, quoy qu'éloignez d'un ſi long intervalle de temps, que ſera ce de ſainte Anne qui l'approche de ſi prés, qui n'a qu'une perſonne plus proche d'un ſeul degré, afin que la mere & le fils faſſent ſur elle un réjailliſſement de leur gloire, que Marie luy donne un rapport à la perſonne de ſon Fils, qui ne peut être plus grand que d'un ſeul degré, & que le Fils de Dieu la regarde comme celle qui a mis la derniere diſpoſition à ſon incarnation, en donnant la vie à celle dont luy-même la devoit recevoir : ç'a été par Marie, que tous ces anciens Patriarches ont eu l'honneur de contribuër à la naiſſance du Meſſie ; parce qu'il ne pouvoit naître de leur race que par ſon moyen ; mais c'eſt par le moyen de ſainte Anne que Marie a eu cét honneur elle-même, elle doit donc le partager avec elle.

Que cette gloire eſt ſinguliere, Meſſieurs,

& qu'elle est digne de nos admirations ? Parce que comme Dieu est la source de la veritable grandeur, il en est aussi la regle, c'est à dire, que les creatures sont grandes à mesure qu'elles l'approchent de plus prés, & qu'elles y ont plus de rapport. C'est sur ce principe que les Anges sont grands d'être les ministres & les Officiers de ce Monarque Souverain, que les Saints qui portent la qualité de ses amis, meritent un culte religieux, & que la glorieuse Vierge entre tous les Saints, merite un honneur & un culte distingué de celuy que l'on rend à tous les autres ; mais aprés cette Vierge sainte, comme personne n'est plus proche de luy, & n'y a plus de rapport, disons aussi que personne n'a plus de veritable grandeur, que sainte Anne en reçoit du Fils de Dieu même.

Ajoûterai-je enfin que Marie lui fait une troisiéme communication de sa gloire, en ce qu'étant la plus parfaite & la plus accomplie de toutes les creatures, & telle enfin que Dieu l'a créée pour être digne d'en devenir la mere, c'est un honneur incomparable à sainte Anne de luy avoir donné la vie, parce que c'est la gloire des Peres & des meres d'avoir des enfans recommendables pour leurs belles qualitez. La raison en est, qu'on suppose qu'ils n'ont pas seulement contribué à leur donner la vie ; mais que les ayant élevez, ils en ont été les maîtres aussi bien que les Peres, par la bonne éducation qu'ils leur ont donnée, & quand ils y ont réussi, on attribüe aux soins des Peres & des meres, ce qui est souvent un effet des bonnes inclinations que les enfans ont re-

çûës de la nature ; mais toûjours c'eſt une choſe dont ils ſe font honneur de les voir bien nez, vertueux & parfaits ; & quand par leurs belles qualitez ils ſe pouſſent dans le monde, & s'y rendent conſiderables, on a coûtume de dire qu'ils ſont la gloire de leur maiſon, ou l'honneur de leur famille, à quoy ceux qui les ont mis au monde prénent la meilleure part ; au contraire quand ils ſont vicieux, & qu'ils vivent dans le deſordre ; l'opprobre & la confuſion retombent ſur eux, comme ſi pour leur avoir donné la vie ; ils devoient en ſuite prendre part aux biens & aux maux qu'ils font, ou qui leur arrivent. Mais ſi cela eſt vray de tous les peres & meres en general à l'égard de leurs enfans, on le peut dire en particulier de ſainte Anne, à l'égard de la glorieuſe Vierge, qui fait ſa gloire pour être la plus parfaite de toutes les creatures, & à la production de laquelle il ſemble que tous les ſiecles ayent contribué comme dit ſaint Bernard, ou comme ajoûte ſaint Auguſtin, qui eſt un ouvrage auquel Dieu même a penſé de toute éternité, *æterni concilii opus*, & enfin comme aſſure un autre ſaint, qui eſt un chef d'œuvre où Dieu à réuni tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis dans tout le reſte dv monde : *Opus ex omnium ſæculorum defloratione perfectum* ; mais grande Sainte, c'eſt vous qui l'avez formé ou plûtôt c'eſt vous, dont Dieu s'eſt ſervi, non-ſeulement pour luy donner l'être, mais encore pour contribuer à ſa perfection, par les ſoins que vous avez pris à former ſon eſprit, à l'élever & à l'inſtruire : car il ſemble qu'il manqueroit

queroit quelque chose à vôtre éloge, si je n'ajoûtois que vous n'avez pas seulement été la mere corporelle de cette Vierge sainte, mais encore sa mere spirituelle, en l'instruisant durant son bas âge ; de plus vous avez été la gardienne de ce trésor, que Dieu vous avoit confié. Si donc il a crû jusques à l'infini, si cét ouvrage s'est toûjours perfectionné jusqu'à devenir un miracle de grace & de sainteté, si Marie enfin a été la plus parfaite de toutes les creatures, la gloire ne vous en est-elle pas dûë, pour y avoir contribué de vos soins, pour luy avoir donné une si noble éducation, pour luy avoir enfin donné de si bons exemples ?

L'on peut en effet juger avec quel soin, & avec qu'elle application sainte Anne s'acquita de cette charge, lors qu'elle fit reflexion que celle qu'elle avoit conçûë par miracle, ne pouvoit être destinée qu'à quelque chose de grand, *sic erudienda est à te quæ futura est templum Dei*, dit saint Jerôme pour exhorter une grande Sainte à élever sa fille dans la modestie & dans la pieté ; vous devez en prendre soin comme d'une ame que Dieu vous a confiée, & qu'il destine à être un jour son Temple vivant ; mais on peut dire que sans qu'il fût besoin d'y exhorter sainte Anne, elle élevoit la glorieuse Vierge en cette vûë, & dans le dessein pour lequel le Ciel l'avoit fait naître, qui est d'être la mere de son Dieu ; avec quelle fidelité ne s'acquita t'elle point de cette glorieuse commission ? *Non enim homini præparatur habitatio, sed Deo*, pouvoit-elle dire alors, 1. *Paral.* c. 29.

c'eſt pour être le temple de Dieu vivant que je la diſpoſe,& pour recevoir dans ſon ſein celui qui eſt le createur de l'Univers. Certes il y a bien de l'apparence que ce fut dans cette penſée qu'elle la conduiſit elle même au Temple, dés l'âge de trois ans, pour la conſacrer à Dieu parmi les Vierges qu'on y élevoit, qu'elle ratifia par ſon conſentement le vœu de pureté que la glorieuſe Vierge fit déſlors, par une inſpiration particuliere du Ciel; qu'elle luy ſervit d'interprete dans cette religieuſe Ceremonie, & qu'elle authoriſa une action que Dieu n'eût point reçûë ſans cela, parce que quoi que Dieu en fût abſolument le maître, & qu'il en pût diſpoſer, cependant les Prêtres & les Miniſtres de ce Temple n'euſſent eu garde de la recevoir, ſans le conſentement des Parens.

Ce qui doit ſervir d'une importante inſtruction aux peres & aux meres, d'un côté de ne forcer jamais leurs enfans d'entrer dans une religion, en faiſant un ſacrifice de leur ſalut à leurs interêts, par des vûës purement humaines, ſans attendre la vocation de Dieu, ou ſans ſe mettre en peine s'il les y appelle ou non; car c'eſt un attentat ſur les droits de Dieu à qui il appartient d'en diſpoſer, & de choiſir telle victime qu'il luy plaît, & enſuite un attentat ſur la liberté des enfans mêmes, ce qui attire les juſtes malédictions de Dieu ſur les parens, & ſouvent ſur une famille toute entiere; mais auſſi il faut prendre garde de s'oppoſer aux deſſeins de Dieu ſur eux, en retirant de l'autel la victime qu'il a choiſie, ſous ptetexte d'exami-

tier cette vocation : éprouvez-les à la bonne heure ; mais quand vous avez reconnu que Dieu les appelle, il faut les luy offrir de grand cœur ; c'est ce que fait sainte Anne en conduisant la sainte Vierge au Temple, en l'offrant elle même, & en secondant le dessein que Dieu avoit sur elle ; & Dieu reçut par ce moyen un double sacrifice de la fille qui s'offroit par sa mere, & de la mere qui s'offroit avec la fille, en se privant de la satisfaction qu'elle auroit euë, de l'avoir auprés d'elle, & de l'élever en sa maison; c'est de cette maniere qu'elle a contribué à la perfection & à l'éducation de Marie, d'où nous devons inferer que la gloire que meritent tant de vertus qui ont rendu ce chef-d'œuvre le plus achevé qui ait jamais paru, rejaillit sur sainte Anne. Il est vrai qu'elle a partagé cette gloire avec son Epoux saint Joachim, aussi bien que de tout le reste dont nous avons parlé ; mais ici l'on peut dire qu'elle a quelque chose de propre & de singulier ; puisque le soin d'élever une fille regarde plus particulierement les meres, qui leur doivent servir de modele, & s'appliquer avec plus d'étude & de soin à les former, & à les rendre telles qu'elles les souhaitent ; ainsi comme Marie est redevable à sainte Anne de tous ses soins, & qu'on ne peut douter que Dieu même luy ayant confié un dépôt si précieux, elle n'y ait apporté toute la vigilance imaginable, & d'ailleurs que sa maison étoit l'école où elle pouvoit profiter davantage en toutes sortes de vertus ; on ne peut, dis-je, douter que la gloire d'une si heureuse éducation ne la regarde, & que de tant de loüanges que l'on donne à

la vertu de la fille, il n'en revienne une partie à la mere qui a travaillé à la rendre si parfaite.

De plus si nous voyons ordinairement que les enfans ressemblent à ceux qui leur ont donné l'être, non pas tant par les traits du visage, que par les inclinations de l'esprit, à cause qu'ils se forment sur leur exemple, & qu'ils ne manquent guere d'en exprimer les vertus ou les vices; n'est-ce pas une gloire incomparable à sainte Anne, d'avoir été choisie de Dieu même, & destinée par l'ordre de sa providence, à servir de modele à la plus parfaite & à la plus accomplie de toutes les creatues? quelle perfection ne falloit-il point qu'elle eût elle-même, de quels dons & de quelles vertus ne devoit-elle pas être comblée, pour être la régle de la conduite de celle qui a ensuite servi de modele à tout l'Univers, & quand nous ne sçaurions pas le succez de ses soins, ni comment elle s'est acquitée de cette illustre fonction, n'est-ce pas un avantage bien glorieux d'avoir été choisie de Dieu pour un ministere si important? Puisque c'est une régle que la providence garde dans tous ses ouvrages, & dans tous les desseins, que quand il destine une personne à quelque employ, ou à quelque charge importante, il luy donne en même-temps les qualitez necessaires pour en remplir les devoirs; nous voyons même parmy les hommes que c'est un grand préjugé du merite de ceux qui sont choisis pour la conduite des Princes & des Souverains durant leurs plus tendres années; parce que c'est une preuve illustre de l'opinion avantageuse que l'on

conçûë de leur prudence & de leur capacité, & que les perſonnes qu'ils auront élevées ne manqueront pas de profiter d'une ſi bonne inſtruction ; c'eſt donc avec juſte raiſon que j'ai dit que la glorieuſe Mere de Dieu avoit fait part de ſa gloire à ſainte Anne, non ſeulement parce que l'on doit juger de la qualité de l'arbre, par l'excellence de ſon fruit, & que l'éfet naturellement fait connoître la cauſe qui l'a produit, quand elle ne ſeroit point recommandable par d'autres endroits ; mais encore parce que l'on tient pour une eſpece de prodige ſi un enfant eſt ſage & vertueux, lors qu'il a été mal élevé, à cauſe que les premieres impreſſions que l'on reçoit dés la naiſſance, ſont celles qui demeurent le plus profondement enracinées.

C'eſt, Chrêtiens, ce qui impoſe une obligation indiſpenſable aux peres & aux meres, d'employer tous leurs ſoins à donner une bonne éducation à leurs enfans, de les former de bonne heure à la vertu, de leur inſpirer d'abord de bons ſentimens, & ſans parler des malheurs qui arrivent de ce manquement au plus eſſentiel de leurs devoirs, je dis ſeulement qu'il y va de l'interêt de leur gloire, puiſqu'on jugera d'eux-mêmes par leurs enfans qu'ils auront élevez, qui porteront le deshonneur dans leur maiſon, s'ils ſont dans le vice & dans le deſordre, comme au contraire ils y aporteront la gloire, s'ils ſont ſages & vertueux, & que l'un & l'autre dépend de la bonne ou de la mauvaiſe éducation qu'ils auront reçû d'eux, auſſi voyons nous que la premiere opinion que nous concevons de la vertu &

de l'honnêteté d'une fille, est l'honnêteté & la vertu de la mere, comme la premiere opinion que nous concevons de ses desordres est souvent fondée sur la vie licentieuse de celle qui l'a mise au monde, ç'en est un préjugé presque infaillible, & pour se garantir de la contagion du mauvais exemple d'une mere, il faut qu'une fille se sauve dans un Cloître de bonne heure, & qu'elle soit prévenüe d'une grace du Ciel bien puissante; car quel moyen de n'être pas seduite & entraînée par un exemple domestique, de ne prendre pas le poison qui lui est presenté par des mains si cheres; & de ne pas enfin imiter ce qu'elle voit devant ses yeux, c'est ce qu'il semble que veüille dire l'Apôtre par ces paroles, *si radix sancta ejus rami* : Si la racine est sainte, les branches & les rameaux s'en sentiront; mais par ce même principe, c'est la gloire de l'incomparable sainte Anne, qu'on ait pû dire en voyant la sainte Vierge, voilà ce qu'étoit celle qui luy a donné la vie, l'une fait juger quelle a été l'autre, sans qu'il ait été necessaire que l'Ecriture nous ait fait le détail de ses vertus, & de ses mœurs; puis qu'aprés que Marie a fait remonter sa gloire sur elle, elle a fait ensuite sur elle-même un rejaillissement de sa saintété; c'est ce que nous allons voir en cette seconde partie.

ad Rom. 11.

II. PARTIE.

Pour considerer maintenant l'illustre sainte Anne du côté de la vertu & de la saintété, qui seule rend une personne considerable aux yeux de Dieu; je vous ay déja dit, Messieurs, que ne trouvant rien

de certain, pour ce qui regarde ſes actions particulieres, non plus que des merites qu'elle a pû acquerir par leur moyen, je ſuis obligé de m'arrêter ſeulement à ce qu'elle a reçû en conſideration de Marie. Car premierement il y a eu cette difference entre ſainte Anne & toutes les autres meres, que celles-cy conçoivent leurs enfans en état de peché, & qu'elles les mettent au nombre des criminels, en même temps qu'elles leur donnent rang parmy les hommes : ce qui fait dire à ſaint Bernard, qu'elles ſont parricides avant que d'être meres, *prius peremptores quam parentes.* Mais par un miracle de grace, la glorieuſe Vierge reçoit l'être dans le ſein de ſainte Anne, ſans contracter le peché ; elle eſt toute pure, toute ſainte, toute brillante de la grace, ſans que ſa conception ſoit ſouïllée de cette tache hereditaire. C'eſt un privilege à la verité, & un bonheur qui appartient uniquement à Marie ; mais il ne faut pas croire que ſainte Anne qui a contribué à ce bonheur, n'y ait eu aucune part, ſinon par la communication de cette grace originelle, du moins par quelque retour particulier.

C'eſt la coûtume de Dieu de preparer de loin ſes ouvrages, & de diſpoſer les perſonnes dont il veut ſe ſervir pour ſa gloire, par une ſainteté conforme aux grands ſervices qu'il en attend ; quelle ſainteté n'a-t-il donc point communiquée à celle qui devoit enfanter la Mere du Saint des Saints ? & n'aura-il pas ſantifié le lieu, où l'arche de la nouvelle alliance devoit repoſer ? Avec quel ſoin n'aura-t-il point purifié le vaiſſeau qui devoit

contenir un parfum si précieux ? Quelles graces, en un mot, n'aura-t-il point communiquées à celle qui lui devoit donner une mere, laquelle devoit un jour recevoir la plenitude des graces ? Qui peut douter qu'il ne l'ait gratifiée en cette vûë, & comblée de toutes les perfections necessaires à ce glorieux dessein ? Ou bien ne pouvons-nous pas dire que le saint Esprit a fait à son égard quelque chose de semblable à ce que nous lisons dans l'Ecriture, que le Patriarche Abraham fit à l'égard de Rebecca, qu'il envoya demander pour être l'Epouse d'Isaac ; il ne se contenta pas de lui faire de riches presens, il voulut encore en faire à sa mere, en faveur de la fille, & que l'une & l'autre se ressentissent de ses liberalitez, en consequence du choix qu'il avoit fait de s'allier à leur famille. Ainsi le saint Esprit considerant Marie, dés le premier moment qu'elle reçut l'être, comme celle qu'il devoit prendre un jour pour son Epouse, & en faisant, pour ainsi dire, déslors les premieres recherches ; il ne se contenta pas de la combler de graces, & de tous ses dons, il voulut en faire part à la mere, & qu'il ne fût pas dit qu'une fille si riche, si remplie des dons du Ciel, eût une mere pauvre. Leurs interests étoient trop heureusement confondus, pour être separez, il n'a point eu tant d'égards pour la fille, sans en avoir pour la mere, ni comblé l'une de tant de graces, sans en faire part à l'autre ; puisque c'étoit gratifier la fille, que de faire des graces singulieres à la mere, & qu'il ne pouvoit obliger plus sensiblement Marie, que d'étendre ses

bienfaits, c'eſt à-dire ſes dons & ſes graces, ſur celle qui lui étoit chere, au point que le devoit être une mere à une fille qui avoit le cœur auſſi bien fait que devoit l'avoir la Mere d'un Dieu. Ainſi comme l'une a été toute ſainte, la ſainteté de l'autre a eu des avantages tout particuliers; comme Marie a été la plus parfaite de toutes les creatures, ſainte Anne a été élevée à un degré éminent de perfection; comme la Mere d'un Dieu a été conſiderée entre toutes les femmes du monde, ſainte Anne a été diſtinguée entre toutes celles, dont le Sauveur devoit tirer ſa naiſſance.

Mais quand Dieu, par un ordre particulier de ſa providence & de ſa ſageſſe, ne l'auroient point favoriſée en conſideration de la glorieuſe Vierge, Marie n'étoit elle pas intereſſée à lui procurer cette ſainteté? car ſuppoſé, conformément au ſentiment de tous les Peres, que cette heureuſe creature, deſtinée pour être la Mere de ſon Dieu, étoit déja toute-puiſſante auprés de lui, & digne d'obtenir des graces pour ceux en faveur de qui elle s'interreſſoit, que n'aura-t-elle point obtenu en faveur d'une Mere, que Dieu & la nature l'obligeoient d'aimer, & de lui procurer tous les avantages qu'elle devoit lui ſouhaiter? Que ſi tous les biens que nous devons attendre de la main liberale de Dieu, nous ſont données par Marie, comme parlent quelques ſaints Peres, *totum nos habere voluit per Mariam*; pouvons-nous douter qu'elle ne fût déja aſſez conſiderée du Tout-puiſſant, pour obtenir des graces en faveur de ceux qui luy

étoient les plus chers, & à qui elle étoit même plus redevable ? De maniere que ne manquant ni de volonté, ni de pouvoir, qui l'auroit donc empêchée de s'interesser pour sa Mere, & de lui impetrer tous les dons & toutes les graces qui ne tendoient qu'à la rendre plus sainte & plus agreable aux yeux de Dieu ? N'y étoit-elle pas obligée par devoir ? La reconnoissance ne l'y engageoit-elle pas ? Et quand tous les autres motifs auroient cessé, son affection seule, & tous les mouvemens de son cœur ne l'avertissoient-elles pas assez de ce qu'elle avoit à faire en cette occasion ? Car quels biens une fille qui seroit toute-puissante ne procureroit elle point à une mere qu'elle aimeroit uniquement ?

Jugeons-en, Chrétiens, par nous mêmes & par nos propres sentimens ; si nous pouvions choisir des parens selon nôtre gré, si nouss pouvions les rendre tels que nous les souhaiterions, à vôtre avis ne les choisirions-nous pas, ou ne les rendrions-nous pas les plus parfaits, & les plus accomplis que nous pourrions ? Y auroit-il bonté, sagesse, richesses, & biens de fortune qui y fussent épargnez ? Que ne ferions-nous point enfin pour ceux qui, aprés Dieu, sont les auteurs de nôtre être, & à qui nous devons tout ? Ne regarderions-nous pas le bonheur qu'ils possederoient, comme un bien qui nous appartiendroit ? & comme leurs deffauts retombent sur nous, & nous deviennent ordinairement un sujet de reproche, nous ne douterions point que leurs perfections ne fussent un surcroît de celles que nous possederions nous-mêmes.

Or qui peut croire que la Sainte Vierge ne ſoit pas entrée dans ce ſentiment ? Qu'ayant pû obtenir une ſainteté éminente, & des graces choiſies à ſainte Anne, pour qui elle avoit toutes les tendreſſes qu'une fille ſi bien née pouvoit avoir pour une mere, elle n'y ait pas employé tout ſon credit ? Et comme de tous les biens elle n'eſtimoit que la ſainteté & la vertu, & même qu'elle n'en connoiſſoit point d'autres, pourroit-il ſeulement vous tomber dans la penſée, qu'elle ne les eût pas demandées, ou qu'elle ne les eût pas obtenuës ? Auroit elle ſi viſiblement violé les droits, ou trahi les ſentimens de la nature, en manquant ou d'affection ou de reconnoiſſance pour les biens qu'elle en avoit elle-même reçûs ? Certes comme l'être & la vie ſont la ſource de tous les autres biens que nous poſſedons, il s'enſuit que les ayant reçûs de nos parens, nous leur ſommes redevables de tout le reſte ; & c'eſt ſur cela qu'eſt fondée cette maxime ſi conſtamment érablie, que quelque ſervice important qu'on leur puiſſe rendre enſuite, on ne peut jamais égaler le bienfait que nous en avons reçû. La glorieuſe Vierge entroit ſans doute dans cette obligation à l'égard de ſainte Anne, comme les autres enfans ſont à l'égard de leurs meres ; & puiſqu'elle poſſedoit plus de veritables biens que toutes les creatures enſemble, elle en avoit d'autant plus d'obligation à ſainte Anne dont elle avoit reçû l'être, ſans quoy elle eût été incapable d'en poſſeder aucun. Or elle pouvoit reconnoître ſes bienfaits, & s'acquitter de ces obligations, en rendant les biens de la

grace pour ceux de la nature, Qui pourra donc croire qu'elle ait manqué à ce devoir ? & que les ſentimens de reconnoiſſance ſe mêlant à ceux de la tendreſſe, elle n'ait ſouhaité à ſa mere tout le bien qu'elle pouvoit, & ne ſe ſoit employée auprés de Dieu pour le lui procurer ?

Ajoûtez à ces obligations generales, qui ſont communes à la glorieuſe Vierge avec tous les autres enfans, les bienfaits particuliers qu'elle recevoit d'une telle mere. Tous les ſoins qu'elle prenoit de ſon éducation, la tendreſſe qu'elle témoignoit à cette fille unique, qu'elle ſçavoit être deſtinée de Dieu à quelque choſe de grand, & toutes les marques d'affection, qui ne ſe trouvent pas toûjours dans toutes les autres meres, tout cela enflamoit le cœur de Marie, d'un amour de reconnoiſſance, que perſonne n'a jamais égalé ; il faut donc juger de là des biens qu'elle lui aura reciproquement procuré & obtenu du Ciel ; puiſque rien ne lui étoit refuſé, & que les occaſions les plus favorables & les plus heureuſes, de s'acquitter des obligations qu'elle lui avoit, ne pouvoient lui manquer. Ne faut-il pas inferer de tout cela, qu'elle lui a fait part de ſa ſainteté auſſi bien que de ſa gloire ; mais ce que nous devons apprendre de là, Chrétiens, eſt de reconnoître les obligations que nous avons à nos parens, par le reſpect, les devoirs, les déférences que Dieu nous oblige d'avoir pour eux, & que nous devons nous efforcer de leur procurer reciproquement tous les biens qu'ils peuvent attendre de nous, comme leur étant redevables

aprés Dieu, de l'être, de la conservation, de la nourriture, de l'éducation & de tout le reste. Mais aprés tout, comme nous ne serons jamais quittes à leur égard, ce ne peut être que par les secours spirituels, que nous pouvons proprement leur rendre ce que nous leur devons; en priant pour eux; en leur obtenant les graces & les benedictions du Ciel, & enfin en leur procurant une vie éternelle, pour cette vie temporelle qu'ils nous ont donnée.

Mais revenons à nôtre sujet, & disons en troisiéme lieu, que la bienheureuse Vierge a communiqué la sainteté à sa mere, d'une maniere plus morale & plus ordinaire, par les exemples de vertu, qu'elle luy donnoit continuellement: car comme cette heureuse creature croissoit toujours en sainteté, aussi-bien qu'en âge, & qu'elle faisoit d'admirables progrés dans toutes les vertus, sous la conduite & la discipline de sainte Anne, qui n'épargnoit rien pour l'élever en la loy Dieu; elle en profitoit reciproquement, ne cessant d'admirer les trésors de graces, les sentimens & les exemples de pieté qu'elle y remarquoit; de sorte qu'elle ne pouvoit douter que Dieu même ne l'instruisît, & ne prît un soin tout particulier de sa conduite; ces deux saintes ames s'enflamoiént ainsi l'une & l'autre dans l'amour de Dieu; car enfin quelle impression ne pouvoit point faire sur l'esprit de sainte Anne, l'exemple domestique & continuel de la plus grande sainteté qui fut jamais dans une pure creature? A quel degré de perfection ne parvint-elle point, en se formant sur un tel modele; & comme c'est par le moyen de

l'exemple, que les vertus que nous voyons dans les autres, paſſent en nous & nous deviennent propres, en les exprimant par une fidele imitation, celles de la glorieuſe Vierge ſe reflechirent ſur ſainte Anne : ainſi au lieu que dans les biens de fortune, l'heritage des peres & des meres vient aux enfans, ceux de la grace peuvent remonter ; & c'eſt de la ſorte que les vertus de Marie ſe communiquerent à ſainte Anne ſa mere, par l'imitation qu'elle en fit ; c'eſt donc encore en cette occaſion qu'il faut juger de la ſainteté de la mere, par celle de la fille, il faut juger de ſon humilité par celle de Marie ; puiſque l'une étoit formée ſur l'autre, celle de Marie devoit ſe regler ſur celle de ſainte Anne, puiſque Dieu la luy avoit donnée pour modele, en la luy donnant pour mere, mais celle de ſainte Anne ſe formoit auſſi ſur celle de Marie, qui la poſſedoit dans le plus haut degré. Il faut raiſonner de même de ſa charité, par rapport à celle de Marie, qui aima ſon Dieu comme ſon Fils & comme ſon Createur ; il faut porter le même jugement de ſa pureté, de ſa patience, de ſa pieté, & de toutes les autres vertus, par la reſſemblance qui s'eſt trouvée entre les deux, d'où vous concevez que pour juger enſuite de ſa ſainteté & de ſon merite devant Dieu, il n'eſt pas beſoin, comme dans les éloges des autres Saints, d'en venir au détail de leurs actions, parce qu'on dit quelque choſe de plus glorieux & de plus grand de ſainte Anne, quand on dit en un mot, que ſa vie a été ſemblable à celle de la glorieuſe Vierge, car nous devons enſuite nous imaginer tout le

reſte, & dire que les bonnes œuvres, & les actions de charité, la pieté, la paix, & toutes les vertus regnoient dans la famille de ſainte Anne, & que cette vie cachée & obſcure devant les hommes, mais toujours égale & conforme, & toujours appliquée à l'obſervation de ſes devoirs, a été un continuel exercice de prieres, de jeûnes, d'aumônes, & de toutes les plus ſaintes actions, qui luy ont acquis un tréſor incomparable de merites devant Dieu. Et c'eſt, Meſſieurs, ce qui doit ſervir de modele d'une famille ſainte, bien reglée, où tous ceux qui la compoſent, doivent tâcher de s'exciter les uns les autres à la vertu, par le bon exemple que chacun y doit donner.

C'eſt pourquoy comme ce bonheur ſi grand & ſi ſouhaitable, qui fait voir ſur la terre une image du Ciel, eſt ce que vous devez particulierement vous efforcer d'attirer ſur vos maiſons, & ſur vos familles; il faut que ce ſoit auſſi le fruit que vous remportiez de tout ce diſcours; de vous ſantifier par le ſoin que vous devez prendre de ceux que Dieu a mis ſous vôtre conduite, & dont vous devez un jour rendre compte à Dieu, comme aſſure l'Apôtre. Vous devez leur frayer le chemin du Ciel, par le bon exemple que vous êtes obligez de leur donner, & par l'application que vous devez apporter à les former à la pratique de toutes les vertus. Or pour réüſſir dans cet employ ſi important, & pour s'acquiter d'une obligation d'où dépend vôtre ſalut & le leur, je ne doute point qu'un des plus excellens moyens ne ſoit de porter une

devotion singuliere à cette grande Sainte, & d'employer son credit auprés de Dieu, puisqu'on ne peut douter qu'il ne soit infiniment puissant, par la consideration de la proximité qu'elle a euë avec Jesus & avec Marie, & par la familiarité qu'elle a contractée avec tous les deux, s'il est vray qu'elle ait eu le bonheur de contribuer de ses soins à élever l'un & l'autre durant leurs premieres années; mais ce qui est inconteſtable, est qu'en qualité d'Ayeule du Fils de Dieu, elle ne peut manquer d'avoir un rang, & un credit dans le Ciel, que peu de Saints ont égalé. C'est donc une puissante protection que celle qu'elle nous peut donner auprés de Dieu; & l'on peut dire qu'elle est la même que celle de Marie; puisqu'une mere étant toute-puissante sur sa fille, elles ne font ensemble qu'un même pouvoir & une même autorité; aussi je ne doute point que si nous nous adressons à elle avec confiance, elle ne nous obtienne des graces toutes particulieres en cette vie, & la gloire dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

PANEGYRIQUE
DE
SAINTE MARTHE.

Jesus introivit in quoddam castellum, & mulier nomine Martha, excepit illum in domum suam. *Luc.* 10.

Jesus entra dans un village ; & une femme nommée Marthe, le reçut en sa maison. En S. Luc. Ch. 10.

C'Est sans doute, Chrêtiens, un avantage bien glorieux à sainte Marthe, cette charitable Hôtesse du Fils de Dieu, de n'en pouvoir faire l'éloge, sans faire en même temps celui de la charité même ; puis qu'on ne la distingue dans l'Evangile que par l'hospitalité, qu'elle a exercée envers le Verbe Incarné, & envers ses Disciples, & par les secours qu'elle leur a rendus. Comme les bonnes œuvres qu'on pratique à l'égard du prochain, sont la matiere des plus excellentes vertus, & le sujet des éloges du Fils de Dieu, & que le Ciel semble n'être fait que pour en être le prix & la récompense ;

Digitized by Google

c'eſt faire un panegyrique achevé, que de dire que cette grande Sainte en a été l'un des plus parfaits modeles ; c'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi le Sauveur, au raport de l'Evangile, lui donnoit reciproquement des marques d'une affection toute particuliere, comme par reconnoiſſance des bienfaits qu'il
Joan. 11 en recevoit continuellement, *diligebat autem Ieſus Martham & ſororem ejus* ; s'il uſoit ſi librement des offres obligeantes qu'elle lui faiſoit, il l'a comblée reciproquement de graces & de faveurs ; & comme quelques jours avant ſa mort, en parlant de ſa ſœur Madelaine, qui avoit répandu des parfums precieux ſur ſa tête, il dit que par tout où ſeroit prêché ſon Evangile, l'on y publieroit le ſervice qu'elle venoit de luy rendre en prévenant ſa ſepulture ; de même on peut ajoûter que par tous les lieux, où ce même Evangile ſera porté, on n'oubliera jamais de publier les ſervices, & les ſecours, que cette charitable Hôteſſe a rendu au Sauveur vivant. De maniere, Chrêtiens, que j'ay lieu deſperer qu'ils ſeront autant de puiſſants motifs pour vous porter à les imiter, chacun ſelon ſon état, & ſelon ſa condition : Mais pour en obtenir la grace, adreſſons-nous au Saint Eſprit, & la demandons par l'interceſſion de celle, qui ne pouvoit manquer d'être liée d'une ſainte amitié avec celle qui obligeoit ſi ſenſiblement le Fils de Dieu. C'eſt la glorieuſe Vierge, à qui nous dirons,

Ave Maria.

Digitized by Google

LOrſque le Sauveur du monde commença à exercer le glorieux miniſtere, pour lequel il étoit envoyé ſur la terre, & que d'une vie cachée & obſcure qu'il avoit paſſée durant trente ans dans la boutique d'un Artiſan, il paſſa à une vie ſociable, & converſa parmi les hommes; l'Evangile, Meſſieurs, nous apprend, qu'en même temps deux ſœurs, conſiderables pour le rang qu'elles tenoient dans Jeruſalem, mais infiniment plus recommandables pour leur pieté, & pour le bon accüeil qu'elles faiſoient au Fils de Dieu, le recevoient ſouvent en leur maiſon. Ces deux ſœurs ſont Marthe & Madelaine, qui dans un égal deſir de luy rendre ſervice, ne ſuivoient pas pourtant la même conduite, mais agiſſoient d'une differente maniere & ſuivoient chacune, les mouvemens differens de leur charité. Ce qui a fondé deux genres de vie differens dans la Religion chrêtienne, & comme deux manieres de ſervir Dieu. L'action de Marthe, les ſoins, & les mouvemens qu'elle ſe donnoit, pour recevoir, pour loger & traiter le Sauveur, a donné à l'une le nom de vie active, ou agiſſante, comme ſe répendant au dehors, s'employant aux exercices de pieté, & pratiquant les bonnes œuvres, qui vont à glorifier Dieu, en ſecourant le Prochain. Le repos & la douceur que Madelaine trouvoit aux pieds de ce même Sauveur, dans l'entretien qu'elle avoit avec luy, en ſe rendant attentive à ſes paroles, en étudiant toutes ſes actions, en épanchant ſon cœur en ſa preſence, & en luy marquant les

ſentimens de reconnoiſſance qu'elle avoit pour l'avoir retirée de ſes deſordres ; ce repos, dis-je, & cette douceur a donné le nom de contemplative à l'autre ſorte de vie, qui s'employe à la priere, qui médite les choſes divines, & qui ſe fait une occupation de ſe tenir en la preſence de Dieu, de joüir de ſes entretiens, & de ſes careſſes.

C'eſt un plaiſir de voir le paralele, que les Saints Peres & les Docteurs myſtiques font de ces deux manieres de vie : mais particulierement S. Auguſtin & S. Bernard ; comme ils examinent les avantages de l'une ſur l'autre, comme ils tâchent d'en corriger les défauts, comme ils s'efforcent d'en montrer les utilitez, comme ils donnent des regles & des preceptes pour éviter les écüeils qui ſe trouvent dans la pratique de chacune ſeparée de l'autre ; & comme enfin en les réüniſſant, ils font un accord admirable de ces deux ſœurs, pour trouver le haut point de la perfection. Il eſt vray que ſi on les conſidere ſéparément, le partage de Madelaine eſt le plus heureux ; puiſque le Sauveur a decidé en ſa faveur, comme étant plus tranquile, moins diſſipé, plus recüilli, & plus uni à Dieu, *Maria optimam partem elegit.* Cependant l'exemple des plus grands Saints, les preceptes, & les conſeils que le Sauveur même nous a donné pour la pratique des bonnes œuvres, pouroient faire conclure, que la vie active lui procure plus de gloire, nous acquiert plus de merite, & luy rend des ſervices plus conſiderables, ou qui pouroient du moins balancer l'avantage de l'autre, & faire juger, que ſi elle n'eſt pas ſi

Luc. 10.

Digitized by Google

parfaite en elle même, elle n'eſt pas moins neceſſaire à un Chrêtien. Ce qui termine le differend, Meſſieurs, c'eſt le ſentiment de tous les Docteurs ſur ce ſujet, que l'accord que l'on fait des deux, fait ce juſte temperament, en quoi conſiſte la plus haute perfection, en mêlant leurs avantages, & rendant leur alliance préférable à chacune en particulier. C'eſt ce que le Fils de Dieu même a fait voir dans la maniere de vie qu'il a choiſie, ce que nous perſuade l'exemple des Apôtres, & dont la raiſon même nous convainc, puiſque c'eſt par ce moïen qu'on ſe rend utile à ſoy-même & aux autres tout à la fois.

Or, Chrêtienne Compagnie, c'eſt la vie que ſainte Marthe a embraſſée, aprés avoir fait profit des charitables avis, que le Sauveur luy avoit donnés, d'être plus tranquile & moins empreſſée; puiſqu'elle n'a pas été tellement occupée dans les actions exterieures de charité, qu'elle n'en emploiât une partie à l'oraiſon; comme l'Evangile le marque, qu'elle ſe tenoit auſſi aux pieds du Sauveur, quoi que non pas avec la même aſſiduité que Madelaine, *qua etiam ſedens ſecus pedes Domini*; Et que l'hiſtoire de ſa vie nous apprend qu'elle flechiſſoit les genoux pour faire ſa priere à Dieu, cent fois chaque jour & chaque nuit: Mais comme l'action, & l'exercice des œuvres de charité faiſoient ſon occupation principale & dominante, ſi j'oſe l'appeller ainſi, comme la contemplation faiſoit celle de Madelaine; c'eſt dans ces ſaints exercices de la charité que nous renfermons *Luc.* 10;

son éloge, en vous faisant voir premierement, l'exemple quelle en a donné à tous les Chrêtiens, & les bienfaits qu'elle a reçûs reciproquement du Fils de Dieu en vuë & pour recompense de ces devoirs de pieté, & en second lieu, la maniere dont elle les a pratiquez, pour les rendre plus fructueux & plus agreables à la divine Majesté : le premier nous servira de motif pour nous y appliquer constamment puisque nôtre salut y est attaché : le second nous apprendra à les bien faire, sur le modele que sainte Marthe nous a tracé : Ce sera le partage de tout ce Discours, qui d'un panegyrique en fera une instruction morale, & toute de pratique ; commençons sans perdre davantage de temps.

Quoi qu'il n'y ait rien, Messieurs, de plus constant dans la morale chrêtienne, que cette verité, que le Fils de Dieu s'est voulu faire lui même le motif de toutes les actions de charité que nous exerçons envers le prochain, afin de nous exciter à les entreprendre avec plus de courage & d'ardeur, de maniere que dans tous les services que nous rendons au moindre des hommes, au plus pauvre, & au plus miserable, au plus abandonné & au plus mépriſable, il veut bien nous en tenir compte, comme si nous les luy avions rendus à luy-même, *amen dico vobis, quod uni ex his minimis meis feciſtis, mihi feciſtis.* Je ne puis m'empêcher de dire que ç'a été un avantage tout singulier, & un bonheur incomparable pour sainte Marthe, de les luy avoir rendus en sa propre personne ; car enfin pour faire aux autres, en sa consideration, ce que nous fou-

Matth. 25.

haitterions faire à luy-même, s'il vivoit encore parmy nous; je ne puis me perſuader que nôtre foy ſoit jamais aſſez vive, pour nous y porter avec la même ardeur & le même empreſſement, que ſi nous l'avions preſent devant nos yeux, & que ſi nous le voyïons dans le même beſoin qu'il étoit, lorſque cette charitable Hôteſſe exerçoit à ſon égard tous les devoirs de l'hoſpitalité; c'eſt un défaut de nôtre foy, je le veux; mais comme nous ſommes auſſi bien hommes que Chrêtiens; quand nos ſens ſont frappez de la préſence d'un objet, ils font toute une autre impreſſion ſur nôtre eſprit, que quand cet objet eſt éloigné, ou que nous ne le voyons qu'à travers les voiles de la foy; outre que quand Marthe commença à exercer ces charitables offices, elle n'avoit pas une telle évidence, que ce fût le Meſſie, & le Fils du Pere Eternel, qu'elle n'eût encore beſoin de la foy, auſſi bien que nous, pour croire, que celuy qui étoit réduit en cet état, & qui avoit beſoin de ſon ſecours & de ſes ſervices, étoit le Redempteur d'Iſraël, & celuy qu'on attendoit depuis ſi long-temps; ainſi le merite étant égal de ce côté là, ç'a été pour cette Sainte un bonheur incomparable, d'avoir non ſeulement vû celuy, que tant de Prophetes ont ſouhaitté de voir; mais de l'avoir logé, nourri, ſervi, ſecouru, de l'avoir entretenu, & d'avoir profité de l'exemple de ſes vertus, & de ſes admirables diſcours; parce qu'outre que c'étoit le plus grand honneur qu'elle pouvoit ſouhaiter que de le recevoir en ſa maiſon, l'on peut dire qu'elle a

reçu de luy bienfait pour bienfait, & que les mêmes œuvres de charité qu'elle exerçoit exterieurement sur le Corps adorable de son Sauveur & de son Dieu; ce Sauveur les luy rendoit avec usure, en les exerçant interieurement sur son ame & sur son cœur.

J'en trouve particulierement deux qui sont renfermées dans l'hospitalité, que l'on pratique, & marquez plus expressement dans l'Evangile; sçavoir, de l'avoir logé & reçû dans sa maison, *mulier nomine Martha excepit illum in domum suam*, & de l'avoir nourri, & contribué à son entretien, jusqu'à le servir à table, & s'empresser pour le bien traiter, *Martha autem ministrabat ei*, & sous ce nom, il faut entendre qu'elle fournissoit à ses besoins, dans ses voïages, & dans les travaux de sa predication; ce sont les offices charitables qu'elle lui rendoit, mais elle en recevoit d'autres en échange, infiniment plus considerables & plus avantageux, qui nous apprennent qu'on ne perd rien pour donner à Dieu, qui s'engage de rendre le centuple, même dés cette vie. Premierement donc, elle logeoit le Fils de Dieu en sa maison, où il se retiroit de temps en temps, & ce Dieu Homme qui connoissoit combien ses visites luy étoient agreables, qui voïoit avec quel accueil il étoit reçû, comme il y étoit souhaité & honoré, usoit de la liberté que Marthe lui permettoit, il y alloit sans façon, il y menoit ses Disciples, pour se délasser de leurs travaux, il regardoit cette famille comme la sienne, & nous ne voïons pas dans l'Ecriture qu'il eût d'autre retraite, ni d'autre

Luc. 10.

tre demeure assurée, de maniere que ce Dieu du Ciel, & ce Maître de l'Univers, qui en venant sur la terre fut rebuté de son propre Peuple & de ses Sujets, *in propria venit, & sui eum non receperunt*; ce Dieu, dis-je, du Ciel a été reçû de sainte Marthe, qui entre toutes les personnes un peu accommodées des biens de fortune, a été la seule qui l'a reconnu, & qui s'est fait honneur que sa maison servît de retraite à cet Homme Dieu, lorsqu'il travailloit avec tant de zele au salut des hommes; il se plaignoit quelquefois, & il en avoit bien sujet, de l'aveuglement, & de l'ingratitude des hommes, qui le méconnoissoient, & dans cét abandon universel, il disoit, pour marquer jusqu'où alloit ce délaissement, que les oyseaux avoient leurs nids, & les bêtes de la campagne, leu taniere pour se retirer, mais que le Fils de l'homme n'avoit pas où reposer sa tête, ny une pauvre cabane, pour se mettre à couvert des injures des temps, *filius hominis non habet ubi caput reclinet.* *Ioan. 1.* *Luc. 9.*

Que ce reproche s'adresse au reste des hommes, j'y consens; mais pour vous, sainte & charitable Hôtesse de vôtre Dieu, vous n'y avez nulle part; puisque vous lui avez donné le couvert, non pas dans une cabane, ny dans un coin de vôtre logis, vous l'avez reçû avec honneur, vous lui avez preparé appartement, non à la verité selon son merite, ou selon sa qualité; mais tant que vos moyens ont pû s'étendre, pour luy faire trouver non seulement le necessaire, mais encore le commode. Vous luy avez tout offert,

& quand il a bien voulu l'accepter ; vous en avez marqué vôtre joïe ; lorſqu'il vint au monde, il ne trouva pas une maiſon dans la Bourgade de Bethleem, & toutes les Hôteleries étant remplies, il fut obligé de naître dans une miſerable cabane abandonnée ; ce fut le premier accüeil que lui firent les hommes ; mais enfin. il s'eſt trouvé une perſonne charitable, qui durant qu'il a converſé parmi eux, ne l'eût laiſſé manquer de rien, ſi elle eût eû la connoiſſance de ſes beſoins ; qui l'a reçû & logé quand il a voulu, & qui n'a rien épargné pour le bien recevoir. Mais croyez-vous, Chrêtiens, que cet Homme-Dieu ait été inſenſible à ces bienfaits, & à une charité ſi genereuſe ? que ce Dieu de bonté, qui recompenſe avec une magnificence toute divine, juſque aux moindres ſervices qu'on luy rend, n'ait pas reconnu par quelque grace ſinguliere un bienfait qu'il n'a reçû que d'elle ſeule, du moins regulierement. Je ne diray point icy que les ſervices qu'il en a reçû, étoient trop bien païez, par l'honneur que le Sauveur luy faiſoit de les accepter, que ſa preſence a attiré mille benedictions ſur ſa famille, qu'il a comme conſacré ſa maiſon par ſa demeure, & par ſes frequentes viſites, & que ſelon le precepte qu'il donne à ſes Apôtres, de ſouhaiter la paix à châque maiſon, où ils étoient reçûs, ce Dieu de paix la luy donna effectivement, & en fit une maiſon de paix & de benediction. C'étoient ſes bienfaits ordinaires, dont il uſoit à l'égard de tout le monde, lorſqu'il entroit dans quelque logis. Mais comme Mar-

the s'étoit diſtinguée par ſes actions de charité ; je ne craindray point de dire, que le Sauveur a fait voir en ſa perſonne, combien l'hoſpitalité lui eſt agreable, & qu'il s'eſt comporté à ſon égard, comme il a fait envers tous ceux qui ont donné les premiers l'exemple de quelque grande vertu.

Quand le Centurion élevé dans les tenebres du Paganiſme, donna des marques d'une foy toute extraordinaire, ce Sauveur déclara publiquement qu'il n'en avoit point trouvé de ſemblable parmi le Peuple d'Iſraël, & vous ſçavez comme elle fut enſuite recompenſée ; lorſque ſaint Pierre lui fit cette glorieuſe confeſſion, par laquelle il le reconnut pour le Fils du Dieu vivant, il fut établi le chef de ſon Egliſe, & reçut la primauté ſur tous les autres Apôtres : lors qu'il étoit attaché à la croix, le Larron qui le reconnut pour ſon Dieu, & pour ſon Sauveur, pendant que tout le monde ſembla l'abandonner, & le déſavoüer, eut pour recompenſe, d'être le premier nommé pour le Ciel, *hodie meum eris in paradiſo.* Et ainſi nous voïons dans l'Evangile, que tous ceux qui ſe ſont ſignalez les premiers, par quelque grande vertu, ont auſſi reçu de ſa part quelque marque de diſtinction, par quelque grace, & quelque faveur toute ſingulere, comme pour ſervir d'exemple aux autres, & pour les animer à pratiquer de ſemblables actions. Nous voïons même parmi les hommes, qu'il y a toujours quelque prix & quelque recompenſe pour ceux, qui ſont les premiers auteurs de quelque entrepriſe d'éclat, ou qui ſe déclarent

les premiers pour un parti qui réussit, soit parce qu'ils frayent le chemin aux autres, & qu'ils essuient les premieres difficultez, qui se trouvent dans les commencemens des affaires, ou parce qu'ils animent & portent puissamment les autres à suivre leur exemple. A vôtre avis, qu'est-ce que ce Sauveur tout-puissant en qualité de Fils de Dieu, & qui ne cherchoit qu'à combler tous les hommes de biens; qu'est-ce, dis-je, que ce Sauveur, magnifique dans ses récompenses, n'aura point fait en faveur de celle qui l'a reçû si charitablement?

Pour moy je dis, Messieurs, qu'il a logé en même-temps dans son cœur, d'une maniere toute particuliere, & qu'il y a fait sa demeure d'une façon plus excellente que dans le commun des justes; où comme il le témoigne luy-même, il demeure dans nous par le moïen de la grace, & de la charité; car vous sçavez que c'est la maniere de parler de l'Ecriture, *vivit vero in me Christus*, disoit S. Paul; ce Fils de Dieu vit en moi. *Ad eum veniemus, & mansionem apud eum faciemus*, disoit le Sauveur du monde luy-même, en parlant de celuy qui mangeroit dignement son sacré Corps; nous viendrons mon Pere & moy, & nous ferons nôtre demeure dans lui. Or c'est de cette demeure interieure, qui se fait par la grace, que je dis, que cet Homme-Dieu a reconnu & récompensé les charitables offices, que Marthe lui a rendus; les visites frequentes dont il l'honoroit, étoient un témoignage & comme un gage de l'affection qu'il lui portoit, comme la grace est l'effet de

ad Galat. 20.
Ioan. 14.

l'affection qu'il a pour les hommes, & qu'il répand dans leurs cœurs, à proportion de l'amour qu'ils lui portent. Mais quel fut le trésor de cette grace, que reçut cette charitable Hôtesse ? il en faut juger, Chrêtiens, par l'affection qu'elle luy portoit ; car si l'Evangile nous assure, que celuy qui observe ses preceptes & ses loys, c'est celuy qui l'aime véritablement ; vous sçavez qu'entre ses preceptes, il ny en a point qu'il ait plus à cœur que de pratiquer les œuvres de charité envers le prochain ; c'est donc le caractere d'un véritable amour, dont l'effet propre est d'attirer le Fils de Dieu dans nôtre cœur ; tellement que cette demeure, cette union, cette possession que Dieu prend d'une ame, est le prix des devoirs de charité, que l'on exerce envers le prochain, pour l'amour de son Dieu ; & le bonheur qu'a reçû sainte Marthe, pour recompense des charitables empressemens qu'elle a eu de loger le Sauveur en sa maison, c'est de l'avoir aussi logé spirituellement dans son cœur, c'est à dire d'avoir reçû un redoublement de graces, & de faveurs du Ciel, à mesure qu'elle redoubloit ses bons offices à son égard.

C'est un compliment officieux que l'on fait aux personnes qui nous honorent de leur visite, de leur dire, qu'ils sont les maîtres du logis, qu'ils y peuvent commander, & que tout est à leur service ; & l'on ne manque guere à cet accueil, que les loys de la bienséance ont introduit parmi les gens du monde. Marthe pouvoit bien en user de la sorte envers le Fils de Dieu, & luy faire cette of-

fre obligeante, de tous les biens de sa maison ; le Sauveur n'en usoit qu'avec réserve, & la blâmoit quand elle en faisoit trop, selon le sens litteral de cette parole, *porro unum est necessarium* ; mais il n'en usoit pas de même pour ce logement interieur, si j'ose me servir de cette expression, qui est consacrée par l'usage qu'il en a fait luy-même ; il en étoit le maître, il y commandoit sans reserve, il régloit ses passions & tous les mouvemens de son cœur, il prenoit les dimensions de sa charité, *in lato charitatis*, comme parle S. Bernard, en un mot, il ne logeoit dans sa maison que pour trouver l'occasion & le moyen d'établir sa demeure dans son ame, par la grace & par la charité, *ad eam veniemus, & mansionem apud eam faciemus*, & c'est l'exemple que nous donne cette grande Sainte, & le moyen qu'elle nous apprend d'attirer le Fils de Dieu chez nous, de le posseder & de l'obliger à faire sa demeure interieurement dans nôtre cœur, que de le loger corporellement en la personne des pauvres & des Pelerins dans nos maisons. Les Apôtres ne recommandoient rien plus souvent aux premiers Chrêtiens ; & tous les Fideles de la Primitive Eglise avoient cette loüable & sainte pratique, non seulement dans la pensée qu'ils recevoient le Fils de Dieu dans la personne des Pauvres ; mais encore dans l'esperance de l'obliger par ces charitables offices à leur donner des marques de sa visite.

Luc. 10.

En effet quoique tous ne le reçussent pas visiblement en la personne des Pauvres, comme il est arrivé a plusieurs grands Saints, il

les recompenſoit toujours avantageuſement, par une viſite interieure, par un ſurcroît de grace, & par quelque faveur particuliere, dont il reconnoiſſoit le bien qu'on luy faiſoit en la perſonne de ceux qui le repreſentent, qu'il appelle ſes freres, & qui regarde le bien qu'on leur fait, comme s'il l'avoit reçû luy-même. Hé, Chrêtiens, pourquoi en chercher d'autres preuves ? N'eſt ce pas pour cela qu'il remerciera les Juſtes au jour du Jugement, lorſqu'il les invitera reciproquement à loger dans ſa maiſon & à prendre poſſeſſion de ſon Royaume, *hoſpes eram, & collegiſtis me:* *Matth. 25.* j'étois un Pelerin ſur la terre, je n'avois pas où me retirer, & vous m'avez offert vôtre logis ; il eſt juſte que je vous rende la pareille, & que je vous reçoive dans le mien. Ah ! grande Sainte, vous paroîtrez à la tête de cette troupe charitable ! le Sauveur comptera combien de fois vous l'aurez reçû en vôtre maiſon ; & pour quelques jours que vous l'aurez logé, il vous préparera une demeure éternelle dans le Ciel. Mais pourſuivons.

Ce n'eſt pas, Meſſieurs, à cette ſeule action d'avoir logé le Fils de Dieu, que Marthe a borné ſa charité ; elle a encore rempli les autres devoirs, en lui donnant à manger, & en le traitant avec toute l'affection, avec tout le zele & tout le ſoin que l'ō peut attendre d'une perſonne qui le recevoit comme ſon Sauveur & ſon Dieu ; & quoi qu'il ſemble que cela ſoit compris dans l'hoſpitalité qu'elle exerçoit, c'eſt cependant une action toute differente, puiſque l'une peut être ſans l'autre, & que le Sauveur luy-même ſçaura bien ne

les pas confondre en ce grand jour, quand il publiera ce que l'on aura fait pour son amour, *hospes eram, & collegistis me, esurivi, & dedistis mihi manducare.* Mais sainte Marthe les a voulu réünir envers le Sauveur; puis qu'elle l'a traité toutes les fois qu'il a daigné lui rendre visite; mais la maniere dont elle s'y est prise, le soin avec lequel elle s'y est appliquée, & les autres circonstances que l'Evangile raporte, marquent assez qu'elle n'épargnoit rien pour le bien recevoir, & que sa charité n'avoit point d'autres bornes que celles qu'il souhaitoit qu'elle y mît; c'est donc en cette occasion que cette verité que le Sauveur prêchoit à ses Disciples, peut avoir lieu, que celui qui reçoit un Prophete en qualité de Prophete, aura la recompense du Prophete, & celui qui reçoit le juste en qualité de juste, aura la récompense du juste; car selon cette regle, que meritera celle qui a reçû son Dieu, & son Sauveur, en qualité de son Sauveur & de son Dieu? & comme il ajoûte ensuite, si celuy qui donnera seulement un verre d'eau froide au moindre des siens, en qualité de son disciple, ne perdra pas sa peine ny le merite de sa charité; quelle recompense ne merite point cette grande Sainte, qui l'a reçû non seulement comme un Prophete; c'étoit l'idée que les plus gens de bien en avoient; mais qui le regardoit comme le plus grand de tous les Prophetes; c'est à dire comme le Fils du Dieu vivant; ainsi qu'elle lui dît un jour, par une confession aussi glorieuse, que celle que luy fit le Prince de ses Apôtres, *tu es Filius Dei vivi, qui in hunc mun-*

Ioan. 11.

dum veniſti ; ne fait il pas dire qu'elle a pratiqué cette action, par le motif le plus noble, & le plus élevé, & merité la récompenſe du juſte, du Prophete, des Diſciples, & du Sauveur même ; c'eſt à dire, qui eſt duë à l'action qui ſe fait pour ſon amour, & en ſa conſideration ?

J'avouë, Meſſieurs, que nous pouvons avoir ces veuës, & nous élever par la Foy, au deſſus des ſens, & de la raiſon même, pour conſiderer le Fils de Dieu en la perſonne des pauvres, comme il l'a dit expreſſément ; mais quelle peine n'a-t on point à en être bien perſuadé, & d'agir, comme parle ſaint Paul, en conſequence de ce ſentiment ? *digne Deo*, comme Dieu le merite : car qui eſt-ce, qui voyant un pauvre tout nud, & tremblant de froid, ne ſe dépouïlleroit pas pour le revêtir ? qui ne s'arracheroit pas plutôt le morceau de la bouche, afin de le luy donner en le voyant mourir de faim ? qui ne les iroit chercher au milieu des ruës, & des grands chemins, pour avoir le bonheur de traiter le Fils de Dieu en leur perſonne ? Il n'y auroit point de miſere qui pût échaper à nôtre charité, elle nous feroit prévenir la voix & les prieres des pauvres honteux, elle nous donneroit des yeux pour les découvrir en quelque lieu qu'ils fuſſent, & des mains pour les ſecourir ; mais à voir les mépris & les rebuts qu'on leur fait ſi ſouvent, la peine qu'on a de leur donner un morceau de pain, le peu d'application & de zele que nous marquons à les ſoulager ; tout cela montre bien que nous ne connoiſſons point le Fils de Dieu en cet

état, ou plûtôt que ce visage emprunté l'a tellement défiguré, que nous croyons être en droit de le méconnoître; que nôtre foy toute languissante & demy morte qu'elle est, ne se touche pas facilement de cet objet, qui ne donne rien au sens, ou du moins qu'il faut bien l'étudier, & le mediter pour le comprendre. Sainte Marthe étoit dans un temps, où elle avoit plus de besoin de se convaincre de la divinité du Sauveur, que nous n'en avons présentement, que le mystere de nôtre redemption est accomply, & que la Foy est publiée par tout le monde. La Synagogue le condamnoit alors, les Prêtres & les Pontifes étoient ses plus grands persecuteurs; Marthe le crut cependant, en ce temps-là même, que la contestation sur ce chapitre étoit la plus échauffée.

Ses actions répondirent à sa foy; & c'est ce que nous devons le plus admirer dans la charité qu'elle pratique, en proportionnant ses soins & ses empressemens à la qualité de celuy qu'elle reçoit & qu'elle assiste, *dignè Deo*, comme le meritoit cet Homme-Dieu, c'est-à-dire, qu'elle ne pouvoit pas faire davantage; qu'elle ne se contente pas d'en donner l'ordre à ses domestiques, mais qu'elle-même y employe ses soins, & toute l'application de son esprit: ainsi il n'y a point de bon office qu'elle ne luy rende, point d'accueïl qu'elle ne luy fasse, point de demonstration de bienveillance, dont elle n'use à son égard, avec cet air obligeant, & empressé qu'on a coutume de marquer, quand on reçoit un hôte de qualité, dont on veut tâcher

de gagner l'affection : c'est pourquoy elle ne se fie qu'à elle-même du soin de le nourrir elle veut le servir à table, & joindre une profonde humilité à la grandeur de sa charité, qui la presse, & qui la rend si agissante, *Fecerunt ei cœnam ibi, & Martha ministrabat eis.* Ioan. 12. Et ne sçachant enfin quelle chere luy faire, elle donne occasion au Sauveur de moderer son zele, & de la reprendre du trop de soin & de mouvement qu'elle se donne pour préparer son repas. Mais comme c'est sa coûtume de donner toujours plus qu'il ne reçoit, & sa maniere de ne rien laisser sans récompense ; Saint Augustin remarque que durant que Marthe s'employe à nourrir le corps du Fils de Dieu, ce divin Hôte la nourrissoit reciproquement d'un mets infiniment plus exquis, qui étoit sa divine parole, laquelle est appellée dans l'Ecriture une nourriture toute celeste, qui fortifie l'ame, & qui l'entretient, & sans laquelle elle demeure sans vigueur, & toute languissante, *Suscepit spiritu pascenda, in carne pascendam*, dit ce saint Docteur ; & comme elle faisoit de son mieux pour traiter son Sauveur, le Fils de Dieu, qui connoissoit l'état & le besoin de son ame, y accommode ses discours, luy inspire le goût des veritez celestes, la console par l'esperance de la prompte resurrection de son frere Lazare. Enfin il n'y a point de sentiment de pieté, qu'il ne luy inspire, & à quoy il ne la porte par le moyen de cette parole vivifiante, pour nous apprendre, Chrétiens, que les exercices de charité sont le moyen le plus efficace que nous puissions employer pour attirer les gra-

ces de Dieu ſur nous, ſoit pour obtenir une ſincere & parfaite converſion, ſoit pour s'exciter à la devotion, & pour parvenir enfin à la plus haute ſainteté. Oüy, Chrétiens, pour endurci que ſoit un cœur, & inſenſible aux choſes de Dieu, rien n'eſt déſeſperé, quand il eſt porté aux actions de charité; parce que Dieu ſe rend ſenſible à nos miſeres, quand nous ſommes touchez de celles du prochain; & c'eſt même par là qu'il nous ouvre les yeux à nos propres beſoins, quand nous les ouvrons pour voir les neceſſitez des autres. Enſuite quelles graces & quelles faveurs ne fait-il point à ceux qui l'obligent en la perſonne des pauvres, qui luy ſont ſi chers? Ce Sauveur eſt trop reconnoiſſant des biens qu'on luy fait, pour ne pas les payer au centuple en cette vie, & ſi ce n'eſt pas toujours en même eſpece de biens, c'eſt par d'autres plus excellens & plus précieux. C'eſt ce que nous apprenons de l'exemple de cette charitable Hôteſſe du Fils de Dieu, laquelle aprés nous avoir appris à pratiquer les devoirs de la charité dans la vie active, dont elle eſt le modele, nous peut encore inſtruire de la maniere dont il les faut pratiquer. Nous l'allons voir dans cette ſeconde Partie.

II. PARTIE.

C'eſt, Meſſieurs, un principe inconteſtable dans la morale, que comme toutes les vertus ſont placées entre deux extrémitez, & que l'on peut également pecher, & par défaut & par excés, elles doivent neceſſairement tenir le milieu, & trouver un juſte temperament, qui en fait le prix & le merite; auſſi ne faut-il pas trouver étrange, ſi les bonnes

œuvres, qui ne sont autre chose que l'exercice & la pratique de ces vertus, ont pareillement leurs regles & leurs justes mesures, hors desquelles ces bonnes actions dégenerent en de veritables vices, & ne sont de nulle consideration devant Dieu. Ce n'est pas à dire pour cela que tous les defauts qui peuvent se glisser dans une bonne action, soient toûjours capables de la gâter entierement, & d'en changer la nature en luy ôtant tout son merite, comme seroit une mauvaise intention, quand on la fait par un motif de vaine gloire, ou par respect humain. Il y en a qui ne font qu'en diminuer le prix, tels qu'étoient ceux que le Fils de Dieu reprend dans sainte Marthe, & ce sont particulierement ceux dont je parle; le fond en est bon, il n'y a que la maniere qu'il faut rectifier, en faisant profit des avis que le Sauveur donne à sa sainte Hôtesse, & dont il ne faut point douter qu'elle n'ait elle-même la premiere profité. C'est, Messieurs, l'instruction que nous pouvons tirer de ses defauts, aussi bien que de ses vertus, & que je trouve compris dans ses paroles, *Martha, Martha sollicita es, & turbaris erga plurima; porrò unum est necessarium.* Aussi ne feray-je que les expliquer. *Luc.* 10.

Le premier est l'inquietude, & le trop d'empressement que l'on peut avoir en faisant le bien même; mais qu'il ne faut pas confondre avec l'ardeur, & la ferveur, dont nous devons nous porter à l'ouvrage du Seigneur, soit lors qu'il s'agit de remplir le devoir de sa charge, ou d'entreprendre quelque chose pour la gloire, & le service de

Dieu ; mais comme ces deux choſes ont beaucoup de reſſemblance, il eſt important de ſçavoir les démêler : en effet la ferveur & le zéle tiennent quelque choſe de l'inquiétude & de l'empreſſement, & ils en empruntent quelquefois le nom ; c'eſt ainſi que ſaint Paul dit, tantôt que la charité le preſſe, *charitas urget nos*, & tantôt que le ſoin & l'inquietude qu'il a de toutes les Egliſes dont il eſt chargé, ne luy donne preſque aucun repos, *inſtantia mea quotidiana, ſollicitudo omnium Eccleſiarum ; quis infirmatur, & ego non infirmor ?* Voilà ce ſemble de l'inquiétude & de l'empreſſement, ou quelque choſe qui en approche ; d'où vient donc que l'un eſt un défaut, & l'autre une vertu ? que l'un s'appelle zéle & ferveur, & l'autre trouble & inquietude ? *Sollicita es & turbaris.* S'il n'eſt pas permis de s'inquieter ; pourquoi le zéle qui animoit le Prophete, le faiſoit-il déſſécher d'impatience, quand il voyoit les pecheurs violer la Loy de Dieu, *vidi prævaricantes & tabeſcebam :* & pourquoy le grand Apôtre ſe ſentoit-il conſumé d'un feu, que le zéle allumoit dans ſon cœur, dans le ſcandale que ſouffroit le prochain ? *Quis ſcandalizatur & ego non uror:* mais pour accorder ces deux choſes qui ſemblent ſe contredire, je me ſers de cette diſtinction ; qu'il faut d'un côté ſe porter avec zéle & avec ferveur aux œuvres de charité ; car Dieu ne peut ſouffrir ces ſerviteurs lâches dont la tiedeur luy fait bondir le cœur ; il rebute cette froideur, qui paſſe juſqu'à l'indolence, qui ne s'affectionne

2. *ad Cor.* 5.

2. *ad Cor.* 11. *Ibidem.*

Pſalm. 118.

ne à rien, qui tient tous les succez pour indifferens, il ne compte point au nombre de ses serviteurs ceux qui font tout avec une negligence qui marque le peu d'interêt qu'ils y prennent, *maledictus qui facit opus Domini fraudulenter* ; il demande de la ferveur, du zéle & de l'activité à son service ; mais il y a de bonnes œuvres, où l'empressement & l'inquietude nuisent plus qu'ils ne servent, telles que sont les actions qui regardent plus les besoins du corps que ceux de l'ame, ou le salut du prochain, telles étoient les charitez que Marthe exerçoit à l'égard du Sauveur. Vous vous y employez selon les moyens que Dieu vous a donné, & selon le temps que le devoir de vôtre charge vous peut permettre ; alors le trouble y seroit inutile, & vôtre soin ne doit point passer jusqu'à l'inquietude qui vous chagrine, & qui vous détourne de vos autres devoirs. De cette nature est le soin que vous devez prendre de vôtre famille, en ce qui regarde la nourriture, le vêtement & les autres besoins que le Fils de Dieu a bien voulu specifier dans l'Evangile ; c'est en ce sens, dit saint Augustin, qu'il réprend l'empressement de Marthe ; non qu'il blâme l'hospitalité qu'elle exerce ; mais l'inquietude qu'elle se donne pour des choses qui n'étoient pas d'une necessité si absoluë, mais seulement d'une plus grande bien séance. Il faut souvent se reposer sur les soins de la providence, aprés avoir fait ce qui est en nostre pouvoir, & ne se pas tellement occuper de ces actions exterieures, quoyque bon- *Ierem.* 48.

nes, & dans l'ordre de nos devoirs, qu'on s'y donne entierement, & que l'on quite la priere & les autres exercices de pieté, ou bien qu'on ne préfere pas ce qui n'eſt que de pure charité & de ſurérogation, à ce qui eſt d'obligation & de juſtice, ou enfin qu'on n'ait pas plus de ſoin de ces choſes exterieures, que du cœur & de l'interieur, qui doit faire nôtre premiere & nôtre principale occupation; voilà le premier avis que Dieu donne à ſainte Marthe, & qui nous doit ſervir de régle dans les exercice de la charité.

Le ſecond, qui n'eſt pas moins important, eſt compris en ces termes: *& turbaris erga plurima*; ce qui nous apprend la cauſe de ce trouble, ſçavoir la multitude des affaires, où l'on s'engage par un zéle mal reglé, comme quand ce ſont des actions, qui ne ſont point de nôtre profeſſion, ou qui nous jettent dans une diſſipation d'eſprit, dont on a peine à revenir, ce qui fait qu'elles ſont ſouvent plus dommageables à nôtre propre ſainteté, qu'elles ne ſont utiles au prochain; il y a, Meſſieurs, une infinité de perſonnes de ce caractére qui s'embaraſſent dans mille ſortes d'affaires, qui embraſſent tout ce qui ſe preſente, & qui s'ingerent même dans des miniſteres où Dieu ne les appelle point, ſans connoître leurs forces, & ſans reflexion ſur ce qui eſt à propos, ou à contre-temps, par un zéle inconſideré, où il entre ſouvent du temperament, quelquefois même de la vanité, & pour l'ordinaire de la préſomption, qui fait

qu'on se croit capable de tout ; sans considerer qu'une action bien faite, & dans l'ordre, en vaut cent autres faites avec précitation, que la multitude des choses cause necessairement, & avec la confusion qu'on ne peut éviter ; de là naissent les murmures & les plaintes dans les difficultez qui nous arrêtent, de là l'impatience dans l'accablement, on se donne tout entier aux affaires ; on ne s'y prête pas, comme vouloit un ancien, on entreprend trop & il est difficile que l'on réüssisse en tout.

C'est de ce défaut, dont tenoit un peu la charité de Marthe, quand le Sauveur la reprit de son trop d'empressement, *turbaris erga plurima* ; la multitude des choses qu'elle entreprenoit, & l'embaras où elle se trouvoit de donner ordre à tout, luy fait accuser sa sœur, de ce qu'elle demeure tranquille, sans l'aider dans le soin du domestique, *Domine non est tibi curæ, quod soror mea reliquit me solam ministrare* ; les Saints Peres nous assurent que cette plainte ne venoit que de la crainte qu'elle avoit, qu'un si grand hôte ne fût pas reçû selon son merite ; mais l'avertissement luy fut utile dans la suite de sa vie, où elle donna des bornes à ses occupations, en se contentant d'élever dans la vertu & dans la perfection des saintes Vierges, que son exemple avoit attirées à la pratique des plus nobles actions de la charité, comme rapportent les meilleurs Historiens ; mais ce même avis doit servir de regle à tous ceux qui s'adonnent aux bonnes œuvres, & aux actions de charité, de ne se point em-

Luc. 10.

barraſſer de tant de ſoins, ou de ne ſe pas charger de trop d'affaires, qui font de la vie active, une vie tumultueuſe, ſans goûter la douceur de la retraite, & de la communication avec Dieu. Car s'il y a des écueils à éviter par tout, l'on peut dire que cette multitude d'affaires qu'on entreprend, l'embarras où l'on ſe jette, & l'agitation que l'on ſe donne, précipite de l'un dans l'autre, que l'eſprit diſſipé en tant de choſes, fait une ſi grande diverſion de ſes forces, qu'il ne luy en reſte plus pour ſe ſoûtenir & pour ſe défendre; d'où il arrive qu'on perd la paix & la tranquillité de l'ame, qui eſt un bien que nous devons ménager aux dépens de tout le reſte; & qu'enfin la multitude nous accable, & nous fait ſuccomber ſous le faix.

Voilà ſans doute le defaut le plus dangereux de ceux qui s'adonnent aux exercices de la charité, le partage & la diſtraction qu'apporte la multitude, & qui fit que le Sauveur donna la preference au choix que Madelaine avoit fait du recueillement interieur, & de la douceur de la contemplation, *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea*, parce qu'il y a moins de danger de perdre la paix, & la tranquillité de l'eſprit. Ce n'eſt pas qu'il n'approuve la condition de Marthe, & que ſon ſort ne ſoit avantageux, puiſqu'il l'a choiſi pour luy-même; mais parce qu'étant expoſé à de plus grands dangers, il y a plus de meſures à prendre, & que les actions du dehors doivent être animées de la charité du cœur, ſans quoy elles ſont de nul prix, & de nul merite devant Dieu, outre qu'il y a à

craindre qu'on ne cherche autre chose que la gloire & les interêts de Dieu.

C'est le troisiéme defaut qui est à éviter, & dont le Sauveur avertit sainte Marthe par ces paroles qui suivent : *Porrò unum est necessarium.* Il n'y a qu'une chose qui soit necessaire & indispensable. Il vouloit dire, selon le sens litteral, qu'il avoit besoin de peu de chose, & que le premier mets qui se trouveroit dans la maison de cette Hôtesse si charitable luy suffiroit ; mais comme les saints Peres trouvent du mystere dans ces paroles du Fils de Dieu, & qu'elles sont pleines d'instructions salutaires ; il marque par là, au sentiment des Interpretes, la principale condition qui se doit trouver dans les actions exterieures auſquelles on s'applique, qui est d'avoir Dieu pour motif, d'avoir en vûë sa gloire, nôtre salut, & celuy du prochain, que l'on tâche d'aider & de secourir dans ses besoins. Car sans cela, ce ne sont plus de bonnes œuvres, ni des actions de vertu, & par consequent ne meritent rien pour le Ciel, comme le Sauveur dit luy-même en un autre endroit, *quam mercedem habebitis ?* Les autres defauts sont accidentels, & ne corrompent pas le fonds de l'ouvrage ; mais celuy-cy le détruit, & le rend inutile pour le Ciel & pour l'éternité. *Matth.* 5.

C'est, Chrétiens, ce que nous avons le plus à craindre, & à quoy nous devons apporter le plus de précaution, parce que c'est le plus grand danger qui se trouve dans les actions exterieures ; l'on se cherche soy-même & sa propre gloire, à cause qu'elles attir-

rent l'approbation publique ; quand on a part à toutes les bonnes œuvres d'une ville, & qu'on entre dans toutes les assemblées de charité : ces actions ont de l'éclat, & nous rendent considerables ; d'où il arrive souvent qu'on les entreprend avec zele & avec ardeur ; mais quand on n'est plus soûtenu de cette esperance, ni éclairé des yeux des hommes qui nous animoient, on s'en retire, ou l'on ne s'y porte plus que lâchement. Ce qui est une marque évidente que ces actions manquent dans l'essentiel, qui est d'être faites pour Dieu, & par des vûës surnaturelles. Cet avis étant donc le plus necessaire, c'est pour n'y pas manquer, que le Sauveur nous assûre qu'il tient fait comme à sa propre personne, tout ce qu'on fait au prochain, pour nous mettre sans cesse ce motif devant les yeux, comme l'unique chose que nous devons envisager, pour en faire non seulement le prix & la valeur, mais encore pour unir l'action de Marthe avec la contemplation de Madelaine ; parce que nôtre esprit agissant alors par les vûës de la Foy, ne peut avoir une plus noble & une plus sainte occupation, que de contempler le Sauveur dans ses freres, que de penser que c'est luy que nous servons dans les malades, luy que nous nourrissons dans les pauvres, luy enfin que nous secourons dans le prochain, par toutes les assistances que nous luy rendons. Nôtre esprit occupé de cette pensée, peut-il agir pour un autre dessein, que de luy plaire ? En faudra-t-il davantage pour nous animer à agir avec ferveur, & pour ne perdre jamais la presence

de Dieu, dans l'agitation même, que peuvent causer les actions les plus tumultueuses. Si nous sommes une fois fortement persuadez, que c'est pour luy que nous les faisons, quelle source de saintes pratiques, de nobles desirs, & de profondes meditations, ne nous suggerera point cette vûë, dans les occupations mêmes les plus capables de nous distraire ?

Je conçois par là, Chrétiens, comme l'on peut être toujours uni à Dieu, sans se partager entre luy & le prochain ; puisque tout ce que nous ferons pour l'un, s'adressera à l'autre, que la dissipation qu'apporte la multitude ne sera point capable de partager un esprit, qui n'a qu'une vûë & un seul but, qui est d'agir pour Dieu. Je comprends par cela même, comment l'on doit quelquefois quitter Dieu pour le prochain, quoy-qu'il semble que ce seroit mieux dire, de quitter Dieu pour Dieu même, puisque c'est luy que l'on sert, en rendant service à nos freres ; mais c'est ce qui me fait concevoir en même temps que le sort de Marthe ne sera pas moins avantageux que celuy de Madelaine, si l'on agit par ses ordres, comme Moyse, qui quitte la montagne où il joüissoit de l'entretien de son Dieu seul à seul, pour venir contenir le peuple dans le devoir. *Vade descende, peccavit populus tuus.* Moyse, il ne s'agit pas icy de me prier, il s'agit de me servir ; ainsi Juges, vous êtes plus agreables à Dieu, quand vous rendez la justice, & quand vous défendez la veuve & l'orphelin, lorsque vous arrêtez les vices & les desordres, que si vous

demeuriez aux pieds des Autels pour le prier ; en negligeant vôtre charge : ainſi peres de famille, en veillant ſur les domeſtiques, & empêchant que Dieu ſoit offenſé, vous faites une action qui égale la priere que vous feriez en d'autres circonſtances. Ainſi, Chrétiens, en ſecourant les pauvres, ou travaillant pour le ſalut du prochain, vous faites un ſacrifice à Dieu, qui ne luy eſt pas moins agreable, que le ſacrifice de l'oraiſon. Le ſecret eſt de ſoûtenir & d'animer l'un par l'autre, de ſçavoir les pratiquer à propos, & dans leur temps, de ne pas negliger ſon ſalut, en s'employant pour celuy des autres, & de faire toutes ſes actions en vuë de Dieu.

C'eſt la gloire de cette grande Sainte, que nous honorons en ce jour, d'avoir employé toute ſa vie à ces actions de charité, à l'égard de la propre perſonne du Sauveur, depuis qu'elle l'eut connu ; & aprés ſa mort, à l'égard de ceux qui le repreſentoient. L'on dit même qu'il luy apparut & la viſita quelque temps avant qu'elle expirât, pour l'inviter à la gloire du Ciel, comme elle l'avoit invité & reçû en ſa maiſon ; & je m'imagine même qu'il dit en ſa faveur au Pere Eternel, les mêmes paroles que dit le jeune Tobie à ſon pere, en parlant de l'Ange qui l'avoit aſſiſté ſi charitablement dans ſon voyage: *Quid poſſumus dare viro iſti : quid poſſumus dare mulieri iſti* ? Que pouvons-nous rendre à cette femme, pour reconnoître les bons offices qu'elle m'a rendu durant le voyage & le pelerinage que j'ay fait ſur la terre ! J'étois ſans retraite & ſans maiſon, & elle m'a offert la ſienne ;

elle m'a reçû, nourri, traité; elle a pourvû à tous mes besoins; c'est à moy, c'est à ma propre personne qu'elle a rendu tous ces services. C'est alors que non seulement il luy offrit la moitié de ses biens, mais son royaume tout entier; c'est ce que l'Evangile nous assûre qu'il fera à l'égard de tous ceux, qui à son exemple, aurons exercé les œuvres de charité; il les publiera en presence de tous les hommes, & leur en marquera sa reconnoissance: & enfin il les en récompensera d'une éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

FIN.

BIBLIOTECA N.17 ROMA VITTORIO EMANUELE

Elle a été la mere spirituelle & corporelle de la sainte Vierge. p. 457
Il y a de l'apparence que sainte Anne offrit la sainte Vierge à Dieu, quand elle fut presentée au Temple. p. 458.
Les soins que sainte Anne prît de l'éducation de sa fille. p. 459
La sainte Vierge a communiqué sa sainteté à sa mere. p. 463
Dieu a preparé sainte Anne à être mere de la sainte Vierge. p. 463. &c.
Les dons que Dieu a fait à sainte Anne en consideration de Marie. p. 464
Marie a obtenu à sa mere des graces particulieres. p 465
Les obligations que la sainte Vierge avoit à sainte Anne. p.
Comme sainte Anne profitoit de l'exemple de sa fille. p. 470

B

SAint Benoist. Panegyrique de ce Saint. p. 66
Il a passé par les mêmes épreuves, & reçû les mêmes benedictions que le S. Patriarche Abraham. p. 67
Il a abandonné le lieu de sa naissance & renoncé à tous ses biens. p 69
Comme il s'est retiré dans un desert. p 70
L'austerité & la mortification qu'il a pratiquée. p. 72
De la maniere dont il surmonte une fâcheuse tentation. p. 74
Il a sacrifié à Dieu ce qu'il avoit de plus

cher, qui eſt ſa liberté, en embraſſant l'état religieux. p. 76.
La grandeur & l'excellence de ce ſacrifice. p. 78
Les benedictions temporelles & ſpirituelles que Dieu a répandu ſur ſa perſonne. p. 82
La puiſſance qu'il reçut de faire des miracles. p. 83. &c.
La viſite que luy fit Totila Roy des Goths. p. 84
Les benedictions que Dieu a verſées ſur ſon Ordre, en ſa conſideration. p. 86. &c.
Les Princes, & les Souverains qui ſont entrez dans ſon Ordre, les Evêques & les Papes qu'on en a tirez. p. 89
Les benedictions que Dieu a verſées ſur toute l'Egliſe par ſon moïen. p. 90. &c.
Comme ce grand Saint peut ſervir d'exemple à tout le monde, & en quoi nous devons l'imiter. p. 93
Saint Bonaventure. Panegyrique de ce Saint. p. 349
Il a joint la ſcience avec la devotion, & avec une profonde humilité. p. 350
Sa naiſſance, & ſes premieres études. p. 351. &c.
La ſcience ne deſſecha point ſon cœur. p. 354
La faveur de ſa charité quand il fut entré dans l'Ordre de ſaint François. p 355
Comme il étudioit uniquement pour devenir plus ſaint. p. 356
Il préfera toujours la pieté à la ſcience. p. là-même.
La déclaration qu'il fit à ſaint Thomas,

Digitized by Google

D'où il avoit appris toute sa science. p. 358
Comme son étude étoit ordinairement une oraison. p. 360
L'alliance de la science avec la charité lui a acquis le nom de Docteur Seraphique. p. 362
Sa dévotion n'a point été empêchée par l'étude. p. 363
Comme tous ses Ecrits respirent la dévotion. p. *la même.*
Le témoignage que saint François de Sales rend de saint Bonaventure. p. 365
Ce Saint s'est distingué entre les Sçavans, par son éminente doctrine. p. 368
Son humilité n'a pas été moindre que sa science. p. 369
Exemples de l'humilité de ce grand Saint. p. 370
Il n'étoit point attaché à ses sentimens. p. 372
Il a fui l'éclat, & recherché l'humiliation. p. 374
Il refusa le Souverain Pontificat. p *là-même.*
Il fut choisi pour accorder l'Eglise Grecque avec la Latine. p. 377

C

SAinte Catherine de Sienne. Panegyrique de cette Sainte. p. 125
Comme elle a été entierement à Dieu, & de quelle maniere. p. 127
Comme elle se consacra à Dieu dés ses plus tendres années. p. 130
Elle voulut quitter la maison de son Pere

pour se retirer dans un desert. p. *là-même*
Comme elle conçut le dessein d'embrasser l'état religieux. p. 131
Comme ses Parens s'opposerent à un si genereux dessein. p. 132. &c.
Elle se fit une retraite, & une solitude dans la maison de son Pere. p. 133
Sa fidelité à l'épreuve de toutes les tentations les plus furieuses. p. 136
Comme elle souffrit les traits les plus envenimés de la calomnie. p. 138
Les croix, & les douleurs interieures & exterieures par lesquelles Dieu l'éprouva. p. 140
Le desir ardent qu'elle avoit de souffrir pour Dieu. p. *là-même.*
Elle reçut les sacrez Stigmates, comme S. François d'Assize. p. 241
La charité qu'elle avoit pour le prochain, & comme elle consideroit le Fils de Dieu dans les pauvres. p. 143
Les surprenantes mortifications qu'elle a pratiquées. p. 144
Comme le Fils de Dieu a été reciproquement tout à cette Sainte. p. 146. &c.
Elle a vêcu long-temps sans prendre d'autre nouriture que l'Eucharistie. p. 147
Le Sauveur l'a instruite par lui-même, & la rendue capable d'instruire les plus grands Docteurs. p. 148
Il la prise pour son Epouse en présence des Anges, avec une ceremonie solemnelle. p. 152
Il a changé de cœur avec elle, par une faveur que nous ne lisons d'aucun autre Saint. p. 153

Digitized by Google

Elle avoit un particulier credit auprés de Dieu pour obtenir la converſion des pecheurs. p. 155
Dieu s'eſt ſervi d'elle dans les affaires les plus importantes de l'Egliſe. p. 156
Comme pour imiter cette Sainte il faut être tout à Dieu. p. 159

F

SAint François de Paule. Panegyrique de ce Saint. p. 96
Tout ſon éloge ſe reduit à la charité, dont il reçut l'étendart du Ciel. p. 97
Comme ce ſymbole l'a diſtingué en quelque maniere des autres Saints. p. 99
Sa naiſſance, & ſon éducation. p. 101
Comme il ſe retira dans un deſert, & comme il y vêcut. p. 102
Comme, dans cette retraite, ſon cœur s'enflamma dans l'amour de Dieu. p. 104
Comme la charité le porta à la mortification, & à la penitence. p. 105
Comme ſa charité a eu pour fondement, l'humilité. 107
Comme il pratiqua cette humilité étant Géneral de ſon Ordre. p. 108
Comme il étoit reveré & conſulté des Souverains. p. 110
Il a fondé un Ordre, lequel s'eſt étendu par tout. p. 112
Comme par ce glorieux étendart de la charité il a vaincu les vices & les deſordres de ſon temps. p. 113
Le courage & la generoſité qu'il témoigna

dans les Cours des Roys, & particulierement en celle de Louis XI. Roy de France. p. 115
Comme il a exercé son pouvoir sur toute la nature, par de prodigieux miracles. p. 116. &c.
Comme Dieu l'a fait connoître, & rendu son nom celebre par tout. p. 119
Il préserva la chrêtienté de l'invasion des Turcs. p. 120
Les benedictions qu'il a attirées sur la France par ses prieres. p. 122
Sa mort precieuse devant Dieu. p. 122
Comme l'Ordre, que ce grand Saint a établi, combat sous les mêmes étendarts de la charité. p. 123

I

SAint Jacques le Majeur. Panegyrique de ce Saint. p. 411
Le Fils de Dieu lui a plus accordé, que lui-même ne lui avoit fait demander par sa mere. p. 413
Le Sauveur l'a admis au nombre de ses Disciples, par une faveur particuliere. p. 417
Ce que S. Jacques pretendoit quand il demanda d'être assis à la droite du Fils de Dieu. p. 418
On croit qu'il étoit disciple de saint Jean-Baptiste, avant que de l'être du Sauveur. p. 420
Il a été l'un des Disciples les plus favorisez. p. 422
Il a été élevé à l'Apostolat, qui est une

plus grande faveur que celle qu'il demandoit. p. 428
Il prêcha la foy dans la Judée, qui fut l'emploi le plus honorable. p. 430
Cet emploi fut le plus hazardeux, auſſi bien que le plus glorieux. p. 432
Ce qu'on croit qu'il fit en Eſpagne. p. 434
Il n'eut pas la conſolation d'y faire un grand fruit; mais ſon merite n'en fut pas moindre devant Dieu. p. 435
Il a été le premier des Apôtres qui ait ſouffert le martyre. p. 440. &c.
Saint Jean-Baptiſte. Panegyrique de ce Saint. p. 284
C'eſt aſſez pour en faire l'éloge, de dire qu'il a été grand devant Dieu. p. 286
Ce que c'eſt que la qualité de Précurſeur du Fils de Dieu. p. 287
En cette qualité, il a repreſenté le Fils de Dieu comme un eſſai. p. 288
Parallele de S. Jean avec le Fils de Dieu. p. 290
Le Fils de Dieu, étant dans le ſein de ſa mere, vint diſpoſer ſaint Jean à être ſon Précurſeur. p. 292
Saint Jean fut ſanctifié dés le ventre de ſa mere. p. 292. &c.
La vie qu'il mena dans le deſert. p. 274
La parfaite reſſemblance de ſaint Jean avec le Fils de Dieu. p. 295
Comme il eſt déclaré le plus ſaint de tous les hommes par le Sauveur même. p. 297
Le grand credit que ſaint Jean s'acquit par ſa ſainteté, pour rendre témoignage du Fils de Dieu. p. 299. &c.

Comme le monde alloit le trouver dans ſon deſert, attiré par ſa vertu. p. 302
L'autorité qu'il devoit avoir pour déclarer que Jeſus étoit le Meſſie. p. 303
La ſainteté de ſaint Jean étoit une raiſon plus forte que tous les miracles, pour perſuader la verité qu'il annonçoit. p. 303
L'auſterité de ſa vie a preparé les hommes à la doctrine de l'Evangile. p. 307
Il a obſervé la loi de l'Evangile avant qu'elle fût portée. p. 308
La fidelité de ce ſaint Précurſeur, qui ne s'eſt rien uſurpé de la gloire de ſon Maître. p. 309
Comme il refuſa l'honneur qu'on lui vouloit faire de le prendre pour le Meſſie. p. 312
Le bas ſentiment qu'il avoit de luy-même. p. 312
Avec quel courage il repreſenta à Herode ſon crime. p. 313
Le moïen d'imiter ce grand Saint, c'eſt de remplir fidelement nôtre miniſtere, comme il a rempli le ſien. p. 314
S. Joſeph. Panegyrique de ce Saint. p. 35
Dieu regle ſes graces & ſes faveurs ſur le miniſtere auquel il deſtine les hommes. p. 37
Ce grand Saint a été un ſerviteur fidele, & comme il a été élevé par cette qualité. p. 39
Combien il a été deſtitué des biens de fortune, quoy qu'il fût d'une famille Royale. p. 42.
Comme il a été choiſi pour cacher le my-

Digitized by Google

fere de l'incarnation. p. 42
Comme il s'eſt ſoumis aux ordres de Dieu, dans la baſſeſſe de ſa condition. p. 43. &c.
Comme il obéit aux ordres du Ciel, lors qu'on luy commanda d'aller en Egypte. p. 45
Il ne marqua pas moins d'obeïſſance quand il fallut s'aller faire inſcrire dans Bethleem. p. 48
Comme aux dépens de ſa propre gloire, il a tenu ſecrets les ordres de Dieu. p. 49
La providence le fait maintenant éclater, pour récompenſer l'obſcurité dans laquelle il a vécu. p. 51
L'avantage qu'il a eu d'être l'époux de la ſainte Vierge. p. 54. &c.
Avec quelle prudence il ſe comporta, en voyant la ſainte Vierge enceinte. p. 55
Comme enſuite il partagea avec elle le ſoin de l'éducation du Sauveur. p. 56
L'affection toute ſainte qu'il portoit à la ſainte Vierge. p. 57
L'affection reciproque que la ſainte Vierge avoit pour lui. p. 58.
En quel ſens il a été Pere de Jeſus, & l'authorité qu'il avoit ſur luy, en cette qualité. p. 59
Quel avantage pour ce Saint, d'avoir pû commander à un Dieu. p. 62.
Comme la ſainteté de S. Joſeph eſt facile à imiter. p. 63. &c.

M

Ste Madelaine. Panegyrique de cette ſainte. p. 81

L'amour profane changé en un amour saint. p. *la même.*
L'éloge de cette Sainte se reduit à l'amour qu'elle a eu pour le Sauveur. p. 383. &c.
La force de son amour a paru à la détacher de tout ce qui lui tenoit le plus au cœur. p. 385. &c.
Comme elle fut desabusée des vanités du monde. p. 386
Elle prit résolution de renoncer aux plaisirs du monde. p. 393
Ce ne fut point par une ferveur passagere qu'elle entreprit ce changement de vie. p. 396
Elle surmonta le respect humain, & ne rougit point de confesser ses désordres. p. 397
Comme elle s'attacha ensuite au service du Fils de Dieu. p. 399
Comme son amour fut genereux, ne redoutant point la haine & la persecution de Juifs.
Elle suivit, & accompagna le Sauveur jusques sur le Calvaire. p. 404
On peut dire qu'elle fut martyre de la charité au pied de la Croix du Sauveur. p. 405.
Elle eut le courage d'aller chercher le Sauveur au tombeau, & de vouloir l'enlever. p. 406
Comme son amour fut constant, & persevera jusqu'à la fin de sa vie. p. 407
Sainte Marthe. Panegyrique de cette Sainte. p 473
Elle est particulierement recommandable pour son hospitalité envers le Fils de Dieu. *la même.*
Les deux offices differens de Marthe & de

Madelaine, marquez dans l'Evangile. p. 475
Sainte Marthe n'a point tellement été appliquée à l'action, qu'elle n'ait auſſi vacqué à l'Oraiſon. p. 477
Elle a rendu ſervice au Fils de Dieu, en ſa propre perſonne. p. 478
Les bienfaits qu'elle recevoit reciproquement du Fils de Dieu. p. 480. &c.
Comme ces bienfaits ont du rapport à ceux qu'il a reçû d'elle. p. 484. &c.
Comme en ſuite elle ſe corrigea des défauts dont le Sauveur la reprit. p. 493. &c.
De l'empreſſement & de l'inquietude qui ſe trouve dans nos bonnes actions. p. 404
De la multitude des affaires que nous entreprenons. p. 496
Souvent on ſe cherche ſoy-même, & non pas Dieu. p. 499
Sainte Marthe fut enſuite exempte de ces défauts. p. 501. &c.
Sainte Monique. Panegyrique de cette Sainte. p. 160
Elle a procuré la vie de la grace à ſaint Auguſtin, aprés lui avoir donné la vie du corps. p. 162
Elle peut paſſer pour le modele d'une femme mariée, & d'une ſainte veuve. p. 163 &c.
Comme élevoit ſon fils Auguſtin en vûë de Dieu. p. 165
Comme elle fut fidele à Dieu durant le temps de ſon mariage. p. 166
La douleur qu'elle eut de voir les premiéres ébauches de ſon fils Auguſtin. p. 168
Elle eſpera toûjours de le pouvoir ramener

à son devoir. p. 169
Comme les desordres du fils furent l'occasion de la patience, & de la sainteté de la mere. p. 170
Elle ne cessa de prier pour la conversion de ce fils. p. 172
L'affliction qu'elle eut de le voir attaché à l'heresie des Manichéens. p. 173
Elle ne negligea aucun moyen de le retirer de son erreur. p. 175
La consolation qu'elle eut de voir son fils changé, & converti. p. 179 &c.
La joye d'un Chrêtien d'avoir gagné une ame à Dieu. p. 182
Comme cette sainte témoigna ses sentimens à saint Augustin même. p. 183
On est redevable à sainte Monique des grands services, que saint Augustin a rendu à l'Egliſe. p. 184
La mort de cette sainte entre les bras de son fils. p. 186
La gloire qu'elle a meritée dans le Ciel, pour avoir procuré la conversion de son fils. p. 187
Sainte Madelaine de Pazzis, Panegyrique de Sainte. p. 189
Elle quita le monde & se consacra à Dieu la même année, & le même jour que sainte Thereſe mourut. p. 192
Deux sortes d'amour de Dieu, dont son cœur fut blessé. p. 193
Elle a puisé un amour unissant dans le Sacrement de l'Autel. p. 19 &c.
Elle prit le sentiment & le dessein de s'unir à Dieu dés sa tendre jeuneſſe. p. *la même.*

Les lumieres qu'elle puisa dans ce divin mistere. p.197
Son entrée dans l'Ordre des Carmes. p. 198
Elle entretient la ferveur de son amour, par l'usage de ce Sacrement. p. 199
Son amour devint unitif, communicatif, & transformant par ce moyen. p.200
Elle devint insensible à la gloire & à la reputation. p.202
Elle fut embrasée du desir de faire connoître, & aimer Dieu à tout le monde. p.203
Les transports de sa charité, lors qu'elle étoit devant le S. Sacrement. p. 204
Comme elle étoit presque continuellement ravie en Dieu. p.205
Dans ses ravissemens elle ne laissoit pas d'entendre & d'agir. p.206
L'amour du Sauveur attaché à la Croix, n'a pas moins contribué à l'élever à une haute sainteté. p.208
Elle declara la guerre à son corps par des austeritez surprenantes. p. 210
Pour être semblable au Sauveur, elle se mit & enfonça une couronne d'épines sur la tête, *la même*
Sa nourriture, pendant qu'elle fut Religieuse, ne fut que de pain & d'eau. p.212
Les maladies douloureuses qu'elle souffrit avec une patience heroïque. p.213
Sa devise étoit, *souffrir & non mourir.* p 214
Les peines d'esprit, dont Dieu voulut l'éprouver. p.216 &c.
Elle mourut dans la croix, & dans les souffrances comme elle avoit vécu. p.217

N

S. NOrbert. Panegyrique de ce Saint. p. 255
Les voyes, par lesquelles Dieu a conduit ce Saint à la plus haute sainteté. p. 256
Sa conversion soudaine & éclatante, aprés une vie assez mondaine, p. 259
Comme il rompit tous les liens qui l'attachoient au monde. p. 264
Comme il reçut l'Ordre de Prêtrise, & se mit à prêcher publiquement. p 265
Sa pénitence, ses austeritez, & le desir qu'il avoit des humiliations. p. 266
Dieu lui enseigne la science des Saints dans l'état Religieux. p. 269. &c.
Comme il établit l'Ordre de Prémontré. p. 271
La forme de vie qu'il lui prescrivit. p. 274
Comme il fut élû Archevêque de Magdebourg. p. 277
Les grands biens qu'il fit dans ce Dioceſe. p. 278. &c.
Comme il éteignit l'heresie de Tranchelin. p. 279
Comme il travailla à éteindre le Schisme qui divisoit l'Eglise. p. 281

P

PEres & meres, l'obligation qu'ils ont de donner une bonne éducation à leurs enfans. p. 601
Le soin qu'ils en doivent prendre. p. 171

Digitized by Google

S. Philippe de Neri Panegyrique de ce Saint. p. 220
Dieu l'a suscité en ces derniers siecles, pour renouveler l'esprit du Sacerdoce. p. 221
La vocation de ce Saint à l'état Sacerdotal. p. 224
Son union avec Dieu, dans ce saint ministere. p. 226
Le don d'Oraison qu'il avoit. p. 227. &c.
L'amour qu'il avoit pour la retraite & pour la solitude. p. 228.
Combien il étoit enflamé du divin amour. p. 230
Sa pureté Angelique, dont il a été un parfait modele. p. 232
Sa vigilance, & sa circonspection sur ce point. p. 234 &c.
L'austerité de sa vie, & sa mortification. p. 236. &c.
Son humilité & le desir qu'il avoit des humiliations. p. 238
Il a infiniment contribué à reformer l'état Ecclesiastique. p. 242
Comme il a eu un saint zéle de travailler à la conversion des Ames. p. 243
Les bonnes œuvres qu'il a établies. p. 245
Il forma des Ecclesiastiques à prêcher & à instruire. p. 246
Il s'appliqua particulierement à la direction & aux confessions. p. 249. &c.
La Congregation des Saints Prêtres qu'il a instituée. p. 250
Dieu a fait éclater son merite par des miracles. p. 253
S. Pierre Apostre. Panegyrique de ce Saint.

Le Fils de Dieu la élevé à l'a premiere dignité, nſuite du témoignage qu'il rendit de ſa divinité. p. 318
La haute dignité de ce Saint d'être declaré le chef de l'Egliſe. p. 323
Par là, le Fils de Dieu l'a établi ſon ſucceſſeur. p. 312
La foy de cet Apôtre a été le principe de ſon bonheur. p. 327
Il confeſſa que Jeſus Chriſt étoit le Fils du Dieu vivant, dans un temps auquel cette verité n'étoit pas encore reconnüe. p. 326
Il fut en même-temps declaré la Pierre fondamentale de l'Egliſe du Fils de Dieu. p. 330. &c.
Dans l'Evangile, il eſt toûjours nommé le premier entre les Apôtres. p. 331. &c.
Les Heretiques lui diſputent cette prérogative, & pourquoy. p. 332
L'influence qu'il a ſur toute l'Egliſe, en qualité de chef. p. 334
Comme il prêcha la foy aux Juifs, & l'annonça tout le premier. p. 336. &c.
Comme il diſperſa les autres Apôtres par toute la terre. p. 337
Dieu voulut qu'il mît ſon ſiége à Rome, qui étoit la capitale du monde. p. 338
C'eſt là où il ſouffrit le ſupplice de la croix à l'exemple de ſon Maître. p. 339
Il faut s'attacher à la doctrine qui s'enſeigne dans la Chaire de S. Pierre, ſi l'on ne veut point s'égarer. p. 339. &c.
Sa puiſſance de ſa juriſdiction dans toute l'Egliſe. p. 341. &c.
Le Sauveur l'interrogea par trois fois s'il l'aimoit

l'aimoit, avant que de lui confier son troupeau. p. 344

R

Respect humain, la force qu'il a sur la plusparт des Chrêtiens. p. 398
Ressemblance que tous les Chrêtiens doivent ayoir avec le Fils de Dieu. p. 298

S

Sacerdoce. La sainteté & l'excellence de cet état. p. 221. &c.
Pourquoy le Sacerdoce du Fils de Dieu est appellé éternel. p. 240
Science, le reproche qu'on fait aux sçavans d'être peu devots. p. 3
La science n'est point incompatible avec la sainteté. p. 4
Le meilleur moyen d'acquerir la science est d'implorer le secours du Ciel. p. 10
La sainteté corrige les défauts de la science. p. 11
La science est à nos esprits ce que la nourriture est à nos corps. p. 12
La sainteté sert comme de contrepoids à la science. p. 15
Combien la science éleve un homme au-dessus des autres. p. 20
Combien le zéle est dangereux s'il n'est accompagné de la science. p. 24
Le grand service que la science rend à l'Eglise. p. 33
Solitude. L'avantage qu'on y trouve pour

se sanctifier. p. 71

T

S. THomas d'Aquin. Panegyrique de ce Saint. p. 1
On ne sçait en quoi il a le plus excellé dans la science ou dans la sainteté. p. 2
Comme il resista à ceux qui voulurent le détourner d'être Religieux. p. 5.
Son grand esprit, & l'heureuse disposition qu'il avoit pour les sciences. *là même.*
Son premier soin fut de se rendre saint & vertueux. p. 6
Ce fut dans l'Oraison qu'il puisa ses plus hautes connoissances. p. 7.
Appliqué à la priere il ne sentit point la douloureuse operation qu'on luy fit sur une jambe. p. 8.
Sa science fut l'effet d'une étude aidée du secours du Ciel. p. 9.
Il a joint une profonde humilité avec la science. p. 12.
Il a constamment refusé les plus grandes dignitez de l'Eglise. p. 13
Ce Saint ne cherchoit qu'à se cacher & à demeurer inconnu. p. 15.
Comme il s'est particulierement appliqué à l'étude de la Theologie. p. 16. &c.
Le Fils de Dieu a rendu témoignage de la doctrine de ce Saint par la bouche d'un crucifix. p. 17.
La recompense que ce Saint demanda au Sauveur pour cela. p. 18. &c.
L'usage que nous devons faire de la science,

Digitized by Google

à l'exemple de ce Saint. p. 19
Ce que la ſcience a contribué à le rendre plus ſaint. p. 21
Elle l'a conduit par des voyes ſûres. *là même.*
Comme ce ſaint a appuyé les veritez de la foy. p. 22
Le bien que ce ſaint Docteur à fait par le moyen de ſa ſcience. p. 26
La ſcience que l'on peut puiſer dans ſes livres. p. 27
Il a refuté les erreurs des Manichéens. p. 30
L'eſtime qu'on faiſoit de ſes écrits dans le Concile de Trente. p. 32
Ce que l'union de la ſcience & de la ſainteté a fait dans ce Saint. p. 32. &c.

V

VAine gloire eſt à craindre aux gens ſçavans. p. 14
Vie active & contemplative, leur difference & leur merite. p. 476
Vocation à l'état Religieux, les parens ont droit d'éprouver la vocation de leurs enfans. p. 134. &c.
Les peres & les meres ne les doivent point forcer à embraſſer cet état. p. 458
Ils ne doivent point auſſi les empêcher, ny les en détourner. p. *là même.*

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

9-2-2

Digitized by Google